

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

NOUVELLE ÉDITION,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENS, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS;

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,

Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE, grand'croix de plusieurs ordres.

TOME HUITIÈME.

CAMPAGNE DE 1796. — PREMIÈRE PÉRIODE.

A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1821.



HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

LIVRE X.

CAMPAGNE DE 1796. — PREMIÈRE PÉRIODE.

SOMMAIRE.

État de l'Europe. — La coalition affaiblie par la défection de la Prusse et de l'Espagne, est renouée par la triple alliance de St.-Pétersbourg. — Vastes projets attribués à Pitt; il redouble d'efforts pour continuer la guerre, et cherche à la rendre populaire par des simulacres de négociations. — Notes du ministre de Russie à la diète germanique, pour l'encourager à soutenir l'Autriche. — La Prusse s'applaudit de sa neutralité, et fonde l'association du Nord. — Le directoire, sans finances et entouré d'écueils, ne craint pas de décider l'invasion de l'Italie et de l'Allemagne. — Nomination de Bonaparte et de Moreau au commandement en chef. — Création des mandats, levées d'hommes et de chevaux. — Conspiration de Babœuf. — Stofflet et Charette vaincus par Hoche sont pris et fusillés. — Pacification de la Vendée. — Insurrection en Berry.

Plans de campagne des deux partis. — Le cabinet de Vienne remplace Clairfayt par l'archiduc Charles, et se propose de porter la guerre sur la Moselle.

Les hostilités recommencent d'abord en Italie. — Bonaparte, arrivé à Nice, y fait toutes les dispositions pour envahir la Péninsule. — Beaulieu de son côté prend l'offensive et veut se porter dans la rivière de Gênes, pour communiquer avec l'escadre anglaise. — Son adversaire le prévient, et accable le centre des Alliés à Montenotte, à Dego et à Milésimo. — Bonaparte se jette ensuite sur les Sardes, et les bat à Mondovi. — Armistice avec le Piémont. — Beaulieu se retire derrière le Pô et le Tésin. — Bonaparte tourne sa gauche, et va passer le fleuve à Plaisance. — Retraite précipitée des Autrichiens derrière l'Adda. — Le général Laharpe est tué à Fombio. — Combat de Lodi. — Entrée des Français à Milan. — Armistice accordé aux ducs de Parme et de Modène. — Paix définitive signée à Paris, entre la république et le roi de Sardaigne.

Reprise des hostilités sur le Rhin. — Wurmser part du Brisgau avec 25 mille hommes pour marcher par le Tyrol au secours de la Lombardie. — Jourdan s'avance sur la Lahn. — L'archiduc Charles vole au-devant de lui, et le repousse à Wetzlar. — Moreau qui s'est porté sur le camp de Manheim, favorisé par ces mouvemens, revient vivement sur Kehl, y passe le Rhin et bat les Autrichiens à Renchen et à Rastadt. — L'archiduc Charles, laissant Wartensleben sur le Bas-Rhin, accourt à Philipsbourg, à la rencontre de l'armée de Rhin et Moselle; il est repoussé à Ettlingen, et se replie derrière le Necker. — Combat de Canstadt. — L'Archiduc attaque inutilement Moreau à Neresheim, puis repasse enfin le Danube à Dillingen et Donauwerth.

Sur ces entrefaites, Jourdan s'est avancé de son côté sur la Lahn, où il se réunit à Kléber qui a battu les Autrichiens à Altenkirch. — Ces deux généraux chassent successivement l'armée de Wartensleben de Francfort, de Wurtzbourg et de Bamberg. — Les Impériaux, après les combats de Schweinfurt et de Sulzbach, se retirent derrière la Naab. — La Saxe accede à la fédération du Nord, et retire son contingent. — Les cercles de Souabe et de Bavière traitent séparément avec les Français.

État des affaires en Italie. — Insurrection en Lombardie. — Bonaparte, qui s'est avancé sur Brescia, y signe un armistice avec le roi de Naples; il passe le Mincio à Borghetto, et s'empare de

Peschiéra et de Vérone.— Kellermann lui envoie 12 mille hommes de l'armée des Alpes, qui remplacent les pertes de la campagne. — Singulier projet du directoire pour diviser l'armée sous deux chefs. — Expédition sur la Romagne et Livourne. — Armistice avec le Pape. — Venise refuse de s'allier à la France. — Premières opérations du siége de Mantoue. — Le général Wurmser s'avance avec 60 mille hommes au secours de la place, en fait lever le siége et s'empare de tout le matériel. — Bonaparte, averti que les Impériaux se sont divisés sur les deux rives du lac de Garda, les accable successivement à Salo, Gavardo, Lonato et Castiglione. — Wurmser est repoussé en Tyrol, mais il ravitaille Mantoue, et l'armée française, faute de matériel, se borne à bloquer cette ville. — Agitation dans la Péninsule, à la nouvelle des premiers succès des Impériaux.

CHAPITRE LV.

Coup-d'œil politique sur le continent. — Triple alliance de Pétersbourg. — État intérieur de la France. — Efforts du directoire. — Mort de Charette et de Stofflet. — Pacification de la Vendée. — Plans et préparatifs des différens partis.

La république donnait de jour en jour un démenti plus formel au déclamateur Burke : loin que ses prédictions se réalisassent, et que la France ne présentât plus qu'un immense vide sur la carte de l'Europe, elle venait au contraire de reculer ses limites jusqu'aux rives du Rhin et au Angleterre.

sommet des Alpes. Maîtresse des ressources de la Hollande; réconciliée avec la Prusse et l'Espagne; prête même à s'allier à cette dernière puissance qui avait tenu naguères le sceptre des mers, et menacé d'envahir les deux hémisphères; la république avait pris une attitude inquiétante pour la jalouse Albion : les succès mêmes de Clairfayt dédommageaient faiblement celle-ci des contrariétés qu'elle venait d'éprouver dans l'intérieur du cabinet de Madrid, sur les côtes de Bretagne, aux murs de Paris et sur les cimes de l'Apennin. Toutefois l'anarchie comprimée pouvait renaître, ou la politique changer avec la fortune, et pour faire triompher la cause anglaise, il suffisait au cabinet de St.-James de gagner du temps sur le continent, et de profiter sans relâche de ses avantages maritimes.

A peine la double paix de Bâle lui fut-elle connue, qu'il se hâta en effet de chercher les moyens d'y remédier, en suscitant de nouveaux ennemis à la France, et bientôt la triple alliance signée le 28 septembre 1795, à St.-Pétersbourg, entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, vint couronner les efforts de ses négociateurs, et préparer de nouveaux assauts à ses adversaires. Cette triple alliance qui décida en dernier ressort de l'existence de la Pologne, s'il faut en croire quelques versions, fut un coup de maître de Pitt; il trouva effectivement dans ce traité les moyens de per-

pétuer la guerre continentale, et de détourner l'orage qui eût éclaté sur les îles britanniques, si l'Autriche se fût également prononcée pour la paix, dans un moment si décisif.

On a vu au chapitre précédent combien les craintes du cabinet de St.-James étaient fondées; et, certes, il ne fallut rien moins que l'inébranlable fermeté de son chef pour conjurer l'orage qui le menaçait au dedans et au dehors. Comprimer de plus en plus par des lois sévères les efforts du parti démocratique; assurer plus de crédit et d'action à l'autorité; profiter de la supériorité maritime de la nation pour asseoir sur des bases inébranlables la puissance anglaise dans l'Inde, en accélérant la chute de l'empire de Mysore et du Nisam, seuls capables de lui en disputer le sceptre; épier l'occasion de porter des coups décisifs à la marine et aux colonies de l'Espagne, afin de paralyser l'union des deux puissances rivales avant qu'elle parvînt à se consolider : telles furent les vues de cet adroit ministre, dont l'événement ne prouva que trop la sagacité. Projets attribués à Pitt.

Moins scrupuleux que Walpole, mais tout aussi habile que lui à tirer parti des circonstances pour étendre et consolider l'empire britannique, Pitt jugea bien que le temps n'était pas éloigné où il tournerait ses regards ambitieux vers les riches possessions de l'Amérique espagnole, sans avoir à redouter, comme le ministre de Georges Ier,



l'opposition de tous les peuples européens. Plein de ces vastes projets, il ne négligeait aucun moyen d'en assurer le développement. La première condition de leur réussite, était, d'un côté, la continuation de la guerre continentale contre la France; et de l'autre, la résolution de pousser à outrance la guerre maritime, pour achever la ruine de ses colonies, et anéantir successivement celles de ses alliés, à mesure qu'ils tenteraient de les relever.

Grand développement des forces anglaises.

Cependant, malgré les avantages inouis remportés jusqu'alors par le pavillon britannique, ces plans avaient l'inconvénient de toutes les grandes expéditions lointaines; c'est-à-dire, de multiplier les obstacles dans une progression proportionnée à leur éloignement et à l'immensité des efforts nécessaires pour en assurer la réussite. C'est ainsi que les belles divisions envoyées dans les Antilles, dévorées chaque jour par la fièvre jaune, réclamaient à grands cris des renforts, non-seulement pour se soutenir à St.-Domingue, mais aussi pour sauver leurs propres possessions du feu de la révolte.

Le ministère avait d'abord fait partir une première expédition sous l'amiral Christian, qu'une tempête ramena à Spithead dans le plus grand délabrement. Un autre corps de 10 mille hommes rassemblé à Corck en Irlande, pour la même destination, éprouva le même sort. Enfin, le mi-

nistère choisit, pour relever ses affaires dans le golfe des Caraïbes, le général Abercromby qui s'était déjà fait connaître avantageusement en Hollande.

De nouveaux embarras attendaient les Anglais au-delà du canal de St.-Georges, aussi bien que dans la Méditerranée. Le mécontentement des Paolistes allait livrer la Corse et les forces d'Elliot aux coups des Français, surtout si l'Espagne, renonçant à la neutralité, se déclarait enfin pour la république. L'insurrection des Irlandais plus menaçante encore pouvait ébranler l'Angleterre jusques dans ses fondemens.

D'un autre côté, la garde de Ceylan et du Cap exigeait des garnisons nombreuses, et les forces britanniques s'affaiblissant à mesure qu'elles embrassaient plus d'objets, il ne fallut rien moins que le retour de l'armée de Hollande, et la neutralisation du Hanovre pour suffire à tant d'armemens.

Neutralité du Hanovre.

La déclaration du roi d'Angleterre qui mit cette province sous la protection de la ligne de neutralité prussienne, parut d'autant plus remarquable, qu'au même instant il prêchait une guerre d'extermination contre la France. Le cabinet de St.-James donna un grand exemple de sagesse, en abandonnant de la sorte un point accessoire, pour réunir ses forces vers ceux où devaient se frapper les coups les plus avantageux:

c'est ainsi qu'une bonne politique fait toujours céder les considérations particulières aux intérêts majeurs de la nation.

La continuation de la guerre étant résolue, le ministère ne négligea rien de ce qui pouvait lui donner une direction plus heureuse. Il doubla les traités de subsides avec Hesse-Darmstadt, accorda un secours de 30 millions à l'Autriche; puis entama des négociations avec Naples, et avec tous les autres états capables de lui fournir quelques auxiliaires, par faiblesse ou par cupidité.

Simulacre de négociations.

Cependant soit que Pitt reconnût la nécessité de rendre la guerre populaire en faisant expliquer la France sur les conditions qu'elle mettrait à la paix, afin de rejeter sur elle tous les torts d'une agression odieuse; soit qu'il cédât effectivement au tableau des charges imposées à la nation, et à la crainte du parti démagogique, auteur supposé de l'attentat commis sur la voiture du Roi; il fit faire par l'envoyé Wickam des ouvertures à Barthélemy, qui, placé à Bâle au centre des communications, semblait destiné au beau rôle de pacificateur de l'Europe.

L'envoyé anglais demandait à connaître les bases sur lesquelles la France serait disposée à traiter, et proposait la réunion d'un congrès, où se règleraient les intérêts généraux de toutes les parties froissées durant la guerre. Mais la

fierté de Carnot et de ses collègues, enflée par les succès récens de Schérer à Loano et par les droits que la France avait acquis à un équivalent pour le partage de la Pologne, devait mettre trop d'obstacles à un rapprochement, dont la première condition était de laisser à la république toutes les provinces de la Belgique et des Alpes, qu'elle s'était appropriées par des décrets. Aussi cette négociation, entravée dès le premier pas, fut-elle généralement regardée comme une manœuvre adroite du ministère, jaloux de faire croire au peuple anglais et à l'Europe, qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de pousser la guerre à outrance, afin d'en obtenir ainsi les moyens de réaliser ses projets.

La tournure inattendue des événemens, donnait au traité de Bâle des résultats tout différens de ceux que les publicistes les plus habiles avaient annoncés. Les succès de Clairfayt, en rétablissant l'équilibre entre les armées françaises et impériales, sauvèrent l'empire germanique d'une invasion que tout le monde avait regardée comme certaine, après la retraite des Prussiens et des Anglais. D'un autre côté, Frédéric-Guillaume oublia bientôt, au milieu des bienfaits de la paix, l'abandon du Stathouder qu'on lui reprochait: et la triple alliance des trois grands états dont la Prusse avait beaucoup à craindre, Prusse.

fit ressortir plus vivement encore aux yeux de son cabinet les avantages de ses nouvelles relations. Il était évident qu'à l'ombre de l'olivier, il avait tout le loisir de rétablir ses finances, d'organiser ses provinces polonaises, de compléter son armée, tandis que ses négociations étendraient son influence sur l'empire, et que son pavillon, ménagé par les deux partis, ferait un cabotage lucratif dans la Baltique et sur les côtes de Hollande ou de France.

Les coalisés ne négligeaient aucun moyen d'entraîner le cabinet de Berlin dans une voie plus convenable à leurs intérêts. Des mémoires pleins de verve, peignaient, sous les couleurs les plus séduisantes, les avantages qu'il obtiendrait du rétablissement de la royauté; seul ordre de choses avec lequel on prétendait qu'il pût s'allier. Vous redoutez la Russie et l'Autriche, lui disaient des publicistes plus éloquens que sages : la France vous délivrera un jour de ces puissans voisins; mais en attendant, liguez-vous contre elle avec ces mêmes adversaires dont elle doit vous affranchir : logique étrange, que l'esprit de parti ne saurait même expliquer.

On ajoutait à ces pitoyables argumens des vues plus spécieuses sur l'unité d'intérêt qui devait porter l'Angleterre et la Prusse à délivrer la Hollande. « Concluons, disaient ces mémoires,

» que le retour des Pays-Bas à l'Empereur, et » l'indépendance des Provinces-Unies du joug de » la France, intéressent essentiellement le salut » de l'Allemagne, la paix de l'Europe, le but de » la guerre, et surtout l'existence de la Grande- » Bretagne : sans cela elle ne pourrait conserver » ni son commerce du Nord, ni sa suprématie » maritime, ni son influence sur le continent; la » tranquillité de Londres pourrait même en être » troublée. La rivalité de la France qui n'a été » jusqu'à ce jour qu'un heureux stimulant pour » l'Angleterre, lui serait à l'avenir extrêmement » dangereuse et même funeste, si la domination » de la république française s'étendait jusqu'au » Rhin. L'Empereur est moins intéressé à rentrer » dans le Hainaut, la Flandre et le Brabant, ou » le prince d'Orange à La Haye, que l'Angle- » terre ne l'est elle-même à leur en donner les » moyens : sa gloire, son commerce, sa consi- » dération, sa politique, tout lui en impose la » loi. La sûreté de la Westphalie, de l'électorat » d'Hanovre, de toute la Basse-Saxe, exige éga- » lement que la Hollande soit affranchie de la » tyrannie qui l'opprime aujourd'hui. . . . . .
» . . . .

» Ainsi la conquête de la Hollande doit être » le premier, le grand, le principal objet de » l'Angleterre, à l'ouverture de la campagne, » quelles que soient ses vues ultérieures sur les

» Antilles, sur Pondichéri, et le cap de Bonne-
» Espérance; même lorsqu'elle serait portée à
» reconnaître plus tard la république française.
» Elle ne doit point être arrêtée par la crainte
» de donner un subside d'un million de livres
» sterlings, s'il le faut.... Ce serait le cas de dé-
» penser plus pour dépenser moins, car si la
» guerre est indispensable, le seul moyen d'en
» assurer le succès est de dégager les Provinces-
» Unies, et pour y parvenir, il faut absolument
» faire agir la Prusse et lui donner des subsides....
» L'intérêt de l'Angleterre est évident, ses res-
» sources sont infinies, sa volonté ne saurait
» être douteuse. Mais il est digne de la Prusse
» d'y répondre loyalement et cordialement, et
» de s'imposer elle-même les précautions les plus
» obligatoires pour assurer l'exécution littérale
» du traité, et prévenir tous les soupçons. Un
» huitième pourrait être payé, par exemple, à
» une époque déterminée, un huitième après
» que l'armée prussienne aurait passé l'Yssel,
» un autre huitième, à son entrée dans Amster-
» dam, le reste quand les Provinces-Unies se-
» raient entièrement purgées de la présence
» pestillentielle de la gent révolutionnaire. »

Mais en prêchant ainsi une croisade contre la France républicaine, l'auteur oubliait que c'était abaisser la seule puissance dont il attendait lui-même son salut; étrange aberration de l'esprit

de doctrines, qui sacrifie à des mots, à des formes les vérités politiques les plus évidentes.

Les ministres de Frédéric-Guillaume, plus sages, jugèrent qu'une république disposant de 400 mille hommes pouvait devenir un allié précieux, et quelque convaincus qu'ils fussent d'avoir commis une faute en n'intercédant pas plus vivement pour la Hollande, ils ne voulurent pas se mettre de nouveau aux gages de l'Angleterre pour un résultat incertain. Cette résolution, qui ne le cédait point en sagesse à celle du cabinet de Madrid, eût été couronnée des plus heureux résultats, si la république avec laquelle on se réconciliait avait eu des magistrats moins brouillons et des institutions moins mobiles. Toutefois le cabinet de Berlin crut devoir profiter de l'influence que lui assurait sa position politique pour étendre sa domination en Allemagne, et préparer l'association des princes du Nord, qui porta le premier coup à l'antique constitution germanique.

Empire.

L'empire ne soupirait qu'après la paix, unique moyen, selon la diète, de le garantir de l'orage prêt à fondre sur lui; la neutralité du Nord menaçait déjà de dissoudre le lien fédéral qui retenait les contingens des cercles, et on eut recours à l'influence de Catherine, pour empêcher les princes de quitter la coalition. Une note de son ministre à la diète de Ratisbonne,



engagea tous les cercles à ne point abandonner la maison impériale, dans la crise qui la menaçait.

Suède et Danemarck.

Aucun changement n'était encore survenu dans la situation de la Suède et du Danemarck, et le commerce de ces deux puissances ressentait les heureux effets de leur sage neutralité. La flotte danoise, sous l'amiral Kaas, avait appareillé pour reprendre ses croisières accoutumées, de concert avec celle de ses alliés : la cour de Copenhague avait fait plus, en reconnaissant la république française, et recevant son ambassadeur avec solennité.

Les attentats dont ces deux puissances devinrent victimes quelques années après, ont accrédité l'opinion qu'elles auraient dû prendre des mesures plus vigoureuses, pour s'opposer à l'accroissement maritime de l'Angleterre : mais la prévoyance humaine a des bornes; se reposant entièrement sur le droit des nations, comment auraient-elles pu s'imaginer que dans un siècle renommé par sa civilisation et ses lumières, les autres cabinets de l'Europe eussent aidé à établir le système odieux, dont les insulaires se sont prévalus ?

Russie.

Catherine occupée d'une expédition sur les bords de la mer Caspienne et d'une union étroite avec la Suède, sur laquelle nous aurons occasion de revenir, n'était point encore décidée à prendre sérieusement part à la guerre d'Allemagne.

Hollande.

La république batave éprouvait toutes les souffrances d'un enfantement politique, causées par la rédaction d'un pacte constitutionnel. La discorde semblait vouloir se mettre de la partie, et présider aux débats dont dépendait l'avenir de la Hollande. Le gouvernement unitaire, base de cette nouvelle charte, déplaisait à la plupart des provinces, jalouses de leurs prérogatives, et préférant une fédération débile, à la gêne d'un lien assez vigoureux pour les réunir en faisceau. Le grand pensionnaire Van Spiegel était, dit-on, à la tête de ce parti. Déjà la Frise se mettait en opposition ouverte. Partie de la Zélande menaçait de se placer sous la protection des Anglais, tandis que d'autres intrigues visaient à l'unir à la France.

Le directoire favorisait de tout son pouvoir l'établissement du gouvernement unitaire, et en cela, sa politique marchait d'accord avec l'intérêt de la Hollande, puisque c'était le seul moyen d'assurer plus de développement à la force nationale. D'ailleurs le gouvernement français ne réalisait pas les heureuses espérances qu'il avait données à l'entrée des républicains dans Amsterdam. Il avait promis d'étendre les libertés du peuple batave, bienfait d'autant plus dangereux que rarement une nation passe d'une forme de gouvernement à un autre sans orages, et qu'il en coûta à celle-ci l'indépendance, plus chère encore que des doctrines. Le directoire

l'admit au nombre de ses alliés, tout en lui imposant des tributs odieux, et, s'il ne l'opprima point ouvertement, il se garda bien de la relever.

Pour comble de malheur, plusieurs corps de l'armée navale, se montrèrent ennemis des changemens opérés par les patriotes, et ce schisme eut la plus funeste influence sur le sort de la marine et des colonies.

Fort de l'appui de la France, et disposant des troupes des deux nations, le parti unitaire ne tarda pas cependant à prendre le dessus; le général Dumonceau, étant entré en Frise, y réprima tous les germes d'opposition. La Zélande renonça à des projets insensés, et le gouvernement central fut installé dès les premiers jours de mars, sous la présidence de Peter Paulus. Ce héros de la démocratie batave ne jouit pas longtemps de son triomphe; il succomba peu de semaines après à une maladie aiguë, et fut remplacé successivement par Van Kastele et Schimmel-Peninck. Les troupes hollandaises ne tardèrent pas à être mises sous les ordres de Beurnonville, qui fit entrer une garnison française à Amsterdam, pour donner plus d'influence au parti qu'il avait ordre de protéger.

Les affaires coloniales furent fort négligées dans cet intervalle; les précieux établissemens des Deux-Indes restèrent exposés aux attaques de l'Angleterre, par le départ tardif des renforts,

sur l'attachement desquels on ne pouvait pas même compter. A la vérité, le commerce hollandais se faisait illusion sur le mal qui le minait sourdement; car des relations interlopes avec l'Angleterre, de nombreux rapports avec la France et le Nord, le dédommageaient en quelque sorte de la perte de ses colonies.

Les premiers pas du directoire dans la carrière diplomatique, annoncèrent les prétentions impérieuses dont il ne se départit malheureusement jamais. L'échange de la fille de Louis XVI contre Lafayette, Beurnonville et les quatre députés livrés par Dumouriez aux Autrichiens, donna occasion au ministre de Toscane, de solliciter l'autorisation de voir l'auguste captive, parente du prince qu'il représentait. Le directoire peu satisfait de refuser une demande si naturelle, lança un arrêté terrible qui enjoignait au comte Carletti l'ordre de quitter Paris dans vingt-quatre heures: violence d'autant plus déplacée qu'elle indisposait en pure perte tous les cabinets, déjà trop enclins à voir dans les magistrats de la république, des ennemis jurés de la majesté royale et de toutes les formes consacrées chez les autres nations. Le duc de Toscane trop pacifique pour ne pas se soumettre à tout, se contenta d'envoyer un nouvel ambassadeur. Italie.

Plusieurs autres puissances d'Italie avaient changé d'attitude; Naples venait enfin de resser-

rer ses liens avec l'Autriche, et de se décider à envoyer un corps auxiliaire à l'armée impériale dans le Montferrat; renfort promis depuis si long-temps, et toujours vainement attendu.

Venise, au contraire, affectait de se rapprocher de la république. Déjà son ministre Querini, présenté à la Convention, avait reçu l'accolade fraternelle d'usage, quand le canon de Loano vint jeter l'alarme jusques dans les Lagunes. Le sénat cédant dès-lors à la terreur dont il ne tarda pas à être victime, jugea prudent d'obéir aux injonctions du directoire, qui demandait avec instance l'éloignement de Louis XVIII et de tous les émigrés. L'asile du malheur ne fut pas respecté, et ce prince reçut l'invitation de quitter Vérone sans délai.

Suisse. Les cantons helvétiques, faiblement agités par des symptômes d'insurrection autour du lac de Zurich, où les paysans réclamaient l'abolition d'abus intolérables, furent sommés de reconnaître solennellement la république française une et indivisible, ce qui n'avait eu lieu que partiellement.

Turquie. La Turquie restait passive; le directoire y envoya Aubert Dubayet, et, bien que ses instructions soient encore un mystère, on a lieu de penser qu'elles tendaient à exciter le divan à la guerre. Il n'était pas impossible, en effet, de lui en démontrer l'à-propos, tandis que les puis-

sances coalisées, à Londres se trouvaient sérieusement engagées avec la France, et inquiétées même par les affaires de Pologne, qu'on croyait assoupies bien plus que terminées.

Le cabinet de Madrid ne considérait pas sans effroi les suites de ses fausses démarches: portant des regards inquiets sur les progrès de l'Angleterre, et se rappelant les principes qui avaient guidé les plus habiles diplomates de l'Espagne depuis Philippe II; il sentait que la paix de Bâle, ne suffirait point pour mettre les conquêtes de Pizarre et de Cortez à l'abri des tentatives ambitieuses de cette puissance, et qu'il fallait se hâter de mettre un poids efficace dans la balance maritime : toutefois le pas semblait difficile, et le moment épineux; car, il était à craindre de répéter la faute de 1761, en intervenant trop tard dans une lutte mal engagée, et à l'instant où la puissance alliée se trouvait déjà réduite aux abois. Quoi qu'il en soit, le duc de Campo-Major, ambassadeur à Londres, fut envoyé à Paris, et l'on conjectura dès-lors qu'une rupture avec l'Angleterre ne tarderait pas à éclater. L'Espagne.

Le directoire avait pris les rênes des affaires dans une conjoncture éminemment critique, et, bien que l'autorité du gouvernement parût raffermie, l'esprit de faction était encore trop échauffé pour qu'on pût imprimer une marche régulière à l'administration, qui, depuis deux France.

ans offrait un véritable chaos. Toutes les institutions étaient pour ainsi dire à former, et dépendaient en grande partie des soins du directoire. Pour ramener la tranquillité dans la république, et l'élever tout à coup au degré de prospérité dont elle était susceptible, ce n'eût pas été assez que les décrets de la Convention eussent donné à la France les mœurs républicaines; il aurait encore fallu dans ses premiers magistrats, un zèle, des lumières, une probité, un patriotisme qui sont rarement le partage de ceux que les révolutions lancent au milieu des affaires. Or, parmi les cinq directeurs, la majorité n'avait fourni aucune garantie de sa capacité.

Portraits des directeurs.

Doué de talens incontestables, Carnot trop prôné par les uns, trop déprécié par les autres, pouvait fort bien diriger une opération militaire; mais son génie n'était ni assez vaste pour enchaîner la victoire, ni assez profond pour la faire tourner au profit des institutions intérieures. Magistrat intègre, citoyen zélé, ingénieur habile, on lui reprochait d'être séduit par les maximes des premiers Romains, et de vouloir les appliquer sans modification à des hommes et à un siècle avec lesquels elles étaient incompatibles. Rewbell, joignait à des connaissances assez étendues en législation, quelque teinture de politique; mais il avait des hommes et des

choses les idées les plus fausses; considérant le peuple comme une bête facile à lancer ou à museler à son gré; ne voyant dans les armées que des stipendiaires insolens, dans les nations amies ou ennemies que des peuples à subjuguer ou à asservir, on sent qu'il devait être un très-mauvais magistrat pour une république démocratique, quand bien même un sordide intérêt n'eût pas été la règle de sa conduite. Barras, entré pour ainsi dire au directoire l'épée à la main, après la journée du 13 vendémiaire, avait la réputation d'un intrigant d'autant plus dangereux, qu'il était dissipateur, et peu scrupuleux sur les moyens d'assurer sa fortune. Avant cette époque, où il conquit la reconnaissance de la Convention, il n'était connu que par les horreurs qui le firent rappeler de Toulon. Nous avons déjà donné une idée des talens de Letourneur, au chapitre 54; mais il y aurait de l'injustice à ne pas ajouter ici qu'il ne le cédait point à Carnot en patriotisme et en désintéressement. Lareveillère, porté au directoire par les efforts des 73 députés rappelés à la Conventicn après la journée du 9 thermidor, passait, comme le précédent, pour un homme modéré; mais, étranger à la plupart des branches de l'administration publique, et d'un tempérament trop faible pour jouer le rôle d'un politique ou d'un guerrier, il imagina de se faire chef de secte.

Tels étaient les cinq magistrats auxquels le gouvernail de l'état fut remis. Trois voulaient le bien, sans avoir au même degré la faculté de le faire. Aussi ne s'étonnera-t-on pas s'ils devinrent victimes des deux autres. Quoi qu'il en soit, la France persuadée des bonnes intentions du directoire, plaça en lui toutes ses espérances; et, secondé par quelques hommes à talens, il ne laissa pas de justifier cette confiance jusqu'à un certain point.

Sa tâche était immense. Les assignats n'avaient plus de valeur : 10 mille francs représentaient à peine 20 francs en numéraire ; on estimait à 50 milliards la somme mise en circulation, et la dépréciation de ce papier-monnaie paraissait interdire jusqu'à la possibilité de lui en substituer un autre. Les impôts se payaient si mal, que Ramel estima à 1,500 millions en numéraire les contributions arriérées, en sorte que tous les services compromis par l'embarras du trésor, autant que par les dilapidations, se trouvaient dans une confusion alarmante. Les armées défaites par les fautes de Pichegru, manquaient de tout ; la cavalerie et l'artillerie n'avaient plus de chevaux, et l'infanterie démoralisée, regagnait par bandes ses foyers.

Arrêter ces désordres, faire rejoindre les réquisitionnaires, compléter les régimens des différentes armes, pourvoir tous les parcs, réta-

blir la marine, asseoir de nouveaux impôts, et en assurer la perception, n'était pas chose facile avec une administration décriée, et d'autant plus à plaindre, qu'elle se trouvait dans la dure nécessité de lutter contre la moitié de la nation, et de réduire l'autre au désespoir. Si le directoire ne réussit pas entièrement à remplir cette tâche, il faut dire à sa louange qu'il fit de grands efforts pour y parvenir : ses moyens ne furent malheureusement pas toujours exempts de blâme.

Répartition du service entre les directeurs.

La Convention avait senti la nécessité de rétablir les ministères comme avant les bouleversemens de 1793. Quoique le directoire eût le choix de ses agens, il ne voulut pas s'en rapporter aveuglément aux ministres, et il établit près de lui quelques bureaux pour surveiller l'exécution des mesures d'ensemble, et quelquefois de détails que nécessitait la marche des affaires. Chacun des directeurs eut son département particulier, approprié à ses goûts ou à ses connaissances. Ainsi, dans ce nouveau partage, Carnot conserva le département de la guerre, Letourneur la marine et les colonies, Rewbell la justice, les finances et les relations extérieures, Barras la police, Lareveillère l'intérieur. Cette distribution du travail, bonne à certains égards, devint préjudiciable sous d'autres rapports, en déchargeant les ministres de toute responsabilité,

et détruisant, en quelque sorte, l'accord et l'ensemble des mesures d'exécution.

Formation des ministères.

Ces vices parurent moins sensibles dans l'origine, parce que les ministères furent confiés à des hommes aussi actifs que probes et éclairés. Truguet, qui prit celui de la marine, possédait beaucoup des qualités nécessaires à ce poste éminent. Aubert Dubayet, chargé d'abord du porte-feuille de la guerre, fut envoyé ensuite en ambassade à Constantinople. Carnot, jaloux de conduire les opérations militaires, pensa qu'il lui suffirait d'avoir un bon administrateur à la tête de ce département, et le confia au commissaire Pétiet. Les relations extérieures échurent en partage à Charles Delacroix, et avec des conseillers tels que Roberjot, Otto, Bourgoing et Reinhart, on espéra affaiblir et tempérer ce que sa rudesse républicaine avait de repoussant dans les négociations. Le département des finances, si délicat dans les circonstances actuelles, fut successivement confié à Faypoult et à Ramel.

Les améliorations sont lentes et successives: on ne devait pas en attendre d'efficaces, tant que l'édifice serait menacé vers sa base, et qu'il fallait le reconstruire à la face de l'Europe armée, malgré les efforts de la licence, et la défiance de tous les esprits.

Le directoire, marchant entre des écueils, avait

à se défendre des bandes démagogiques de Buonarotti et de Babœuf, de l'exaspération des réactionnaires du Midi, des menées sourdes de l'agence de Brottier, et des armées victorieuses des Autrichiens. L'esprit public prenait partout une tendance à la guerre civile. Un hymne, non moins célèbre que celui des Marseillais, provoquait à la réaction : *Le Réveil du Peuple*, chanté sur les théâtres, avait donné lieu à des scènes tumultueuses, qui pouvaient dégénérer en guerre intestine. La liberté illimitée de la presse, fournissait aux différens partis des armes pour s'attaquer avec une égale fureur; et cent journaux, semant partout les brandons de la discorde, exaltaient en différens sens les esprits au plus haut degré.

Pour sortir d'une situation si critique, le directoire n'avait pas le choix des moyens. Il fallait se servir des mesures révolutionnaires avec assez d'art pour comprimer les mal-intentionnés, sans ramener l'affreux régime de la terreur. Il donna d'abord les ordres les plus fermes aux administrations départementales, de faire rejoindre tous les jeunes gens atteints par la loi du 23 août, en provoquant des décrets menaçans contre les réfractaires. Un emprunt forcé de 600 millions en numéraire, fut imposé sur toute la république : on décréta une levée de chevaux de

luxe et du 30e cheval de labour dans les départemens, et l'on passa en outre, avec un juif de Berlin, un marché de 10 mille chevaux du Mecklenbourg et du Holstein, pour remonter la cavalerie. Enfin une fourniture de 350 mille équipemens complets, stipulée avec des fabricans français, entretint à la fois l'activité et l'aisance dans leurs ateliers, et suppléa ainsi, par les ressources des particuliers, à celles qui manquaient à l'administration; heureux effet de l'industrie qui double les forces d'un état, quand on sait l'utiliser à propos!

Ces mesures, quoique souvent entravées, atteignirent en partie le but désiré : celles sur les finances restèrent seules au-dessous de ce qu'on s'en promettait. Non-seulement le recouvrement de l'emprunt forcé ne put s'effectuer dans la moitié des départemens; il fallut encore user de mille ménagemens pour le faire payer dans les autres, déjà accablés par tant de sacrifices, et on exagèrerait en estimant à 300 millions ce qui rentra de cet emprunt.

Indépendamment de ces entraves, les besoins excédaient de beaucoup l'emprunt décrété; car Dubois-Crancé déclara à la tribune, qu'il ne fallait pas moins de 1,500 millions, en numéraire, pour mettre le directoire à même de pousser la guerre avec succès. Comment se flatter

d'assurer un budget jusqu'alors sans exemple dans l'histoire d'aucun peuple, lorsque les ressources du crédit public et des impôts étaient également nulles, les assignats sans valeur, et que rien ne pouvait y suppléer? Cent millions imposés à la république batave, et acquittés en rescriptions, furent dévorés en un instant; la spoliation de quelques cercles d'Allemagne n'eût pas offert une somme égale à ce faible secours. Aussi le directoire ne trouva d'autre moyen que d'attaquer les capitaux de la fortune publique, et de frapper indirectement les fortunes particulières, pour tenir le vaisseau de l'état à flot dans la tourmente, et donner le temps de le remorquer jusqu'au port.

Toutes les inventions financières furent donc mises en jeu pour atteindre ce but. Dès la fin de février, on décréta que la planche des assignats serait brisée, et la somme émise, fut fixée définitivement à 40 milliards. Dans l'espoir d'en retirer la majeure partie de la circulation au moyen de l'emprunt forcé, Echasseriaux proposa de les admettre en paiement à raison de 30 capitaux pour un; ce qui les eût réduit à 3 pour cent de leur valeur nominale, et en eût soustrait 18 milliards de la circulation.

Mais, après une telle banqueroute, quel espoir restait-il de rétablir le crédit de ce papier? Et,

puisque cela devenait impossible, n'était-il pas imprudent de s'enlever les ressources positives de l'emprunt, pour améliorer le cours durant quelques semaines? Bien convaincu de la nullité de ces moyens, le comité des finances fit proposer le 10 mars, par Defermont, l'émission de 600 millions de mandats, hypothéqués sur les produits de la vente des domaines nationaux; mais, à peine avait-on décidé cette mesure, qu'un message du directoire, lu en comité secret, signalant l'insuffisance des ressources qui en devaient résulter, proposa, non sans imprudence peut-être, d'élever la somme de ce nouveau papier à 2 milliards 500 millions, et le frappa ainsi d'un coup mortel avant son émission.

Ces secousses peu propres à inspirer quelque confiance portèrent le mal à son plus haut période; le directoire croyant obtenir par des lois sévères, un crédit qui n'est jamais le résultat de la force, fit décréter que ces mandats seraient la seule valeur reconnue dans les stipulations civiles et commerciales; il porta ainsi une atteinte funeste aux fortunes particulières, et renversa pour long-temps toute confiance dans une administration qui ne respectait pas plus la bonne foi publique que les transactions entre citoyens. A ces moyens révolutionnaires, on en ajouta bientôt qui ne parurent pas moins

funestes : le directoire attribuant tous les désastres des Antilles aux projets du parti royaliste, proposa le sequestre et la vente de tous les biens appartenans aux colons émigrés, dont il évaluait la somme à 2 milliards au moins. Cette sévérité, peut-être juste dans son principe, n'en était pas moins très-dangereuse, car elle devait faire des ennemis irréconciliables, et prolonger la guerre civile à St.-Domingue, sans faire entrer un écu dans les coffres de la métropole. Comment se flatter, en effet, de vendre des plantations incendiées, sur les ruines desquelles campaient encore les assassins de la plaine du Cap ?

Conspiration jacobine de Babœuf.

Pendant que le gouvernement cherchait, dans mille mesures de circonstances, des ressources qui ne pouvaient découler que du retour de l'ordre, du crédit public et de l'obéissance aux lois, les Jacobins se préparaient à ressaisir l'autorité qui leur était échappée. Réduits désormais au rôle d'auxiliaires, ils devaient encore paraître de temps en temps sur l'horizon politique, comme un contre-poids au parti royaliste; mais leur règne était passé sans retour.

Babœuf, dans un journal digne émule de l'*Ami du Peuple*, s'était déclaré le champion des prolétaires, et avait ourdi un complot tendant à renverser le gouvernement constitutionnel, pour y substituer le régime révolutionnaire. La nuit du 11 mai était marquée pour agir. A un

signal convenu, les anarchistes devaient s'emparer des barrières, de la Monnaie, de la trésorerie et de l'arsenal, sonner ensuite le tocsin pour ameuter la populace, dissoudre ou égorger les deux conseils, et enlever les directeurs, qui auraient été remplacés par une nouvelle Convention. Le pouvoir, en attendant, eût passé aux mains d'un comité insurrecteur de salut public.

Les patriotes des faubourgs, renforcés par une foule de terroristes des provinces, secondés par la légion de police, et mieux dirigés qu'en prairial, devaient assurer le succès de ce complot, et on le regardait comme d'autant plus facile, que le désarmement du 13 vendémiaire ayant désorganisé la garde nationale sédentaire, il ne restait au gouvernement que les 2 bataillons de sa garde constitutionnelle, et quelques troupes campées hors de Paris. La police était trop active, pour qu'un projet si compliqué lui échappât; elle en saisit les fils, et fit arrêter au moment de l'explosion presque tous les conspirateurs. Un arrêté du directoire ordonna la clôture de toutes les sociétés politiques; Babœuf et les principaux complices furent arrêtés et traduits à la cour nationale (1), leur influence sur la

(1) La constitution de 1795 conférait à une cour spéciale, composée de juges de tous les départemens, le pénible droit de juger les membres du gouvernement accusés de délits politiques. Le re-

multitude parut assez redoutable, pour qu'on jugeât nécessaire de la convoquer à Vendôme.

Tentative sur le camp de Grenelle.

La nuit de la translation des prisonniers, le parti fit une tentative pour les enlever. Les insurgés, croyant pouvoir compter sur l'un des corps qui composaient le camp de Grenelle, s'y portèrent en foule ; mais les troupes les accueillirent mal : les dragons chargèrent les rebelles, en tuèrent quelques-uns, et firent une soixantaine de prisonniers, qui furent livrés à une commission militaire. Son jugement ne tarda pas à intervenir, et parmi ceux qu'elle condamna à mort, on remarqua les ex-conventionnels Cusset, Javogues et Hugues, montagnards forcenés. La cour de justice de Vendôme moins expéditive, mit 18 mois à instruire le procès de Babœuf, qui fut condamné enfin à la peine de mort avec Darthé son principal agent.

Dans un tel état de choses, il ne restait au directoire qu'à ramener la victoire sous les drapeaux républicains; car une riche moisson de

---

présentant Drouet se trouvant impliqué dans celui-ci, il fallut convoquer cette cour pour juger tous les prévenus : outre ceux qu'on vient de nommer, les principaux étaient Antonelle, Laignelot, Riccord, le général Rossignol, et le publiciste Buonarotti, plus fait par ses lumières et la douceur de ses mœurs, pour éclairer la nation, que pour la bouleverser par des doctrines démagogiques.

lauriers était seule capable de tourner l'effervescence de la nation contre les ennemis extérieurs, et de la dédommager en quelque façon du régime arbitraire sous lequel il se voyait forcé de la tenir.

Affaires de la Vendée.

Déjà il trouvait dans le succès de ses armes en Vendée, un puissant contre-poids aux embarras qui l'assiégeaient. On a vu au chapitre 51, qu'éclairé par Hoche et par Chérin, il avait arrêté le 28 décembre la réunion des trois armées de l'Ouest, et mis en état de siége les départemens voisins; cette sage résolution, appuyée par les troupes d'élite venues des Pyrénées, eut un succès d'autant plus certain, qu'à l'instant même la dissension redoubla parmi les royalistes. Les tristes résultats des expéditions de Quiberon et de l'île Dieu, avaient relâché tous les liens de l'association bretonne, et substitué à son état-major vingt cotteries dirigeantes, plus avides des faveurs du comte d'Artois que jalouses de justifier sa confiance.

Sages mesures de Hoche.

Aussi adroit qu'intrépide, le vainqueur de Quiberon s'attachait à protéger le clergé, dont il connaissait l'influence, et à gagner insensiblement les petits propriétaires et les fermiers, en leur garantissant sûreté et protection. D'une autre part, il calmait l'animosité des officiers de l'armée royale, en promettant à ceux qui se soumettraient, une retraite facile hors des fron-

tières, ou un séjour tranquille dans l'intérieur.

Isolant par ses colonnes l'armée du centre de celle de Charette, Hoche semblait s'appliquer, sinon à le prendre, du moins à le mettre dans l'impossibilité de continuer la guerre. Déjà même la plupart de ses officiers, désespérant de soutenir plus long-temps une lutte si inégale, réclamaient à grands cris la paix, et faisaient circuler des mémoires pour en prouver la nécessité. Charette répondit avec indignation à leurs vœux, et piquant leur point d'honneur par d'amers reproches, les décida à mourir, puisqu'il n'était plus en leur pouvoir de triompher.

Ils ne tardèrent pas effectivement à payer de la vie, un acharnement désormais sans but honorable et certain; car on ne saurait trop le répéter, c'était une frénésie bien plus qu'un attachement religieux et raisonné aux anciennes institutions qui leur avait remis les armes à la main.

Dernier effort de Charette.

Battu en rase campagne, et victorieux quand il tombait sur des camps isolés, comme ceux de l'Oye et des Quatre-Chemins; Charette résolut enfin à tenter un dernier effort, et rassembla le 28 décembre sur le plateau de la Roullière les hommes de sa circonscription en état de porter les armes. Son projet était d'attaquer le général Travot, dont les colonnes infatigables le menaçaient de plus près.

Soit que le général républicain eût vent de son approche, soit qu'il eût conçu lui-même un projet d'attaque, les deux partis se rencontrèrent au passage de la Vie. Les royalistes, surpris et saisis d'une terreur panique, sont culbutés, et perdent en un instant leur artillerie, leur parc de munitions, le drapeau sacré, et une foule des plus déterminés; en sorte que Charette eut peine à rallier 1,200 hommes des 5 mille qu'il était parvenu à mener au combat. Un peu déconcerté de cet échec, il se dirige vers la Sèvre, dans l'espoir d'exciter les habitans de l'Anjou à quelque diversion en sa faveur; et, afin d'ôter à Stofflet tout prétexte de rester dans l'inaction, il lui conduit un convoi de munitions, récemment venu d'Angleterre. Arrivé devant Preuille, il réussit à en chasser un détachement républicain: lorsque Travot parti du Poiré découvre ses traces, et l'attaque inopinément dans ce bourg, où il se croyait en sûreté.

Il cherche à joindre Stofflet.

Les débris de son corps, débordés et menacés de toutes parts, sont forcés de se faire jour, et ne regagnent la Boulogne qu'avec la plus grande peine. Presque abandonné, Charette dépêche alors des officiers en Angleterre pour solliciter des secours, et cherche à tromper l'activité du général Gratien, en entamant des pourparlers: Couëtus, chargé d'une mission auprès de ce dernier, est arrêté par une patrouille, et reconnu

pour avoir commandé la surprise du camp des Quatre-Chemins; il est fusillé, et cette rigueur, peut-être imprudente, prolonge l'animosité des royalistes; chacun ne songe plus qu'à vendre chèrement sa vie, et renonce à un rapprochement que Charette leur démontre comme impossible.

Sur ces entrefaites, Stofflet se disposait à reprendre les armes; soit qu'il n'ait pu résister aux instances du comte d'Artois, ou que les colonnes de Hoche, en resserrant peu à peu l'Anjou, l'eussent averti du sort qui lui était réservé, s'il laissait accabler Charette. Ses espérances ne furent qu'imparfaitement remplies; l'Anjou habitué aux douceurs de la paix, ne soupirait que pour son maintien, et à peine put-il rassembler un millier d'hommes : cette levée de boucliers d'autant plus inconsidérée qu'on l'annonça d'avance par des proclamations, attira sur la tête de Stofflet l'orage qu'il voulait conjurer. Stofflet reprend les armes.

A peine Hoche fut-il de retour de Paris à son armée, qu'il arrêta un plan d'opérations, pour déjouer les tentatives renaissantes des royalistes de la Vendée et de la Bretagne. Comme les points les plus menacés sont en Anjou, il se détermine à frapper les premiers coups sur la rive gauche de la Loire. A cet effet, il ne laisse en Bretagne que les forces absolument nécessaires pour garder les points militaires de la Il est prévenu par Hoche, pris et fusillé.

côte et de la presqu'île du Cotentin; puis il dirige vers les ponts de Nantes et de Cé toutes les troupes disponibles. Prêt à fondre sur Stofflet; il répond d'abord à ses proclamations incendiaires avec un mélange de dignité et d'énergie, puis se porte avec une division à Chemillé par des marches forcées à travers des chemins défoncés et des torrens débordés; en même temps, d'autres colonnes pénètrent de tous côtés en Anjou, et rendent le rassemblement des bandes impossibles. Prévenu à Chemillé, Stofflet s'empare d'Argenton-le-Château; mais il est bientôt forcé de se dérober aux poursuites des généraux Spithal et Crublier : différentes colonnes traquent ses divisionnaires, isolés comme lui, et réduits à l'escorte de quelques affidés. Bernier désespérant d'une cause qu'il n'avait embrassée que par ambition, et comptant se raccommoder avec le parti républicain, vendit, dit-on, la tête de Stofflet, en l'attirant, sous prétexte de conférer avec lui, dans la ferme de Pégrimaud. Là, au lieu de trouver son conseil, il fut investi, garotté et conduit à Angers, où il reçut la mort avec autant de courage qu'il en avait montré durant sa vie.

Malgré cet heureux prélude, la haine déguisée sous le voile du patriotisme, s'attacha sur les traces de Hoche. Les autorités civiles, dont il avait restreint le pouvoir, les réfugiés de la Ven-

dée, au gré desquels il ne terminait pas assez tôt la guerre, le dénoncèrent également; mais le directoire méprisant ces vaines clameurs, l'engagea à redoubler de zèle, en accordant à sa conduite les éloges qu'elle méritait. Ces témoignages honorables de la satisfaction du gouvernement ne furent point perdus; le général, sûr de son approbation, persista dans son système de modération et de fermeté. Depuis long-temps, il avait vainement offert à Charette un sauf-conduit pour la Suisse ou l'Angleterre. Le général Gratien, en le poursuivant sans relâche, lui renouvela cette offre par le curé Guesdon. Lassés de périls sans objet, de fatigues sans résultats, et d'une vie vagabonde qui avait épuisé leur résignation et leurs forces, la plupart de ses officiers le conjuraient de passer à Londres, sauf à revenir en temps plus opportun. Charette seul opposant les intentions du Roi, aux prières de ses compagnons, ne leur répondit que par l'ordre d'un rassemblement général.

Hoche poursuit Charette à outrance.

Ses adversaires ne lui laissèrent pas le temps de l'effectuer. Le général Lefranc, distingué par sa conduite dans les attaques de la vallée de Bastan (1), dissipa la division de Le Moëlle, et cet officier, l'un des meilleurs de l'armée royale,

Travot le bat à la Begaudière.

(1) Chapitre 42.

tomba percé de coups dans la mêlée. De son côté, Travot assaillit Charette lui-même à la Begaudière, et culbuta sa cavalerie dans un choc où l'intrépide Beaumel perdit la vie. Charette presque seul, se réfugie alors dans les bois de Gramenon, où la défection éclaircit de jour en jour les rangs de sa petite troupe; le jeune La Roberie l'abandonne; Guérin et plusieurs autres suivent son exemple, et pour obtenir meilleure composition s'offrent à faire prendre leur chef.

Charette ainsi abandonné des siens, dénoncé par les habitans du pays, ne sachant où reposer un instant sa tête, poursuivi par quatre colonnes mobiles et des soldats déguisés, en proie à tous les besoins, fit planer la terreur autour de lui, et ordonna, dit-on, le massacre du curé Guesdon, dont il suspectait la fidélité. Entouré enfin de piéges et de troupes ennemies, il traversait la lande de Grossetière, dans l'espoir de se soustraire aux perquisitions de Travot, lorsqu'une femme le reconnut, et vint le signaler à son adversaire. Celui-ci se met aussitôt à ses trousses, et l'atteint au hameau de la Chauvière, près de Froidefond. Le dévouement de ses derniers officiers et d'une cinquantaine de braves, qui lui font un rempart de leurs corps, le tira de danger; mais, cerné le 23 mars à

Il est pris par Travot.

Presselière par quatre colonnes, parties du Luc, de St.-Philibert, du Poiré et de Montaigu, il n'é-

chappa d'abord à celle de l'adjudant-général Valentin que pour tomber dans celle de Travot, qui débouchait du Poiré, vers la Chabotrie. Semblable à un sanglier poursuivi par les chasseurs, il se précipite sur un taillis, une espingole à la main, à la tête de 150 braves qui lui restaient. Le combat ne demeure pas long-temps indécis, sa bande est détruite, et lui-même entouré, renversé et sabré par plusieurs dragons, remet son épée à Travot, qui eut pour lui tous les égards dus au courage malheureux : trait de générosité qu'on ne rappellerait point ici, si la mémoire n'en avait été perdue vingt ans après par les juges royalistes appelés à prononcer sur le sort de ce vaillant officier.

Mort de Charette.

Ceux qui se rappellent ces horribles guerres de parti, se figureront aisément la joie qui éclata dans les rangs républicains, à la nouvelle de la capture de Charette. Ce chef étant le plus renommé de tous, il importait de convaincre le peuple des contrées où il avait porté si souvent le fer et la flamme, qu'il n'en avait plus rien à redouter; on le conduisit à Nantes le 27 mars, et cette ville qui avait été témoin de son triomphe, le fut de son supplice.

La postérité reprochera sans doute à Charette d'avoir prolongé une lutte sanglante au-delà du terme où elle était utile et glorieuse à la cause qu'il servait; mais, comme historien militaire,



nous rendrons justice à son grand caractère, et nous reconnaîtrons qu'il possédait les qualités d'un intrépide chef de parti.

Après la mort de Stofflet et de Charette, la Vendée respira. En vain le chevalier d'Autichamp se déclara le successeur du premier, en vain le comte de Grignon prétendit remplacer l'autre; les efforts de ces chefs obscurs, de même que ceux du chevalier Vasselot, qui prit le commandement abdiqué par Sapinaud, n'aboutirent qu'à échanger une correspondance mensongère avec le cabinet de Londres. Ne pouvant empêcher le désarmement des campagnes, ils vinrent se placer eux-mêmes sous la surveillance des autorités républicaines; heureux qu'elles voulussent fermer les yeux sur leurs dernières tentatives!

Opérations de Hoche en Bretagne.

La Vendée purgée, Hoche se hâta de repasser la Loire pour pacifier la Bretagne, où Puisaye tenait, depuis la mi-février, les royalistes en armes. Des honneurs, un peu d'argent, beaucoup de promesses rapportées de Londres par les agens du comte d'Artois, avaient rallumé l'ardeur des chouans; et quelques avantages obtenus dans les premiers jours de mars par le vicomte de Scépeaux, avaient tellement enflé leur orgueil, que déjà ils croyaient faire renaître la Vendée de ses cendres. Le 23 mars, Puisaye rassemble la division Duboisguy et donne le signal

des hostilités. Bientôt les enlèvemens de voitures publiques, de convois, de détachemens isolés, et autres coups de main nocturnes, se succèdent avec rapidité. Mais ce genre de guerre n'était pas de nature à changer les choses de face. Maîtres de tous les postes du pays, les républicains allaient être secondés tout à l'heure, par 20 mille hommes, qui revenaient de la Vendée par les ponts de Nantes, de Cé et de Saumur.

Puisaye voyant donc que pour donner de la consistance au parti, il fallait absolument s'emparer d'une place maritime qui mît en contact avec l'Angleterre, n'hésita pas à en dresser le projet, bien qu'il ne disposât pas de plus de 6 mille hommes sans artillerie ni munitions. Au milieu de ce beau rêve de guerre civile, les colonnes de Hoche envahissent le territoire du vicomte de Scépeaux, battent et dispersent ses bandes à Auverney, à St.-Sulpice, à Ancenis, et le forcent à implorer la paix. Les républicains passent de suite la Vilaine, et poussent les chouans dans les repaires du Morbihan et des côtes du Nord.

Là, Georges Cadoudal, qui venait de recevoir du canon d'Angleterre, et se trouvait à portée d'en obtenir tous les jours des munitions et des renforts, crut pouvoir se maintenir; mais ses bandes successivement battues et dispersées, l'obligent à recourir, avant la fin de

mai, à la générosité du général Quentin. La division des Côtes-du-Nord, commandée par le chevalier de la Vieuville, qui jouissait comme la précédente de l'avantage d'une communication sûre avec l'Angleterre, par le Clos-Poulet, éprouva le même sort. Son chef battu dans une première rencontre à Bescherel, poursuivi et forcé successivement dans les châteaux de Tourdelain et de la Houssaye, n'échappa d'abord aux colonnes mobiles du général Rey, que pour tomber quelques jours après dans une embuscade au milieu de la forêt de Villequartier, où il perdit la vie. La division d'Ille-et-Vilaine, dont Puisaye s'était réservé le commandement supérieur, ne parvint pas à se maintenir plus long-temps. Elle fut totalement dispersée par des colonnes mobiles du général Beaufort, tant à St.-Ouen de la Rouairie, que dans la forêt de Fougères.

En Normandie, le comte de Frotté, qui avait insurgé les districts de Dreux, de Châteauneuf et de Mortagne, vit bien après quelques échecs essuyés aux environs de Vire et de Domfront, qu'il ne pourrait lutter contre les républicains, et licencia ses gens. Comme Georges Cadoudal, il se retira en Angleterre, où le principal artisan des troubles de Bretagne, les avait déjà précédés. Ainsi, dès le commencement de juin, l'Ouest fut pacifié, et rendu par des mesures de vigueur et de justice au régime constitutionnel.

Insurrection du Berry.

Tandis que le général Hoche s'appliquait ainsi à extirper de cette contrée les germes contre-révolutionnaires, les agens des princes, toujours actifs, cherchèrent à soulever des provinces où l'absence des bataillons républicains leur donnait quelque espoir de succès. Le jeune comte de Rochecotte, plus zélé que capable, conçut l'idée d'insurger le Maine, la Touraine, l'Orléanais, le Berry, le Bourbonnais et l'Auvergne, de lier l'insurrection de ces provinces avec celles de la Vendée et de la Bretagne, et de l'étendre ensuite en Franche-Comté, où le prince de Condé réuni au comte de Bésignan devait s'emparer de Besançon.

Les princes français dont le sort était d'être trompés par ces hommes à projets, avaient approuvé ce plan gigantesque, au moment où Pichegru paraissait disposé à leur livrer l'armée qu'il commandait, et en renvoyèrent l'exécution au printemps suivant, *à l'apparition du comte d'Artois sur les côtes de l'Ouest.* Tout concourut à lui assurer un premier succès : animés par les prêtres et quelques émigrés rentrés, les paysans du Berry embrassèrent le parti des princes; le soulèvement devait commencer dans les départemens de l'Indre et du Cher, où Rochecotte avait commissionné, pour organiser la révolte, un ingénieur émigré nommé Phélippeaux, et un certain Dupin, homme influent dans le pays.

Pour donner plus de force à l'insurrection, Phélippeaux avait attiré un millier de déserteurs républicains, et se flattait de former aisément avec ce noyau, les paysans à la discipline. L'organisation prit quelque consistance, à l'aide d'une proclamation du Prétendant, qui excitait les Français à secouer le joug du directoire.

Cependant, soit que le comte de Rochecotte n'eût pas sur tous les points des agens aussi actifs que Phélippeaux, soit que les Orléanais et les Auvergnats s'enflammassent plus difficilement que les Berrichons, il fallut différer le soulèvement, afin de lui donner plus d'ensemble. Ce retard, facile à prévoir, impossible à prévenir, porta un coup fatal au projet de Rochecotte : les déserteurs enrôlés par supercherie, lassés de la vie errante qu'ils menaient, députèrent à Phélippeaux leur commandant, pour lui signifier qu'ils allaient rentrer dans leurs foyers. Celui-ci qui fondait ses succès sur ces auxiliaires, avança en leur considération la levée de boucliers, et prescrivit aux différens chefs voisins de Jars, de venir le joindre sur-le-champ. Le 2 avril, à six heures du matin, il se porta à la tête d'environ 1,500 hommes, sur la petite ville de Sury en Vaux, dont il s'empara sans coup férir.

Ici, le noyau grossi de tous les royalistes des environs, s'éleva à 4 mille hommes, assez mal armés, à la vérité, mais se croyant invincibles,

parce qu'ils avaient deux vieilles pièces de canon trouvées dans Sury. Phélippeaux, profitant de l'ardeur de sa bande, la dirigea aussitôt sur Sancerre qui lui ouvrit ses portes. Au même moment, Dupin prévenu de la levée prématurée de Phélippeaux, faisait tous ses efforts pour organiser 3 à 4 mille paysans qu'il avait réunis aux environs de Châteauroux.

Avantageusement située sur une montagne escarpée, non loin de la Loire, Sancerre déjà célèbre dans les troubles civils du 16e siècle, par la retraite qu'elle donna aux protestans, aurait offert une bonne place d'armes. Mais Phélippeaux fit peu de cas de ces avantages, et, plus jaloux de grossir ce qu'il appelait déjà avec emphase son armée, que de s'assurer des positions qui lui soumettaient le pays, après avoir organisé les bandes dont il disposait, alla camper le 8 avril, à Sens-Beaujeu, pour de là se diriger sur Bourges, d'où il espérait, dit-on, se lier au corps de Dupin.

Aux premiers avis de mouvemens insurrectionnels, Hoche fit remonter la Loire à 3 mille hommes sous la conduite du général Canuel. De son côté, le général Désenfant, commandant du Cher, envoya un détachement à Châteauroux pour observer Dupin, et dirigea le reste de ses troupes sur Sancerre, dont il ignorait l'occupation. Enfin, le 8 avril, les troupes venant de la

Vendée, étant arrivées à Bourges, Canuel et Désenfant concertèrent leurs opérations; le lendemain, le premier se porta par Azy sur Sancerre, l'autre par Henrichemont sur Sens-Beaujeu. Sancerre étant évacué, Canuel guidé par des patriotes de cette ville se dirigea sur Sens-Beaujeu qu'il surprit pendant la nuit; le combat s'engagea avec chaleur dans la ville; mais Phélippeaux inquiété bientôt par Désenfant, abandonne ce poste aux républicains.

Cependant Dupin ayant appris que le détachement stationné à Châteauroux, avait été renforcé par 1,500 hommes venus d'Orléans, concentra ses forces à Bourg-Dieu sur la droite de l'Indre, où il ne tarda pas à être attaqué: rejeté derrière Palluau, il y fut assailli le lendemain, sa troupe, culbutée dans l'Indre, et lui-même pris avec ses principaux officiers.

Le directoire usa de clémence envers ces prisonniers. L'expérience lui avait prouvé que la rigueur n'est pas toujours un remède efficace contre les troubles politiques. Les Berrichons désabusés, reprirent leurs travaux champêtres, et Rochecotte cédant à la conviction, en apprenant l'équipée de ses meilleurs agens, renonça au projet d'allumer la guerre civile au centre de la France.

Avec la révolte du Berry finit la guerre de la Vendée, dont elle n'était qu'une étincelle; le

succès momentané qu'elle avait obtenu fit sentir toutefois un contre-coup dans les départemens du Midi, notamment dans la Lozère et le Gard, où elle ranima les haines.

Projets offensifs du directoire pour la guerre au dehors.

Quelque importans que fussent les succès de Hoche, on ne pouvait guère les envisager que comme une diversion. Depuis les victoires de Savenai et de Quiberon, le parti royaliste se trouvait hors d'état de relever le trône par la force des armes; et, si la république ne succombait sous les coups de l'anarchie, c'était aux rives du Rhin ou aux revers des Alpes, qu'on pouvait lui porter les coups les plus sensibles.

Aussi le directoire sentit vivement la nécessité de donner à ses armées une attitude imposante, et d'ouvrir la campagne par l'offensive. L'adoption de ce système n'était pas seulement un gage de succès, il donnait aussi l'espoir de porter le théâtre de la guerre sur le territoire ennemi, et d'assurer le reste du service public, en déchargeant le trésor des frais énormes qu'exigeait l'entretien des armées.

Réorganisation des armées.

Les revers de la dernière campagne avaient fait sentir à la Convention les inconvéniens de maintenir dans leur appauvrissement les nombreux cadres formés depuis 1794, et le comité de salut public avait été chargé, par une loi spéciale, de réorganiser l'armée. Le directoire, qui entrevoyait dans cette mesure la possibilité

de ramener l'ordre et l'économie, eut le courage de la mettre à exécution. Un arrêté, en réduisant les cadres de moitié, entraîna la réforme d'environ 20 mille officiers; mais, pour concilier la justice avec l'économie, il fut réglé en principe, que dans les bataillons ou escadrons, les plus anciens officiers de chaque grade, seraient conservés jusqu'à la concurrence du nombre fixé par l'arrêté du comité de salut public : les autres furent renvoyés dans leurs foyers avec le traitement de réforme, ou conservés à la suite des corps. Mais si le directoire évita ainsi l'arbitraire pour les officiers de troupe, il fallut bien s'écarter des principes à l'égard des généraux; autrement l'ancienneté eût porté de nouveau à la tête des armées les Charbonnier, les Vezu, les Fromentin; tandis que Bonaparte, Moreau, Joubert eussent été compris dans la réforme. Il devint donc nécessaire de faire un choix, et ce choix fut très-heureux, bien qu'il blessât l'amour-propre d'un certain nombre de généraux.

Non-seulement le directoire profita de cette circonstance pour épurer l'armée, et récompenser d'anciens services; mais aussi pour échauffer le zèle d'une foule de jeunes officiers, à qui il ne manquait que l'occasion de développer des talens naturels ou des connaissances acquises. C'est ainsi que Moreau fut appelé de la Hollande

où il commandait le corps d'occupation, pour remplacer Pichegru sur le Rhin; et que Bonaparte fut désigné pour commander en Italie. Les services signalés que ce dernier y avait déjà rendus sous Dumerbion, lui donnaient des titres à cette marque de confiance, bien que le public si souvent injuste et prévenu, ait attribué cette faveur aux plus étranges motifs (1). L'histoire vengera ce grand capitaine des calomnies débitées par l'envie, l'ignorance et la haine de parti.

Plan de campagne du directoire.

S'il faut en croire quelques écrivains avides de merveilleux, le directoire aurait arrêté un plan d'offensive gigantesque, d'après lequel l'armée de Sambre-et-Meuse devait marcher de Dusseldorf sur Ratisbonne et Straubing, pour se réunir sur l'Inn avec celle de Moreau. Cette masse de forces se fût ensuite liée par les montagnes de Salzbourg avec l'armée d'Italie, qui, après avoir conquis le Piémont et le Milanais, se serait avancée à travers les états de Venise jusqu'en Carinthie.

Si ce projet a jamais existé, loin d'y applaudir, nous le blâmerions; car sa réussite étant subordonnée à la concentration de trois corps trop éloignés pour être réunis à point nommé, le

(1) On prétendit qu'il obtint ce commandement par le crédit de Barras, en reconnaissance du mariage de complaisance qu'il aurait contracté avec la veuve du général Beauharnais.

moindre échec essuyé par l'un d'eux eût détruit tout l'ensemble des opérations. Ajoutez que la répartition des forces était faite sans discernement, puisque l'armée d'Italie qui avait la plus forte tâche à remplir, se trouvait la plus faible, et aurait eu à peine assez de monde pour garder le Piémont, et se maintenir en Lombardie.

Il n'existait qu'un moyen d'assurer le succès d'une telle invasion, et on le négligea; c'était de porter 120 mille hommes en une seule armée sur Ulm et Munich, où l'on avait le plus d'avantage à frapper des coups décisifs; vérité démontrée par les campagnes de 1800, 1805 et 1809. L'armée d'Italie aurait dû alors être renforcée jusqu'à 100 mille combattans, qui, sous la conduite d'un général aussi entreprenant que Bonaparte, eussent aisément rempli le but secondaire qu'on se proposait, en se dirigeant sur Vienne par les Alpes Noriques ou la vallée de l'Inn.

Mais il est probable que la tournure seule des événemens inspira aux éloquens panégyristes de cette campagne, l'idée de ce plan, qu'ils arrangèrent après coup; les instructions données par le directoire au général Bonaparte à son départ pour Nice, n'annoncent point une combinaison si vaste ni si compliquée (1), leur lecture

(1) Voyez chapitre 56 et les pièces justificatives, n°s 1 à 4.

convaincra que le gouvernement se borna à décider l'invasion de l'Allemagne et de l'Italie, en se réservant d'ordonner la marche ultérieure des armées d'après la tournure des événemens.

De son côté, le cabinet de Vienne ne s'était point endormi sur les lauriers cueillis par Clairfayt dans la campagne précédente. Instruit par les décrets de réunion de la Belgique, qu'il n'y avait plus de rétrocession à espérer à la paix, il redoubla d'efforts pour reconquérir ces provinces ou en obtenir du moins l'équivalent. Une levée de 25 mille hommes opérée dans les états héréditaires, mit à même de compléter les régimens qui avaient le plus souffert dans la courte campagne d'Outre-Rhin. Les nouvelles provinces de Gallicie organisées militairement, facilitèrent cette opération, et promettaient surtout d'excellens soldats, si l'on parvenait à leur faire oublier leur origine polonaise. Plan de campagne du cabinet de Vienne.

Le vainqueur des lignes de Mayence et de Frankendahl, Clairfayt, fut appelé à Vienne, et y reçut un accueil depuis long-temps inusité dans la résidence des modernes Césars. Son char dételé fut traîné par le peuple, et la cour rivalisa d'abord avec les habitans pour le combler de fêtes et d'honneurs. Mais, au moment où l'on décernait à ce général, les honneurs du triomphe, le conseil aulique lui désigna un successeur dans la personne du jeune archiduc Charles, et plon-

gea par cette disgrâce inattendue l'armée et le peuple de Vienne dans un égal étonnement.

Les uns attribuèrent cette résolution au mécontentement de la cour, qui avait hautement improuvé l'armistice; d'autres la rejetèrent sur la jalousie qu'inspire ordinairement la trop grande popularité d'un général victorieux, et accusèrent le ministère de vouloir des victoires sans en laisser le mérite à ceux qui les gagnaient.

Quoi qu'il en soit, l'archiduc Charles justifia heureusement la préférence qui lui fut accordée, et les vertus qui distinguèrent ce prince à l'égal de ses talens, lui assignent à côté du prince Eugène de Savoie le premier rang parmi les hommes de guerre dont s'honore la monarchie autrichienne. A peine âgé de 20 ans, il avait déployé à Nerwinden et sous Landrecies le courage du plus vaillant soldat, avec le coup-d'œil d'un capitaine consommé. Malheureusement la faiblesse de sa constitution nuisait au développement de sa grande ame : aussi débile que Guillaume d'Orange, il avait tout le feu du rival de Louis XIV, et ne lui cédait peut-être point en génie; mais forcé de faire une guerre plus active et plus pénible que le héros de Steinkerque, le prince autrichien dut sentir vivement combien la force de corps influe sur celle de l'esprit, et ce qu'elle est capable d'ajouter aux autres qualités militaires.

Pour donner plus d'autorité à l'Archiduc, le cabinet de Vienne employa toute son influence pour lui faire conférer la dignité de feld-maréchal de l'Empire; ce qui lui donnait aux yeux des petits états d'Allemagne un titre de considération, et le droit de disposer plus librement de leurs contingens : enfin on l'entoura d'officiers d'état-major distingués, tels que les généraux Schmidt, Chasteller et Bellegarde (1). Wurmser commandait encore sur le Haut-Rhin.

Les armées impériales recrutées et complétées, songeaient à pousser sur Trèves et à franchir la Moselle pour forcer Jourdan à évacuer la Belgique, et le conseil aulique se promettait un pendant à la campagne du prince de Cobourg, en 1793, avec l'intention d'en tirer plus de fruit, et de donner une meilleure direction à ses masses.

Les mêmes efforts devaient s'effectuer du côté de l'Italie, où les événemens prirent bientôt une tournure toute différente de celle que le cabinet de Vienne attendait.

---

(1) Le général Schmidt fut tué en 1805, à l'affaire de Dimstein, au moment où il commençait l'exécution du projet hardi qu'il avait formé pour enlever le corps du maréchal Mortier.



CHAPITRE LVI.

Opérations en Italie. — Arrivée de Bonaparte à Nice. — Le général Beaulieu veut prendre l'offensive; mais il est attaqué lui-même et percé par son centre à Montenotte, Dego et Millesimo.—Bonaparte se jette ensuite sur les Sardes qu'il bat à Mondovi; il marche sur Turin, et force le roi de Sardaigne à la paix.

Préparatifs des Alliés.

La victoire des républicains à Loano, répandant l'alarme en Lombardie, avait engagé le conseil aulique à y envoyer le général Beaulieu, et à prendre des mesures vigoureuses pour l'ouverture de la campagne suivante. Le cabinet de Vienne promit à ce général une armée imposante pour chasser l'ennemi du territoire piémontais, et, cherchant à inspirer à tous ses Alliés la ferme résolution de redoubler d'efforts pour atteindre le même but, il stipula, à cet effet, avec eux, de nouveaux engagemens.

Toutefois, l'inaction de l'armée victorieuse, attribuée aux souffrances qu'elle endura pendant l'hiver, fit juger au ministère de François II, que ses craintes avaient été exagérées, et que les

républicains, affaiblis par un dénûment absolu, autant que par les maladies, ne se hasarderaient point à déboucher de l'Apennin. Il conçut même l'espoir de les expulser de la rivière de Gênes, et se contenta de renforcer son armée de 5 à 6 mille hommes, et de lui assigner pour réserve une douzaine de bataillons épars jusques dans la Carinthie.

Chances des deux partis.

La cour de Turin ne tint pas mieux ses promesses; entravée par quelques révoltes dans l'intérieur, et par quelques émissaires français, qui encourageaient secrètement la propagande, elle eut toutes les peines du monde à recruter ses régimens.

Naples, convaincue que le danger ne l'atteindrait jamais, se contenta de faire marcher 2 mille chevaux sur le Pô, et de prodiguer la promesse de les faire suivre par une division d'infanterie qui se rassemblait à Ponte-Corvo, et qui néanmoins, ne dépassa jamais les frontières.

Ainsi, Beaulieu auquel on faisait espérer une armée formidable, trouva à son arrivée, à peine 3 à 4 mille hommes de plus que son prédécesseur, renfort d'autant plus insuffisant, qu'il était compensé par plusieurs chances défavorables.

D'un côté, on voyait ce vétéran presqu'octogénaire placé à la tête d'une armée combinée, dont la majeure partie peu docile à ses ordres,

n'écoutait que les instructions de la cour de Turin; bornant ses désirs à rouvrir une communication avec les escadres britanniques; et s'estimant trop heureux si, par le moyen d'une guerre prudente et méthodique sur un terrain entièrement neuf pour lui, il parvenait à soutenir la réputation qu'il s'était acquise dans les plaines de Belgique.

De l'autre, on aperçoit un jeune guerrier, élevé dans les meilleures écoles, doué d'une imagination ardente, nourri des exemples de l'antiquité, sorti d'un volcan révolutionnaire, avide de gloire et de puissance, connaissant à fond l'Apennin où il s'était illustré en 1794, cherchant les obstacles pour le plaisir de les vaincre, et mesurant déjà d'un œil assuré les distances qu'il avait à franchir avant de se rendre maître de l'Italie.

A ces avantages pour la guerre d'invasion, Bonaparte réunissait un génie naturel, et des principes positifs, fruits d'une théorie éclairée. D'ailleurs son origine en quelque sorte italienne, lui promettait un parti puissant dans la Péninsule; condition essentielle pour obtenir des succès durables dans cette guerre au-delà des Alpes.

On ne saurait toutefois dissimuler que ces avantages du général républicain dérivaient uniquement de la disposition morale des deux chefs,

et que la balance des forces numériques ne fût en faveur des coalisés.

En effet, la force active de l'armée d'Italie n'excédait pas 42 mille hommes; tandis que celle des Alliés en comptait bien 52 mille; Beaulieu à l'extrême droite commandait plus de 30 mille combattans, munis de 124 canons de campagne et de 16 obusiers; Colli se liait à lui avec un corps de 20 à 22 mille Austro-Sardes, chargé de couvrir Ceva et Coni (1). Le reste de l'armée piémontaise, qu'on peut également estimer à 24 mille hommes, gardait toutes les avenues du Dauphiné et de la Savoie, depuis l'Argentière jusqu'au Mont-Blanc, et fournissait des garnisons aux places de l'intérieur. Il était commandé par le prince de Carignan, et opposé à l'armée des Alpes, aux ordres du général Kellermann, dont la force l'égalait à peu de chose près.

La situation politique de l'Italie, déjà exposée au chapitre précédent, nous dispensera de faire ici une nouvelle énumération des chances qu'elle offrait aux différens partis. La coalisation voyait dans ces contrées de puissans auxiliaires, la France n'y apercevait que des neutres incertains. Gênes surtout se trouvait dans la position la plus — État intérieur de l'Italie.

(1) Quelques versions nous présentent ce corps comme subordonné à Beaulieu; d'autres affirment qu'il était tout-à-fait indépendant.

pénible : placé au milieu des armées belligérantes, le territoire de cette république était toujours la proie du plus fort; la ville même, semblait devoir appartenir au premier qui croirait de son intérêt de l'occuper, car sa défense ne consistait guère qu'en protestations. Elle avait vu la neutralité de son port violée par les Anglais, à plusieurs reprises, et rien ne pouvait la mettre à l'abri d'un traitement semblable du côté de terre. Déjà elle en était menacée par les demandes de l'envoyé de France, Villars, qui exigeait un emprunt de 20 millions, et la remise des forts de la côte.

Prétentions des Français avec Gênes.

Le directoire, dans la détresse de ses finances, s'était cru fondé à cette demande où il entrevoyait à la fois une réparation et un secours, à l'aide duquel il mettrait son armée en état de vaincre. Salicetti, chargé par le nouveau gouvernement de l'emploi important de commissaire civil et politique, venait d'en adresser la réquisition au doge, et de faire marcher une brigade de l'avant-garde jusqu'à Voltri, pour lui donner plus de poids.

Instructions du directoire à Bonaparte

En prenant les rênes des affaires, le directoire avait donné, comme nous l'avons déjà dit, ses premiers soins à la réorganisation des armées; il n'oublia pas celle d'Italie. Après s'être concerté avec son nouveau général, il lui adressa, le 6 mars, des instructions qn'on ne lira pas sans

un vif intérêt; car elles sont un des documens les plus remarquables de l'histoire de cette guerre (1).

La tâche imposée à cette armée, présentait de grandes difficultés, elle avait à combattre des ennemis supérieurs, mieux pourvus de tout, mieux organisés, et soutenus de l'intérêt de tous les princes d'Italie; sa force active, à la fin de mars, occupait les cantonnemens suivans (2).

	hommes.
La division Laharpe, et celle de Masséna, } vers Savone et Finale, } fortes ensemble de	16,500
Le général Augereau à la Pietra et Loano	8,000
La division Serrurier à Ormea	7,000
Le général Macquart à Breglio et Tende	3,700
Le général Garnier à Roccabiglière et Finestre	3,200
La cavalerie aux ordres des généraux Kilmaine et Stengel, en cantonnement le long de la côte	4,000
TOTAL	42,400

L'artillerie n'était pas nombreuse; elle comptait à peine 60 pièces mal attelées, tandis que l'armée alliée en avait plus de 200.

Deux divisions de réserve, composées de dé-

(1) Pièces justificatives, n° 1.

(2) Ces positions, ainsi que l'organisation des divisions, ne furent que momentanées; on faisait dans ce moment le travail d'embrigadement, qui n'avait pas encore été exécuté à cette armée. Tout fut ainsi changé à l'arrivée du général en chef.

pôts, de recrues et d'un petit nombre de bons régimens, gardaient la côte jusqu'à Nice et Toulon, servaient de garnisons en s'instruisant, et devaient tenir les divisions actives au complet. On portait leur force à 20 mille hommes environ; mais il faut remarquer que le service important dont elles étaient chargées, n'eût pas permis de les appeler à l'armée avant de les avoir remplacées; et loin qu'on pût se flatter d'en disposer sitôt, tout présageait qu'elles seraient à peine suffisantes pour la garde de Toulon, la surveillance de Marseille, et la répression des troubles qui, des montagnes de la Provence, s'étendaient dans le Gard, la Lozère et l'Ardèche.

Le délabrement de tous les services, les privations de tous genres, paraissaient devoir être un obstacle aux succès de cette armée; ils en devinrent le premier mobile. Bonaparte, à qui les leçons des grands capitaines de Rome étaient déjà familières, n'avait point laissé échapper cette maxime importante, *que la guerre nourrit la guerre* (1); il n'ignorait pas non plus qu'une

(1) Cette maxime des Romains est fort juste, lorsqu'on en fait l'application à des armées régulières, proportionnées à la population qui les alimente, également proportionnées aux ressources des nations chez qui elles entrent. Mais elle n'est plus si exacte, lorsqu'il s'agit de ces levées de peuples entiers se précipitant les uns sur les autres; alors la guerre détruit tout, les vainquenrs en souffrent presque autant que les vaincus, surtout quand les expéditions sont lointaines. Nous verrons en effet, dans la suite, quelle mobilité Bo-

masse bien employée, triomphe presque toujours de forces supérieures mal disposées ou mal engagées, et ses espérances embrassaient déjà la conquête de l'Italie.

Premiers soins de Bonaparte.

Le général en chef arriva à Nice le 27 mars; ses premiers momens furent consacrés à pourvoir aux besoins qui auraient pu nuire à ses opérations, et à prendre connaissance de l'état de ses troupes, ainsi que des positions ennemies. Portant un œil sévère sur les administrations, il leur imprima bientôt toute son activité, assura les différens services, et secondé par le zèle et le crédit d'un banquier-fournisseur, parvint à faire payer aux troupes un à-compte sur leur solde, qui ranima bientôt leur confiance, et les attacha irrévocablement au chef qui savait améliorer leur sort. Ces premières dispositions achevées, il transféra son quartier-général à Albenga le 5 avril, puis à Savone le 9; cheminant avec le nombreux train des parcs et tout le

naparte sut donner à ses forces par l'application de ce nouveau système, et quels avantages il en retira contre des adversaires qui subordonnaient leurs opérations à la certitude d'assurer à l'avance pour long-temps la subsistance de leurs troupes. Mais nous aurons aussi à raconter comment, non moins imprudent que Cambyse, et méprisant tous les obstacles, il perdit des armées innombrables pour avoir voulu appliquer à des masses immenses, et à des pays sans ressources, ce qui lui avait réussi avec 60 mille hommes dans les champs fertiles du Milanais, de la Souabe et de l'Autriche.

personnel des administrations par l'horrible route de la Corniche, sous le feu des canonnières anglaises, il montra dès ce début l'audace qui devait caractériser ses entreprises.

Bonaparte trouva son armée éparse dans une ligne de cantonnemens trop étendue. (*Voyez Pl. XXI.*) La division Labarpe, qui gardait Savone, avait poussé la brigade Cervoni en avant-garde sur Voltri, afin de menacer Gênes, et d'appuyer les sommations du ministre de France. Le général Masséna prit position à Cadibono; Augereau au centre, près le mont San Giacomo; la gauche aux ordres de Serrurier, vers Ormea et Garessio. Les divisions Macquart et Garnier furent détachées depuis Tende au col de Cerise.

L'ennemi occupait une ligne à peu près parallèle, mais encore plus étendue. Beaulieu avec la gauche à Voltagio et Ovada, le centre vers Sassello, la droite dans la vallée de la Bormida. L'armée de Colli, non moins disséminée, avait la garde depuis ce point jusqu'à l'Argentière : la brigade Christ défendait les vallées de Vermegnana, du Gesso et de la Stura, contre le général Macquart : le général Leyre occupait la Cursaglia, l'Ellero, les aboutissans du Tanaro, les environs de Mondovi et Vico; le comte de Flaye défendait la Haute-Bormida, le camp retranché de Ceva et Mulazanno; enfin, Provera à la gauche, gardant Millesimo et Cairo, devait lier cette armée avec

celle des Impériaux, et s'assurer des hauteurs de Cosseria, qui dominent et séparent les deux vallées de la Bormida.

Le général français avait donné trop de preuves de génie, pour qu'on dût s'attendre à lui voir garder méthodiquement les débouchés de l'Apennin et des Alpes maritimes par un cordon de vedettes. Juste appréciateur des avantages d'une agression combinée sur de bons principes, et pénétré de l'urgence de frapper un coup d'éclat dès l'ouverture de la campagne, il résolut de prendre l'initiative. Si l'ennemi restait sur la défensive, divisé comme il l'était, on pouvait espérer d'accabler son centre, d'avoir ensuite bon marché des deux ailes séparées : si les coalisés se décidaient, au contraire, à une démarche offensive, on pouvait juger par la position de Colli, et son grand éloignement de Beaulieu, que dans cette supposition, ce dernier s'avancerait sur la rivière de Gênes, vers Vado, comme Wallis l'avait fait l'année précédente; alors on aurait pu espérer, avec plus de raison encore, de percer leur centre, et de les battre séparément; car Beaulieu eût été encore plus compromis dans la rivière de Gênes, que s'il fût resté sur la défensive à Voltaggio au revers de l'Apennin. Ainsi, dans toutes les hypothèses, il fallait se masser vers le mont San Giacomo, depuis Altare jusqu'à Montenotte, pour être en mesure de parer

à tout, et ce fut le parti que Bonaparte adopta.

Sur ces entrefaites, Beaulieu avait reçu du conseil aulique l'ordre positif de prendre l'offensive. Le général Colli lui proposa d'abord de rassembler le gros de l'armée sur sa droite, vers les sources de la Bormida, pour attaquer de concert avec les Piémontais les hauteurs de San Giacomo et d'Altare, afin de culbuter la gauche des Français, et de s'emparer des communications de leur droite. Ce projet était excellent; mais l'approche du détachement de Cervoni ayant répandu le bruit que les républicains voulaient s'emparer de Gênes, pour y trouver des moyens de continuer la guerre, et déboucher ensuite par la Bochetta dans la plaine de Montferrat, le général autrichien ne tint aucun compte des conseils de son allié, et adopta le plus dangereux de tous les partis qu'il pouvait choisir; il résolut de porter sa gauche renforcée sur Gênes, pour établir ses communications avec les Anglais, et priver les Français de l'appui de cette place importante.

Mouvement des Impériaux sur Gênes.

Dès le 5 avril, l'armée alliée s'étendit un peu vers la gauche; le général Pittoni s'établit le 1er du mois au passage de la Bochetta, avec 6 bataillons, poussant des patrouilles sur Campo-Marone et Gênes; le corps de bataille remonta la vallée d'Orba, aux ordres de Sebottendorf; la droite de Beaulieu commandée par d'Argenteau,

restant à Sassello, occupa Dego, et communiqua avec la gauche des Sardes, sous le général Provera, qui tenait, comme on l'a dit, les hauteurs de Cosseria et de Millesimo. Le surplus des forces de Colli était toujours préposé à la défense du camp de Ceva, et des avenues de Coni du côté de Tende et de l'Argentière.

On voit que les deux corps principaux se trouvaient aux extrémités d'une ligne étendue et coupée par des montagnes, tandis que le centre, formé des troupes de Provera et d'Argenteau, n'opposait qu'un faible rideau aux divisions Laharpe, Masséna et Augereau, rassemblées entre San Giacomo, Cadibone et Savone.

Le 10 avril, Beaulieu fit partir son aile gauche, forte de 11 bataillons divisés en deux colonnes : la première aux ordres du général Pittoni, dut marcher par Conegliano sur Voltri, et la seconde, sous la conduite de Sebottendorf, reçut l'ordre de s'y rendre, d'Ovada par Campofreddo et Marone. Combat de Voltri.

Le général Cervoni, qui couvrait Voltri, avec 3 mille hommes, voyant ses avant-gardes débusquées de Bra et Pegli, se concentra à Melle, où il soutint un combat des plus vifs. Menacé ici par des forces supérieures, canonné sur la droite par des chaloupes anglaises, et bientôt tourné à gauche, ce général se retira dans la nuit sur Madona de Savone, où il se réunit avec La-

harpe. Il n'eût pas été si heureux, si son adversaire eût dirigé la colonne de Sebottendorf immédiatement sur Arenzano ou Crevari, pour lui couper le chemin de Savone. La retraite fut au reste protégée par 2 bataillons, que le général en chef avait placés au soutien sur les hauteurs de Varaggio.

Tandis que Beaulieu, qui aurait dû porter toute l'armée alliée par Ormea sur la gauche des Français, ou par San Giacomo sur leur centre, courait ainsi de sa personne avec son aile gauche sur les rives de la mer, Bonaparte instruit de ces faux mouvemens, avait résolu de l'en faire repentir, et de diriger la masse de ses forces contre le centre des coalisés. A peine le général autrichien fut-il arrivé à Voltri, dans l'intention de s'aboucher avec le commodore Nelson, sur les opérations ultérieures (1), qu'une canonnade menaçante se fit entendre à son centre. Beaulieu sentit alors que sa position devenait critique; le peu de résistance qu'on avait trouvé dans la rivière de Gênes, lui indiquait assez qu'un grand effort devait avoir lieu dans les montagnes; il fit marcher Wukassowich avec une partie des troupes de Sebottendorf, et voulut s'y porter lui-même; mais le mal était irrémédiable.

(1) L'amiral Jervis avait succédé à lord Hotham, et Nelson commandait un détachement de sa flotte.

Dans le moment où Beaulieu entrait à Voltri, le général Argenteau, commandant le centre, fort de 10 mille Autrichiens, s'était ébranlé en trois colonnes, avec le gros de ses troupes, pour forcer les positions retranchées qu'occupait un détachement de la division Laharpe sur les sommités de Montenotte et Monte Legino. Argenteau conduisit son corps de bataille de Paretto sur le Mont Traversin, où il devait se réunir au brave Roccavina, parti de Dego avec 2,500 hommes d'élite. Le colonel Lezeni, laissant quelques détachemens à gauche pour entretenir la communication avec Beaulieu, s'avança par la crête de l'Apennin vers Badeno. Argenteau attaque Montenotte.

Plusieurs relations contemporaines ont affirmé, que cette attaque s'était faite contre les intentions de Beaulieu; mais ces assertions démenties par les mémoires les plus authentiques, méritent d'autant moins croyance, que tout le succès de l'entreprise dépendait du concert des deux corps. D'ailleurs cette circonstance n'aurait pas eu la moindre influence sur les succès de la journée; Bonaparte avait résolu d'attaquer le centre des Autrichiens avec toutes ses forces; ils n'eussent été que plus sûrement défaits, s'ils l'avaient attendu dans un poste défensif.

Pour donner une juste idée de l'événement que nous allons retracer, il est indispensable que le lecteur se pénètre de l'importance de la

position de Montenotte. Elle se compose d'une petite chaîne de hauteurs située au sommet de l'Apennin, et qui, s'abaissant un peu, forme le col de même nom ; espèce de nœud auquel se rattachent le Mont Traversin, le Mont Prato, et le monte Legino. Ce dernier contrefort, courant sur Savone, n'est pas moins élevé que la chaîne principale, et au point le plus retréci de son arête, on avait tracé une redoute à peine achevée, et non encore armée, dont la destination était de couvrir le chemin direct du col de Montenotte à Savone, par le revers occidental du contrefort. Un autre chemin menait à ce col par les hauteurs d'Altare; car dès qu'on a atteint le sommet de l'Apennin on trouve plusieurs sentiers assez praticables qui lient les différens passages entre eux. Outre les avantages naturels à la position de Monte Legino, elle avait encore une importance relative, provenant de la situation des deux partis; car la jonction de Beaulieu et d'Argenteau devant s'opérer dans le bassin de Savone, à travers ces hauteurs, elles devenaient nécessairement la clef de toute l'entreprise des coalisés.

Bien que l'attaque des Impériaux manquât d'ensemble, elle n'éprouva pas d'abord grand obstacle. Roccavina déboucha le 11 avril au point du jour, et ne voyant pas paraître Argenteau avec la colonne principale, il voulut néanmoins pren-

dre l'initiative, et chassa les tirailleurs français des hauteurs de Traversin. De crainte de pousser trop loin, il attendit alors l'arrivée d'Argenteau, qui ne parut qu'au milieu du jour à Castellazzo, dont il s'empara après un simulacre de résistance. Ces deux colonnes réunies n'avaient qu'un pas à faire pour gagner le Monte Prato et la redoute de Monte Legino; quand le colonel Rampon, détaché pour recueillir Cervoni, vint s'y établir, et défendre ces hauteurs pied à pied. Les Impériaux, maîtres des positions dominantes, et n'ayant plus qu'un dernier assaut à livrer pour s'emparer de ce contrefort qui plonge sur Savone, lancent plusieurs colonnes sur la redoute; Roccavina se met à leur tête, et les encourage par son exemple. Le colonel Rampon, qui ne lui cède point en bravoure et sait apprécier l'importance de son poste, jure de s'y ensevelir, et fait répéter ce serment au milieu du feu, aux 1,200 braves qu'il commande (1): différentes attaques très-vives sont repoussées, et la nuit seule vient mettre un terme à la fureur des deux partis. Argenteau voyant l'inutilité de ses efforts, prend position sur les hauteurs en arrière de la redoute, attire à lui sa réserve, et porte le régiment de Terzy du côté de Ferreira, pour couvrir

(1) Un bataillon de la 21e, et moitié d'un de la 117e, qui devinrent à l'amalgame la 32e demi-brigade, surnommée la brave.

son flanc droit; bien décidé à renouveler ses tentatives le lendemain.

Bonaparte profite des fautes de son adversaire.

Pendant que ces divers mouvemens s'exécutaient, Bonaparte prenait à Savone les dispositions les plus opportunes, pour frapper un coup de maître. Laharpe, parti à minuit de son camp, à la tête de la brigade Causse, soutenue par celle de Cervoni, gravit l'arête de Monte Legino, et vint se former derrière la redoute, pour fixer l'attention des Autrichiens sur leur front, et l'aborder sérieusement quand il en serait temps. Masséna reçut l'ordre de rassembler ses forces vers les hauteurs d'Altare, de se jeter sur la droite des Autrichiens, et tout en culbutant leur ligne, de chercher à les prévenir sur leurs communications. A cet effet, la brigade Menard, partant de Cadibone, fut destinée à aborder la position de Montenotte par la droite; tandis que Joubert et Dommartin se prolongeraient de San Giacomo sur les flancs et les derrières.

Enfin, Augereau auquel on avait prescrit la veille de s'avancer de Loano à Mallere, dut fondre dès l'aube du jour sur Cairo dans la vallée de la Bormida, pousser des partis jusqu'à Rochetta, et se rabattre ensuite vers Monte-Freddo, pour donner la main au général Dommartin, après avoir opéré la séparation de la ligne ennemie, et assuré le succès de l'attaque

de Montenotte supérieur, où Argenteau désormais semblait devoir trouver son tombeau. Ces dispositions, en effet, n'eussent pas manqué de rendre sa perte certaine, si le défaut absolu de fourrage et la nature du pays, forçant le général français à laisser sa cavalerie en cantonnemens sur la côte, ne lui eussent ravi les moyens de profiter de sa victoire.

Bien qu'une nuit pluvieuse, et une matinée obscurcie de brouillards, rendissent les mouvemens des républicains plus pénibles, elles en garantirent d'autant mieux le succès, en prolongeant l'incertitude de l'ennemi. En effet, le ciel venant tout à coup à s'éclaircir, présenta aux Autrichiens stupéfaits le spectacle imposant des colonnes prêtes à les assaillir. Enivrés de leurs premiers succès, ils comptaient tout au plus que les mouvemens dont leurs vedettes rendaient compte, étaient causés par l'arrivée de quelques renforts au détachement de Rampon; mais ils étaient loin de se croire si près de leur ruine. Les brigades conduites par Laharpe, furent les premières à les aborder vers cinq heures du matin, et réussirent parfaitement à leur donner le change sur le point où se dirigerait l'effort. On combattit avec assez de vivacité sur le front de la position de Montenotte : Roccavina, non content de s'y défendre avec sa bravoure accoutumée, fut même un instant sur le point

Il accable Argenteau.

de changer de rôle pour devenir à son tour assaillant. Mais l'illusion fut de courte durée, et le réveil terrible; car Bonaparte, parti à une heure du matin de Savone, avait joint Masséna sur les hauteurs d'Altare, et se préparait à porter le coup mortel aux Autrichiens. Le général en chef s'établit sur un plateau, au centre de ses divisions, pour mieux juger de la tournure des affaires, et prescrire les manœuvres qu'elles nécessiteraient. Masséna toujours jaloux de se réserver le poste du péril se met à la tête de la brigade Menard, blottie dans le ravin de Crovo, puis s'élance sur le Menau et Castellazzo, en même temps que Joubert se prépare à le soutenir. Il n'en fallait pas tant pour culbuter le bataillon isolé qui s'y trouvait : cette affaire terminée, Masséna traverse le vallon de Ferreira, se porte par Montenotte inférieur, sur les flancs et les derrières du corps d'Argenteau, enlève les postes qui les couvraient, et aborde vivement sa ligne, tandis que la division Laharpe, formée en colonne, attaque le Monte Prato, et qu'Augereau se dirige de Carcare sur Monte Freddo.

Il était impossible que le général autrichien pût résister à une telle combinaison : son corps, composé de troupes choisies, se défendit avec vigueur contre les attaques de front; mais lorsqu'il fut instruit du mouvement de la division Massena, et du danger qui menaçait le faible batail-

lon de Terzy, chargé de couvrir sa droite, il résolut de faire un changement de front pour voler à son secours. Laissant donc le colonel Nesslinger, avec un détachement de 2 mille hommes, pour défendre les hauteurs contre la division Laharpe, il marcha par sa droite avec tout le reste de ses forces. Il n'était plus temps : le général Masséna, après avoir accablé le régiment de Terzy et franchi le raviu de Ferreira, débouchait déjà par Montenotte inférieur. Les deux colonnes furent bientôt en présence; mais leur position était trop inégale pour que la lutte se prolongeât long-temps; dès le premier choc, le désordre s'introduisit parmi les Autrichiens, qui furent rejetés sur Paretto et Dego, avec perte de 1,200 hommes hors de combat, et autant de prisonniers. Il n'en arriva à Ponte-Ivrea, qu'environ 8 à 900 hommes; le reste fut dispersé. Le colonel Nesslinger eut la plus grande peine à exécuter sa retraite, et n'y parvint qu'en essuyant une perte considérable.

Bonaparte sait habilement tirer parti de sa victoire.

Bonaparte n'ignorait pas que si le centre dégarni d'une ligne trop étendue est le point le plus favorable pour l'attaquer, tous les résultats qu'on peut attendre d'une pareille manœuvre, dépendent néanmoins de la rapidité avec laquelle on sait profiter de ses premiers succès. Il avait bien emporté une position et fait quelques prisonniers : cependant il eût perdu le fruit de

ces avantages, en laissant à Beaulieu le temps de se reconnaître et de rétablir l'ensemble dans ses dispositions. Pour achever d'autant mieux la ruine du centre ennemi, et accabler ensuite ses deux ailes successivement, le général en chef ordonna à la division Laharpe de le poursuivre d'abord vers Sassello, afin de donner des inquiétudes au corps qui s'y trouvait; mais de se rabattre aussitôt sur la Bormida. Lui-même se dirigea avec le centre et la gauche, sur la route de Dego, le quartier-général vint s'établir à Carcare. Masséna et Dommartin prirent position vis-à-vis de Cairo avec 9 bataillons. Joubert occupa la Chapelle-Ste.-Marguerite avec la 1re légère, et le général Menard, à la tête des 18e et 75e demi-brigades, garda les hauteurs, au-dessus de Cosseria. La division Augereau bivouaqua entre Carcare et Millesimo. La gauche, aux ordres du général Serrurier, était toujours à Garessio, où par de fausses attaques elle fixait l'attention de Colli, et l'empêchait de se porter au secours de Beaulieu. La cavalerie répartie sur la côte, attendait que l'armée eût débouché des sommets de l'Apennin sur le versant du Piémont, pour prendre part à ses succès et les rendre plus décisifs.

Dispositions de Beaulieu pour rétablir son armée.

Dès que Beaulieu eut connaissance de l'échec essuyé par Argenteau, il se rendit au quartier-général d'Acqui, où il arriva le 13, après avoir

ordonné au général Wukassowich, de marcher par le revers du Monte Payole, avec 3 bataillons, pour se réunir à un corps d'égale force qui se trouvait vers Sassello, et se diriger conjointement avec lui sur Dego. Afin d'assurer le succès de ce mouvement, Argenteau devait tenir ce poste jusqu'à l'extrémité, et être renforcé, à cet effet, de quelques bataillons détachés de la division Henrici. L'aile gauche, poussée si mal à propos vers la rivière de Gênes, se replia sur l'Orba. La brigade Provera se trouvait toujours près de Cosseria, liant le corps d'Argenteau avec l'armée de Colli, qui, au premier bruit de l'attaque des Français, s'était avancé avec quelques bataillons sardes sur Monte Zemolo et Cencio, et avait porté une division sur la gauche vers Paroldo.

Dans la nuit, Masséna reçut l'ordre d'attaquer Dego, avec le peu de troupes qui lui restaient. Laharpe devait se réunir à lui le lendemain à midi pour le seconder. Comme ses bataillons étaient harrassés, et qu'il attendit vainement la brigade Dommartin retenue à Cairo, il ne s'ébranla qu'à une heure; et son opération se borna, pour ce jour-là, à une reconnaissauce, parce que malgré l'arrivée de Laharpe il ne se crut point assez fort pour chasser l'ennemi de son camp retranché; il s'établit pour la nuit à la Rochetta.

Les Français accablent Provera à Cosseria.

Le 13 avril, au point du jour, la division Augereau força les gorges de Millesimo, tandis que

les brigades Joubert et Menard, au centre, délogeaient les ennemis des hauteurs environnantes, et coupaient la retraite à Provera, qui se vit contraint de se réfugier sur le sommet de la montagne de Cosseria, où il se retrancha dans les ruines d'un vieux château. Bonaparte, qui de Carcare s'était rendu sur les lieux, balança longtemps s'il emporterait ce poste de vive force. L'entreprise paraissait scabreuse. Le château est assis sur la montagne la plus élevée de l'Apennin, au nœud de trois contreforts qui, à la distance de 3 à 400 toises, forment un glacis gazonné d'une pente régulière, quoique très-roide, dont le pied est tapissé d'épaisses broussailles. Comment escalader une position si formidable? D'un autre côté, fallait-il s'arrêter devant cette masure, quand peut-être Masséna et Laharpe, déjà aux prises, avaient besoin de prompts renforts? L'attaque fut donc résolue; toutefois avant d'en venir à cette extrémité, l'on essaya d'intimider Provera par une sommation. Ce général, appréciant l'avantage de son refuge, mais dépourvu de vivres, offrit de l'évacuer, à condition qu'il rejoindrait les siens avec armes et bagages. On trouva trop dur de laisser échapper une capture assurée, et le général français ayant insisté pour qu'il se rendît prisonnier, les pourparlers furent rompus. De chaque côté, l'on se disposait à en venir aux mains, quand une canonnade se faisant en-

tendre du côté de Cencio, obligea le général en chef à s'y transporter.

Tandis que la brigade Menard y repoussait l'ennemi, Augereau résolut d'emporter Cosseria. Déjà ses colonnes d'attaque, aux ordres du général Bannel et des adjudans-généraux Joubert et Quesnel, étaient formées sur chacun des contreforts. Elles en suivirent les crêtes, et furent accueillies par un feu de mousqueterie très-vif. Joubert, presqu'au milieu du glacis, ayant jugé à propos de profiter d'un pli du terrain pour faire reprendre haleine à sa troupe, afin de la réunir et d'assaillir ensuite les retranchemens avec plus d'ensemble et de vivacité, les deux autres colonnes s'arrêtèrent aussi. Alors les ennemis, prenant cette halte pour de l'hésitation, firent rouler des quartiers de rocher qui renversèrent et écrasèrent tout ce qu'ils rencontraient. En moins d'un quart d'heure, près de mille hommes furent tués ou mis hors de combat: Bannel et Quesnel étaient du nombre des premiers. Néanmoins Joubert après avoir rétabli l'ordre dans sa troupe, était parvenu au pied des retranchemens que quelques braves avaient déjà escaladés; quand deux coups de pierre le firent tomber sans connaissance, et rouler au bas du glacis. Les soldats, rebutés par les obstacles qui semblaient se multiplier sous leurs pas, et privés de tous leurs chefs, cherchèrent alors dans les

broussailles un faible abri contre le feu dont ils étaient accablés. La nuit suspendit le combat sur ce point : Augereau craignant que son adversaire ne se fît jour dans l'obscurité, fit établir des épaulemens et des batteries d'obusiers à demi-portée de fusil du château, et la division passa la nuit du 13 au 14 sur le qui-vive.

Nouvelles fautes des Impériaux.

Cependant, il importait de plus en plus à Bonaparte de profiter de ses succès, de l'étonnement et de la dissémination de l'ennemi, pour frapper le coup décisif, avant que Beaulieu pût combiner la réunion de ses efforts. Ce dernier, revenu à Acqui, croyait rétablir ses affaires par des mesures partielles : laissant partie de sa gauche sur l'Orba, il imagina mettre un terme aux succès des républicains, en se bornant à renforcer Argenteau à Dego, et en lui prescrivant de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité. Rien, au reste, ne semblait moins propre à remplir ce but, que les dispositions des généraux autrichiens, dont les forces se trouvaient éparpillées de tous côtés : 4 bataillons étaient à Dego, 4 à Sassello, 2 à Mioglia, 3 à Paretto, Malcivino et Acqui, 3 en marche avec Wukassowich par le Monte Pajole sur Sassello ; enfin, 3 bataillons de la gauche, s'approchèrent vers Montalto pour soutenir Dego, dont ils restèrent éloignés d'une forte marche. Les détachemens de Colli occupaient toujours le Monte Ze-

molo, et son corps de bataille, campé en 2 divisions sous Ceva et Peraldo, était contenu par la seule division du général Serrurier.

Conformément à ses instructions, Argenteau se disposait à réunir, le lendemain, les 4 bataillons les plus voisins, afin de renforcer ceux qui gardaient Dego, et il expédia l'ordre à Wukassowich de s'avancer avec les 5 autres, de Sassello par Ponte-Ivrea, sur le flanc droit des Français.

Le 14 avril, au matin, les deux armées se trouvèrent en présence. Les troupes sardes, établies dans la vallée de la Bormida et sur les hauteurs de Cencio, cherchant à délivrer Provera attaquèrent au centre la brigade Menard; mais elles furent vigoureusement accueillies et repoussées avec perte. Alors Bonaparte fit appuyer le général Menard, à droite, afin de renforcer l'attaque que la division Laharpe devait exécuter sur Dego, de concert avec le reste des troupes de Masséna.

Cette position, composée d'une chaîne de 5 à 6 mamelons, est d'autant plus importante, qu'elle barre la vallée; celui de Magliani qui en forme le point culminant, était couvert d'une grande redoute, et les autres garnis de retranchemens. Il était indispensable de s'en rendre maître, pour empêcher les deux armées alliées d'effectuer

leur jonction dans la vallée de Bormida, et conserver les succès obtenus jusqu'alors.

Provera capitule. Argenteau est battu à Dego.

A l'instant où les dispositions se faisaient pour cette entreprise, le corps de Provera, manquant de munitions et de vivres, avait été forcé de se rendre prisonnier : cette nouvelle, d'un favorable augure, fut reçue avec de vives acclamations, et remplit les troupes d'une nouvelle ardeur. La division Laharpe, s'étant avancée sur la Bormida, vers le village de Cagna, se forma ensuite sur 3 colonnes serrées en masse : la 1re, aux ordres du général Causse, passa la rivière sous le feu des batteries ennemies, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; elle devait attaquer l'aile gauche des Impériaux par son flanc droit, de manière à la séparer du reste de sa ligne; la 2e, conduite par le général Cervoni, dut attaquer le Pian et Costa de front; enfin, la 3e, conduite par l'adjudant-général Boyer, était chargée de tourner le ravin qui couvrait la ligne ennemie, et de lui couper la retraite. Masséna avait aussi partagé son détachement en 2 colonnes. L'une, commandée par le général Lasalcette, commença à longer la montagne de droite pour attaquer le village situé sur la crête. L'autre, dirigée par l'adjudant-général Monnier, sous les ordres immédiats de Masséna, après avoir franchi un torrent sur un pont, monta droit à Dego par un sentier.

Toutes ces attaques furent exécutées avec intrépidité sous la direction immédiate de Bonaparte, et avec tant d'ensemble, que Masséna commençait à tourner la droite de la position, lorsque Causse et Cervoni, réunis au haut du mamelon de gauche, marchaient en colonne serrée, au pas de charge, sur la grande redoute. Les Austro-Sardes firent d'abord une assez belle défense : les 4 bataillons qui attendaient le renfort amené par le général Argenteau, tinrent ferme, et furent culbutés dans l'instant même où ce général paraissait sur les hauteurs derrière la ville. Bien qu'il semblât difficile de rétablir le combat dans de telles circonstances, le général autrichien encourut le reproche de s'être replié avec un peu de précipitation, à la vue du détachement de Boyer qui menaçait le flanc de sa colonne, et des tirailleurs de Masséna qui s'avançaient d'un autre côté. Ainsi abandonnées à elles-mêmes, les troupes du camp de Dego cherchèrent leur salut dans la fuite : mais peu s'échappèrent, parce que l'artillerie arrêtée par Masséna encombra la route, et les força à se jeter sur les revers de la montagne, à travers d'affreux ravins, pour gagner beaucoup plus loin le seul chemin où elles pussent se retirer. La majeure partie de 3 bataillons autrichiens et 2 sardes, tomba au pouvoir du vainqueur, avec 13 pièces de canon. Le général

Masséna fit harceler Argenteau par des coureurs jusqu'à Spigno, et le gros de la division campé à Colleta, occupa les mamelons et la ville de Dego. Laharpe dut s'apprêter à prendre le chemin de Salicetto, pour se joindre à Augereau.

Le vainqueur infatigable veut porter ses efforts à gauche contre Ceva.

Bonaparte suivait toujours avec vivacité l'exécution de son plan, et les événemens se succédaient avec une rapidité étonnante. A peine la division Augereau fut-elle disponible, par la capitulation du château de Cosseria, qu'elle reçut ordre d'appuyer à gauche, et de s'emparer des hauteurs importantes de Monte Zemolo, afin de compléter d'autant mieux l'isolement de l'armée piémontaise qui se reployait sur le Tanaro et dans son camp retranché de Ceva, d'avec les restes de celle de Beaulieu qui se retirait par Acqui et la vallée de l'Orba. Ce mouvement, secondé par la brigade Rusca qui après s'être emparée des redoutes de Maramassa devait assaillir Murialto, fut exécuté le lendemain 15 avril avec un plein succès. Pour en rendre la réussite plus certaine, le général en chef ne s'était pas borné à diriger sur ce point la division Laharpe, il avait encore eu l'intention d'y faire marcher la brigade de réserve aux ordres du général Victor; un événement imprévu survenu à sa droite, et dont nous allons rendre compte, le força à rappeler ces troupes à Dego.

Wukasso.

On se rappelle que Wukassowich avait dû se

mettre en marche pour se réunir aux 4 bataillons campés à Sassello, et venir ensuite à la gauche d'Argenteau par Ponte-Jvrea. Conformément à cet ordre, le général autrichien avait accéléré son mouvement, autant que la nature du pays le permettait : mais, comme cela arrive fréquemment lorsqu'on veut réunir des parties isolées d'une ligne morcelée et rompue, il se dirigeait sur un point déjà occupé par l'ennemi, et au lieu de rencontrer à Dego le corps d'Argenteau qu'il devait renforcer, il trouva cette position garnie de troupes françaises. La situation était embarrassante; cependant Wukassowich prit son parti en brave, et attaqua avant le jour, la division Masséna, qui ne comptant guère être assaillie du côté de Sassello, goûtait dans une profonde sécurité le repos que sa victoire de la veille semblait lui assurer. La colonne autrichienne se jetant avec impétuosité sur les postes les surprit à la faveur d'un épais brouillard et d'une assez forte pluie. En vain, le général Lasalcette voulut s'opposer à ses progrès : le soldat, ivre de vin et de pillage, ou accablé de fatigue et de sommeil, resta sourd à sa voix. L'ennemi replia l'avant-garde, et s'empara de Dego, ainsi que des redoutes voisines, où il fit 600 prisonniers et trouva toute l'artillerie perdue la veille. Masséna, accouru sur les lieux, étant parvenu à rallier ses bataillons, tenta de chasser les Autrichiens de la

Wukassowich le surprend à Dego.

position, avant de leur donner le temps de s'y établir : ses troupes, qui n'étaient point encore remises de leur frayeur, furent bientôt repoussées.

Il est écrasé à son tour.

Bonaparte, informé de cet incident, et craignant d'avoir affaire à toute l'armée de Beaulieu, envoya ordre à Laharpe, qui se dirigeait sur Ceva, de revenir à la hâte sur ses pas : en même temps il fit filer des munitions sur Dego, et arriva lui-même bientôt après. Dès que Laharpe parut, le général en chef ordonna à peu près les mêmes dispositions d'attaque qui avaient si bien réussi la veille.

Le général Causse s'avance à la tête de la 99e, sur la grande redoute de Magliani, que Masséna, secondé par le reste de la division Laharpe, doit assaillir en même temps. Les troupes cheminaient péniblement sous un feu meurtrier : Causse, impatient, se précipite à la tête de quelques centaines d'hommes, essuie la décharge meurtrière des Autrichiens, et tombe mort avec une partie de ses braves; le reste fuit sur la tête de colonne, où il jette l'incertitude. Les Autrichiens s'élancent de la redoute à sa poursuite, et les troupes républicaines, ébranlées, reviennent en désordre; quand le général en chef, arrivant avec la 89e, sous la conduite du général Victor, reçoit le choc des Impériaux, et ordonne à son escadron d'escorte de rallier les fuyards. Tandis que

ceci se passe, Masséna renforcé par la brigade Menard, poussant l'ennemi des hauteurs, gagne déjà les approches de la grande redoute, et Cervoni gravit les flancs du mamelon: alors Wukassowich, près d'y être entouré, l'abandonne, et se sauve à Acqui, harcelé, poursuivi et mis dans un affreux désordre par la cavalerie. Bien qu'il perdît dans cette rencontre environ 1,500 morts ou prisonniers, et tout le canon qu'il avait pris dans la nuit, on ne saurait lui refuser les éloges que mérite sa résolution audacieuse; avec dix bataillons de plus, il eût peut-être entièrement rétabli les affaires des Alliés.

Augereau chasse les Sardes de Monte-Zemolo.

Pendant que Masséna et Laharpe culbutaient ainsi Wukassowich engagé isolément, et qu'Augereau délogeait les Sardes de la position avantageuse de Monte Zemolo; le général Rusca maître des hauteurs de San Giovani, au-dessus de Murialto, dominant les vallées de la Bormida et du Tanaro, cherchait à établir une communication intermédiaire avec la réserve aux ordres du général Serrurier; celle-ci commençait à prendre part aux opérations, en s'avançant sur Bagnasco, Batifolo et Nocetto, afin d'être en mesure de se lier à la gauche d'Augereau.

Résultats de cette bataille de six jours.

Telles furent les combinaisons qui signalèrent les premiers pas de Bonaparte dans la carrière des armes; elles mirent l'armée française en possession de toutes les hauteurs dominantes et

centrales de l'Apennin, isolèrent pour toujours les deux armées ennemies, et devinrent le garant de plus grands succès. Outre cet avantage immense, les résultats de cette victoire furent la prise de 40 pièces de canon, et une perte pour l'armée ennemie, d'environ 10 mille hommes hors de combat.

Cette bataille de six jours, livrée sur dix points différens, mais toujours par une même masse principale à des parties morcelées, fut plutôt une série de combats qu'une bataille rangée; elle a donné lieu à des raisonnemens ou à des systèmes également faux : on a prétendu que Bonaparte, embrassant un vaste champ de bataille, avec des divisions isolées, les faisait combattre par des mouvemens coïncidens, et avait ainsi étendu l'échelle des combinaisons. Il est néanmoins facile de voir, par l'exposé rapide que nous venons d'en donner, que c'est par un système opposé que Bonaparte a triomphé tant de fois; qu'il a constamment rassemblé ses plus grosses masses dans des positions resserrées, et pour frapper les grands coups : sans doute, il les a ensuite étendues, mais c'était toujours dans une position centrale, et afin de séparer de plus en plus les corps ennemis déjà vaincus. Ces engagemens multipliés furent le résultat du morcellement des Alliés, de la position de leurs troupes, et de la nature montagneuse du pays. Il

fallait bien aller chercher ces corps où ils se trouvaient, et il eût été bien difficile de livrer une bataille générale, comme celle de Jéna ou de Wagram, à une armée qui couvrait par divisions toutes les crêtes de l'Apennin, et n'avait pas 10 mille hommes réunis sur un même point.

Bonaparte médite d'accabler les Sardes isolés.

Le succès des combats de Millesimo, Montenotte et Dego, et les pertes que l'armée autrichienne avait essuyées, faisaient assez présumer qu'elle ne reprendrait pas de sitôt l'offensive, et qu'au contraire, elle s'estimerait trop heureuse d'avoir le temps de revenir de sa stupeur, en prenant un peu de repos dans son camp d'Acqui. Bonaparte jugea en conséquence qu'il était important de se rabattre sur la gauche, pour se débarrasser de l'armée sarde, dont la présence au camp de Ceva ne laissait pas d'inquiéter ses communications avec la rivière de Gênes. Devancé par la terreur qu'inspiraient ses succès rapides, armé des foudres républicaines, désormais aussi redoutables en ses mains que celles du Vatican le furent jadis entre celles des Papes, le général français pouvait espérer, en dirigeant ses forces contre les Piémontais, de porter l'effroi à Turin, et de déterminer la Cour à quitter la cause des coalisés : alors l'armée de Beaulieu déjà défaite, et ainsi abandonnée à ses propres forces, devait se trouver hors d'état de défendre l'Italie. La conquête de cette contrée florissante

dépendait donc du premier succès contre les troupes sardes, et le général en chef, plus sage que le directoire, qui lui recommandait de ne point se rejeter à gauche, résolut de diriger la majeure partie de son armée contre Colli.

Jonction avec la division Serrurier.

Conformément à ce plan, la division Augereau quitta, sans perdre une minute, les hauteurs de Monte Zemolo (16 avril), et descendit sur Ceva, où elle opéra sa jonction avec la division Serrurier et la brigade Rusca. Le quartier-général fut transporté le 18 à Salicetto; la division Masséna vint prendre position vers Monte Barcaro; celle de Laharpe resta à San Benedetto, entre le Belbo et la Bormida, pour observer l'armée autrichienne. Victor, avec une brigade de réserve, couvrait Cairo et la route de Savone.

Dispositions pour réduire Ceva.

Le projet de Bonaparte était de faire attaquer de front le camp de Ceva et la position de Pedagiéra par les 3 brigades aux ordres d'Augereau, et de le faire tourner et investir par Masséna, qui eût passé le Tanaro entre Ceva et Castellino, en même temps que Serrurier se fût dirigé à l'extrémité opposée sur le flanc droit des ennemis.

Le général Colli, dont les postes avaient été reployés, tint avec assez de fermeté les redoutes extérieures qui couvraient son camp, et qui étaient défendues par 7 à 8 mille hommes. Les brigades Joubert et Beyrand les attaquèrent à

plusieurs reprises avec leur vigueur accoutumée, sans obtenir néanmoins un succès décidé. Mais le général piémontais, informé que la division Serrurier débordait sa droite par Monbasilico et que Masséna débouchant des montagnes de Barcaro, menaçait de lui enlever sa dernière communication par Castellino, résolut prudemment de se retirer dans la nuit, laissant quelques bataillons dans la citadelle de Ceva. Son corps d'armée prit pour couvrir Mondovi une excellente position sur les hauteurs qui encaissent la rive gauche de la Cursaglia jusqu'à son confluent dans le Tanaro; sa droite, sous le général Bellegarde, appuyant à Notre-Dame-de-Vico; le centre sous Dichat à St.-Michel; sa gauche, commandée par Vitali, jusque vers Lesegno; une réserve à la Bicoque. La gauche couverte par le Tanaro et la Cursaglia n'était pas abordable, les Sardes ayant rompu le pont de Pra, vis-à-vis Lesegno : à la vérité, ceux de St.-Michel au centre, et de la Torre à la droite existaient encore; mais, outre que c'était de méchans ponts, leurs débouchés se trouvaient hérissés de batteries rasantes parfaitement disposées. Malgré ces obstacles, Bonaparte prescrivit d'assaillir l'ennemi partout où il se présenterait. Serrurier renforcé d'une division de cavalerie arrivée à Priero, devait faire attaquer la Torre par le général Guyeux, et St.-Michel, par la brigade Fiorella; un déta-

Colli repousse Serrurier à St.-Michel.

chement placé en intermédiaire, soutiendrait l'une et l'autre, ou chercherait même à forcer le passage à Bon-Jesus. La brigade Dommartin fut chargée de franchir le pont de Lesegno, dont on ignorait la rupture. Tandis qu'Augereau s'efforcerait à tourner la gauche, en passant le Tanaro. Ces manœuvres ordonnées sans reconnaissance préalable de la position ennemie, n'eurent pas de succès.

En effet, la position de St.-Michel est un contrefort de la grande chaîne des Alpes, qui a d'un côté pour fossé la Cursaglia, torrent impétueux, dont les bords coupés à pic dans une terre argilleuse, présentent un escarpement d'autant plus dangereux, qu'on ne l'aperçoit que de très-près. Le Tanaro, qui baigne le pied de l'autre revers du contrefort, est aussi rapide, mais bien plus profond. Son lit, encaissé d'une manière toute particulière, ayant des bords tantôt escarpés, tantôt en pente douce, n'offre aucun point de passage, parce que là où une rive est unie, l'autre est escarpée; en sorte que, pour passer ce torrent, il faut parcourir une diagonale de quatre à cinq fois sa largeur.

Augereau, arrivé près du Tanaro, chargea Joubert de le reconnaître et de le passer. Ce brave officier, après avoir cherché inutilement un gué, se jetta, quoique blessé, au milieu du torrent, et parvint, après des efforts inouis, sur l'autre

bord; mais ses grenadiers ne pouvant le suivre, on fut obligé de retirer sa colonne hors de portée.

Il en fut autrement à la gauche; le général Guyeux, ayant trouvé un passage au-dessus de la Torre, força bientôt Bellegarde à la retraite: Serrurier et Fiorella franchirent le pont de St.-Michel, et se logèrent dans le bourg; mais Dichat, quoique débordé et assailli de front, leur opposant une barrière impénétrable, donna le temps à Colli de voler à son secours avec des renforts, et de diriger la réserve sur le flanc des Français groupés autour du bourg. Les Piémontais, ranimés par l'arrivée de ces troupes, se précipitent sur leurs adversaires avec une valeur peu commune, et, malgré les efforts de ceux-ci, les obligent à repasser le pont en désordre, laissant dans St.-Michel 5 à 600 blessés ou prisonniers. Après cette affaire, qui fit autant d'honneur à Colli qu'à Dichat et à ses grenadiers, chaque parti reprit ses positions, et Bonaparte, informé que Joubert n'avait pu trouver de passage, dut songer à d'autres moyens pour déposter l'ennemi.

Dispositions de Bonaparte pour réparer cet échec.

Cependant le temps pressait; Beaulieu, honteux de rester inactif à Acqui, y avisait avec le commissaire sarde, baron de Latour, aux moyens de rétablir les affaires, et de sauver le Piémont. Le général français sentit qu'il devenait de plus en plus urgent de frapper; son quartier-

général fut transféré dans la nuit, à Lesegno, où Masséna, après avoir passé le Tanaro par le pont de Ceva, eut ordre de se diriger.

Là, se tint un conseil de guerre, auquel les divisionnaires furent mandés. Bonaparte y exposa l'état des choses sans rien déguiser; et les généraux convaincus que l'armée serait perdue si on donnait le temps à l'ennemi de se reconnaître, décidèrent unanimement une seconde attaque, malgré la fatigue et le découragement des troupes.

En conséquence, la division Augereau, dut menacer les communications de l'ennemi par Castellino. Masséna renforcé de Joubert se chargea d'attaquer la gauche des Sardes au confluent du Tanaro et à Lesegno.

Une nouvelle division, organisée provisoirement, sous les ordres du général Meynier, et composée des brigades Miolis et Pelletier, dut percer le centre et attaquer St.-Michel, avec une des divisions de cavalerie, qui reçut l'ordre de forcer de marche pour rejoindre l'armée: Serrurier concentré à l'extrême gauche, vers la Torre, avec les brigades Guyeux, Fiorella et Dommartin, devait assaillir la droite des Sardes.

Colli se replie sur Mondovi.

Colli n'attendit pas l'événement; plus effrayé de l'approche de tant de colonnes, que fier d'un succès éphémère, il ne crut pas que la rupture du pont de St.-Michel fût un obstacle suffisant pour arrêter un ennemi audacieux.

Son unique but était de gagner du temps pour attendre l'arrivée de l'armée de Beaulieu, que le baron de Latour lui promettait incessamment: s'il engageait une lutte disproportionnée sur la Cursaglia, il courait risque d'être sérieusement entamé et de tout perdre : une retraite méthodique, exécutée à temps, semblait mener plus sûrement au but, en donnant la facilité de tenir plusieurs jours la belle position du Briquet, sous la protectiou de Mondovi, d'évacuer les grands dépôts qui s'y trouvaient, et de tenter ensuite, avec le concours de ses alliés, une entreprise qui pût délivrer le Piémont. Mais la retraite ayant été plus lente qu'il ne comptait, on n'eut pas le loisir d'établir les troupes, comme il le désirait, et son infatigable adversaire le suivit avec tant de vivacité, qu'il le surprit au milieu de ses dispositions.

Qu'on juge de l'étonnement et de la joie qu'éprouvèrent les républicains, lorsqu'au moment fixé pour l'attaque leurs éclaireurs vinrent rapporter que la position avait été évacuée! Bonaparte attribua cette retraite au découragement de l'ennemi, et ordonna dès-lors de le poursuivre à outrance, et de l'attaquer partout où on le rencontrerait. Aussitôt la division Serrurier qui était la plus à portée de descendre les montagnes, se mit à ses trousses, suivie de la cavalerie et de l'artillerie; on établit un pont provisoire sur le

Tanaro pour l'infanterie, et Masséna seul resta à St.-Michel pour servir d'intermédiaire entre la division Laharpe et le gros de l'armée.

Il est atteint dans sa marche, et culbuté.

Serrurier ne tarda pas à atteindre l'ennemi près de Vico. Colli poussa aussitôt à sa rencontre quelques bataillons dans l'espoir de suspendre la marche des Français, jusqu'à ce qu'il eût pris des mesures convenables; mais ces troupes, loin de faire leur devoir comme aux combats précédens, n'arrêtèrent pas un moment l'impétuosité des colonnes républicaines. Assaillie derrière ce bourg par les brigades Fiorella et Dommartin, tandis que Guyeux tombait sur sa droite, et que la division Meynier débordait sa gauche, la petite armée piémontaise gagna en désordre la position défensive de Mondovi, sur laquelle le général fondait toutes ses espérances, et où elle ne tarda pas à être attaquée.

La brigade Dommartin marcha droit sur le centre au poste de Briquet, défendu par Dichat, qui, selon son usage, l'accueillit chaudement. Les bataillons républicains hésitent; Colli d'un coup-d'œil sûr, jugeant le moment venu de rétablir ses affaires, se précipite sur eux avec la réserve, et les ramène battant, de manière à faire concevoir des craintes au général Serrurier. Celui-ci ne voit de ressources qu'en rappelant à son secours la brigade Fiorella, chargée d'abord d'attaquer le flanc de l'ennemi, et ce mouve-

ment réussit d'autant mieux que Colli, dans ces entrefaites, était forcé de voler à l'extrême droite où Guyeux menaçait de gagner Mondovi. Dichat, privé de soutien à l'instant où les deux brigades républicaines formées en colonnes profondes allaient se précipiter sur lui, ne s'en défendit pas moins bien; mais ce général ayant été frappé d'un coup mortel, la perte d'un chef si estimé, mit la consternation parmi ses soldats qui se retirèrent en désordre. Forcé ainsi sur le centre, et menacé sur les deux flancs par Meynier et Guyeux, Colli se décida alors à repasser l'Ellero sous Mondovi, où il jeta quelques bataillons, avec ordre de l'évacuer dès que la retraite serait assurée. Il rassembla ses forces à Fossano.

Le général Stengel, voulant le harceler à la tête de quelques escadrons qui avaient franchi l'Ellero et gagné le flanc gauche, devint victime de trop d'impétuosité. Chargé lui-même par les dragons de la Reine, qui le culbutèrent, il tomba expirant aux mains des Piémontais avec une partie de son détachement; le reste ne trouva de salut qu'en repassant le torrent à la hâte. Les Piémontais perdirent dans cette journée environ mille hommes, 8 canons et 11 drapeaux. Le magistrat de Mondovi apporta les clefs de la ville au vainqueur.

Beaulieu reste paisiblement à Acqui.

Pendant que ces événemens se passaient sur les rives du Tanaro, Beaulieu observé par la di-

vision Labarpe, était resté vers Acqui, sans tenter de se réunir à ses alliés, ou du moins de faire une diversion en leur faveur : sa gauche s'étendait même encore jusques sur l'Orba.

Ouvertures des Piémontais pour la paix.

Fidèle à son plan, Bonaparte savait que pour en assurer l'exécution et en obtenir tous les résultats possibles, on ne devait pas laisser aux Alliés le temps de se reconnaître, et aucun obstacle ne parut capable de suspendre le cours de sa marche impétueuse. Le général Colli lui avait déjà fait quelques ouvertures dès le 23; mais loin de se laisser induire en erreur par ces démonstrations, il les considéra comme une preuve de l'agitation qui régnait à Turin, et résolut d'en profiter. Bonaparte répondit donc au général Colli, que le directoire seul avait le droit de traiter de la paix : cependant, comme il lui importait d'en finir avec les Piémontais, il laissait entrevoir un moyen d'accommodement. En effet, bien que l'armée française se trouvât dans un pays dont la richesse contrastait avec les arides rochers de la Corniche, la rapidité de ses marches et le défaut d'administration l'exposaient à manquer de tout au sein de l'abondance (1). Le pillage individuel était devenu l'u-

(1) On se fera une idée de la pénurie où l'armée s'était trouvée, par la correspondance du général en chef, qui envoyait à Masséna 24 francs en or pour subvenir aux frais de bureau de son état-major.

nique ressource du soldat, et le plaisir de s'y livrer l'emportant sur l'amour de la gloire, les régimens s'affaiblissaient chaque jour, d'une foule de maraudeurs. D'ailleurs, l'armée ne tenait en Piémont aucun établissement solide. Les Sardes possédaient au contraire plusieurs bonnes places, dont on ne pouvait faire le siége avec une armée si peu nombreuse, manquant de tout l'attirail nécessaire. Si la guerre traînait en longueur, les Autrichiens après s'être enfin ralliés, allaient être joints par les Napolitains, et Colli n'avait qu'à marcher par la rive gauche du Pô pour se réunir à eux. Une suspension d'hostilités, promettait aux Français de grands résultats; ils pouvaient obtenir à titre de garantie, quelques places qui serviraient de bases aux nouvelles opérations : ils neutralisaient aussi tous les avantages que les nombreuses forteresses du Piémont offraient à l'armée autrichienne; enfin, dans tous les cas, on se débarrassait assez longtemps de l'armée sarde, pour accabler à loisir celle de Beaulieu, dès-lors livrée à ses seuls moyens de défense, et n'ayant plus d'abri que sous les murs de Mantoue ou derrière l'Adige.

Bonaparte fit donc entendre au général piémontais que, si les désirs manifestés par sa cour étaient sincères, les négociations n'éprouveraient aucun obstacle à Paris, où l'on souhaitait la paix aussi vivement qu'à Turin; qu'il sentait Réponse du général français.

l'urgence de mettre un terme aux hostilités, en attendant le retour du courrier qu'on enverrait en France; mais que ne pouvant perdre le fruit de ses victoires, et laisser à ses ennemis le temps d'organiser de nouvelles défenses sans avoir une garantie de leur sincérité, il ne suspendrait sa marche que dans le cas où l'on mettrait à sa disposition deux des trois forteresses de Coni, Tortone ou Alexandrie.

En attendant la réponse que le général piémontais devait recevoir de Turin, Bonaparte, pour donner plus de poids à sa demande, et profiter effectivement de ses succès, avait fait passer le même jour l'Ellero à ses troupes, porté Masséna sur Caru, et chargé Andréossy de rétablir le pont du Pesio. Augereau s'avança de Castellino sur Dogliani, afin de s'emparer du passage de Narzolo, et, pour le seconder dans ce pays coupé, on lui assigna dix pièces d'artillerie de montagne rassemblées à Mullasano.

Le 24, la cavalerie du général Beaumont, suivie de la division Masséna, occupa la ville de Béné. Augereau marcha vers Lamoro, Serrurier à la Trinité, et Laharpe se rabattit de Montebarcaro sur Niella, en vue de se rallier à l'armée sans cesser d'observer Beaulieu. Le général Victor, resté à Cairo avec une brigade de réserve pour couvrir la ligne de communication sur Savone, dut rejoindre cette division, la ligne étant

désormais établie plus directement par Tende et Garessio.

Enfin, Beaulieu s'était décidé à tenter un mouvement concentrique qui le rapprochât de ses alliés : après avoir laissé le général Liptay, avec 7 bataillons et 6 escadrons à Terzo, il partit le 24, de son camp d'Acqui, à la tête de 16 bataillons et 22 escadrons, se dirigeant vers Nizza de la Paglia; résolution tardive qui ne rétablit point les affaires.

Mouvement tardif de Beaulieu pour secourir ses alliés.

Le 25, Serrurier marcha à Fossano, où se trouvait le général Colli; les deux corps séparés par la Stura, se canonnèrent pendant quelques heures. La division Masséna se dirigea sur Cherasco, ville revêtue d'une bonne enceinte palissadée et garnie de 28 pièces de canon, que l'ennemi abandonna pendant la nuit. L'acquisition de cette petite place, importante à cause de sa position au confluent de la Stura et du Tanaro, procura un poste à l'abri d'un coup de main, très-propre à établir les dépôts de première ligne. Colli s'étant retiré sur Carignan, la division Serrurier passa la Stura, et entra à Fossano; celle du général Augereau s'empara d'Alba.

Bonaparte, ne se dissimulant point le danger de sa position, cherchait tous les moyens de la consolider; il poussa, à cet effet, la brigade Fiorella par sa gauche sur Boves, afin de communiquer avec les divisions Macquart et Garnier,

Bonaparte communique avec Tende, et cherche à se rallier à l'armée des Alpes.

qui reçurent l'ordre de s'avancer sur Borgo-San-Dalmazzo et d'investir Coni; d'un autre côté, il pressait la droite de l'armée des Alpes, commandée par Vaubois, de déboucher sur Saluces, afin d'assurer la jonction des deux armées.

Il s'avance sur Alba pour en imposer à la cour de Turin.

Le 26, la sienne fut réunie en avant d'Alba; des ponts avaient été jetés sur la Stura et le Tanaro. Ici devait se résoudre la question importante de laquelle dépendait tout le résultat de la campagne : *le roi de Sardaigne cèderait-il à une première frayeur, et achèterait-il la paix aux conditions les plus dures, ou persisterait-il dans son alliance, au risque d'être forcé à chercher un refuge dans le camp autrichien, et de pousser ensuite la guerre à outrance?* Tout espoir n'était pas encore perdu pour lui; car, en réunissant promptement une partie des forces du prince de Carignan à celles de Colli et de Beaulieu, on eut rassemblé plus de 40 mille hommes pour disputer la victoire. Il est vrai qu'on aurait pu craindre alors une irruption de la petite armée de Kellermann dans les vallées d'Aoste ou de Suze; mais qu'importait cet accessoire, si on battait l'armée d'Italie? Heureusement, pour le général républicain, que ses ennemis n'imaginèrent rien de semblable ou en furent empêchés par des circonstances impérieuses.

Une agitation extraordinaire se manifesta en effet dans les troupes sardes et dans la capitale;

les partisans des Français se montraient à découvert; leurs ennemis, indignés de l'inaction de Beaulieu, l'accusaient hautement de perfidie, et la Cour même ne pouvant comprendre son apathie, ne dissimulait pas le ressentiment qu'elle en éprouvait. En pareil cas, on est enclin à rejeter sur des causes politiques secrètes, une conduite qu'aucun calcul militaire ne saurait expliquer : aussi Victor Amédée, déjà ébranlé par les sollicitations du prince de Piémont et du cardinal archevêque, partageant d'ailleurs les alarmes et les soupçons de son peuple, ne songea plus dès-lors qu'à traiter séparément.

Le général Colli fit connaître le 27 à Bonaparte que la cour de Turin avait accédé aux conditions proposées, et le baron de Latour suivit de près ce message avec les pouvoirs nécessaires; le lendemain, 28 avril, l'armistice fut conclu avec le roi de Sardaigne. Les clauses en furent très-avantageuses à l'armée française; elles portaient en substance que ce prince ferait remettre sur-le-champ les forteresses de Coni et d'Alexandrie; que ses troupes évacueraient le fort de Ceva, et remettraient Tortone aussitôt que cela serait possible. La ligne de démarcation fut tracée par le cours de la Stura jusqu'à son confluent dans le Tanaro, et de là par Asti, Nizza de la Paglia et Cassini; elle longeait ensuite la rive droite de la Bormida jusqu'à son embou-

L'armistice est signé.

chure dans le Pô. Les officiers d'état-major, ainsi que les courriers allant à Paris ou en revenant, pouvaient traverser le Piémont par la route la plus courte; enfin, le général français se réservait la faculté de passer le Pô à Valence.

La paix définitive est conclue à Paris.

Aussitôt le général Despinois prit possession de Coni, et quelques jours après Miollis entra dans Ceva, et Meynier dans le fort St.-Victor de Tortone.

Cependant la cour de Turin ne tarda pas à envoyer à Paris des plénipotentiaires qui signèrent le 15 mai suivant le traité définitif. Il eut une trop grande influence sur les événemens ultérieurs de la guerre en Italie, pour ne pas rapporter ici ses dispositions principales.

Sa Majesté Sarde renonçait à la coalition et à toute alliance offensive et défensive avec quelque puissance que ce fût; elle s'engageait à refuser le passage sur son territoire à aucune troupe ennemie, et à l'accorder au contraire à toutes les troupes françaises. Sa Majesté cédait à la république la Savoie, les comtés de Nice, de Tende et de Breuil; la limite entre les deux états devait être établie sur les sommets des Alpes les plus avancés dans le Piémont, depuis l'extrémité des glaciers du Mont-Maudit, par le petit St.-Bernard, le grand et le petit Mont-Cenis, le Mont-Genèvre, les monts Viso et de l'Argentière, en contournant de la crête des Alpes maritimes

jusqu'à la Roccabarbona, sur les confins de la république de Gênes.

Le pays restitué au roi de Sardaigne, demeurait passible de toute réquisition de vivres pour l'armée française jusqu'à la paix générale; les forts d'Exiles, de la Brunette et de Suze devaient être démantelés aux frais du gouvernement piémontais.

Par cette paix avantageuse, la France acquérait non-seulement la Savoie et le comté de Nice, situés au versant occidental des Alpes du côté de ses frontières; mais elle établissait encore ses limites sur les crêtes des Alpes, avec toutes les démarcations en sa faveur; de sorte qu'elle dominait sur les versans du Piémont, et que ce pays, jusque-là d'un accès si difficile, se trouvait totalement ouvert pour elle.

Observations sur cette paix.

Dans des temps de calme, et à la suite d'une guerre ordinaire, la conséquence politique qu'on pouvait attendre d'un changement si notable eût été d'arracher à jamais le Piémont à l'influence de l'Autriche; car les petits états se rangent plus souvent encore du parti des puissances dont ils ont tout à craindre, qu'ils ne font cause commune avec celles dont ils peuvent espérer des avantages solides. Les rois de Sardaigne s'étaient rattachés aux bannières de la maison impériale, depuis que celle-ci, maîtresse de la Lombardie et des rives du Tésin, avait la

facilité d'envahir le Piémont en deux ou trois marches. La France, au contraire, ne pouvait faire déboucher ses armées des Alpes que pendant une partie de l'année, et par des cols presque inaccessibles, dont les issues étaient fermées par des forteresses redoutables. La nature et l'art semblaient avoir réuni leurs efforts pour établir entre les deux nations, une barrière impénétrable qui, dans le fond, avait aussi ses inconvéniens; et le traité de Paris, en la faisant tomber, ne plaçait point la cour de Turin dans une position plus fâcheuse que celle ou le voisinage du Tésin l'avait tenue jadis.

Mais, pour rendre cette paix durable, il aurait fallu stipuler des indemnités pour le roi de Sardaigne dans l'intérieur de l'Italie, et qu'il eût existé en France un ordre de choses moins contraire aux principes de ce Souverain et aux institutions de son royaume.

La cour de Turin, humiliée de ses relations avec des républicains qu'elle redoutait, demeura disposée à saisir la première occasion de se venger; et l'armée française devait s'attendre, au moindre revers, à faire la triste expérience qu'il n'y a jamais de traité sûr, ni de neutralité parfaite entre des vainqueurs exigeans et le peuple auquel ils imposent des conditions vexatoires.

Au simple examen de ce traité, on est surpris

en effet de la dureté de ses clauses : elles contrastaient si fort avec les vues manifestées par le directoire, dans ses instructions du 25 avril (1), que l'esprit se perd en conjectures sur les motifs qui le portèrent à changer si subitement de politique. Les uns pensent qu'il craignit de proposer la Lombardie au roi de Sardaigne, parce qu'il n'était guère probable que ce prince tournât immédiatement ses armes contre l'Autriche, et s'emparât à l'instant même des états d'une puissance qui, la veille encore, était son allié. Bien que l'exemple du plus habile de ses aïeux l'encourageât à prendre cette résolution, il faut convenir qu'une telle politique ne saurait être justifiée même par le succès. D'autres affirment que la victoire aveugla le gouvernement républicain, au point de lui faire oublier tout ce qu'il écrivait le 25 avril, ou du moins qu'il manqua de tact, en négligeant d'envoyer aussitôt un diplomate habile à Turin, pour y suivre, avec le cabinet sarde directement, le fil d'une négociation que de si puissans intérêts semblaient commander également aux deux partis. Dans le fait, la correspondance de Bonaparte prouve que ce fut seulement au mois d'octobre, que le général français prit sur lui d'entamer une négociation

(1) Pièces justificatives, n° 2.

trop négligée par le gouvernement; car l'exemple de la cour de Madrid, joint à sa médiation sur laquelle on était autorisé à compter, eussent probablement décidé Victor Amédée à ne point persister dans une orthodoxie dangereuse, en lui prouvant qu'il était de son intérêt de s'allier avec une république aussi bien qu'il l'avait été à la maison de Bourbon.

Ce traité eut au reste une grande influence sur les suites de la guerre; il débarrassa pour l'instant l'armée française d'ennemis d'autant plus dangereux, que leurs coups, portés sur ses derrières, eussent été plus sûrs.

Si l'on a reproché au directoire français de n'avoir pas su se ménager pour l'avenir un rapprochement sincère avec un monarque voisin qu'il lui importait de compter au nombre de ses alliés; on a été encore plus étonné que la cour de Turin n'ait pas préféré à une transaction si dure le parti de pousser la guerre avec vigueur.

Le Roi, en quittant sa capitale, et rassemblant toutes ses troupes disponibles pour continuer à tenir la campagne avec les Autrichiens, eût mis les républicains dans le plus grand embarras. Si Beaulieu, renforcé sur le Pô par les corps accourus de la Carinthie et le contingent napolitain, avait réuni 20 mille Sardes à son armée, il est probable qu'il eût aisément repoussé les Français, trop inférieurs en nombre pour s'é-

tendre au-delà du fleuve, et bloquer en même temps les places sur les derrières. En admettant même que ce général octogénaire se fût contenté de se maintenir derrière le Pô avec lés 50 mille hommes dont il eût alors disposé, on conviendra du moins qu'à l'arrivée des grands renforts amenés d'Allemagne par Wurmser, l'armée française hors d'état de soutenir une lutte aussi inégale, eût été rejetée dans l'Apennin, et peut-être jusque sur le Var. Quoi qu'il en soit, les événemens ont prouvé que le roi de Sardaigne, plus frappé encore du progrès des idées révolutionnaires qui menaçaient son trône, que de la dureté des conditions qui lui étaient imposées, préféra faire le sacrifice de deux provinces, au danger de laisser sa capitale en butte aux entreprises des mécontens : se flattant de sauver, par cette politique ambiguë, un royaume que deux armées n'avaient pu maintenir dans son intégrité.

CHAPITRE LVII.

Bonaparte, débarrassé des Sardes, se jette avec toutes ses forces sur Beaulieu. — Passage du Pô à Plaisance. — Affaires de Fombio et de Lodi. — Entrée à Milan. — Révolte dans la Lombardie. — Singulier projet du directoire pour la formation de deux armées. — Passage du Mincio à Borghetto. — Beaulieu est rejeté dans le Tyrol. — Armistice avec Naples. — Coup-d'œil sur l'intérieur de l'Italie. — Expédition sur Rome. — Paix avec la cour de Naples. — Prise de Bologne, Urbin et Ferrare. — Armistice avec le Pape. — Entrée dans Livourne. — Révolte de Lugo. — Position des armées devant Mantoue. — Siége de cette place.

PENDANT que le général français multipliait ses forces par la rapidité de ses mouvemens et par tous les avantages que donne l'initiative; Beaulieu, loin de rassembler ses moyens pour attaquer la division Laharpe et secourir ses alliés en se portant vivement sur St.-Benedetto, était demeuré, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, vers Acqui, où il avait pris position, sa

droite à Terzo, le front couvert par le Tanaro.

Tiré enfin de sa léthargie par les dangers auxquels les revers de ses alliés allaient le laisser en prise, Beaulieu venait de se mettre en marche pour les joindre, lorsque le marquis de Girardini, ministre impérial à Turin, l'informa des négociations entamées par le cabinet sarde et de l'armistice qui en avait été le résultat. A cette nouvelle foudroyante, il suspend sa marche; mais quel moyen emploiera-t-il pour parer le coup fatal de cette défection? Beaulieu se détermina pour un parti vigoureux : c'était de s'emparer sur-le-champ des citadelles d'Alexandrie, de Tortone et de Valence. Ces trois places voisines l'une de l'autre forment une espèce de triangle dans lequel il espérait se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts. Deux régimens de hussards furent chargés d'enlever Alexandrie d'un coup de main, un régiment de dragons napolitains dut tenter la même expédition sur Valence, et l'ordre fut envoyé au général Pittoni qui campait près de Tortone de s'en rendre maître par ruse ou par surprise. Deux de ces coups de main manquèrent : les hussards et Pittoni trouvèrent les ponts-levis fermés. Valence seul tomba au pouvoir des Napolitains; mais cette place isolée n'était plus d'aucune utilité, elle fut abandonnée quelques jours après par les Autrichiens, qui y repassèrent le Pô et en coupèrent le pont.

Sans être un grand capitaine, on pouvait faci-

lement embrasser d'un coup-d'œil toute l'étendue des chances malheureuses qui pesaient désormais sur Beaulieu : privé de 40 mille alliés, au moment où l'armée d'Italie allait se réunir aux divisions du col de Tende et à l'armée de Kellermann, quel espoir lui restait-il de soutenir une lutte honorable? Opposerait-il au vainqueur les Napolitains, les garnisons de Lombardie? A peine ces renforts seraient-ils suffisans pour remplir les cadres de ses régimens, fondus par quinze jours de combats, et il venait d'apprendre à ses dépens que son adversaire était aussi habile à juger sa supériorité, que prompt à saisir les occasions de la mettre à profit.

Bonaparte, en effet, ne pouvant trouver de repos tant qu'il lui restait quelque chose à entreprendre, n'eut pas plutôt fait occuper les places qui devaient lui être remises, qu'il résolut de marcher aux Autrichiens, et de les expulser de la Lombardie. Son projet ne se bornait pas à une invasion momentanée; il pensa que le meilleur moyen de conserver l'Italie, était d'appeler à de nouvelles destinées les peuples de cette belle contrée, qui, après avoir rempli pendant dix siècles le monde entier de leurs exploits, étaient courbés sous le joug des institutions les plus vicieuses et les plus propres à effacer jusqu'aux moindres traces des vertus de leurs ancêtres.

Débarrassé des Sardes, et de toute inquiétude sur ses communications avec la France; assuré

de trois bonnes bases, comme celles de Coni, Alexandrie et Tortone, Bonaparte pouvait suivre sa marche victorieuse, afin de repousser Beaulieu jusqu'au-delà de l'Adige, et de couvrir ses conquêtes en prenant l'excellente ligne qu'offre cette rivière, dont le front rétréci par le lac de Garda et les montagnes du Tyrol, n'embrasse que l'espace depuis Vérone jusque vers Legnago (1).

Son imagination impétueuse, encore enflammée par l'importance et la gloire de ses premiers triomphes, ne s'arrêtait pas là. Franchissant toutes les bornes des combinaisons ordinaires et même de la prudence, il regardait déjà comme un jeu de soumettre l'Italie et de déboucher par le Tyrol en Bavière. En effet, dans la même lettre où il rendait compte au directoire de l'armistice fait avec Colli, et avant que la paix définitive ne fût décidée, il s'exprimait ainsi :

« Si vous ne vous accordez pas avec le roi de
» Sardaigne, je marcherai sur Turin.... En at-
» tendant, je marche demain sur Beaulieu, je
» l'oblige à repasser le Pô, je le passe immédia-
» tement après lui, je m'empare de toute la
» Lombardie, et, avant un mois, j'espère être

(1) Le front ne s'étend réellement que depuis Vérone jusqu'à Legagno, parce qu'il n'est pas à craindre qu'une armée passe entre cette place et la mer, où elle s'exposerait à être jetée. Le terrain coupé de canaux, offre d'ailleurs mille obstacles sur ce point.



» sur les montagnes du Tyrol, trouver l'armée
» du Rhin, et porter de concert la guerre dans
» la Bavière....

» Ordonnez que 15 mille hommes de l'armée
» des Alpes viennent me rejoindre; j'aurai alors
» une armée de 45 mille combattans, et il est
» possible que j'en envoie une partie sur Rome. »

Le directoire, moins enthousiaste, se garda bien d'approuver ces projets où l'on ne retrouve point cette rare précision qui signale tant d'autres conceptions de ce grand capitaine (1).

Toutefois, en attendant la décision du gouvernement, il songeait à mettre ses succès à profit, et à tenir la promesse qu'il avait faite d'envahir bientôt la Lombardie.

Le seul obstacle qui pût suspendre un moment sa marche, était le Pô; on sait que ce fleuve prenant sa source aux montagnes de Viso au-dessus de Saluces, après avoir tourné brusquement à l'est vers Chiavassa, coupe transversalement l'Italie septentrionale jusqu'à Rovigo et Ferrare, où il se jette dans la mer Adriatique; en sorte qu'il semblait offrir à l'armée autrichienne une excellente ligne de défense.

Depuis Casal et Valence, le fleuve se grossit des eaux du Tanaro, de la Bormida, de l'Orba, de la Scrivia venant du sud; il reçoit aussi celles de la Sésia, de la Cogna, du Tredopio et du Tésin

(1) Voyez pièces justificatives, n° 4.

venant du nord; au-dessous de Pavie, il devient large, profond et assez difficile. En le franchissant vers Valence, on aurait donné de front sur une foule de rivières torrentueuses qui coulent transversalement à la direction des routes, et surtout le Tésin, dont le passage offrait des obstacles majeurs, augmentés par toutes les ressources de l'art. Outre les difficultés naturelles à ces sortes d'opérations, il est à remarquer que l'armée, à l'exception d'un excellent corps de pontonniers, n'avait rien de ce qu'il fallait pour l'exécuter. Dénuée de tout matériel, et à 100 lieues de ses arsenaux, elle ne pouvait fonder d'espoir que sur les barques et autres agrès qu'on parviendrait à enlever sur le fleuve.

De tous les partis qu'on avait à choisir, un seul laissait entrevoir de grands résultats, c'était de tourner la gauche de Beaulieu et de prendre sa ligne à revers, en venant passer le Pô plus bas vers Crémone, ou même du côté de Plaisance : ce fut aussi celui que le général français préféra. On éprouva à cette occasion combien il est indispensable de réunir dans une seule main les troupes qui combattent sur une même frontière; car, si l'armée de Kellermann eût été sous les ordres de Bonaparte, il est probable que celui-ci se fût assuré, par l'armistice, la faculté d'attirer promptement à lui les divisions des Alpes, et de rendre la défaite de Beaulieu

plus sanglante et plus certaine. Tout ce qu'il put faire fut de solliciter son collègue de lui envoyer des renforts : mais Kellermann occupé lui-même à discuter sa démarcation avec les Piémontais, et à surveiller Lyon où les royalistes s'agitaient, ne détacha, que 15 jours après, la division Vaubois à Coni.

L'armée française donne le change à Beaulieu.

Toutefois Bonaparte n'en résolut pas moins de marcher à l'ennemi. Aussitôt après la cessation des hostilités, l'armée se porta sur Alexandrie; le général Masséna y arriva assez à temps pour s'emparer des magasins considérables amassés par les Autrichiens. La division Augereau se dirigea sur Tortone, où elle fut jointe par celle de Laharpe.

On a vu qu'en signant l'armistice avec les Piémontais, Bonaparte s'était réservé la faculté de passer le Pô à Valence : moyen assez ingénieux de donner le change à Beaulieu, et de lui faire croire qu'on l'attaquerait de front par Lomello. Ce stratagème réussit parfaitement. Le général autrichien fit camper le gros de son armée près de Valleggio sur la Cogna, détacha la division Roselmini vers Sommo, et Wukassowich avec l'avant-garde sur la Sésia ; le général Colli, passé au service d'Autriche, dut marcher jusqu'à Bufarola, et le général Liptay sur la rive gauche du Tésin. L'armée impériale reçut ici des renforts qui la portèrent à 36 bataillons et 44 esca-

drons avec 53 pièces de canon de réserve, outre l'artillerie des régimens qui comptait 70 pièces environ. Elle resta jusqu'au 7 dans ces positions, et fit élever quelques ouvrages pour couvrir Pavie.

Elle tourne sa gauche par Plaisance.

Tandis que les Autrichiens se fortifiaient sur la Cogna, Bonaparte saisissant d'un coup-d'œil les avantages que lui offrait la fausse position de l'ennemi, prenait ses mesures pour en profiter, et se préparait à exécuter le projet de tourner leur gauche. Le point stratégique le plus convenable était Crémone où l'on eût tourné à la fois les deux lignes du Tésin et de l'Adda, et coupé plus sûrement toute retraite à Beaulieu: le Pô y forme d'ailleurs un grand coude très-favorable. La crainte de s'engager dans un mouvement trop étendu fit sans doute préférer Plaisance.

La place de Tortone ayant été remise aux Français, l'armée se dirigea sur Voghera: une partie de la division Masséna avait poussé jusqu'à Sale pour masquer le mouvement projeté, en faisant croire à l'ennemi qu'on voulait l'attaquer vers Camboi, entre Valence et la Cogna; Augereau et Serrurier manœuvrèrent dans le même but, en occupant Castellaccio et Valence, tandis que le général en chef réunissait un corps d'élite pour surprendre le passage.

Le 6 mai, Bonaparte se porta, par une marche

forcée, à Castel St.-Giovani, avec 3 mille grenadiers et 1,500 chevaux. Des officiers d'état-major côtoyèrent, avec un parti de cavalerie, toute la rive gauche du Pô, pour enlever les embarcations jusqu'à Plaisance; ils prirent plusieurs bateaux chargés de 500 malades et de la pharmacie de l'armée. Le 7 mai, le corps des grenadiers, conduit par le général Lasnes, arriva vis-à-vis de Plaisance, et se précipita de suite dans les embarcations. Deux escadrons autrichiens étaient en bataille sur la rive opposée; le général Lasnes débarqua avec audace, et fit bientôt replier cette cavalerie. Les troupes françaises se formèrent avec la rapidité de l'éclair.

Aussitôt que le mouvement sur St.-Giovani et Plaisance fut démasqué, toutes les divisions disposées en échelons, s'ébranlèrent, et forcèrent de marche pour arriver; elles commencèrent à passer dans la journée, celles des généraux Laharpe et Masséna vers Plaisance, celle d'Augereau à Verato : mais la pénurie de bateaux rallentit singulièrement cette opération.

Dispositions décousues des Impériaux.

Beaulieu tout occupé de ses retranchemens de Pavie, avait eu vent de la manœuvre que l'armée française faisait par sa droite, pour gagner le bas Pô; il s'aperçut qu'il avait donné dans le piége, et que ses mesures défensives sur la Cogna étaient inutiles; il ordonna alors au général Liptay de se porter, avec 8 bataillons et

8 escadrons, entre le Lambro et l'Adda, pour couvrir la communication par Pizzighetone et Mantoue. Lui-même se mit en marche pour Corte-Olona, avec 10 bataillons et 22 escadrons; le général Sebottendorf, resté vers Pavie avec une réserve de 10 bataillons et 10 escadrons, attendit les avant-gardes poussées sur la Sésia; enfin Colli s'apprêta à quitter Bufarola.

Combat de Fombio.

Le 8 mai, le général Liptay se trouvait à Fombio avec 3 mille hommes d'infanterie et 2 mille chevaux; il avait pris une position assez avantageuse, dont il importait de le déloger avant que Beaulieu pût le rejoindre. Bonaparte donna ses ordres à cet effet. Le général Dallemagne, avec les grenadiers, attaqua par la droite, l'adjudant-général Lanusse marcha au centre, sur la chaussée; le général Lasnes, à la gauche. Après une résistance assez vive, le corps de Liptay fut chassé de Fombio, puis de Codogno; et, soit qu'il y fût forcé, soit que ses instructions lui en donnassent l'ordre, il se rejeta sur Pizzighetone, où il passa l'Adda. La perte des Autrichiens, dans cette rencontre, se monta à 5 ou 600 hommes; la cavalerie napolitaine fut surtout maltraitée.

Le général français, présumant que Beaulieu ne manquerait pas de quitter le Tésin pour accourir au secours de Liptay, dirigea la division Labarpe sur Codogno, avec ordre de bien éclai-

rer la route de Casal-Pusterlengo, d'où il était probable que les Autrichiens chercheraient à déboucher; le reste de l'armée observa Pizzighetone à droite, et le cours du Lambro à gauche; les divisions qui n'avaient pu passer le Pô que successivement sur des bateaux, se ralliaient pour marcher à l'ennemi et lui couper sa retraite.

Surprise de Codogno. De son côté, Beaulieu, qui s'était dirigé sur Casal-Pusterlengo avec 9 bataillons et 12 escadrons, fit encore de ce petit corps ce qu'il faisait de toute son armée; il le morcela en six détachemens : un bataillon fut dirigé sur Senna, un sur Somaglia, 2 sur Fombio; 2 autres furent chargés d'aller à la recherche de Liptay, dont on n'avait reçu aucunes nouvelles; enfin, les 3 bataillons restans arrivèrent à Casal-Pusterlengo avec le général en chef, dont la gauche était derrière Pizzighetone, la droite en marche vers Milan, tandis que le centre, ainsi éparpillé, se trouvait en face de toute l'armée française. Le général autrichien, informé à Casal de l'occupation de Codogno par les Français, se décida à profiter de la nuit pour les surprendre et rétablir sa communication avec Liptay, qu'il supposait être encore dans le voisinage; le reste de son armée reçut l'ordre de forcer de marche pour gagner l'Adda par Lodi et Cassano. La colonne autrichienne donna sur les avant-postes de la division Laharpe, et les surprit complètement. Ce général,

qui, depuis l'événement de Dego, devait craindre les échauffourées de cette nature, sauta à cheval, et conduisit un régiment au soutien de ses postes culbutés : les Autrichiens, aussi surpris que lui, se retirèrent avec précipitation; mais, par malheur, le général Laharpe tomba blessé à mort d'un coup de feu. On a dit qu'il avait été tué dans l'obscurité, par un détachement de ses propres troupes, et cela n'est pas impossible. Quoi qu'il en soit, l'armée perdit en lui un de ses meilleurs chefs, la France un de ses plus intrépides défenseurs; les Vaudois le pleurèrent comme un citoyen vertueux et un martyr de leur indépendance.

Cependant l'alarme était donnée, et les troupes sous les armes. Le général Berthier se rendit à Codogno, et marcha sur-le-champ, à la tête de la division Laharpe, sur Casal, où il entra sans résistance; Beaulieu en était déjà parti pour se replier sur Lodi, où se dirigeait aussi le corps de Sebottendorf. Wukassowich, qui avait quitté les bords de la Sésia, et repassé en toute hâte le Tésin, marcha sur le même point. Le général Colli parti de Buffarola, s'était dirigé sur Milan; après avoir jeté une garnison dans la citadelle, il devait se replier sur Cassano, pour se réunir avec l'armée sur la ligne de l'Adda.

Nouvel embarras de Beaulieu.

La position de Beaulieu était critique, et le léger avantage d'une surprise ne l'améliorait

guère. Sans nouvelles du sort de sa gauche, il ne pouvait réunir ses troupes disséminées qu'à Lodi, et voyait l'ennemi s'établir en forces sur la route de ce point important, que la droite ne pourrait bientôt plus atteindre; il ne lui restait néanmoins d'autre parti à prendre, que celui d'envoyer à tous ses corps l'ordre de se rallier vers cette ville, et il y marcha lui-même le 9 au matin.

Bonaparte ne paraissait guère disposé à lui en laisser le temps. La rapidité de ses premiers triomphes avait surpris l'Italie; le passage du Pô y avait répandu l'épouvante, et il s'agissait d'en profiter. Chacun comptant sur cette barrière, réputée inexpugnable, perdit la tête à la nouvelle du passage: Milan était agité; les ducs de Parme et de Modène demandaient à traiter: Venise même, ne se croyait pas suffisamment rassurée par le départ de Louis XVIII, et on pouvait tirer les plus grands avantages de cette stupeur. D'ailleurs, à quoi eût servi de manœuvrer contre les communications de l'ennemi, si l'on s'arrêtait à quelque distance du but, en lui laissant la faculté de défiler.

Les Français ne peuvent en profiter.

Personne moins que le général en chef, n'était capable de commettre cette faute; mais le passage avait rencontré tant de difficultés, qu'elles l'empêchèrent d'en tirer tout le fruit possible. Si l'armée avait eu un bon équipage de ponts, et qu'elle eût pu être transportée avec son artillerie

et sa cavalerie le 8 au matin à Fombio; il est certain que Beaulieu, prévenu à Casal-Pusterlengo sur la route directe de Mantoue, et à Lodi sur celle de Brescia, n'aurait eu aucune retraite, et qu'il eût été probablement forcé de mettre bas les armes. Il ne dut son salut qu'à la lenteur inséparable d'un passage successif, exécuté sur des barques et des radeaux; car, malgré toute l'activité d'Andréossy et des officiers chargés de ce travail, le pont ne put être terminé que plusieurs jours après.

Bonaparte brûlant d'impatience, pressait l'embarquement des troupes et du matériel, et mettait la journée du 9 à profit, en signant avec le duc de Parme une convention, qui devait procurer à ses troupes exténuées, l'argent et les vivres dont elles avaient un si pressant besoin. On reprochait à ce prince, parent et allié du roi d'Espagne, de n'avoir pas participé au traité de Bâle, et, bien qu'il n'eût jamais été en guerre avec la France, on se crut autorisé à le rançonner pour lui faire acheter une neutralité, dont il ne jouit jamais. On lui imposa une contribution de 2 millions, et de 1,700 chevaux, que son duché ne possédait pas; encore le peu qu'on y trouva, était de si mauvaise race, qu'ils ne purent servir ni à l'artillerie ni aux remontes. Traité avec le duc de Parme.

L'armée autrichienne ayant réussi à se retirer derrière l'Adda, il ne restait d'autre parti à Positions respectives.

prendre que de l'attaquer de front. A cet effet, Bonaparte détacha le général Menard (qui avait pris le commandement provisoire de la division Laharpe) sur Pizzighetone, tant pour observer cette place que pour couvrir en même temps la communication de l'armée par Plaisance. Les grenadiers réunis, et les divisions Masséna et Augereau, se dirigèrent sur Lodi; la division Serrurier se porta sur Pavie, pour y enlever les magasins des Autrichiens, menacer Milan et couvrir le mouvement du reste de l'armée sur l'Adda.

Le général en chef partit de Plaisance dans la soirée du 9 mai, après avoir signé l'armistice avec le duc; il arriva le 10 à trois heures du matin à Casal, et en repartit de suite pour se porter à l'avant-garde, qui se mettait à la poursuite de Beaulieu sur Lodi. Bonaparte espérant engager les Autrichiens dans une affaire générale, accélérait son mouvement. Beaulieu ne jugea pas à propos de l'attendre, et résolut de se retirer par Créma, où il se rendit avec quelques bataillons, laissant le général Sebottendorf, avec environ 9 ou 10 mille hommes, pour défendre le pont de Lodi; la brigade du général Nicoletti gardait le passage à Cereto; un autre corps s'étendait jusque vers Formigara, sur la direction de Pizzighetone; enfin, Colli était en retraite sur Brescia, par Cassano. Il est aisé de juger quel résultat de telles dispositions durent avoir devant

la marche impétueuse et serrée d'une armée pleine d'enthousiasme et fière de ses succès. On peut embrasser beaucoup d'opérations et former de grands détachemens avec les innombrables armées que nous avons vu dans les dernières guerres; mais avec de petites armées, ce système ne peut manquer d'être funeste, et les Autrichiens en firent une triste expérience dans le cours de cette campagne.

Bonaparte, ayant formé le dessein de passer l'Adda, ne pouvait l'exécuter vers Pizzighetone, puisque l'unique équipage de ponts que l'armée possédât, se trouvait employé à Plaisance, et que les embarcations manquaient. En remontant l'Adda, la rivière devenait moins difficile et on trouvait un pont à Cassano; mais ce mouvement faisait perdre deux journées, pendant lesquelles les ennemis pouvaient détruire les ponts, et avoir le temps de se retirer sur Brescia, sans qu'il fût possible de les atteindre. Puisque les Autrichiens étaient en position vers Lodi, il convenait mieux de brusquer le passage sur ce point. Un bataillon de Nadasty et quelques escadrons occupaient la ville, en avant d'un pont long et étroit. Cette mesure attribuée au colonel Malcamp, aide-de-camp de Beaulieu, lui a été reprochée comme une faute, et, dans le fait, elle en avait toute l'apparence. Une armée doit garder les passages au-delà d'une rivière, lorsqu'elle est en mesure de

Passage de l'Adda.

prendre l'offensive; mais, lorsqu'elle est même réduite à une défensive pénible, garder un tel poste, c'est s'exposer à le voir enlever, ou à s'engager dans une affaire sérieuse pour le soutenir; ce qui ne pourrait se faire qu'en repassant sur la rive opposée, et en combattant avec la rivière à dos (1). Dans cette circonstance, le cas devenait d'autant plus grave, que Beaulieu s'était ravi tout espoir d'une défense honorable en partant avec la moitié de ses forces pour Crema, et que dès-lors la conservation du pont devait attirer une mauvaise affaire à Sebottendorf. On pense que le véritable motif de cette disposition fut d'assurer le passage au général Wukassowich, qui rejoignit seulement dans la matinée du 10, au moment où les têtes de colonnes républicaines se montraient déjà.

Combat de Lodi.

En effet, Bonaparte arrivant à la tête des grenadiers de Dallemagne, ses éclaireurs engagèrent une fusillade à l'approche de la ville, avec les derniers pelotons de Wukassowich. Après que la colonne eut défilé, le détachement chargé de garder la ville, étonné de l'audace des grenadiers républicains, qui se précipitaient jusqu'au pied des murailles et menaçaient de les escalader,

---

(1) On comprend bien que je ne veux parler ici que d'un corps de troupes, et non de têtes de ponts ou autres postes tenables.

prit le parti de repasser l'Adda, sous la protection d'une artillerie nombreuse placée sur la rive gauche. Le général en chef dut nécessairement conclure de la présence de ce bataillon dans la ville, que les ennemis avaient conservé un passage sur la rivière, pour assurer la retraite de ce corps. Il se rendit donc sur-le-champ à l'entrée du pont, et, afin d'empêcher les travailleurs autrichiens de le rompre, il fit placer lui-même, au milieu d'une grêle de mitraille, les 2 pièces légères attachées à l'avant-garde de la division Masséna. Cependant pour assurer le succès de la journée, il n'y avait pas une minute à perdre, Bonaparte ordonna au général Masséna de former tous les bataillons de grenadiers en colonne serrée, et de les faire suivre par sa division; celle du général Augereau, qui avait passé la nuit à Casal-Pusterlengo, reçut l'ordre d'accélérer sa marche, pour venir prendre part au combat et soutenir les efforts de la première. Cette redoutable masse de grenadiers, ayant le 2e bataillon de carabiniers en tête, s'élança au débouché du pont : la mitraille que 20 pièces vomissaient dans ses rangs, y causa un moment d'incertitude, et le rétrécissement du défilé pouvant changer cette incertitude en désordre, les généraux se mirent à la tête des troupes et les enlevèrent avec enthousiasme. Parvenus au milieu du lit, les soldats français aperçoivent que

le côté opposé, loin d'offrir autant de profondeur que l'autre, pouvait presque se passer à pied sec; aussitôt une nuée de tirailleurs se glisse en bas du pont, et avec autant d'intelligence que de courage se jette sur l'ennemi pour faciliter la marche de la colonne. Ainsi favorisée, celle-ci redouble d'ardeur et de confiance, se précipite au pas de charge sur le pont, le franchit à la course, aborde et culbute dans un instant la première ligne de Sebottendorf, enlève ses pièces et disperse ses bataillons. C'en eût été fait de tout son corps d'armée, si la cavalerie française se fût trouvée là pour profiter de l'instant favorable; mais Kilmaine avait été poussé sur Cassano avec la réserve, et, comme il n'était pas présumable que la cavalerie légère pût être employée dans un passage de défilé sous le feu de l'ennemi, le général Beaumont avait eu ordre d'aller passer l'Adda à un gué près de Mozzanica pour attaquer en flanc : ce gué étant peu praticable, l'opération fut très-longue et très-pénible. En échange la division Augereau commençait à arriver vers Lodi : Bonaparte la fit aussitôt passer et former au-delà du pont.

De son côté, Sebottendorf avait eu le temps de rallier son infanterie vers Fontana, sous la protection d'une vingtaine d'escadrons et de quelques batteries; il se retira sur la Benzona, avec plus d'ordre qu'on ne devait en attendre

d'un corps ainsi engagé avec des forces supérieures, et harassé des longues marches qu'il avait faites durant deux jours. La cavalerie autrichienne et napolitaine exécuta plusieurs charges pour protéger son mouvement rétrograde, et l'infanterie française, ayant fait dix lieues avant de combattre, ne put l'inquiéter bien vivement. Le petit nombre d'escadrons affecté à la division Masséna, trouva néanmoins occasion de charger en flanc les Napolitains, qui furent un peu maltraités. A l'entrée de la nuit, Sebottendorf se replia sur Créma, en laissant 15 canons au pouvoir du vainqueur, et 2 mille hommes tués, blessés ou prisonniers. L'armée française resta en position vers Formo; la cavalerie poussa en avant, sur la direction de Créma. Ce coup de vigueur fit honneur aux troupes de l'armée d'Italie, et fut la mesure de tout ce qu'elles pouvaient entreprendre sous un chef qui ne comptait jamais les difficultés.

Prise de Pizzighetone.

Après l'affaire de Lodi, Beaulieu se retira derrière le Mincio. La division Augereau et la cavalerie marchèrent à sa poursuite sur Créma; celle de Serrurier, dirigée d'abord sur Pavie, comme on l'a déjà dit, reçut ordre de se rabattre sur Pizzighetone, pour l'attaquer par la rive droite de l'Adda, tandis que Masséna s'y porterait par la rive gauche. La prise de cette petite place avait été retardée, parce qu'elle est

située sur la rive gauche de l'Adda, et que le général Ménard n'avait eu aucun moyen de passer cette rivière. L'apparition de Masséna, du côté de Regone, décida le commandant à se rendre; Crémone ouvrit ses portes à l'avant-garde de cavalerie du général Beaumont; la division Serrurier vint ensuite y prendre position.

Entrée des Français à Milan.

Bonaparte, ne pouvant entamer plus sérieusement l'armée autrichienne, qui avait pour refuge Mantoue d'un côté, et les gorges du Tyrol de l'autre, résolut de profiter de ce moment pour se diriger sur Milan. Son entrée dans cette capitale de la Lombardie, était une victoire sur l'opinion des peuples d'Italie; et dans l'espèce de guerre que l'on faisait à cette époque, l'opinion des peuples était tout. Il fallait d'ailleurs assurer l'entière soumission de cette province, par l'organisation de nouvelles autorités administratives, sur l'attachement desquelles on put se reposer.

La division Serrurier placée à Crémone, remplissait parfaitement la destination d'observer l'ennemi vers Mantoue, et de couvrir le mouvement de l'armée sur Milan, Augereau marcha d'abord par Pizzighetone à Pavie : cette ville étant importante par sa position et par l'influence de son université célèbre, il parut convenable de lui en imposer par l'appareil de la force et le passage de l'armée victorieuse. Le 13 mai, le

général Masséna se porta de Lodi sur Milan; la division Augereau y marcha de Pavie. Bonaparte fit son entrée solennelle le 15; le comte de Melzi vint à sa rencontre à Melezuollo. Arrivé à la porte romaine, il y trouva la garde urbaine et presque toute la population de cette grande cité. Les compagnies de milices baissèrent les armes, les citoyens reçurent le général en chef avec des acclamations universelles; la noblesse alla au-devant de lui : il se rendit au palais de l'archevêque, escorté par la garde milanaise. Jamais triomphe ne fut plus complet ni plus mérité.

Dispositions pour le siége de la citadelle.

Nous avons dit que le général Colli, en se retirant de Bufarola, avait jeté une garnison dans la citadelle de Milan; elle ne montait pas à plus de 1,800 hommes, force insuffisante pour une enceinte aussi étendue. Bonaparte la fit investir, et donna les ordres nécessaires pour en presser le siége : le général Despinois fut chargé de cette tâche et du commandement de la capitale. On convint avec les Autrichiens, qu'ils ne tireraient point sur la ville, mais seulement sur les troupes employées à l'attaque.

Traité avec le duc de Modène.

Les soins du général en chef se portèrent ensuite sur l'approvisionnement de l'armée, occupation si ingrate, et dont les difficultés égalent l'importance. Une convention signée avec les agens du duc de Modène, vint heureusement lui fournir les moyens de pourvoir aux premiers

besoins. Ce prince, allié à la maison d'Autriche, plus effrayé encore de la haine que lui avait attiré sa mauvaise administration, que des succès des armées françaises, s'était enfui à Venise, laissant à une régence le soin de gouverner ses états, et au commandeur d'Est, les pouvoirs de traiter avec le vainqueur. Le plénipotentiaire s'obligea, par convention du 17 mai, à payer dans la caisse de l'armée la somme de 7,500,000 francs, et à fournir pour la valeur de 2,500,000, de munitions de guerre et autres désignées par le général en chef. Une des clauses portait en outre que le duc livrerait 20 tableaux de sa galerie aux choix des commissaires envoyés à cet effet par le directoire.

La ville de Milan ne fut guère mieux traitée, et, au grand étonnement de tous, le peuple qu'on voulait appeler à la liberté, se vit frappé d'une contribution de 20 millions et de l'entretieu d'une garnison nombreuse : mesure qu'une extrême pénurie pouvait seule justifier.

Proclamation remarquable du général en chef.

Après avoir pris toutes les mesures pour l'administration de la Lombardie, Bonaparte adressa à ses soldats cette proclamation remarquable, où se trouve empreinte l'âme d'un homme extraordinaire, et qui présageait à l'Europe ce qu'elle devait attendre d'un général pensant avec tant d'énergie, et habile à exciter tous les genres d'enthousiasme :

« Soldats! Vous vous êtes précipités comme » un torrent du haut de l'Apennin; vous avez » culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre » passage.

» Le Piémont, délivré de la tyrannie autri- » chienne, s'est livré aux sentimens naturels de » paix et d'amitié qui l'attachent à la France. » Milan est à vous. Le pavillon républicain flotte » dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme » et de Modène ne doivent leur existence poli- » tique qu'à votre générosité.

» L'armée qui vous menaçait avec tant d'or- » gueil, ne trouve plus de barrière qui la rassure » contre votre courage. Le Pô, le Tésin, l'Adda, » n'ont pu vous arrêter un seul jour; vous avez » franchi ces boulevards si vantés de l'Italie aussi » rapidement que l'Apennin.

» Tant de succès ont porté la joie dans le sein » de votre patrie. Vos représentans ont ordonné » une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans » toutes les communes de la république. Là, vos » pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, » vos amantes, se réjouissent de vos succès, et » se vantent avec orgueil de vous appartenir.

» Oui, soldats, vous avez beaucoup fait; mais » il vous reste encore beaucoup à faire. Dirait- » on de nous que nous avons su vaincre, mais » que nous n'avons pas su profiter de la vic-

» toire? La postérité nous reprocherait-elle d'a-
» voir trouvé Capoue dans la Lombardie?.....
» Non, je vous vois déjà courir aux armes : un
» lâche repos vous fatigue; les journées perdues
» pour la gloire, le sont pour votre bonheur.
» Eh bien! partons! nous avons encore des
» marches forcées à faire, des ennemis à sou-
» mettre, des lauriers à cueillir. Que ceux qui
» ont aiguisé les poignards de la guerre civile en
» France, qui ont lâchement assassiné nos mi-
» nistres, incendié nos vaisseaux à Toulon,
» tremblent : l'heure de la vengeance a sonné.
» Mais que les peuples soient sans inquiétudes :
» vous êtes amis de toutes les nations, et plus
» particulièrement des descendans des Brutus,
» des Scipions et des autres grands hommes que
» vous avez pris pour modèles.

» Rétablir le Capitole, y placer avec honneur
» les statues des héros qui le rendirent célèbre,
» réveiller le peuple romain engourdi par plu-
» sieurs siècles d'esclavage; tel sera le fruit de
» vos victoires : elles feront époque dans la pos-
» térité; vous aurez la gloire immortelle de
» changer la face de la plus belle partie de l'Eu-
» rope.

» Le peuple français, libre, respecté du
» monde entier, donnera à l'Europe une paix
» glorieuse, qui l'indemnisera des sacrifices de

» toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous » rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : Il était de » l'armée d'Italie! »

Singulier projet du directoire.

Bonaparte ne jouit pas sans nuages de ces brillans succès : avant de quitter Lodi, il y reçut, le 14, la réponse du directoire, qui improuvait son projet de pénétrer dans le Tyrol (1) : ce refus en lui-même n'avait rien que de naturel, mais soit que les lauriers dont le jeune général venait de ceindre son front, portassent ombrage au directoire, soit que Carnot conçût quelques craintes des écarts de son impétuosité, le gouvernement proposa de diviser l'Italie en deux commandemens; de confier au général Kellermann celui de l'armée de Lombardie, avec la tâche d'observer Mantoue et de contenir les Autrichiens; tandis que Bonaparte, avec l'armée du Sud, serait chargé de soumettre Livourne, Rome et Naples. Mais le vainqueur de Montenotte, jugeant trop bien les dangers de ce système monstrueux, ne voulut pas s'exposer à compromettre sa gloire, et proposa de remettre à son collègue le commandement général, plutôt que d'entraîner par une funeste division la perte de

Bonaparte s'y oppose.

(1) Pièces justificatives, n° 6.

l'Italie et de l'armée. Cette proposition, sur la sincérité de laquelle on a élevé des doutes, était d'autant plus naturelle, qu'il valait mieux renoncer au commandement, que de courir à une catastrophe inévitable.

Cette singulière mesure du directoire mettrait en doute la solidité du jugement de Carnot, si l'on n'était tenté d'y reconnaître une arrière-pensée. Comment expliquer, en effet, les étonnantes contradictions de ce directeur qui, tantôt développait ses plans par les principes les plus lucides, et qui, le lendemain violait ces mêmes principes d'une manière aussi manifeste. Comment croire que les opérations bizarres prescrites dans cette lettre du 18 mai, soient émanées de la même tête qui conçut l'instruction envoyée au général Moreau. On jugeait imprudent à Bonaparte de pénétrer en Tyrol, et on n'hésitait pas à l'envoyer dans le fond de la presqu'île avec la moitié de l'armée? Et en admettant même qu'il fût vainqueur, c'est-à-dire bien engagé jusques aux portes de Naples, espérait-on que Kellermann ferait, à lui seul, ce qui semblait si téméraire de la part de son collègue avec toutes ses forces réunies? On poussa la folie jusqu'à prétendre que si l'armée du Sud essuyait quelques revers, si le vainqueur de Montenotte et de Lodi cédait à la supériorité des légions

napolitaines et des troupes du Pape, ce serait à Kellermann à le soutenir, à renforcer son armée; comme si celui-ci, en butte sur l'Adige aux efforts de toute la monarchie autrichienne, eût pu, avec une poignée d'hommes, disperser les armées impériales, et détacher sur les bords du Tibre, des forces à peine suffisantes pour investir Mantoue.

Révolte de la Lombardie.

Incertain de ce que le gouvernement statuerait sur sa juste réclamation, mais résolu de signaler de plus en plus l'époque de son commandement, le général en chef ne perdit point de vue l'intérêt qu'il avait à frapper un dernier coup sur Beaulieu. Il quitta Milan le 25 mai, avec l'intention de se rendre par Lodi à Brescia, et de rejeter l'armée impériale au-delà de l'Adige, afin de pouvoir ensuite investir Mantoue et en faire le siége. Les mêmes applaudissemens qui avaient éclaté à son entrée, l'accompagnèrent à son départ. On ne devait guère s'attendre que ces démonstrations fussent le masque de la plus noire perfidie. A peine arrivé à Lodi, Bonaparte apprit du général Despinois que, trois heures après son départ, on avait sonné le tocsin dans la Lombardie, et qu'une foule de révoltés courait aux armes de toutes parts.

La guerre de la révolution n'était pas une de ces guerres de Souverain à Souverain, dans les-

quelles on se dispute seulement pour un arrondissement ou une démarcation de frontière, et où les peuples sont étrangers aux résultats. Les principes proclamés, outre qu'ils menaçaient les institutions des plus petits gouvernemens, les préjugés du peuple, les priviléges de la noblesse et du clergé, froissaient également les intérêts de tous les hommes attachés à la fortune de ces deux classes. Il était donc facile d'armer tout ce qui avait à craindre un changement dans l'ordre de choses établi; aussi les nobles et surtout les prêtres, qui se croyaient perdus si les conquêtes des Français venaient à se consolider, ne manquèrent pas d'exciter leurs partisans à la révolte. Des ecclésiastiques forcenés, foulant aux pieds la morale de l'Evangile et les principes de leur religion, le poignard d'une main et le crucifix de l'autre, provoquaient les habitans des villes et des campagnes au meurtre et à l'assassinat.

Ce mouvement, qui fut spontané dans une grande partie de la Lombardie, fait croire qu'il partit d'un point central, et qu'il était organisé. Les bruits se répandirent partout, que l'armée de Condé débouchait par la Suisse sur le Tésin; que Beaulieu, renforcé par 60 mille hommes, allait arriver à Milan, et que les Anglais avaient débarqué à Nice. Les domestiques des nobles, les douaniers, les agens de la police autrichienne

étaient au premier rang des insurgés. Le danger était pressant, car l'incendie pouvait devenir général. Dans une position semblable, il n'y a pas à balancer : une grande armée peut quelquefois mépriser ces soulèvemens, qu'il est toujours aisé d'étouffer quand on peut faire de forts détachemens pour les combattre; mais la perte d'une petite armée serait le résultat infaillible de la moindre hésitation. Le droit public moderne avait jusqu'alors tiré une ligne de démarcation positive entre le citoyen paisible et les troupes de ligne, et partout les habitans qui prenaient part aux hostilités, sans faire partie de l'armée régulière, étaient traités comme des révoltés. Si jamais ce principe pouvait être appliqué, c'était incontestablement dans cette occasion, où la plus petite faiblesse eût amené un soulèvement général.

Prise et punition de Pavie.

A peine Bonaparte fut-il instruit de ce mouvement, qu'il retourna sur ses pas avec 300 chevaux et un bataillon de grenadiers; il fit enlever à Milan une quantité d'ôtages, ordonna qu'on fusillât les individus pris les armes à la main, et déclara à l'archevêque, au clergé et aux nobles, qu'ils seraient responsables de la tranquillité publique. Une colonne mobile aux ordres du général Lasnes, se porta sur Bignasco, ou 7 à 800 paysans armés étaient rassemblés; il les mit en fuite, en tua une centaine, et brûla le village.

Le peuple de Pavie s'était également soulevé, et à l'aide de 5 à 6 mille paysans qui furent introduits dans la ville, on investit la garnison, retirée dans le château.

Le général en chef, voulant empêcher le désastre qui résulterait de la résistance de cette ville, envoya l'archevêque de Milan porter au peuple soulevé une proclamation pour le faire rentrer dans l'ordre. La démarche du prélat resta sans effet. Bonaparte se porta alors le 26 mai sur les lieux. La ville était garnie de beaucoup de monde, et semblait en état de se défendre; le château avait été forcé de capituler, faute de vivres et de munitions. Quelques coups de canon furent tirés et la ville sommée; mais l'aveuglement des insurgés étant à son comble, le général Dommartin fit placer de suite le 6e bataillon de grenadiers en colonne serrée, la hache à la main avec deux pièces de canon en tête : les portes furent enfoncées, la foule se dispersa et se sauva dans les maisons et sur les toits, essayant inutilement d'empêcher les troupes françaises de pénétrer dans les rues, en les accablant de pierres. Bonaparte voulait faire mettre le feu à la ville, lorsque la garnison du château revint saine et sauve, et lui épargna un acte aussi terrible. Il fallait cependant faire un exemple sévère, ou s'exposer à voir renouveler sans cesse ces troubles, qui pouvaient enfin devenir dangereux.

Dans l'espoir qu'une exécution rigoureuse préviendrait de plus grands maux, et épargnerait l'effusion du sang, on fit fusiller la municipalité et quelques chefs de la révolte; des ôtages furent enlevés et conduits en France; enfin, une proclamation ferme et menaçante, appuyée de ces punitions, devait mettre un terme aux succès des instigateurs de l'insurrection.

Le général en chef marche contre Beaulieu.

Aussitôt que ces exemples eurent calmé l'effervescence, et jeté l'épouvante parmi les peuples, Bonaparte reprit l'exécution de ses projets contre Beaulieu, et se rendit à Brescia. Dans cet intervalle, l'armée française s'était avancée sur la Chiesa; la division Masséna avait marché par Cassano, Chiari et Brescia, sur Montechiaro; celle d'Augereau se porta par Cassano, Fontanelle et Brescia à Ponte-San-Marco; Serrurier dut se diriger sur Volta. La division Vaubois, venue de l'armée des Alpes, garda les places et arrondissemens dont l'occupation avait été consentie par le Piémont.

Le général autrichien, après le combat de Lodi, s'était replié sur le Mincio; il fut forcé de s'affaiblir en jetant 20 bataillons dans Mantoue, pour en former la garnison; et il fit choix, pour cela, des troupes les plus aguerries, des brigades Roccavina, Wukassowich et Roselmini. Il est vrai qu'une partie de cette garnison, aux ordres

de Colli, tint encore la campagne, ayant pris position à Goïto, à la gauche de l'armée. Le reste des forces autrichiennes campait le long du Mincio : le général Liptay à la droite vers Castel-Novo, gardant Peschiera et les défilés du Tyrol par la Chiusa; le général Pittoni à Valeggio, une avant-garde à Borghetto; Sebottendorf avec 3 bataillons et 6 escadrons, un peu plus à gauche, en intermédiaire du corps de Colli; Mélas établit la réserve à Ogliosi près de Valeggio. Des retranchemens et des batteries couvraient le front.

Passage du Mincio.

Bonaparte résolu de forcer le passage par le centre de la ligne, et voulant diviser l'attention et les forces de Beaulieu, manœuvra par sa gauche, pour lui donner des inquiétudes sur Riva, en menaçant de lui couper sa retraite du côté du Tyrol; une demi-brigade fut portée à Salo, sur le lac de Garda; le général Kilmaine poussa avec la cavalerie jusque sous le canon de Peschiera (1), où il eut quelques rencontres avec les troupes légères de l'ennemi; la division Augereau vint remplacer Kilmaine à

(1) Peschiera était une petite place forte, située au point où le Mincio sort du lac de Garda (Voyez planche 23); elle appartenait à la république de Venise, mais les Autrichiens l'avaient fait occuper pour la sûreté de leur défense.

Desenzano; ce dernier se porta alors sur Castiglione; Masséna était à Montechiaro, et Serrurier à Monza.

Le 30 mai, à deux heures du matin, toutes les troupes du centre et de la droite se dirigèrent sur Borghetto; la cavalerie, flanquée par les grenadiers réunis, culbuta les avant-gardes autrichiennes, qui repassèrent le pont à la hâte et en rompirent une arche.

Le général en chef ordonna qu'on raccommodât aussitôt ce pont; mais le feu de l'ennemi mettant des obstacles à cette opération, un détachement de grenadiers se jeta dans le Mincio, tenant ses armes sur la tête et ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Les Autrichiens crurent voir renouveler la scène de Lodi : les plus avancés lâchèrent pied, et le pont ayant été rétabli, les grenadiers le franchirent et s'emparèrent de Valeggio, d'où le quartier-général de Beaulieu venait de sortir. Un bataillon du régiment de Kerpen se jeta dans les ruines d'un vieux château, et par sa belle défense protégea la retraite des Autrichiens.

Beaulieu avait son corps de bataille entre Villa-Franca et Valeggio, il fit mine de vouloir y tenir; son adversaire ne demandait pas mieux, car il lui convenait d'engager une affaire dans cette position, où il pouvait espérer de couper les Autrichiens du Tyrol. En effet, la division

Augereau s'était aussi avancée sur le Mincio, qu'elle devait passer vers Mozambano ou Peschiera (1), pour interdire aux Autrichiens la retraite par la vallée de l'Adige, sur Roveredo; et, afin de leur dérober le mouvement de cette division, on canonna vivement leur ligne depuis Valeggio. Mais Beaulieu, ayant détaché une brigade au secours de Peschiera, fut informé par là de l'entreprise du général Augereau, et commença sa retraite sur Dolce. La cavalerie autrichienne exécuta plusieurs charges heureuses pour la soutenir; néanmoins les généraux Kilmaine et Murat repoussèrent ses efforts; le dernier surtout déploya une grande bravoure. Augereau trouva à son arrivée Peschiera évacué : l'armée autrichienne avait déjà repassé l'Adige et rompu tous les ponts, après avoir perdu dans cette journée, 1,000 à 1,200 hommes et 5 pièces de canon : le prince de Cuto, lieutenant-général commandant la cavalerie napolitaine, fut du nombre des prisonniers. Beaulieu marcha le lendemain de Dolce sur Calliano.

Occupation de Vérone.

Bonaparte voulant s'assurer un passage sur

---

(1) Une relation française dit qu'Augereau dut passer par le pont de Borghetto et remonter ensuite le Mincio, ce qui était dangereux et peu probable; la relation autrichienne assure qu'il voulut passer sous Peschiera, mais que Liptay le contint, et qu'il ne passa qu'après la retraite de l'armée sur Dolce.

l'Adige, fit occuper Vérone. Cette grande ville était un poste militaire de la plus haute importance; non-seulement elle avait trois ponts sur l'Adige, qui sur ce point est très-rapide, torrentueux et difficile; mais on peut encore la considérer comme la clef de tout le cours de cette rivière depuis la Chiusa jusqu'à son embouchure, puisque c'est le seul point de communication du haut avec le bas Adige. En effet, les chaînes de montagnes qui se rattachent à celles du Tyrol, viennent aboutir à la ville même, et séparent entièrement la vallée de Roveredo de tout le pays vénitien et de la vallée de la Brenta (1). Le général français sentait trop son importance, pour ne pas en faire la base de tous ses mouvemens, et il était assez autorisé à s'en emparer, par l'accueil que les Vénitiens avaient fait aux Autrichiens en leur laissant occuper Peschiera. Le quartier-général fut donc transféré à Vérone le 3 juin.

La division Masséna suivit et contint les restes de l'armée de Beaulieu, en prenant la position avantageuse de Rivoli et de la Corona, sa droite à l'Adige et aux rochers escarpés du Montemagnone, la gauche au lac de Garda.

La division du général Augereau se porta à Castiglione-Mantovano, d'où elle repartit le 4 à la

(1) Voyez la planche 23.

pointe du jour, pour passer le Mincio au-dessous du lac et s'avancer sur le faubourg de Ceriole : elle enleva quelques postes extérieurs que les Autrichiens avaient retranchés, et les força à rentrer dans la place. La division Serrurier, conduite par le général en chef, se dirigea sur la Favorite. L'avant-garde, aux ordres du général Dallemagne, fut portée sur St.-Georges, et pour la seconder dans l'attaque de ce faubourg, Bonaparte fit avancer le général Serrurier avec une demi-brigade en échelon intermédiaire. Après un combat assez vif, le général Dallemagne s'empara de St.-Georges et du retranchement élevé entre le faubourg et le lac pour couvrir la digue et le pont. Les grenadiers français, emportés par leur ardeur, poursuivirent même l'ennemi, comme au passage du pont de Lodi; mais les circonstances étaient bien différentes : le pont se trouvant levé, et l'artillerie des remparts à même de les foudroyer, le général en chef leur ordonna de revenir.

Position difficile du général en chef.

Bonaparte, arrivé sur l'Adige, n'y trouva qu'un surcroît de soucis et d'embarras : quel parti en effet prendraient Venise, Naples et le Piémont? Victor Amédée, en souscrivant la paix, n'avait cédé qu'à une terreur exagérée, et pouvait reprendre les armes au moindre signal. Comment avec une si petite armée parviendrait-on à investir Mantoue, repousser les forces de

l'Autriche, en imposer à tous les états de la Péninsule, et garantir le littoral des entreprises des Anglais, qui occupaient la Corse avec une division entière?

Le général en chef eut tout le loisir de se convaincre que ses projets d'invasion en Tyrol et en Bavière n'étaient que de beaux rêves, et qu'il serait plus sage de tourner ses regards sur le midi de l'Italie, où le directoire renonçant à la séparation des armées, lui prescrivait actuellement des mesures hardies à la vérité, mais plus sûres toutefois que le projet de s'enfoncer en Allemagne.

Il reconnaît l'impossibilité de pénétrer en Allemagne.

Celui-ci en effet ne soutient pas l'analyse, et on ne sait qui mérite plus de blâme, du grand capitaine assez audacieux pour le proposer, ou de l'écrivain éloquent qui, dans l'ignorance de ce fait, lui reprochait de ne l'avoir pas tenté. Une armée de 45 mille hommes, qui venait d'envahir l'Italie avec la rapidité de l'éclair, et de contraindre le Piémont à une paix onéreuse, ayant en face le corps de Beaulieu qui se fortifiait à mesure que le théâtre de la guerre se rapprochait de son centre de puissance; pouvait-elle laisser derrière son flanc droit, les armées de Rome et de Naples dont la force égalait la sienne, puis s'avancer à travers les provinces héréditaires de l'Autriche, jusqu'aux portes de Vienne, ou même descendre en Bavière, à des-

sein de joindre l'armée du Rhin ? En admettant qu'il eût suffi de 15 mille hommes pour bloquer Mantoue et le château de Milan, tandis qu'un pareil nombre eût contenu la population belliqueuse du Tyrol, il ne serait pas resté à Bonaparte 20 mille combattans disponibles pour l'exécution d'une entreprise si gigantesque. Cette course eût été une imprudence impardonnable à l'époque de l'arrivée sur le Mincio, puisqu'alors les armées d'Allemagne se trouvaient encore derrière le Rhin, et y restèrent près d'un mois entier (1). Il sera facile de démontrer que, plus tard, l'expédition fut aussi peu praticable; on n'aurait pu la tenter que dans le cas où les forces, en Italie, eussent été portées à 50 ou 60 mille hommes, indépendamment du corps de blocus et des divisions nécessaires à la garde de ce pays; *encore eût-il fallu qu'à la même époque, les deux armées du Rhin fussent réunies en une seule masse sur le Danube :* alors seulement, et dans cette double hypothèse, Bonaparte aurait pu déboucher par le Tyrol et la Styrie, pour se

---

(1) L'armée de Sambre-et-Meuse avait commencé les hostilités le 1er juin, mais elle venait d'être ramenée derrière le Rhin ; celle de Moreau ne passa à Kehl que le 24 juin, et ce fut le 6 juillet seulement, après l'affaire d'Ettlingen, que sa position sur la rive droite du fleuve fut solidement établie ; Bonaparte était sur l'Adige depuis le 31 mai, et on prétendait qu'il marchât seul sur Vienne ou Munich avec 25 mille hommes !

lier avec cette masse, et frapper sous les murs de Vienne les coups qui devaient décider de la paix. Dans aucune période de la campagne, ce mouvement ne parut exécutable; car au moment où Moreau et Jourdan se trouvèrent assez avancés pour y concourir, l'armée d'Italie avait peine à tenir en échec les forces supérieures de Wurmser; d'ailleurs, ce moment fut de courte durée, à cause des revers que les Français ne tardèrent pas à éprouver en Allemagne, par suite de leur double ligne d'opérations sur une même frontière. On se convaincra donc aisément, en se reportant un instant à ces différentes époques, de l'impossibilité de cette irruption.

Il était incontestablement plus conforme aux règles de l'art, d'attendre les renforts promis. Dans cet intervalle, l'état de délabrement de l'armée de Beaulieu et l'impossibilité où elle se trouvait d'entreprendre un mouvement offensif, permettaient de faire tous les préparatifs nécessaires à l'attaque de Mantoue, et de rabattre vivement sur la Romagne une division assez forte pour en imposer à Naples aussi bien qu'au gouvernement Romain, en les déterminant à préférer les palmes de la paix aux chances de la guerre. Quelques jours paraissaient suffisans pour se débarrasser de deux ennemis dont la position menaçait les derrières de l'armée; pour préparer les équipages de siége, organiser en Lombardie

Le général français se décide à marcher sur Rome.

les gardes nationales et même quelques légions soldées, calmer l'intérieur du pays, faire capituler le château de Milan, fermer aux Anglais l'accès de la Péninsule italienne, et enfin renforcer l'armée de toutes les troupes disponibles de l'intérieur : il faut convenir que jamais temps ne fut mieux employé. Si le premier projet de Bonaparte différa essentiellement de ces combinaisons, il était trop éclairé pour persister dans une entreprise chevaleresque, dont il n'avait peut-être entretenu le gouvernement que pour l'éblouir, et en obtenir des forces plus considérables. Ce général ne tarda pas en effet à y renoncer, et prompt à entrer dans les vues du directoire, il laissa la division Masséna en observation sur l'Adige, la renforçant assez pour tenir tête à Beaulieu; le général Serrurier investit Mantoue; la division Augereau se dirigea sur Borgoforte, pour y passer le Pô et prendre le chemin de Bologne.

Le Saint-Siége se trouva ainsi exposé à ses premiers coups : ce triste débris du trône des Césars, après avoir fait trembler l'Europe pendant dix siècles par la puissance de l'opinion, comme le sénat romain l'avait assujettie par la force des armes, ne conservait, depuis le milieu du dix-huitième siècle, qu'une ombre d'autorité en Italie et en Espagne. Sa puissance temporelle, presque nulle en elle-même, était encore affai-

blie par tous les vices des institutions religieuses ; et tel était son abaissement, qu'il aurait suffi d'une brigade française pour terminer les différends, si l'on n'avait eu à craindre que le gouvernement napolitain ou d'autres alliés plus puissans encore, n'y intervinssent.

Depuis l'assassinat de l'envoyé Basseville à Rome (le 13 janvier 1793) la rupture avec la France avait été complète ; mais le Saint-Siége n'ayant d'autre force que les foudres usées du Vatican, toutes les hostilités s'étaient bornées de sa part, à une réprobation violente et souvent répétée de ce qui se passait en France. Ces déclamations étaient accompagnées d'un appel aux fidèles, pour les engager à combattre les ennemis du trône et de l'Eglise.

Quoique ces armes ne fussent pas du nombre de celles qui gagnent des batailles, elles ne laissaient pas d'avoir un certain degré d'importance dans la situation des affaires : il ne s'agissait pas, comme nous l'avons déjà dit, d'une de ces guerres politiques où les habitans paisibles reçoivent tour-à-tour, avec la même indifférence, les vainqueurs et les vaincus ; c'était une guerre d'opinion dans laquelle la moitié de la nation italienne croyait entrevoir l'anéantissement de ses priviléges et le bouleversement de sa religion. Ces craintes étaient exagérées, sans doute, mais les passions haineuses calculent peu, et mille

intérêts menacés se réunissaient pour fomenter la révolte. En pareilles conjonctures, et vu l'influence marquée qu'exerçait le clergé sur les peuples de la presqu'île, la puissance du chef de l'Eglise n'était point un vain mot.

Armistice avec le roi de Naples.

Bonaparte d'accord avec le directoire sur la nécessité de lui imposer, ordonnait tous les préparatifs de cette entreprise; quand le prince Pignatelli-Belmonte vint à Brescia lui demander un arrangement, de la part de la cour de Naples. Cette proposition entrait trop dans les vues du général en chef, pour qu'on ne tombât pas bientôt d'accord; l'armistice fut signé le 5 juin. La cavalerie napolitaine quitta aussitôt l'armée impériale, et occupa dans le district de Brescia des cantonnemens où elle resta pour ainsi dire en ôtage à la merci des républicains.

Cet incident n'apporta aucun changement à l'expédition résolue: le succès en était d'autant plus certain que la cour de Rome, isolée dans cette lutte, devait subir les conditions qu'il plairait au vainqueur de lui dicter. Le général français mit aussitôt en mouvement les forces qu'il y destinait. Outre celles que le général Augereau dirigeait sur Bologne, on réunit à Plaisance, sous les ordres du général Vaubois, une division composée de divers détachemens de l'armée des Alpes, et notamment de la 75e demi-brigade.

Sur ces entrefaites, des troubles s'étaient élevés dans les fiefs impériaux voisins de Gênes. Les agens que l'Autriche entretenait dans ces domaines, y avaient excité à la révolte un peuple grossier et crédule, pour qui l'exemple de Pavie devait être inutile. Plusieurs courriers et quelques détachemens français avaient été assassinés. Un autre détachement était cerné dans Arquata, foyer de la sédition. Ces mouvemens, étincelles précurseurs d'un incendie, furent réprimés par une colonne mobile aux ordres du général Lasnes, et formée de troupes qui occupaient le Tortonnais. Ce général entra dans les fiefs, prit de vive force Arquata où les insurgés s'étaient portés aux plus grandes cruautés envers les troupes françaises; il les dispersa, fit fusiller leurs chefs, brûler leurs maisons, et par cet acte de rigueur mit fin à toute inquiétude ultérieure (1). Révolte d'Arquata.

Cette expédition était déjà terminée, quand la division Augereau s'empara de Bologne le 19. Vaubois se dirigeait en même temps de Plaisance par Fierenzuela et Parme sur Reggio. Bonaparte de son côté, parti de Tortone le 17, était arrivé le même jour à Modène. Il fit Augereau entre à Bologne.

(1) Nous ne rappelons qu'avec peine ces scènes malheureuses, mais elles sont indispensables pour faire juger la vraie situation d'une faible armée française, se trouvant sur l'Adige devant les masses de l'Autriche, et avec l'esprit qui régnait en Italie.

Prise de Ferrare et d'Urbin.

sommer le commandant du château d'Urbin. Ce fort garni d'une enceinte bastionnée, revêtue, entourée de fossés pleins d'eau avec un chemin couvert en bon état, ouvrit ses portes sans difficulté. On y trouva 50 pièces de canon et des munitions proportionnées. La garnison forte de 200 hommes, demeura prisonnière.

Le général en chef continua sa route pour Bologne, où il arriva à minuit. La division Augereau l'occupait depuis huit heures : les avant-gardes furent poussées sur Ferrare, où l'on entra sans résistance. Le château était en bon état, et son arsenal garni de 114 pièces de canon.

Vaubois marche par la Toscane.

La colonne du général Vaubois devait traverser la Toscane, sous prétexte de marcher sur Rome. A la première nouvelle de son approche, le Grand-Duc envoya son ministre Manfredini à Bologne, réclamer sa neutralité. On lui promit de diriger la marche par Sienne, et cette condition qui garantissait Florence, détermina le prince à rester dans sa capitale spectateur paisible des événemens. La division se dirigea donc par le Monte-Cenere, Pietre-Pellago à Pistoie.

Armistice avec le Pape.

La renommée devançant la marche et grossissant le nombre des républicains, avait semé l'épouvante à Rome. Le Pape, privé de l'appui de la cour de Naples, qui venait de traiter séparément, députa au vainqueur le Sor Gnudi, et, pour assurer le succès de sa mission, il sollicita

l'intervention du chevalier Azara, ministre d'Espagne près S. S. Ces deux plénipotentiaires signèrent à Bologne, le 24 juin, un armistice, dont les conditions étaient dures à la vérité, mais proportionnées aux torts que la cour de Rome avait eus en tolérant l'assassinat de Basseville, en excitant la Vendée à une guerre de religion, et en prêchant pendant trois ans une nouvelle croisade contre la France. Par cet armistice, Bonaparte se ménagea des ressources précieuses. Les chefs-d'œuvre les plus célèbres des arts devinrent les trophées de ses victoires; la nation française acquit à titre de garantie la possession de plusieurs places importantes, et affranchit en outre un territoire qui allait devenir le berceau d'une nouvelle république; enfin l'ennemi irréconciliable de la France y essuyait une humiliation, les ports des Etats de l'Eglise devaient être fermés aux Anglais.

Occupation de Livourne.

Cependant il restait à exécuter un des principaux points du projet, celui que réclamaient les intérêts commerciaux de la France et la sûreté de l'armée. Il eût été illusoire, en effet, que Rome fermât ses ports aux vaisseaux ennemis, s'ils avaient conservé la libre entrée de celui de Livourne, sur les derrières de l'armée. La possession en était d'autant plus importante que rien n'eût empêché le vice-roi de Corse Elliot d'y faire descendre la division anglaise qui occu-

pait l'île, afin d'encourager par cette démarche hardie les cours de Rome et de Naples à lui envoyer des renforts.

Le 27 juin, l'avant-garde de la division Vaubois, conduite par Murat, passa l'Arno à Fusecchio : elle fut suivie par la 75e demi-brigade, que commandait le général Vaubois en personne. Le lendemain, ces troupes, au lieu de se diriger sur Sienne, où leur destination était annoncée, se rabattirent brusquement sur Livourne, où elles entrèrent sans opposition. Une frégate anglaise qui se trouvait dans le port, faillit être prise, et n'eut que le temps de mettre à la voile. Le séquestre fut mis sur tous les magasins, et la valeur des effets confisqués fut portée à plusieurs millions. On ne peut s'empêcher de blâmer cet envahissement, bien qu'il parût une juste représaille des infractions qu'on s'était permises dans les ports de la Méditerranée pendant les années précédentes.

Après cette expédition, Bonaparte laissa le général Vaubois à Livourne, avec la 75e demi-brigade, et se rendit à Florence, où il eut une conférence avec le Grand-Duc.

Capitulation du château de Milan.

Dans le même temps que le général en chef terminait, avec autant de promptitude que de succès, les affaires intérieures de l'Italie, le général Despinois avait pressé le siége du château de Milan. La possession de ce fort devenait im-

portante depuis l'agitation qui avait éclaté dans la capitale à l'époque des troubles de Pavie : on ne pouvait guère espérer de tranquillité sous le feu du canon autrichien, aussi long-temps qu'une garnison ennemie se trouverait à portée de prêter la main à un soulèvement. Un petit équipage de siége, formé à Tortone, étant arrivé au milieu de juin, la tranchée avait été ouverte dans la nuit du 17 au 18; les batteries furent démasquées le 27, et leur feu prit une telle supériorité sur celui de la place, qu'au bout de quarante-huit heures, le gouverneur capitula : la garnison, forte d'environ 1,600 hommes, se rendit à discrétion; on trouva dans le fort 150 bouches à feu et 200 milliers de poudre. Cette conquête contribua à raffermir l'esprit flottant de la Lombardie.

Révolte de Lugo.

La division Augereau, sur le point de quitter Bologne pour retourner vers Mantoue, avait encore des insurrections à punir. Les mêmes hommes qui venaient de soulever les habitans de Pavie portèrent ceux de Lugo à la révolte. Cette petite ville, enclavée dans la légation de Ferrare, et cédée récemment par le Pape, appartenant à la Romagne, le clergé y avait conservé toute son influence; ses habitans, soulevés par une proclamation, avaient fait feu sur un détachement de 60 dragons, qu'au premier avis de leur insurrection, le général Augereau envoya



pour les faire rentrer dans l'obéissance. Ce premier acte hostile leur réussit : 5 dragons furent tués, le reste prit la fuite. Mais la joie des insurgés ne dura qu'un instant : attaqués du côté d'Imola et vers Arquata, par deux colonnes munies de quelques pièces de canon, ils prirent bientôt la fuite; on les poussa jusques dans la ville, sous les murs de laquelle le plus grand nombre fut taillé en pièces. Les républicains livrèrent la ville au pillage, et on ne fit aucun quartier aux habitans pris les armes à la main (1).

Bonaparte tourne ses efforts sur Mantoue.

Les provinces méridionales de l'Italie étant pacifiées, le port de Livourne occupé, le château de Milan rendu, tous les efforts de l'armée devaient naturellement se diriger contre Mantoue, dernier boulevard de la puissance autrichienne en Italie, dont la chute assurait les conquêtes de l'armée française. Rien ne s'opposait désormais au siége de cette place, car l'ar-

(1) Nous le répétons, ces exemples, quoique bien sévères, étaient indispensables et autorisés par le droit de la guerre. Le principe qui a décidé les gouvernemens à en user ainsi envers les habitans qui ne font pas partie de l'armée, affaiblit à la vérité les résistances nationales ; mais il a aussi ses avantages ; surtout celui de diminuer les maux de la guerre. On fait effectivement un mal pour en éviter un plus grand, car les exemples se bornent aux premières révoltes : lorsqu'elles continuent et deviennent générales, alors on est forcé à suspendre une rigueur, qui dégénérerait en barbarie, et la guerre se change en lutte nationale.

tillerie prise à Milan, au fort Urbin, à Ferrare, était suffisante pour le pousser avec vigueur.

D'un autre côté, l'armée de Beaulieu, retirée dans sa position de Roveredo, y élevait des retranchemens, et semblait moins disposée à reprendre l'offensive, qu'à se mettre à l'abri d'un ennemi dont elle venait d'éprouver la force. La difficulté de vivre dans ces vallées étroites, et le besoin de se refaire et de se réorganiser, décidèrent les Autrichiens à cantonner une partie de leurs troupes. La cavalerie fut portée jusqu'à Trente; le corps de bataille resta à Calliano; le général Henrici commandait une division d'infanterie à Roveredo, Colli une autre à Alla. Son avant-garde avait élevé, en avant d'Avio, des retranchemens dont la ligne s'étendait depuis le lac de Garda jusqu'à Belluno; 7 à 8 mille Tyroliens couvraient les crêtes des montagnes et les petites vallées aboutissant à celle de l'Adige.

Le général Masséna, opposé à Beaulieu, tenait, pour garder les débouchés du Tyrol, la position déjà mentionnée de la Corona et de Rivoli. Malgré les avantages qui semblaient en faire un poste inexpugnable, on jugea néanmoins convenable de ne pas souffrir l'établissement des avant-gardes ennemies à une si grande proximité: le général Joubert reçut ordre de faire attaquer leurs retranchemens, le 7 juillet, par la Bochetta di Campion; ce que les chefs de bataillon Mar-

chand et Recco exécutèrent avec un plein succès.

Négociations avec Venise.

Cependant les préparatifs du siége de Mantoue se poussaient avec toute la vivacité qu'on pouvait espérer de l'éloignement des moyens, et il devenait d'autant plus urgent de ne pas perdre une minute, que les rapports du ministre de France à Venise annonçaient l'arrivée prochaine à l'armée ennemie d'un corps considérable tiré de celle du Rhin.

Bonaparte ne se dissimulait point que le moyen le plus sûr de consolider sa position, ne fût d'entraîner le sénat de cette république dans la guerre contre l'Autriche, et il profita d'une députation qu'on venait de lui envoyer pour faire des ouvertures à cet effet. Après avoir demandé qu'on assurât le maintien de l'ordre en pourvoyant son armée des vivres nécessaires, il alla jusqu'à promettre l'évacuation du Véronais dans le cas où les Vénitiens s'engageraient à défendre le passage de l'Adige. On croit même qu'il leur laissa entrevoir des agrandissemens aux dépens du duc de Mantoue ou de l'Illyrie. Mais les députés Bataja et Erizzo, tout en rendant justice à l'élévation de ses vues, ne déterminèrent point leur gouvernement à se départir de l'inerte neutralité qu'il affectait. Le général en chef n'eut ainsi d'autre parti à prendre que d'accélérer autant que possible la chute de Mantoue.

Description de Mantoue.

La place est une des plus avantageusement si-

tuées pour la défense. Si l'importance d'une forteresse se mesurait à la durée de sa résistance, elle serait sans contredit mise au nombre des premières de l'Europe : mais une place doit avoir un autre but; elle doit être située sur les deux rives d'un fleuve pour en assurer le passage, ou dans une position stratégique avantageuse pour protéger des communications, former de grands dépôts, ou procurer enfin à une armée battue une retraite avantageuse et un bon camp sous ses murs. La première condition requise est de n'être pas dominée, la seconde est d'avoir des débouchés faciles, soit pour seconder les opérations offensives d'un corps obligé d'y chercher un asile, soit pour que l'ennemi ne puisse l'y bloquer qu'avec des forces considérables.

On sait que Mantoue ne remplit pas toutes ces conditions; sa situation au milieu d'un lac et d'un pays coupé de canaux, qui offre des obstacles pour un siége, en rend aussi le débouché très-difficile; on peut la bloquer avec peu de monde, en élevant quelques ouvrages sur les points accessibles. L'air pestilentiel qui y règne, joint à ces circonstances, en fera toujours un mauvais refuge pour une armée. Si elle acquit une grande célébrité dans cette campagne, la raison en fut plutôt dans l'état respectif des deux armées qui s'en disputaient la possession, que

dans la bonté réelle de la place. Sa position stratégique sur la courte ligne du Mincio, entre le lac de Garda et le Pô, en faisait le principal mérite : cet avantage n'eût pas beaucoup inquiété l'armée victorieuse, si elle avait eu des forces suffisantes pour laisser un corps d'observation et passer outre. La faiblesse numérique de l'armée française et la perte de tout son parc de siége qu'on ne remplaça pas, furent les seules causes de la longue défense de Mantoue.

Lorsque Beaulieu abandonna la place à son sort, elle ne se trouvait pas dans le meilleur état; la rapidité avec laquelle le théâtre de la guerre s'était rapproché de ses murs, n'avait pas été prévue, et les palissades, les revêtemens laissaient beaucoup à désirer; on verra, en examinant le plan, que le front du côté du lac, mal fortifié, n'avait pour ainsi dire d'autre défense que la difficulté d'aborder. Dans les grandes chaleurs le lac était très-bas, mais cela ne présentait qu'une difficulté de plus, parce qu'il devenait alors bourbeux et difficile à naviguer, sans être néanmoins guéable; les approches de l'autre côté étaient encombrées de jardins, d'arbres, même de petits pavillons fort utiles aux assiégeans. Un conseil de défense avait établi la distribution des forces nécessaires pour s'y maintenir long-temps, et, d'après les bases arrêtées,

Dispositions pour sa défense.

on y avait jeté une garnison de 13 mille hommes, dont 11 mille d'infanterie, quelques escadrons de troupes à cheval, 700 d'artilleurs, deux compagnies de mineurs et une de mariniers.

Le nombre des canons en batterie s'élevait à 180 grosses pièces de rempart, 76 mortiers ou obusiers, et 60 pièces légères : au total 316.

Tout fut approvisionné pour quatre mois, et la garnison comptait dans ses rangs les troupes les plus aguerries. Le gouverneur Canto d'Irlès, ancien officier-général, d'origine espagnole, jouissait d'une bonne réputation.

Le général Roselmini se chargea de défendre la citadelle avec sa division, forte de 3,500 combattans. On confia la porte et l'ouvrage à cornes de Pradella au brave Wukassowich, qui commandait 2,500 hommes. Le colonel Salis eut à défendre l'ouvrage à couronne du Thé. Le général Roccavina chargé de garder les retranchemens et le front de Migliaretto, avait 5 bataillons sous ses ordres. Enfin, le colonel Sturioni, avec 2,400 hommes, devait surveiller le front du lac et garder St.-Georges.

Les noms seuls de ces chefs indiquaient qu'on aurait affaire à des troupes d'élite, et que la conquête serait disputée.

Depuis le combat du 4 juin, où les postes extérieurs furent rejetés dans la place, et le retranchement de St.-Georges emporté, la division

Serrurier continuait à bloquer Mantoue et à élever quelques ouvrages de campagne sur toutes les issues par lesquelles la garnison aurait pu déboucher. Le parc de siége commençait à arriver; mais son grand éloignement et le manque de moyens de transports, ralentirent la marche des convois, au point que tout le mois de juin se passa sans événemeus.

Premières attaques.

Les Autrichiens firent plus tard quelques sorties dans l'espoir de troubler les travaux. Le 6 juillet, le général Wukassowich en exécuta une avec assez de succès. Le 16, ce général renouvelle ses tentatives; il sort avec 3 mille hommes par la porte de Pradella, tandis que 1,500 hommes débouchent par celle de Cérèse. Les postes avancés sont d'abord reployés suivant l'usage; les Autrichiens arrivent jusqu'à portée du pistolet des batteries; le 5e bataillon de grenadiers les reçoit avec valeur; les généraux Fiorella et Dallemagne font marcher leurs troupes et attaquent à leur tour les assiégés, qui, après deux heures de combat, se voient forcés à rentrer dans la place. Cette affaire fut vive, et la perte des deux partis balancée. Quelques jours après, le gouverneur reçut un message de Wurmser, annonçant son arrivée à l'armée du Tyrol et lui promettant un prompt secours.

Les Français de leur côté ne restaient pas oisifs. A cette époque, les travaux commencè-

rent à prendre plus d'activité sur les hauteurs de Zipata ou de Pompenazo, à celle de Belfiore, ainsi qu'à Montata, du côté de la citadelle.

Le 17, le général en chef voulut essayer un coup d'audace, dont la réussite lui eût valu la prise de la place, et qui échouant ne compromettait rien. Il ordonna à 800 grenadiers de s'embarquer, à dessein de surprendre la porte Catena, et de donner ainsi le moyen d'introduire les colonnes qui devaient se tenir prêtes à pénétrer dans la ville et à l'enlever de vive force; mais les eaux du lac se trouvant trop basses, il fallut renoncer à ce projet.

Ouverture de la tranchée.

Le 18 juillet, tous les préparatifs étant achevés, l'on somma de nouveau le gouverneur avant d'ouvrir la tranchée. La garnison avait conservé jusqu'alors un petit camp retranché à Migliaretto, sous la protection des ouvrages. Le général Serrurier le fit emporter à huit heures du soir. Murat, avec 2 mille hommes, l'attaqua par la droite; le général Dallemagne, à la tête d'une autre colonne, escalada la gauche. Le chef de bataillon Andréossi, avec 5 chaloupes canonnières armées par ses soins, manœuvra de manière à attirer sur lui le feu des remparts, et protégea cette entreprise. Ces dispositions eurent un plein succès; le général Roccavina fut contraint à rentrer dans les ouvrages de l'enceinte; on le suivit jusque sur le chemin couvert, où quelques

braves s'élancèrent même pour enlever les palissades; mais les Autrichiens ayant été renforcés, ces tentatives devinrent inutiles.

Pendant ce combat, le général Chasseloup faisait ouvrir la tranchée à cent toises de l'enceinte, sous la mitraille de l'ennemi. Au même instant, les batteries de Pradella, de St.-Georges et de la Favorite, commencèrent à jouer contre la place. Les deux premières étaient composées de six mortiers et de six pièces de gros calibre, qu'on tirait à boulets rouges; la dernière était de huit pièces et rompait la communication de la ville avec la citadelle. Le feu de ces batteries fut si bien dirigé, qu'elles répandirent la consternation dans la ville. En moins d'un quart d'heure, les incendies se manifestèrent en plusieurs endroits. Au point du jour, la parallèle ne se trouvant tracée qu'imparfaitement, la garnison réunit une partie de ses forces et chercha à déboucher sous la protection du feu des remparts. La bonne contenance des troupes françaises rendit tous ses efforts inutiles; les soldats, abrités par des ravins et des digues, profitant avec intelligence de tous les avantages du terrain pour se mettre à couvert de la mitraille, attendirent l'ennemi sans tirer, et cette fermeté seule lui en imposa assez pour le déterminer à rentrer dans ses murs.

On employa les jours suivans à perfection-

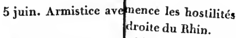
TABLEAU CO ES ARMÉES

ITAL GNE.

11/15 avril. Bataille d estent en cantonne-
Dego. ction absolue, par
22 Affaire de Mo u mois de décembre
28 Armistice du

---

7 mai. Passage du Pô
10 Affaire de Lod le mois de mai.
15 Entrée de Bon
25 Révolte de la t 30 mille hommes
31 Passage du M



5 juin. Armistice ave mence les hostilités
droite du Rhin.
19 Expédition su nkirchen.



ner et augmenter les travaux. Le feu fut surtout très-vif d'une batterie élevée entre St.-Georges et la citadelle, à dessein de détruire les écluses pratiquées dans la digue, ce qui eût mis à sec le terrain situé entre le Payolo et la ville, depuis la porte Pradella jusqu'à la porte Cérèse; mais la solidité de la maçonnerie et le grand éloignement, déjouèrent ces tentatives.

L'artillerie et le génie rivalisaient de zèle, aucun obstacle ne les effrayait : on plaça des nouvelles batteries sur la rive gauche du Mincio pour battre en écharpe le Migliaretto. Le 21, un bout de parallèle fut poussé à cinquante toises du chemin couvert des ouvrages avancés.

La place était vigoureusement pressée, et tout annonçait que sous peu de jours, elle succomberait, lorsque des événemens importans vinrent contrarier le siége et augmenter les trophées de l'armée d'Italie. Avant d'en rendre compte, je crois devoir rapprocher ici, dans un même tableau, ceux qui les ont précédés et ceux qui à la même époque se passaient en Allemagne. Ces rapprochemens ont paru nécessaires pour aider le lecteur à saisir l'ensemble des opérations. (*Voyez le Tableau ci-contre.*)

Afin de conserver l'ordre chronologique, autant que cela peut se faire pour des événemens si compliqués et si intimement liés entre eux, nous consacrerons les chapitres suivans au récit

de ce qui se passait en Allemagne; puis nous reviendrons ensuite aux opérations qui forcèrent l'armée française à lever momentanément le siége de Mantoue, et aux victoires qui la maintinrent en possession de l'Italie.

CHAPITRE LVIII.

Opérations en Allemagne. — Dispositions générales. — Rupture de l'armistice. — L'armée de Sambre-et-Meuse remporte une victoire à Altenkirchen, et s'avance sur la Lahn. — L'Archiduc y porte le gros de ses forces et la repousse. — Affaire de Wetzlar.

Projet tardif des Autrichiens sur Trèves.

Le conseil aulique, satisfait d'avoir prouvé par la disgrâce de Clairfayt qu'il considérait l'armistice comme peu favorable à ses intérêts, ne se pressa point d'y remédier par un prompt retour à l'offensive. Toujours lent dans ses opérations, il ne résolut que fort tard d'envahir le pays de Trèves; faute grave qui donna aux armées républicaines délabrées et découragées le temps de se refaire, et de reprendre confiance. Enfin la nécessité d'opérer une diversion utile en faveur de Beaulieu, arrachant le conseil à sa léthargie, il ordonna de dénoncer la rupture de l'armistice pour reprendre les hostilités le 1er juin, et franchir le plutôt possible la Moselle et la Sarre.

Ce projet, quoiqu'il ne réunît pas tous les suffrages, était bon; du moins quant à la direc-

tion choisie pour y concentrer les efforts. L'archiduc Charles, qui dès-lors en a fait la critique sévère, paraît toutefois s'en être exagéré les difficultés. Les Autrichiens forts de 180 mille hommes pouvaient bien en effet prendre l'offensive, malgré le voisinage de quelques forteresses, et sans être obligés de laisser des armées d'observation devant chaque petite place. S'ils gagnaient la première bataille, leurs adversaires, déja inférieurs, se seraient vus contraints à jeter des garnisons partout, même dans les places que l'on n'eût pas songé à inquiéter. Ainsi battue et affaiblie par de nombreux détachemens, l'armée française pouvait être mise hors d'état de tenir la campagne, et poussée vivement. Deux ou trois corps d'observation de 10 mille hommes chacun, suffisant pour surveiller plusieurs forteresses à la fois, après que les coups décisifs eussent déjà été frappés; tout le reste de l'armée impériale eût été disponible pour les opérations offensives contre les forces actives de l'ennemi. La réussite du plan dépendait donc d'un premier succès remporté entre la Moselle et la Sarre, sur les armées de Jourdan et de Moreau. Or, la position centrale des Autrichiens les mettant à même d'employer alternativement 100 mille hommes contre chacune de ces armées, ce succès ne paraissait point douteux. Au reste, on fait la guerre pour courir des chances, et les Autrichiens en

avaient d'assez favorables pour risquer une bataille à Kirchberg, Trarbach et Hombourg, tenant derrière eux des points d'appui tels que Mayence et Manheim.

Tout porte ainsi à croire que rien n'eût empêché d'en faire la tentative pendant l'hiver qui ne fut pas excessivement rude, ou du moins au mois de mars ou d'avril, à l'instant même où les opérations commençaient en Italie. L'ouverture de cette campagne fut signalée, au contraire, par un événement des plus singuliers : on y vit le corps accessoire de Beaulieu, qui ne comptait pas au-delà de 50 mille hommes, prendre l'offensive contre une frontière ennemie hérissée de difficultés; tandis que l'armée principale de 180 mille combattans, se trouvait encore, deux mois après, paisible dans ses cantonnemens. L'on n'a pu pénétrer, jusqu'à ce moment, le mystère d'une inaction si funeste; mais il est certain qu'aucun raisonnement militaire ne saurait la justifier.

Le départ de Wurmser les force à la défensive.

Les événemens ne tardèrent pas à prouver au cabinet de Vienne, l'incohérence de ses combinaisons et tout le prix du temps qu'il avait perdu. L'armistice dénoncé était sur le point d'expirer avec le mois de mai, et les armées des deux partis s'apprêtaient enfin à prendre l'initiative, lorsqu'un courrier apporta au général Wurmser l'ordre de faire partir un corps d'élite de 25 mille

hommes de l'armée du Haut-Rhin, pour couvrir le Tyrol et sauver Mantoue. Ce corps se mit en marche sur-le-champ. Le maréchal, désigné pour remplacer Beaulieu, conserva néanmoins le commandement de son armée jusqu'à l'arrivée des troupes à leur destination; il devait à son départ remettre le reste de son corps au général Latour, qui passerait alors sous les ordres de l'archiduc Charles. Ce contre-temps détermina les Autrichiens à renoncer à leur marche sur la Moselle, et à rester sur la défensive : les Français, plus entreprenans, les prévinrent bientôt.

Chance des deux partis.

Avant de donner un précis des opérations, il importe de jeter un coup-d'œil sur les positions des deux partis : le tableau ci-joint en donnera une idée, quoiqu'il soit du 31 mai, avant le départ des troupes de Wurmser.

On voit, d'après ce tableau, que les armées impériales eussent été depuis long-temps en mesure d'ouvrir la campagne : elles comptaient comme les Français environ 134 mille fantassins; mais elles avaient 43 mille hommes d'une superbe cavalerie, et ceux-ci n'en avaient pas 18 mille, encore assez mal équipés.

Si l'armée impériale prenait l'offensive et qu'elle gagnât une bataille, il fallait compter que 30 mille hommes d'infanterie et 2 mille chevaux se jetteraient dans les places; il ne serait donc

RMÉES SUR LE RHIN
E 1796.

ÉE DE WURMSER.

	Infant	Caval.
ntre Huningue et Sasbach. . .	7,500	2,800
rs Lahr	2,500	1,600
urg, Dierdorf	7,200	2,300
	17,900	6,000

. . . 71,400, infanterie.
21,300, cavalerie. } 92,700





resté aux Français, que 120 mille hommes, dont 16 mille de cavalerie.

Les Autrichiens, en laissant 30 mille fantassins et 10 mille chevaux en observation des forteresses, auraient conservé en campagne 135 mille hommes, dont 33 mille de cavalerie; supériorité immense quand elle est encore appuyée par une première victoire.

Après le départ du maréchal Wurmser, il resta sur le Rhin environ 150 mille combattans, dont 70 mille formaient l'armée du Haut-Rhin et 80 mille celle du Bas-Rhin, y compris les troupes d'empire, ainsi que les divisions de Mercantin et de Neu qui couvraient Mayence. Le commandement demeura partagé, jusqu'au 18 juin, entre les deux généraux en chef. Le gros de l'armée du prince campait en avant de Mayence, à Baumholder et sur la Nahe; son aile gauche aux ordres du duc de Wurtemberg, entre la Lahn et la Sieg. Le général Jourdan gardant le Hundsruck, et la rive gauche de la Nahe, observait l'Archiduc, avec les divisions Marceau, Poncet, Bernadotte, Championnet et la petite réserve de cavalerie du général Bonnaud : la division Grenier et une brigade aux ordres du général Bonnard formaient le centre vers Cologne : enfin, le général Kléber, commandant l'aile gauche, était à Dusseldorf, opposé au duc de Wurtemberg, avec les divisions Lefebvre et Collaud. Le camp retranché

avait été mis dans un état respectable, ainsi que la tête de pont. On redoubla également de travaux à l'île de Nieuwied : enfin pour assurer la défensive du corps du Hundsruck, on construisit des têtes de pont sur la Moselle à Trarbach, Mulheim, Treis et Alken.

Sur le Haut-Rhin, Wurmser campé en avant de Manheim, dans les positions retranchées de la Rehbach et du Speyerbach, était opposé au général Moreau. La gauche des Autrichiens s'étendait en cordon jusqu'à Bâle, pour observer la droite de leurs adversaires aux ordres de Férino.

Ainsi le tableau des forces actives, après le départ des troupes pour l'Italie, présente encore les deux partis à peu près égaux en nombre. Si les Français avaient alors 20 mille hommes d'infanterie de plus, les Autrichiens rachetaient bien ce désavantage par une supériorité équivalente en cavalerie; ce qui, pour la guerre d'invasion dans un pays ouvert, et même pour une guerre défensive, ne laisse pas de procurer de grands avantages. Il est surtout à remarquer qu'une forte supériorité en bonne cavalerie est d'une grande importance pour couvrir des retraites momentanées et pour cacher à l'ennemi une partie faible, puisque les troupes à cheval, soit en marche, soit déployées, offrent une étendue qui trompe sur la véritable force et en impose

toujours. Six mille chevaux à une certaine distance présentent une masse égale à 20 mille fantassins. Indépendamment de cette considération, la supériorité de cette arme donne aux arrière-gardes les moyens de tenir ferme sans crainte, et d'assurer le bon ordre des retraites que l'ennemi ne saurait entamer. Les opérations de cette campagne l'ont prouvé, et les corps de Wartensleben et de Latour, laissés en observation devant des forces supérieures, ne se sont sauvés que par le déploiement de leurs nombreux escadrons.

La ligne d'opérations offensive des deux partis offrait des chances presque balancées, et s'il existait quelque avantage, nous n'hésiterions pas à le mettre du côté des Autrichiens. Ils avaient deux places à cheval sur le Rhin, qui leur procuraient le moyen de déboucher avec autant d'aisance que de sûreté sur les deux rives de ce fleuve. Les Français ne possédaient qu'une tête de pont à Dusseldorf, et la place n'était pas même couverte sur la rive gauche; d'ailleurs l'éloignement de ce poste, situé à l'extrémité de la ligne, le rendait bien moins favorable que les points centraux de Mayence et de Manheim. L'armée de Moreau sur le Haut-Rhin, n'ayant point de débouché sur la rive droite de ce fleuve, se trouvait paralysée pendant quelque temps, dès que

le théâtre de la guerre se portait sur cette rive.

Les Français semblaient, au contraire, avoir une espèce de supériorité dans leurs opérations défensives, en ce qu'ils possédaient des places de seconde ligne; tandis que celles des Autrichiens étaient toutes sur le Rhin en première ligne à l'exception néanmoins d'Ingolstadt, qui leur fut remise plus tard, et de Wurtzbourg qui n'est guère tenable : ainsi l'armée impériale, au premier mouvement rétrograde, se trouvait dépourvue d'une base solide pour ses opérations, et de tout abri pour ses dépôts. Mais cet avantage des Français n'était peut-être pas si réel qu'on le pense, parce qu'ils avaient trop de forteresses à garder en proportion de leurs forces.

C'est en effet une grande question à résoudre, si, dans le système de guerre actuel, une multitude de places fortes n'est pas plus nuisible qu'utile : je crois qu'on peut hardiment prononcer l'affirmative. Un grand nombre de places secondaires ruine l'état et l'armée. Il faut peu de forteresses : il ne les faut ni trop petites ni trop grandes; trop petites, elles n'ont pas de capacité pour renfermer les approvisionnemens des armées actives, et sont aisément incendiées au moindre bombardement; trop grandes, elles nécessitent des garnisons nombreuses, et la population est plutôt réduite par la famine. Les

places doivent se trouver autant que possible, à cheval sur les fleuves ou sur les grandes communications, et être bien munies de tout.

Ces vérités, démontrées depuis peu d'une manière victorieuse, s'appliquaient particulièrement à la campagne de 1796; car si les Autrichiens avaient pris l'offensive et gagné une seule bataille sur la Sarre ou sur la Moselle, les armées françaises eussent été forcées de se dissoudre pour fournir des garnisons, puisque toutes les places ne renfermaient que des dépôts. Il n'en était pas de même dès que les armées impériales se bornaient à la défensive, entre le Rhin, le Meyn et le Necker; alors les chances devenaient à peu près égales, et l'avantage de quelques forts de plus, se trouvait amplement compensé par la position centrale de Mayence, de Manheim et de Philipsbourg.

Cependant, une circonstance d'une autre nature mettait un poids bien plus grand dans la balance en faveur des Autrichiens : c'était la réunion de toutes leurs forces entre les mains de l'Archiduc; tandis que les généraux français, au contraire, commandaient deux armées qui devaient rester divisées, ou qui, ayant peut-être un but commun, y marchaient séparément et donnaient par là sujet au conflit des opinions militaires, à la mésintelligence des généraux, au

défaut d'unité et d'ensemble dans les mouvemens. Au demeurant, quelle que fût la différence dans la ligne d'opérations des deux partis, il est certain que de part et d'autre, on commit plus d'une faute dans la manière dont on manœuvra, et pour s'en assurer, il est temps de passer à la relation des événemens.

Instructions du directoire aux généraux.

Dès le commencement d'avril, le directoire avait adressé aux généraux Jourdan et Moreau un précis de ses vues sur la campagne prête à s'ouvrir. La lettre adressée à Moreau, surtout, était remarquable par la nature des principes de guerre qu'elle développait (1). Carnot, toujours fidèle à son système, recommandait de ne point attaquer le centre des lignes ennemies : maxime très-sage pour les combats sur une ligne serrée; mais qui, en stratégie et sur une ligne immense et morcelée, ne l'était point. Guidé par une théorie plus éclairée, il recommandait de n'attaquer qu'une aile à la fois; manœuvre à laquelle on attribuait, avec raison, les plus beaux faits d'armes. Cependant par une bizarrerie inconcevable, il appliqua un système tout opposé dans les grandes combinaisons du plan d'opération, en ordonnant plus tard, le double mouvement sur les extrémités de la ligne ennemie, qui causa tous les revers de la campagne.

(1) Pièces justificatives, n° 12.

D'après le plan arrêté, l'armée de Sambre-et-Meuse, laissant sa droite dans le Hundsruck, devait s'avancer d'abord par Dusseldorf, pour attirer sur elle l'attention principale de l'ennemi, et faciliter à l'armée de Moreau le passage du Rhin : opération qui, faute d'un débouché, paraissait hasardeuse devant une armée égale en nombre et supérieure de beaucoup en cavalerie. Ce mouvement des Français par Dusseldorf, avait encore pour objet de forcer l'archiduc Charles à quitter la rive gauche du Rhin en menaçant ses communications; mais il était peu probable qu'il atteignît ce but, puisqu'il ne devait s'exécuter qu'avec 40 mille hommes, force insuffisante pour culbuter, comme on le prétendait, une armée de 150 mille combattans.

Les deux généraux en chef, réunis à Trèves le 7 mai, firent sentir les inconvéniens de ce projet et proposèrent de sages modifications; au reste, son exécution fut long-temps retardée faute de vivres; l'armée de Sambre-et-Meuse surtout, cantonnée largement dans un pays épuisé, n'avait pas le moindre magasin, et les places mêmes n'étaient pas mieux approvisionnées en vivres qu'en munitions.

Les généraux réunis à Trèves, combattent ses projets.

Malgré les 1,500 millions en numéraire, demandés par Dubois-Crancé au Corps législatif, et les 2 milliards de mandats territoriaux récem-

ment émis, tout manquait dans cette administration inepte ou concussionnaire. Ce fut peut-être un bonheur dans ces circonstances, puisque le plan aurait probablement échoué, si on l'eût entrepris avant le départ de Wurmser et de ses 30 mille hommes pour l'Italie.

Jourdan ouvre la campagne.

Lorsque le moment d'agir fut enfin marqué par la dénonciation que les Autrichiens firent de l'armistice, le général Jourdan se mit en devoir de prendre l'initiative. A cet effet, il ordonna à Kléber d'attaquer le corps du prince de Wurtemberg et de le pousser avec toute la vigueur possible sur la Lahn; les Français espéraient d'autant mieux réussir dans cette entreprise, que les Autrichiens, après avoir pris la résolution de rester sur la défensive, commirent la faute de laisser des forces immenses, paralysées pour ainsi dire entre Mayence et Kreutznach. Dès qu'il était décidé qu'on n'entreprendrait rien sur la rive gauche du Rhin, l'Archiduc devait sentir que 60 mille hommes en avant de Mayence, n'y étaient pas plus utiles que 20 mille; et qu'en laissant une division pour couvrir le camp retranché, il pouvait rassembler ses forces vers la Lahn, et attendre Jourdan, certain de tomber sur ses colonnes avec toutes chances de succès. Le prince persista, au contraire, à tenir ses masses sur la Nahe, et le duc de Wurtemberg à

40 lieues de tout soutien, en face du seul débouché que les Français eussent pour pénétrer en Allemagne; il était aisé de prévoir qu'ils ne tarderaient pas à profiter de cet état des choses.

Kléber s'avance sur la Sieg.

Conformément à ses instructions, le général Kléber se mit en mouvement aussitôt que les dix jours d'avertissement furent expirés; le 30 mai au soir, il passa la Wupper et prit position entre Pfortz et le château de Bensberg; son avant-garde aux ordres du général Lefebvre se porta vers les montagnes.

Le corps du duc de Wurtemberg était morcelé comme tous cordons d'observation; il avait détaché le général Finck avec 6 mille hommes du côté de Neuwied; les généraux Kienmayer et Gottesheim, commandaient de petites avant-gardes sur la Sieg; le gros du corps campait à Kroppach et Altenkirchen; le duc en détacha encore une division à Treissendorf pour échelonner ou soutenir ses avant-gardes.

Le 1er juin, Kléber prit position sur la gauche de l'Agger; le général Lefebvre culbuta l'avant-garde autrichienne, commandée par Kienmayer, et s'empara du pont de Siegburg. En même temps Collaud, avec la colonne de droite, passa la Sieg vers Meindorf, tourna ainsi le flanc gauche du corps campé vers Treissendorf et le força à se rejeter sur Ukerath, où le détache-

ment du prince de Wurtemberg se rallia à lui. Les Autrichiens se replièrent alors sur le gros du corps d'armée, qui occupait les positions avantageuses de Kroppach et d'Altenkirchen. (*Pl. V.*)

Kléber, sur ces entrefaites, avait ordonné des manœuvres pour tourner la position d'Ukerath, croyant que l'ennemi y tiendrait : les colonnes débouchèrent à point nommé après une marche pénible, mais elles ne rencontrèrent que des éclaireurs de cavalerie qui se retirèrent à leur approche. Le corps d'armée se mit en marche le 3 juin, et poussa une reconnaissance jusque sur la position des Autrichiens, le gros campa à Jungrath : les dispositions furent prises pour attaquer l'ennemi le 4 au matin.

Combat d'Altenkirchen.

La position du duc de Wurtemberg, quoique assez forte en elle-même, était beaucoup trop étendue pour son petit corps; outre le détachement qu'il se vit obligé de faire vers Neuwied, pour observer ce débouché, il avait des avant-gardes et des flanqueurs; son corps de bataille même se trouvait morcelé, deux bataillons, quatre escadrons défendaient les hauteurs derrière Altenkirchen, deux mille hommes gardaient le débouché de cette ville, occupée par des Croates et des chasseurs; un bataillon gardait Almersbach, enfin 5 bataillons, 12 escadrons

qui devaient former une espèce de réserve, se trouvèrent engagés eux-mêmes en première ligne.

Les troupes françaises partirent du camp de Jungrath sur quatre colonnes, la première à gauche aux ordres du général Soult, dut se diriger par Sachsen ou Hilgerod sur Kropach; celle du centre, conduite par le général Lefebvre, se porta par la chaussée contre Altenkirchen, la troisième, à droite, marcha par Mehrem, sur Almersbach; la division Collaud suivait en réserve derrière le centre. Le général Ney, avec un corps volant, tourna la gauche des Autrichiens, passa la Wiedbach et se jeta sur leurs communications. Il fut plusieurs fois entouré par les troupes légères, mais il les repoussa et s'empara de Dierdorf.

La principale colonne franchit les passages des montagnes de Weyerbusch, que les Autrichiens n'avaient pas occupés, et parvint ainsi sans obstacle devant leur position. La division Lefebvre se forma au pied des hauteurs d'Altenkirchen, soutenue par la division Collaud. Le général Kléber qui se trouvait sur ce point, donna le signal d'attaque, et fit avancer toute son artillerie pour répondre à celle de l'ennemi, pendant que la troisième colonne s'emparait des villages de Schoneberg et d'Almersbach, et se

portait, en suivant les hauteurs, contre l'aîle gauche des Autrichiens formée du régiment de Jordis. Un combat assez vif, mais inégal, s'engagea; la cavalerie du général Lefebvre, conduite par l'intrépide Richepanse, traversant le ravin devant Altenkirchen, culbuta quelques escadrons autrichiens sur les bataillons de Jordis; cette infanterie déjà menacée à gauche voulut se retirer, mais la tête de la colonne fut bientôt gagnée de vitesse, chargée et forcée à mettre bas les armes. Le général Soult s'était avancé en même temps sur Kropach, comme il en avait l'ordre; bien qu'il n'eut aucun engagement sérieux, son mouvement contint la réserve que le duc de Wurtemberg avait établie sur ce point, et qui, se trouvant menacée elle-même, ne put prendre aucune part au combat. Les Autrichiens rassemblèrent alors leurs troupes vers Höchstebach et se retirèrent dans la nuit jusqu'à Freilingen, en abandonnant 1,500 prisonniers, 12 pièces de canon et 4 drapeaux.

Les Autrichiens se rallient derrière la Lahn.

Le duc de Wurtemberg voulut se retirer de Freilingen sur Montabauer, et envoya l'ordre au général Finck, qui se trouvait près de Neuwied, de se réunir à lui sur ce point, dans la crainte de se trouver coupé par l'ennemi; mais à son arrivée à Molzberg le 6 juin, le duc apprit que Montabauer était déjà occupé par le général Ney,

et que le reste de la division Collaud débouchait vers Walmerode; alors il se décida à se retirer promptement près de Limbourg, derrière la Lahn, sans attendre le général Finck, qui avait pris heureusement la même direction. De son côté, Kléber poursuivit les Autrichiens sur cette rivière, et dès que ses troupes eurent occupé Neuwied, le général Grenier passa le Rhin avec sa division, pour se joindre à lui.

L'Archiduc quitte la Nahe et marche sur Wetzlar.

La nouvelle de ces événemens, produisit l'effet qu'on s'en était promis. L'Archiduc, au premier avis du combat de Siegberg, avait détaché 6 bataillons pour renforcer le corps de Wurtemberg, mais sitôt qu'il fut instruit de l'affaire d'Altenkirchen, il fit partir le général Werneck avec 11 bataillons et 22 escadrons pour Hombourg, attira à lui la division Hotze de l'armée de Wurmser, laissa ensuite le général Mercantin et 20 mille hommes, sur la rive gauche pour couvrir Mayence, puis se dirigea, le 6 juin, avec le reste de son armée sur la Lahn. Il passa le Rhin le 10, et n'arriva que le 14 entre Wetzlar et Limbourg; la totalité des forces qu'il amenait était de 32 bataillons et 80 escadrons. Peut-être l'Archiduc aurait-il mieux fait de laisser courir Kléber, et d'attaquer Jourdan sur la Nahe, avec toutes ses forces réunies, en profitant des avantages que Mayence lui donnait pour une telle

opération (1). Il est vrai que la conduite du prince dans cette circonstance délicate, peut être justifiée par l'ordre que le conseil aulique lui envoya de rester sur la défensive; mais puisqu'il se décidait malgré cet ordre, à attaquer Jourdan à Wetzlar, il semble qu'il y avait plus de chances avantageuses à le faire à Simmern, où l'on avait des forces déjà rassemblées et une position stratégique qui eût empêché les Français de porter le théâtre de la guerre sur la rive droite du Rhin.

Jourdan passe le Rhin à Neuwied et marche aussi sur la Lahn.

Dès que Jourdan apprit le départ de son adversaire, il fit suivre l'arrière-garde ennemie par un corps léger et se mit en marche par la gauche, pour aller passer le Rhin à Neuwied, afin de soutenir Kléber. Le général Marceau resta avec 20 mille hommes en face du camp de Mercantin, devant Mayence.

L'armée de Jourdan était venue prendre position derrière la Lahn sur une seule ligne sans réserve; Bonnard bloquait Ehrenbreitstein, Bernadotte s'appuyait au Rhin entre Lahnstein et Nassau, Championnet campait entre Nassau et

---

(1) Nous avons dit plus haut que l'Archiduc avait eu tort de rester sous Mayence, et nous présentons ici cette position comme favorable : mais il faut remarquer que c'était dans le cas d'une défensive absolue que ce reproche pouvait être adressé au Prince; les avantages que Mayence offrait, étaient relatifs à des opérations offensives au-delà du Rhin.

Dietz. Ces deux divisions devaient protéger l'investissement d'Ehrenbreitstein (1). La division Grenier s'étendait vers Els, Collaud sur les hauteurs de Limbourg, enfin Lefebvre formait un flanc derrière le ravin de Diefenbach. Cette aile gauche était couverte par la brigade Soult, campée près d'Herborn, ses flanqueurs s'étendaient jusqu'à Giessen.

Jourdan se proposait de forcer le passage de la rivière, aux environs de Limbourg, et d'attaquer vigoureusement Wartensleben; mais au lieu de le faire dès le 15, il remit l'affaire au 17, pour attendre que la division Lefebvre pût occuper Wetzlar, afin de couvrir la gauche contre les colonnes ennemies qui semblaient cheminer vers cette direction. Ce retard donna à l'ennemi le temps de le prévenir. Projets des deux partis.

L'Archiduc résolut en effet de l'attaquer de son côté et de diriger son effort principal sur la gauche pour l'accabler. Ce projet étoit sage, le plus petit succès sur cette aîle menaçait effectivement l'armée française; mais ce prince commit une faute en laissant 30 mille hommes disper-

(1) Jourdan laissa à plusieurs reprises 7 à 8 mille hommes pour bloquer Ehrenbreitstein, forteresse inaccessible, perchée sur des rocs, et qui n'avait pas plus de 2,500 hommes de garnison. Il eût suffi d'y laisser un détachement égal à la garnison, car le gouverneur d'une place, ne peut jamais sortir avec plus de la moitié de ses troupes.



sés sur la basse Lahn. En effet Wartensleben avait 6 bataillons et 28 escadrons vers Nauheim, et 21 bataillons et 31 escadrons aux ordres de Staader étaient éparpillés depuis Wilmar jusqu'au Rhin, pour garder des rives escarpées presque inabordables et un point stratégique, où il aurait fallu même attirer les Français au lieu de leur en défendre l'accès avec tant de monde. Les corps destinés à l'attaque contre la gauche, étaient : 1° celui du général Hotze de 6,500 hommes, campé sur les hauteurs de Weilmunster, ses avant-postes près de Weilbourg; 2° celui du général Kray, de 10 mille hommes sur les hauteurs de Braunsfels, ses avant-postes sur la Lahn près du pont de Leun; 3° la réserve et les grenadiers, commandés par le général Werneck, placés derrière Wetzlar; 4° la division saxonne campée à Gros Rechtenbach; 5° enfin le général Gottesheim, avec 2 mille hommes de troupes légères, devait partir de Giessen, pour inquiéter les flancs de l'armée française. Nous allons voir qu'un faible incident dérangea toute l'exécution de ce projet.

Combat de Wetzlar.

Le 15 juillet, la réserve autrichienne passa la Lahn à Wetzlar, et fut camper sur les hauteurs au-delà de cette rivière : l'attaque générale ne devait avoir lieu que le lendemain; mais la division Lefebvre marchant comme on sait pour occuper cette ville, ne tarda pas à engager le combat.

Ce général ignorant sans doute à quelle force il avait affaire, et instruit que les troupes légères de l'ennemi poussaient déjà de Werdorf sur Herborn, divisa ses forces : quelques bataillons furent portés à Oberbihl, d'autres détachemens gardèrent les défilés de Leun, le reste de la division marcha sur Werdorf. La brigade de droite emporta l'abbaye d'Altenbourg après trois assauts que les grenadiers de Werneck avaient d'abord repoussés ; la gauche parvint aussi à s'emparer des hauteurs de la chapelle de Dalheim. Les Autrichiens trop disséminés se retirèrent en partie derrière la Dyle, en partie sur Wetzlar. Il était alors quatre heures après midi ; l'Archiduc, inquiété de la durée de cette canonnade, accourut à Wetzlar, et ordonna aux Saxons de traverser la ville pour aller soutenir Werneck, auquel il prescrivit de s'emparer des hauteurs et du bois d'Altstetten. Cette position attaquée de front, par les grenadiers autrichiens, tandis que les cuirassiers de Karacksay en tournaient les flancs, fut bientôt enlevée.

Dans ces entrefaites, la division saxonne sous les ordres du lieutenant-général de Lindt avait aussi passé la Lahn et s'était formée en avant de Wetzlar. Les Français ayant été repoussés des hauteurs et du bois d'Altstetten, se formèrent un peu en arrière sur celles de Berghausen, d'où ils furent bientôt chassés par la cavalerie saxonne

aux ordres du général Zeschwitz. Ce succès mit fin au combat sur la droite de Werneck, mais à sa gauche, les Français s'étant maintenus dans le village d'Altenbourg, on fit avancer 2 bataillons saxons qui l'emportèrent. Le général Lefebvre se retira alors à la faveur de la nuit, derrière le ravin de Tieffenbach.

On voit, par la relation de cette affaire partielle, que dans le fond, elle était insignifiante. L'Archiduc, qui pouvait être déjà le 12 juin avec des forces supérieures à Limbourg, attendit trop pour attaquer, et donna ainsi à l'ennemi le temps de renverser ses projets.

Le 16, le corps de Werneck marcha sur Greifenstein, et s'y lia avec la colonne de Kray, qui passa à Leun; Hotze vint appuyer sa droite à Mehremberg. Le même jour, l'armée française était entièrement en retraite, et Wartensleben, avec l'aile gauche, s'avança sans obstacle par Limbourg sur Hadamar.

Les Français se décident à la retraite.

Jourdan était dans une position fâcheuse, comme toute armée qui se trouve en bataille perpendiculairement à un grand fleuve, lorsque l'ennemi prenant l'initiative vient se placer en masse sur l'extrémité opposée à ses rives. On risque, en pareil cas, de laisser accabler une de ses ailes, ou d'être culbuté dans la rivière si l'on exécute un changement de front parallèle à son cours. Il ne se présente que deux partis

pour se tirer d'embarras : le premier est d'assaillir soi-même l'ennemi avec toutes ses forces, l'autre de se retirer. Recevoir une bataille défensive dans une situation semblable, serait donner trop au hasard : l'on ne pourrait justifier une telle résolution que dans le cas où l'on possèderait, sur plusieurs points, des têtes de ponts ou un camp retranché qui facilitassent les moyens de repasser le fleuve en présence de l'ennemi. Jourdan trouvait bien en partie ces avantages dans Dusseldorf, mais cette place était si loin de la Lahn, qu'en voulant changer de front pour porter la droite vers Limbourg et Tukingen, la gauche vers Dernbach, l'armée française se fût exposée à être coupée de sa communication par l'Archiduc, dont les forces rassemblées à Mengerskirchen, n'auraient eu qu'à se prolonger sur la droite par Urdorf, pour rejeter Jourdan sur le pont de Neuwied qui n'était point à l'abri.

Le général français ne pouvait éviter ce danger qu'en risquant une bataille offensive et en dirigeant toutes ses forces dès le 15, sur Dernbach et Renderoth, mais il s'enleva même la possibilité d'une telle entreprise par la dispersion de ses forces et le grand éloignement de sa droite. D'ailleurs le but essentiel de sa marche sur la Lahn se trouvant rempli, puisqu'il y avait attiré le gros des forces autrichiennes, il jugea que le parti le plus sage était de se retirer, et il en

donna l'ordre aussitôt qu'il eut avis de la mauvaise issue du combat de Wetzlar. La droite se replia sur Montabauer, le centre sur Molzberg, la gauche sur Renderoth.

Par ces divers mouvemens, la brigade Soult, compromise vers Herborn, sans communication directe, pouvait être enlevée si elle ne se retirait promptement; l'adjudant-général Ney se mit lui-même à la tête d'une compagnie de hussards, traversa la cavalerie autrichienne en combattant sans cesse, et apporta au général Soult l'ordre et la direction de la retraite : ces deux généraux l'exécutèrent ensemble avec une grande bravoure et après plusieurs charges brillantes.

Jourdan repasse le Rhin.

Les deux jours suivans, l'armée impériale s'avança par Mengerskirchen sur Renderoth, Hotze à Neukirchen, Wartensleben sur Freylingen, Staader vers Montabauer. Alors Jourdan se décida à repasser sur la rive gauche du Rhin, par Neuwied, avec les trois divisions Championnet, Bernadotte et Grenier. La même scène qui avait occasionné la perte du pont au mois d'octobre précédent, faillit se renouveler avec la différence que cette fois ce furent les Autrichiens qui lancèrent des radeaux à dessein de le détruire; l'aile droite se vit ainsi forcée à séjourner sur la Saynbach pour donner le temps de le réparer. Les Impériaux firent mine de l'assaillir, mais se contentèrent de la canonner vivement. Le pont

rétabli, les divisions y défilèrent aussitôt. Bernadotte formant l'arrière-garde avec le 30e régiment et la cavalerie, en imposa à l'ennemi par sa bonne contenance : et l'armée, revenue sans perdre un homme dans l'île de Neuwied, leva le pont qui y conduit. Kléber se dirigea avec trois divisions sur Dusseldorf par Altenkirchen. L'Archiduc rassembla ses forces vers Hachembourg, dans l'espoir d'attaquer Jourdan au défilé près de cette ville, ignorant qu'il repassait déjà le fleuve.

Le 18 juin à la pointe du jour, le général Kray, à la tête de l'avant-garde autrichienne forte d'environ 14 mille hommes, se porta sur Altenkirchen qu'il trouva abandonné. Kléber s'était retiré dans la forte position d'Ukerath, paraissant vouloir se maintenir sur la Sieg. On a affirmé qu'il avait reçu l'ordre de ne pas se retirer avec l'aile gauche jusqu'à Dusseldorf, parce que le général en chef ne passerait lui-même le Rhin avec la droite qu'autant qu'il y serait forcé, vu qu'on espérait pouvoir se maintenir sur la rive droite du fleuve. Les mémoires de Jourdan ont démontré la fausseté de cette assertion, et prouvé que Kléber s'était engagé contre sa volonté expresse. Cette résolution aurait pu devenir funeste, si Kray eût agi avec moins de précipitation. Ce général autrichien poussa, le 19 au matin, les avant-gardes des Français sur Ukerath; les délogea de Kircheip, Combat d'Ukerath.

et fit fortement occuper ce village. Le général Kléber jugea sans doute qu'il lui serait facile de punir la témérité de son adversaire en tombant à l'improviste sur la tête de sa colonne; ou peut-être jugea-t-il indispensable de le repousser, afin de continuer son mouvement rétrograde en sûreté. Quoi qu'il en soit, ses ordres furent donnés pour combattre. Le général Leval, commandant la division Lefebvre, dut se porter contre le flanc droit de Kray, tandis que les brigades Lorges et Bastoul attaqueraient l'aile gauche; la division Collaud eut ordre de rester en intermédiaire pour soutenir l'attaque de front, ou celle des deux autres colonnes au besoin. L'artillerie française fit taire celle des Autrichiens. La cavalerie, conduite par les adjudans-généraux Ney et Richepanse, ayant ensuite culbuté les escadrons impériaux sur leur infanterie, le général Kléber s'avança lui-même au centre à la tête de 4 bataillons, marchant sur les deux côtés de la route.

Les premières positions de l'ennemi furent emportées, ainsi que le village de Kircheip; mais Kray, ayant réuni toutes ses troupes sur les hauteurs en arrière, parvint à s'y maintenir, et bientôt sa cavalerie força celle des Français à la retraite. D'un autre côté, la marche de la colonne du général Bastoul éprouvait des obstacles insurmontables dans les bois; les Autrichiens, profi-

tèrent de ces circonstances heureuses et reprirent l'impulsion offensive. Le général Mylius, avec 4 bataillons de grenadiers, chargea le centre des Français : pendant que l'infanterie était aux prises, la cavalerie impériale tomba en flanc sur les escadrons de Richepanse, et les repoussa. Kléber fut alors forcé de revenir dans ses premières positions, où l'infanterie se défendit vaillamment jusqu'à la nuit, dont elle profita pour se retirer derrière la Sieg. Ce combat fit le plus grand honneur à Kray (1).

L'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse quitta la Sieg quelque temps après. La division Bonnard passa à Bonn et à Cologne, sur la rive gauche du Rhin; celles de Lefèvre et de Collaud se retirèrent derrière la Wipper, dans l'excellente position de Benrad et d'Opladen, cherchant à se maintenir sur ce point important de la rive droite du Rhin, afin de couvrir en même temps le grand camp retranché de Dusseldorf.

---

(1) On a voulu donner à cette affaire le titre de bataille d'Ukerath, en prétendant que Kléber avait eu à combattre toute l'armée autrichienne; il est certain cependant qu'il n'y avait là que la division Kray, et que l'Archiduc était resté vers Altenkirchen. Il détacha bien une partie du corps de Wartensleben sur Weyerbusch, et voulut se rendre en personne sur les lieux ; mais il apprit en route que Kray avait repoussé l'ennemi, et le renfort eut ordre de faire halte.

L'Archiduc partit quelques jours après avec les Saxons, le corps de Hotze et la réserve, pour s'opposer à la marche du général Moreau qui avait passé le Rhin à Kehl, et menaçait la ligne importante du Danube.

CHAPITRE LIX.

Opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle, jusqu'à son arrivée sur le Danube. — Affaires de Mutterstadt, de Kehl, de Renchen, de Rastadt, d'Ettlingen et Neresheim.

En arrivant à l'armée du Rhin, le général Moreau ne la trouva pas entièrement remise du délabrement où elle était tombée à la suite des revers de Pichegru. Situation des deux partis.

Le choix de son nouveau chef était d'un bon augure (1). Il demanda pour diriger son état-

(1) Victor Moreau, né en 1763, à Morlaix, en Bretagne, destiné d'abord au barreau, exerçait la charge d'avocat à Rennes, quand l'élan patriotique de 1791 appela l'élite de la jeunesse française à la défense du sol menacé. Il commanda un bataillon des volontaires d'Ille-et-Vilaine, fut nommé au général de brigade, à la grande promotion de 1793, et peu de temps après, général de division Ses opérations, ses victoires, ses malheurs sont assez connus pour nous dispenser de les rappeler ici. Moreau était d'une taille médiocre, et n'avait rien dans son extérieur qui décelât un homme supérieur : toutefois, s'il ne peut être mis au premier rang des capitaines de son siècle, il fut un général habile; de la promptitude dans le coup-d'œil, un sang-froid imperturbable, un courage à l'épreuve le firent surtout distinguer dans les combats, plus encore que dans les combinaisons du cabinet. La simplicité

major le général Reynier, qui l'avait si puissamment secondé à la bataille de Turcoing. Leur premier soin fut de profiter de l'armistice pour achever l'embrigadement définitif, et rétablir les différens services de l'administration. L'armée réorganisée occupa alors les positions suivantes :

1° L'aile droite sur le Haut-Rhin, comptant au moins 26 mille hommes, entre Hoerdt, Strasbourg et Huningue.

2° Le centre, aux ordres de Desaix, fort de 31 mille hommes, y compris la garnison de Landau, cantonnait de Germersheim à Birckweiler, au pied des Vosges. (*Voyez Pl. VI.*)

3° L'aile gauche, aux ordres de Saint-Cyr, estimée à 21 mille hommes, avait ses quartiers, entre Albersweiler, Anweiler et Deux-Ponts.

L'armée autrichienne du Haut-Rhin était distribuée en 3 corps principaux, comme on l'a déjà remarqué par le tableau annexé au chapitre précédent. La droite, qu'on évaluait à 20 mille

---

de ses manières qui lui gagna le cœur des hommes capables de l'apprécier, fut prise pour le signe caractéristique de la médiocrité aux yeux de bien d'autres. Moreau fut républicain de bonne foi, puisqu'il en professa les doctrines jusqu'à sa mort tragique. Il serait difficile de décider si ce fut la haine de toute supériorité, ou l'amour de la liberté qui lui inspira ces sentimens, et qui le mit en opposition avec Bonaparte. Quoi qu'il en soit, cette lutte fut funeste à la gloire de tous deux et déplorable pour la France, qu'elle priva d'un de ses plus fermes appuis.

hommes, dont 5 mille de cavalerie, campait entre Otterberg et Kayserslautern, d'où elle se liait avec l'archiduc Charles, établi vers Baumholder. Le centre, aux ordres de Starray, ne comptait pas moins de 23 mille fantassins et 9 mille chevaux, organisé en deux corps : l'un qui gardait la Rehbach et le camp retranché de Muschbach; l'autre occupait Reingenheim et Manheim. Plusieurs divisions, sous les ordres des généraux Frœlich, Stein, prince de Condé, etc., surveillaient le cours du Rhin depuis Philipsbourg jusqu'à Bâle; cette aile gauche, commandée par le général Latour, et répandue en cordon, montait à 32 mille combattans, dont 7,800 de cavalerie.

Ainsi, le fatal système des lignes morcelées avait déjà causé cent défaites, sans que l'expérience eût corrigé les généraux qui en avaient fait jusqu'alors une si malheureuse application.

Dispositions pour envahir l'Allemagne.

A la suite des ordres du directoire et des conférences de Trèves dont nous avons rendu compte, le général Moreau fit toutes les dispositions pour remplir l'attente du gouvernement, et porter ses enseignes victorieuses au cœur de l'Allemagne. Sa tâche n'était pas la plus facile, car l'armée de Sambre-et-Meuse, ayant conservé ses ponts sur le Rhin à Dusseldorf, pouvait aisément s'avancer au-delà de ce fleuve; tandis que celle de Rhin-et-Moselle, placée au centre et

destinée à lier les opérations des deux autres, était obligée de tenter le passage à force ouverte, pour gagner rapidement le revers des montagnes noires, afin de se trouver sur le Danube assez tôt, et de marcher de front avec elles.

Ce passage étant résolu, tous les préparatifs en furent ordonnés quelque temps avant la rupture de l'armistice.

Afin de donner le change à l'ennemi, on publia que l'armée resterait sur la défensive, et que celle de Sambre-et-Meuse agirait seule durant toute la campagne. Pour croire à l'efficacité d'un tel stratagème, il fallait avoir une bien mauvaise opinion de ses adversaires; car comment imaginer que l'Archiduc eût assez peu de connaissance des règles de la guerre, pour supposer que la moitié des républicains resterait paisiblement en Alsace, tandis que l'autre se jetterait seule au milieu des forces ennemies et au-delà d'un grand fleuve.

Cependant pour donner à ce bruit toute la probabilité dont il était susceptible, l'armée de Sambre-et-Meuse se mit la première en mouvement le 31 mai.

Le maréchal Wurmser ayant reçu un premier ordre de faire partir quelques troupes pour le Tyrol, les tira du Brisgau et les remplaça de proche en proche; ce mouvement, joint à la nouvelle que les Autrichiens rassemblaient un

équipage de pont sur les hauteurs de Rheinweiler, et rapprochaient le corps de Condé de Neubourg et de Steinstadt, fit croire un instant qu'ils avaient l'intention de reprendre les projets de la campagne précédente, sur la Haute-Alsace et la Franche-Comté, et décida le général en chef à rassembler son aile gauche dans de petits camps, à Ottmersheim et Hesingen; mais ces craintes étaient mal fondées; car les Autrichiens ayant déjà une masse imposante sur la rive gauche du Rhin, il n'était pas probable qu'ils voulussent s'exposer gratuitement à tous les hasards d'un passage de vive force, qui eût été inutile.

Les Autrichiens détachent un corps nombreux en Italie.

La nouvelle de l'armistice signé par les Piémontais ne tarda pas à faire sentir au conseil aulique l'urgence d'envoyer des renforts plus considérables en Italie, et Wurmser reçut l'ordre d'y faire marcher sans délai 25 mille hommes, pris d'abord dans les corps les plus à proximité, sauf à en remplacer plus tard une partie par l'armée du Bas-Rhin. Cette circonstance eût suffi pour déterminer les Impériaux à renoncer à l'offensive, entre Bâle et Manheim; mais ils y furent doublement forcés par les premiers succès de Jourdan, qui déterminèrent l'Archiduc à attirer le corps de Hotze sur la Lahn. Dès-lors l'armée de Wurmser, réduite de moitié, ne put conserver sans inconvénient sa position dans le Pala-

tinat : ce général résolut donc de se retirer le 8 juin sur la rive droite du Rhin, laissant seulement 18 à 20 mille hommes dans le camp retranché en avant de la tête de pont de Manheim. Les Français instruits de ce mouvement à trois heures du matin, lancèrent aussitôt les avant-gardes à la poursuite; le centre prit position sur la Speyerbach, entre Spire et Neustadt; le 11 juin, l'aile gauche s'établit entre Neustadt et Gelheim.

Démonstrations des Français vers Manheim.

A son arrivée à l'armée, le général Moreau avait chargé des officiers de reconnaître le cours du Rhin, dans les environs de Strasbourg; et afin de donner le change sur ses desseins, il transféra son quartier-général à Landau, comme s'il avait l'intention de porter le théâtre de la guerre sous les murs de Manheim.

Le corps laissé par les Autrichiens pour en couvrir les approches, formait deux divisions : le général Starray, avec 11 bataillons et 20 escadrons, occupait le camp de Maudach et les retranchemens de Mundenheim; Petrasch gardait ceux d'Oggersheim et du canal de Frankenthal, avec 7 bataillons et 12 escadrons. Cette position était des plus avantageuses; sa droite appuyait à Frankenthal, et il n'y avait guère de possibilité de la tourner; sa gauche garantie par la Rehbach, s'étendait jusqu'à Rehütte; les bords

du vieux canal d'Oggersheim étaient retranchés et couvraient son front, en avant duquel se trouvaient des inondations pratiquées au moyen du canal et de la Flossbach. On ne pouvait y arriver que par les routes qui mènent de Spire, de Neustadt et de Turckeim à Manheim, et ces débouchés étaient fortement défendus.

Le général Moreau, pensant qu'une entreprise sur ces positions détournerait d'autant mieux l'attention des Autrichiens de son véritable projet, se décida à faire des tentatives pour les enlever. L'attaque fut résolue pour le 14 juin, et il était aisé d'en calculer le succès, puisque les postes isolés du général Petrasch allaient être assaillis par toute l'armée française.

La première division du corps de Desaix, aux ordres du général Delmas, se forma en trois colonnes : la première passa par Walsheim, et se dirigea sur Neuhof qu'elle enleva; la deuxième traversa le bois de Schifferstadt, où elle rencontra les Croates, qu'elle culbuta successivement jusqu'au-delà de la ferme de Kohlhof; Desaix se trouvait en personne à la troisième colonne; son infanterie s'étant déployée dans la plaine de Schifferstadt, marcha sur le bois qui s'étend vers Mutterstadt; quoique l'ennemi l'eût inondé, plusieurs bataillons le traversèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture : en vain les troupes impériales placées sur les digues, opposèrent la

Combats de Mutterstadt.

plus vive résistance, les Français pénétrèrent jusques dans la plaine de Mutterstadt, d'où ils repoussèrent même la cavalerie autrichienne. Mais ici fut le terme de ce premier succès; l'artillerie légère et la cavalerie n'ayant pû suivre l'infanterie dans ces bois, cotoyèrent la Rehbach, par Schifferstadt et le Kolhof; en sorte que l'infanterie, abandonnée à elle-même dans cette plaine, se vit obligée d'attendre que les escadrons eussent débouché de la Rehütte, pour prendre les Autrichiens en flanc et soutenir ses attaques. La deuxième division du centre, conduite par Beaupuy, qui marcha par la grande route de Neustadt à Manheim, la trouva, en avant de Dannstadt, défendue par de fortes batteries et des inondations encore plus profondes que les autres; elle parvint cependant, par ses efforts et sa bravoure, à franchir tous ces obstacles.

Lorsque les troupes françaises se déployèrent dans la plaine de Mutterstadt, l'ennemi, forcé d'abandonner tous les ouvrages qui défendaient les inondations, se retira par échelons sur le village de Rheingenheim, sous la protection de son camp retranché.

Dans ces entrefaites, l'aile gauche s'était bornée à quelques démonstrations, la division Duhesme avait eu l'ordre de simuler deux fausses attaques, l'une par la grande route de Turckeim

à Manheim, l'autre dirigée par Lambsheim, sur Frankenthal et Epstein; elles se réduisirent à des escarmouches de cavalerie. Les Autrichiens perdirent, dans cette journée, 5 à 600 hommes tués ou blessés, et 200 prisonniers.

Le lendemain, les avant-gardes françaises firent une attaque inutile sur Rugheim. Cependant les ennemis profitèrent de la nuit du 16, pour se jeter dans les retranchemens de Mundenheim: l'armée de Moreau prit position devant eux, et les choses en restèrent là jusqu'au 19 juin. Cinquante bataillons français observaient 15 bataillons autrichiens retranchés; tout le reste de l'armée impériale était repassé sur la rive droite du Rhin.

Wurmser étant parti, l'Archiduc prend le commandement de toute l'armée.

Le général Wurmser partit enfin le 18 pour l'Italie (1). Le comte de Latour le remplaça et fut subordonné à l'archiduc Charles; Starray vint remplacer Latour dans le commandement de l'aile gauche sur le Haut-Rhin, et Petrasch resta seul à la garde du camp de Manheim.

Le passage à Kehl est résolu.

Cependant l'armée de Sambre-et-Meuse ayant été forcée à la retraite, il importait pour la dégager et lui faciliter les moyens de reprendre l'offensive, que celle de Moreau se hâtât d'exécuter l'opération projetée. Il fut donc arrêté que

---

(1) La totalité des forces détachées du Rhin pour l'Italie, s'élevait de 28 à 30 mille hommes environ.

le principal passage aurait lieu un peu au-dessus de Kehl. Ce point, déjà bien reconnu, offrait beaucoup d'avantages par la facilité de rassembler en secret dans la ville de Strasbourg, tous les bateaux et agrès nécessaires et de les conduire par eau, le long du canal de navigation jusques dans le bras Mabile et de là dans le Grand-Rhin.

Nous n'entrerons pas dans les détails relatifs à ce passage, déjà publiés par le général Dedon (1), il suffira d'observer que dans la position des forces respectives, il était impossible qu'il ne réussît pas, car 30 mille hommes protégés par une place comme Strasbourg, n'ayant devant eux que le faible contingent de Souabe, pouvaient franchir le fleuve sans grandes difficultés avant que les Autrichiens, dont toutes les forces se trouvaient dispersées à plusieurs journées de marche du point de passage, eussent le temps de rassembler assez de troupes pour leur tenir tête. Indépendamment de ces avantages, le général Moreau avait encore la faculté d'attirer à lui les divisions St.-Cyr et Laborde, et de porter ainsi, quatre jours après le passage, ses forces actives

(1) Si le détail de ce passage est étranger à mon plan, je ne puis m'empêcher de recommander à mes lecteurs l'intéressante relation qu'en a faite le général Dedon : c'est un modèle qu'on fera bien de consulter dans ces sortes d'opérations.

sur la rive droite du Rhin, à 65 mille combattans. Au reste, les mesures de prudence nécessaires pour faire réussir l'entreprise, furent sagement ordonnées et en rendirent le succès plus certain.

Afin de mieux tromper les Impériaux, on poussa une reconnaissance assez forte sur le camp retranché de Manheim. Le même jour, à minuit, les troupes destinées aux premiers embarquemens pour le passage du Rhin, quittèrent les environs de Frankenthal et prirent la route de Strasbourg : elles avaient l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie, et les vivres leur furent préparés sur cette route jusqu'à Besançon. On fit en même temps descendre le Rhin à une partie de l'aile droite, sous le prétexte de rejoindre le reste de l'armée à Worms : les généraux ignoraient le but de ces mouvemens, combinés de manière à ce que toutes ces troupes arrivassent le 23 juin au soir près de Strasbourg. Les divisions de St.-Cyr employées à la reconnaissance du camp retranché, se mirent en marche aussitôt après l'action, et suivirent celles qui étaient parties dès la veille. (*Voyez Pl. IV et XX.*)

Le 23 après-midi, les portes de Strasbourg furent tout à coup fermées, et l'on s'occupa en toute diligence des derniers préparatifs de l'entreprise, différés jusqu'alors pour mieux en garder le secret. Mesures prises pour l'exécuter.

Le passage du Rhin dut avoir lieu sur deux points principaux à Kehl et à Gambsheim, un peu au-dessous : trois fausses attaques exécutées à Misesnheim, à la redoute d'Isaac et à Beclair, furent destinées à diviser l'attention et la résistance de l'ennemi. Le passage de Gambsheim, exécuté par 10 mille hommes, avait pour but de prendre en flanc et à dos tout ce qui s'opposerait à l'attaque principale sur Kehl, ou de contenir les renforts qui viendraient de Rastadt en remontant la vallée du Rhin. Cette disposition était sage, mais la crue extraordinaire des eaux et d'autres obstacles imprévus, firent échouer l'entreprise sur ce point.

Pour bien juger, au reste, l'opération, il importe de se retracer les difficultés réelles qu'on pouvait y rencontrer, et l'emplacement des forces respectives sur le Haut-Rhin. Laborde commandait, comme nous l'avons déjà dit, une division entre Huningue et Brisach; Ferino s'étendait avec une autre, de Brisach à Strasbourg; celle-ci devait être employée au passage du Rhin avec le corps de Desaix.

Les Impériaux avaient à leur gauche, le général Wolff à Lœrrach, le général Frœlich vers Fribourg, Condé cantonné entre Capel et Fribourg; le général Stein, avec 4 mille hommes, occupait le camp de Wilstett, et en avait à peu près autant en cordon depuis Ichenheim jusqu'à

Renchen; enfin 9 mille Autrichiens formaient une chaîne de postes depuis Renchen jusqu'à Rastadt : ainsi, dans quarante-huit heures, il leur était impossible de rassembler plus de 17 à 18 mille hommes, dans le cas même où tous les généraux, sans attendre d'ordres supérieurs, eussent pris sur eux d'accourir avec toutes leurs forces sur le point menacé; mesure naturelle sans doute, mais rarement adoptée dans les cordons, où chacun croit devoir défendre son poste, sans s'inquiéter de ce qui se passe autour de lui.

Le 23 juin à l'entrée de la nuit, les corps destinés au passage se trouvèrent rassemblés sur deux points principaux; 16 mille hommes au polygone et sur les glacis de la ville de Strasbourg, sous les ordres de Ferino et 12 mille près de Gambsheim, sous ceux du général Beaupuy. Le tout était commandé par Desaix.

On partagea en quatre sections les troupes destinées à former le premier débarquement pour l'attaque principale de Kehl, ainsi que les embarcations nécessaires à leur transport. Chacune de ces sections eut un point d'arrivage particulier; la première, à gauche de 16 mille hommes et 2 pièces de canon, conduite par l'adjudant-général Abatucci, reçut l'ordre de descendre au-dessous du bras d'Erlenrhin et de s'emparer des îles boisées formées par le Vieux-Rhin.

La deuxième, commandée par l'adjudant-général Montrichard, forte de 1,500 hommes et 2 pièces de quatre, devait côtoyer l'île d'Erlenrhin et se rendre maître du petit pont qui servait à communiquer de cette île à la rive droite. La troisième, consistant en 250 hommes aux ordres de l'adjudant-général Decaen, avait la mission difficile de remonter à cinquante toises dans le bras d'Erlenrhin, de débarquer sous la batterie de ce nom et de l'enlever. La quatrième, formée d'un faible détachement, n'avait d'autre but que de balayer l'île des Escargots (1).

Le premier transport débarque avec succès.

Le 23, à minuit, les embarcations étaient descendues de l'Ill dans le bras Mabile, qu'elles remontèrent; les troupes s'y jetèrent avec vivacité, en observant néanmoins le plus profond silence: le nombre des combattans sur ce premier transport, était de 2,500 hommes.

A une heure et demie, le général donna le signal du départ: le canon des fausses attaques se faisait déjà entendre et aurait dû donner l'éveil à l'ennemi, cependant ce trajet s'exécuta très-heureusement. Les troupes débarquèrent sans tirer un coup de fusil; les postes ennemis n'eurent que le temps de faire une première décharge et de s'enfuir; l'effroi dont ils furent saisis ne

(1) Voyez planche 20.

leur permit même pas de songer à détruire les petits ponts de communication situés sur les filets d'eau qui séparaient les îles de la rive opposée. L'adjudant-général Decaen emporta la batterie d'Erlenrhin, malgré quelques coups de canon qui ne lui causèrent pas le mal qu'on en redoutait.

Les bateaux viennent en prendre un second.

Les bateaux, après avoir jeté les premières troupes, revinrent promptement en chercher de nouvelles, en attendant que les ponts volans et de pontons fussent prêts à passer le reste de l'armée : résolution très-judicieuse et qu'on doit imiter dans toutes les circonstances semblables. En effet, bien qu'au premier abord il semble téméraire de laisser des troupes adossées au fleuve sans moyens de se rembarquer, cette opération est néanmoins la seule convenable en pareil cas, puisqu'il s'agit d'aller leur chercher des renforts, et de leur procurer au plus vite les moyens de se soutenir.

Les Français durent se féliciter d'avoir pris ce parti, car dès que le général Stein, qui commandait le camp de Wilstett, reçut avis du passage, il s'avança avec 6 bataillons et quelques escadrons, pour renverser les forces qui avaient débarqué : ce premier choc fut soutenu par l'infanterie formée dans la plaine derrière des digues, sous la protection de 2 pièces de quatre

et de deux autres que les avant-postes badois venaient d'abandonner.

Un pont volant fut établi vers six heures du matin, de la rive gauche à l'île d'Erlenrhin, et l'on s'en servit pour passer quelques chevaux qui défilèrent ensuite sur la rive droite avec beaucoup de peine, par un petit pont de communication; mais celui-ci ne put servir au canon, attendu que les îles d'Erlenrhin qu'il fallait traverser, étaient impraticables. Le reste de la matinée fut employé à passer de l'infanterie, tant sur le pont volant que dans des bateaux qui allaient et venaient sans cesse.

Attaque du fort de Kehl.

Dès que le général eut des forces suffisantes sur la rive droite, il les dirigea contre Kehl. Ce petit fort était en assez mauvais état; on distinguait à peine les vestiges de son ancienne forme. Pour en défendre les débouchés principaux, les Autrichiens avaient construit la redoute du Cimetière, appuyée au Rhin, et dont le canon battait le fleuve et la plage opposée. Une autre d'un plus grand profil, armée de 5 pièces de canon et environnée d'une triple ligne de trous de loup, se trouvait derrière le marais, dans la plaine entre la Schutter et le Rhin : ces deux ouvrages étaient ouverts à leur gorge.

Six bataillons français les attaquèrent sous la protection des digues du Rhin et du gros canon

placé sur la rive gauche, qui, sans produire beaucoup d'effet, attirait néanmoins sur lui le feu des redoutes. La première fut promptement enlevée; la seconde opposa plus de résistance. Les troupes de Souabe se retirèrent avec précipitation à Buhl, négligeant de couper les ponts de la Kintzig, ce qui procura les moyens aux tirailleurs français, de les poursuivre avec vivacité. Elles perdirent 13 pièces de canon et 7 à 800 hommes.

Le pont de bateaux commencé le 24, à six heures du soir, fut achevé le 25 juin au matin. Les communications étant alors assurées, on fit défiler sur la rive droite les troupes à cheval, l'artillerie légère des deux divisions et le reste de l'infanterie du général Beaupuy.

Le pont est achevé.

Telle fut l'issue de ce passage, dont on a beaucoup exagéré la difficulté et la hardiesse. Dans la situation respective des deux partis, nous répétons que c'était une opération très-ordinaire. Le passage de l'armée du Rhin à Diersheim, l'année suivante; ceux du Danube à Dillingen et à Wagram, furent bien plus dangereux, et par cela même plus glorieux.

Après avoir ainsi franchi la barrière du Rhin, le général français, au lieu de profiter de la dispersion des forces ennemies, afin de les poursuivre sans relâche le 25 sur Buhl, s'avança au contraire avec une circonspection qu'il faut at-

La droite des Français reste dans l'inaction.

tribuer sans doute au défaut de renseignemens sur le véritable état des affaires, ou à l'envie d'attendre l'arrivée de St.-Cyr, qui accourait à marches forcées du Palatinat.

Nous croyons cependant que, si le général Moreau avait attiré à lui, dès le jour du passage, les 12 bataillons inutilement laissés entre Strasbourg et Huningue, il aurait réuni, dès le 25 juin, 45 mille hommes à Wilstett, avec lesquels il pouvait couvrir les ponts et tomber de tout le poids de ses forces sur Stein et ensuite sur Starray. Cette mesure semblait d'autant plus naturelle, que, dans toute hypothèse, il était toujours convenable d'avoir le plus de troupes possibles au-delà du Rhin dès le premier jour du passage, et que rien n'empêchait de disposer à cet effet de la division Laborde, qui resta encore vingt jours en cordon derrière le fleuve.

Les Français se bornèrent le 25 à faire des reconnaissances; le général Beaupuy délogea les ennemis de Neumuhl et leur fit des prisonniers. Ferino chassa les postes du corps de Condé, de Marlen et Goldschir.

L'armée marche sur Wilstett.

Le 26, l'armée se porta sur le camp de Stein à Wilstett; mais ce général s'était déjà retiré vers Buhl. Ferino continua sa marche à droite contre le corps de Condé, et s'avança sur Langenhurst. La tête de la division Beaupuy, en débouchant de Korch, fut chargée avec intrépidité, par 3

escadrons des cuirassiers d'Anspach; cette échauffourée inutile coûta cher à ces braves gens, qui bientôt arrêtés par la 10e légère, et assaillis à leur tour par des forces supérieures, furent culbutés avec perte de 150 hommes.

Dispositions des Autrichiens à cette nouvelle.

Aussitôt que la nouvelle du passage des Français parvint au général Latour (le 24 juin au soir), il crut d'abord que ce n'était qu'une manœuvre pour lui faire quitter sa position de Manheim, et se borna à détacher le général Starray avec 3 bataillons et 4 escadrons, afin de rassembler les troupes sur la Murg. Mais lorsque les rapports du lendemain lui eurent prouvé que le passage était sérieux, il partit lui-même du camp de Schwetzingen avec sa réserve, pour se diriger vers le Haut-Rhin. D'un autre côté, le général Stein, avec son corps de 8 mille Wurtembergeois, Badois et Autrichiens, campait à Buhl; le prince de Furstemberg était sur la Renchen, avec 4 mille hommes, et le duc d'Enghien avec 2 mille hommes du corps de Condé à Langenhurst et Schuttervald; le reste de ce petit corps dispersé vers Lahr, reçut ainsi que la division Frœlich, l'ordre de se rassembler entre Fribourg et Ettenheim.

La position que Stein occupait était assez forte, car elle appuyait sa droite aux montagnes, vers Romerswhir, et la gauche couverte par la Kintzig, s'appuyait à Buhl. L'armée française se

mit en mouvement le 27 juin sur six colonnes, et paraissait avoir l'intention d'exécuter une attaque générale sur ce corps : cependant elle n'entreprit rien ce jour là ; le mauvais temps, d'un côté, et la trop grande dispersion des troupes, de l'autre, furent probablement les causes de ce retard. Quoi qu'il en soit, Ferino se porta sur trois colonnes, l'une vers Goldschir, la deuxième sur la rive gauche de la Kintzig et la route d'Eckerswihr, la troisième sur la rive droite par Wihr et Watterwihr. La brigade Lecourbe s'avança par Griesheim, jusques sous le canon du camp de Buhl. Decaen devait marcher sur Appenwihr; Ste.-Suzanne se porta à Urlaffen et à Zimern.

Decaen, ayant été arrêté dans sa marche, n'arriva pas à sa destination. Ce contre-temps, joint à la pluie, empêcha de pousser plus loin; l'attaque du camp fut différée, et les troupes bivouaquèrent par un temps affreux. Le contingent de Souabe, déjà ébranlé par le combat de Kehl, et ne se voyant pas soutenu, ne crut pas devoir s'engager seul contre des forces si inégales, et se replia dans la vallée de la Kintzig; Giulay chargé de couvrir sa retraite conjointement avec un détachement de l'armée de Condé, prit position à Zell et à Gegenbach, dans la vallée d'Hamersbach.

Nouvel em- Latour fit réunir alors, derrière l'Elz, toutes

les troupes du Haut-Rhin, sous les ordres du général Frœlich, espérant garder les gorges de la Forêt-Noire de concert avec l'armée de Condé: le contingent de Souabe fut chargé de tenir la vallée de Kintzig et le Kniebis; Starray, avec environ 10 mille hommes, garda la Rench, et Latour, avec sa réserve de 4 mille hommes d'infanterie et autant de cavalerie, se décida d'attendre à Muckensturm, l'arrivée des renforts du Bas-Rhin. Cette position étendue était une nouvelle faute: il eût été dans l'ordre que Frœlich se dirigeât vers la Kintzig avec le contingent de Souabe et le corps de Condé, afin d'être à même de se lier avec Starray; celui-ci ne devait pas être abandonné sur la Rench, tandis que Latour et sa réserve restaient à Mukensturm, derrière Rastadt. Le général autrichien n'avait pas à balancer sur le parti à prendre; il fallait rassembler ses moyens, éviter tout engagement partiel, et ne point s'obstiner à défendre des postes, jusqu'à ce que ses renforts fussent arrivés de Manheim, et que l'Archiduc avisât aux moyens de repousser l'ennemi en amenant des troupes de l'armée de la Lahn. placement de leurs forces.

Le général Starray, pour garder la ligne de la Rench, avait placé 2,500 hommes vers Oberkirch, au versant des montagnes; 5 mille au pont de Waghurst, et environ 2 mille chevaux dans la plaine de Renchen. Il avait probablement Starray s'engage partiellement à Renchen.

l'ordre de défendre cette position, puisqu'il y accepta le combat. Cette résolution de s'engager partiellement au lieu de se reployer jusques sur la Murg, pour rejoindre le reste des troupes de Latour, aurait pù entraîner la ruine de ce corps, si Moreau avait manœuvré de manière à lui couper sa communication, au lieu de l'attaquer de front. La perte de Starray eût été encore plus certaine, si l'armée française n'avait déjà été engagée sur plusieurs directions divergentes, et que le général en chef eût profité de la retraite de l'ennemi sur Zell, pour appuyer, avec la majeure partie de ses divisions, par Oberkich, contre la gauche des Autrichiens : acculé au Rhin par cette manœuvre, ce corps aurait été forcé d'accepter le combat dans une position qui ne lui eût laissé aucune chance de succès.

Le général Ste.-Suzanne, dont la brigade avait pris poste à Urlaffen, était engagé dès le 28 au matin, lorsque le reste du corps de Desaix arriva. Les Français marchèrent sur trois colonnes : celle de gauche devait contenir l'ennemi, celle du centre déboucher par la grande route; enfin, celle de droite attaquer Oberkirch, point décisif de l'entreprise. Le combat s'engagea par une canonnade très-vive, et devint bientôt général. La cavalerie et l'artillerie légère de la seconde colonne se déployèrent en avant de Zimern, la

droite à Molsbach, et la gauche à Urlaffen. Les Autrichiens étaient en bataille dans une plaine basse et dominée; mais des bouquets de bois, qu'ils avaient garnis d'infanterie et d'artillerie, masquaient leurs manœuvres, et donnaient à Starray la facilité de faire, sans être aperçu, les dispositions convenables pour surprendre l'une ou l'autre des ailes de son adversaire; il ne manqua pas de le tenter, et jeta les cuirassiers de Kavanagh sur le flanc droit des Français. Ce corps, engagé partiellement, n'obtint pas de grands résultats; après deux charges exécutées bravement, il fut repoussé avec perte par la 97e demi-brigade.

Alors Starray voulut essayer un effort plus vigoureux contre la brigade Ste.-Suzanne, mais il ne le fit encore qu'avec de la cavalerie, soutenue de quelques pièces légères; aussi pendant que ses escadrons s'avançaient contre l'infanterie, ils furent chargés et débordés par 3 régimens de cavalerie républicaine, qui les rejetèrent dans le défilé.

Sur ces entrefaites, la droite de Desaix avait accablé les 3 bataillons autrichiens qui devaient défendre Oberkirch et les passages jusqu'à Renchen; elle s'avança ensuite par les hauteurs sur le flanc gauche de Starray, que ce mouvement força à la retraite. Les Français le poussèrent vivement jusqu'à Ensbach, d'où il continua sa

retraite jusqu'à Buhl sans être inquiété. Starray en fut quitte pour 800 prisonniers ou blessés et 10 pièces de canon. Cette petite affaire, qu'on a présentée comme une bataille, n'eut d'ailleurs aucun résultat marquant.

St.-Cyr arrive avec l'aile gauche

Le lendemain 29, les généraux Taponier et Delmas passèrent le Rhin à Kehl avec les troupes de la gauche, revenant de Manheim : alors l'armée fut réorganisée; Ferino eut le commandement de l'aile droite; St.-Cyr celui du centre, et l'aile gauche échut à Desaix. Les troupes furent réparties dans ces trois corps d'armée à peu près comme on l'a indiqué au tableau ci-contre.

L'armée autrichienne se trouvait encore disséminée, et Moreau, qui ne l'ignorait pas, aurait dû sentir l'urgence d'en profiter, pour tomber, avec la rapidité de l'éclair, sur les corps isolés en face de lui, avant que l'archiduc Charles n'eût le temps de venir à leur secours.

L'archiduc Charles accourt du Bas-Rhin.

Ce prince, ayant appris le passage de Kehl au camp de Walmerode, le 26 juin, jugea aussitôt toute l'importance d'un tel événement, et résolut de réunir tous ses moyens pour combattre une armée qui allait menacer sa grande communication et le prévenir peut-être sur le Danube : en conséquence il rassembla toutes ses troupes disponibles, et se mit en marche des rives de la Lahn avec 24 bataillons et 39 escadrons, tant Autrichiens que Saxons. Ce mou-

SITUATION

AILE GAUCHE.

				Bata[illegible]
DESAIX.	BEAUPUY.	Ste.-Suzanne. Jobat.	10ᵉ Demi-brigade, infanterie légère . . .	[illegible]
			10ᵉ . . . . de ligne. . . .	[illegible]
			62ᵉ. . . . . *Idem*. . . .	[illegible]
			103ᵉ. . . . . *Idem*. . . .	[illegible]
			6ᵉ Régiment de dragons	»
			4ᵉ. . . . . . de chasseurs	»
			8ᵉ. . . . . *Idem*	»
	DELMAS.	Frimont. Eckmeier.	16ᵉ Demi-brigade, infanterie légère. . . .	3
			50ᵉ . . . . de ligne	3
			97ᵉ. . . . . *Idem*. . . .	3
			10ᵉ Régiment de dragons	»
			17ᵉ. . . . . *Idem*.	»
			7ᵉ. . . . . . de hussards.	»
			Infanterie. . . . 17,126 hommes.	21
			Cavalerie 2,058	





vement était fort bien conçu; mais le prince avait à craindre d'arriver trop tard, et d'être simple spectateur du désastre de son armée; car elle se trouvait si fort éparpillée, qu'il semblait difficile de la réunir. Frœlich et Condé s'en allaient excentriquement sur le Haut-Danube, par Haslach; Starray s'engageait seul; une partie de l'armée de Latour était encore en marche de Manheim sur Rastadt; enfin le corps parti des bords de la Lahn, arrivait à peine vers Schwetzingen. Le prince, qui devait commander toutes ces forces, se trouvant donc à plusieurs marches en arrière, il n'était pas aisé de leur donner une impulsion simultanée; car il était presqu'impossible de faire coïncider un mouvement de l'aile de Frœlich avec le reste de l'armée, à moins que ce général ne prît de lui-même une direction concentrique sur Pforzheim, par la vallée de la Nagold : heureusement pour les Français il n'y songea point.

Moreau se décide à pousser Latour sur le Necker.

Dès que l'aile gauche fut réunie au reste de l'armée, le général Moreau se mit en devoir d'exécuter le plan qu'il avait formé de descendre le Rhin avec les corps de St.-Cyr, de Desaix et la réserve, pour aller au-devant des forces ennemies, et déboucher sur le Necker; tandis que la droite, aux ordres de Férino, traverserait la Forêt-Noire.

Les forces impériales étaient alors réparties,

comme on le verra au tableau ci-joint. Starray et Latour sur la Murg; le contingent de Souabe avec le général Giulay dans la vallée de la Kintzig, gardant Freudenstadt et le Kniebis; Condé à Lahr; Frœlich sur l'Elz.

Le centre s'empare du Kniebis.

Moreau pensant qu'il serait imprudent de descendre la vallée du Rhin sans s'assurer des gorges de la Renchen, détacha, le 3 juillet, la brigade Laroche pour remonter cette vallée; ce détachement s'empara du Kniebis, montagne élevée, où un petit corps de Wurtembergeois s'était retranché : la redoute qui en couvrait le sommet fut escaladée, et on y fit 200 prisonniers. Après cette expédition, St.-Cyr donna à la même brigade l'ordre d'emporter la position importante de Freudenstadt. Le général Laroche y marcha le 4, et réussit à enlever cette petite ville après une légère escarmouche. La division du général Duhesme vint ensuite s'y établir.

Combat de la Murg ou de Rastadt.

L'aile gauche de l'armée s'était portée au-devant de l'ennemi, dont les forces se rassemblaient sur la Murg; elle avait repoussé ses avant-postes de Baden et d'Oss. Le général St.-Cyr prit ensuite position vers Baden. La division Beaupuy vers Eberstein et Sandwihr. La réserve de cavalerie et d'infanterie à Sintzheim. Le général Desaix, avec sa seconde division, à Iffizheim. (*Voy. pl. XIV.*)

CORPS DU HAUT-RHIN.

			Bataill.	Escadr.
FROELICH.	WOLFF.	Wartensleben	3	»
		Bender.	3	»
		Kaunitz	2	»
		Bannat	½	»
	KLINGLING.	Hussards des frontières	»	6
		Cuirassiers de Lorraine	»	6
		Bannat	1	»
		Hussards des frontières	»	4
		Corps du prince de Condé	3½	9
		Environ 12 mille hommes, ou. . .	13	25
STEMBERG.	ZAIGER.	Raglowich, grenadiers	1	»
		Wurtemberg	3	»
		Furstemberg.	3	»
	LIS.	Bauer, grenadiers.	1	»
		Environ 9 mille hommes, ou . .	18	10¼

TOTAL. . 21 mille hommes environ.



Latour avait réuni 16 bataillons et 50 escadrons en avant de la Murg; il attendait encore le général Riesch, qui venait du cordon du Rhin avec 8 bataillons, et arriva le 4; enfin, le corps de l'Archiduc se trouvait à Wiesenthal, et les Saxons à Graben.

La position des Autrichiens sur la Murg était assez bonne : le gros de leurs forces prit poste derrière Kuppenheim, la droite à Rastadt, la gauche à Rotenfels; un corps détaché jusqu'à Gersbach; de petites avant-gardes occupaient le bois de Rastadt, Nider-Bihel, Kuppenheim et les montagnes entre Ebersteinbourg et Oberdorff.

Le général Moreau, dont la conduite pouvait être considérée, jusqu'à l'arrivée de sa gauche, comme l'effet d'une sage circonspection, n'avait plus le moindre motif de rester dans l'inaction depuis le 30 juin; certain comme il l'était, que l'ennemi ne se trouvait point encore en mesure. L'armée française perdit un temps bien difficile à réparer : c'était alors qu'elle aurait dû frapper les grands coups ; car la première règle de l'art est de profiter du moment où l'on trouve son adversaire au dépourvu ou engagé dans des mouvemens compliqués. Dès qu'on avait tâtonné devant des divisions isolées et peu nombreuses, que pouvait-on espérer lorsque l'armée ennemie serait rassemblée et renforcée par l'archiduc

Charles? Non-seulement il n'était pas probable qu'on obtînt des succès décisifs, mais il était même douteux qu'on se maintînt dans la vallée du Rhin, après un si faible début. Toutes ces considérations font croire que si le général Moreau entendait fort bien la disposition d'un combat, il n'était pas encore aussi familiarisé avec la guerre de mouvemens et les avantages que l'on peut tirer de la stratégie; l'habileté qu'il déploya dans la campagne de 1800 prouve qu'il s'était beaucoup perfectionné, et qu'il sut mettre à profit les exemples que son émule de gloire lui donnait en Italie.

Fautes des deux partis.

Le général Moreau se décida enfin à utiliser son centre. La division Duhesme resta à Freudenstadt; celle de Taponier eut ordre de descendre par la vallée de la Murg. Ce mouvement tardif, qui aurait dû être exécuté trois jours plus tôt, puisque Latour n'avait alors que 16 bataillons, ne s'effectua que le 5 juillet. Le général autrichien, par une faute opposée à celle de son adversaire, eut l'imprudence d'engager seul une affaire générale contre des forces supérieures, tandis qu'il devait être joint le lendemain par les 25 mille hommes que l'Archiduc amenait avec lui, et dont la tête de colonne était déjà à Durmersheim.

Moreau jugeant que la position de Latour pré-

senterait trop de difficultés si on l'attaquait de front, prit le parti de déborder sa gauche pour le contraindre à la retraite; à cet effet, il jugea indispensable de s'emparer d'abord de Gersbach, afin que les Autrichiens occupant la chaîne des montagnes boisées qui s'étend de ce point jusqu'auprès de Kuppenheim, n'inquiétassent pas le flanc droit des attaques de Desaix par Ebersteinbourg.

La quatrième division, aux ordres de Taponier, fut donc chargée de s'emparer de Gersbach et de la vallée de la Murg. A cinq heures du matin, elle attaqua ce poste avec vigueur et l'emporta malgré la résistance des trois bataillons autrichiens qui le gardaient. Le général Lecourbe poursuivit l'ennemi jusqu'à Ottenau et lui fit une centaine de prisonniers.

Alors la brigade de droite de Desaix n'ayant plus à craindre pour son flanc, Decaen, qui la commandait, disposa son attaque. Il lui était recommandé de chasser l'ennemi de Kuppenheim, et de le rejeter au-delà de la Murg : la 10e demi-brigade d'infanterie légère, renforcée d'un bataillon, fut employée à débusquer l'ennemi des montagnes boisées dont on a parlé, et Decaen attaqua lui-même le bourg de Kuppenheim, défendu par le général Deway, avec 4 bataillons et 8 escadrons. Ces dispositions, secondées par

la marche de Lecourbe, qui descendait la vallée de la Murg, eurent un bon résultat. Après trois heures d'un combat très-honorable pour eux, les bataillons hongrois et autrichiens chargés de la défense de ces postes, furent forcés d'abandonner Kuppenheim, et de repasser la Murg avec perte de 300 prisonniers.

A quatre heures après-midi, la seconde brigade du corps de Desaix, commandée par Ste.-Suzanne, déboucha du bois de Sandwihr avec la première ligne de cavalerie. La 7ᵉ division, aux ordres de Delmas, devait paraître en même temps à la tête des bois d'Ottersdorf; mais ayant sans doute été retardée dans sa marche, elle n'arriva pas aussitôt que la précédente. Ce retard procura à l'ennemi le moyen de diriger toute l'artillerie sur l'issue du bois par où débouchait la colonne de Ste.-Suzanne; et en concentrant ainsi sur un seul point, le tir de plusieurs batteries, il acquit une grande supériorité de feu sur l'artillerie française qui devait protéger le déploiement des troupes : aussi se trouvant à la fois battues de front, en écharpe et en flanc, ne parvinrent-elles qu'avec beaucoup de peine à se former, et furent très-maltraitées. Le général Bellavène eut la jambe emportée d'un boulet. L'artillerie légère se mit en batterie sous le feu de l'ennemi, et donna des preuves de la plus

grande valeur, mais elle perdit beaucoup de canonniers et de chevaux. Enfin la division Delmas étant arrivée, son artillerie fit une diversion favorable et dégagea la brigade de Ste.-Suzanne en rétablissant l'égalité de combat.

Dans ces entrefaites, la brigade du général Joba, à la suite d'une vive canonnade, força le passage de l'Olbach, et emporta le village de Nider-Bihel; l'on s'était aussi rendu maître du bois de Rastadt, qui fut long-temps disputé.

Les Autrichiens se tirèrent à bon marché de cette affaire qu'ils n'auraient point dû engager; ils ne perdirent que quelques centaines de prisonniers : leur retraite, protégée par une nombreuse cavalerie, s'opéra en très-bon ordre par le pont de Rastadt. Le 2e de chasseurs fit une charge brillante sur leur arrière-garde, dans les rues de cette ville. Latour se retira dans la nuit sur la route d'Ettlingen.

On voit par le récit de ce combat, que la perte dut être égale des deux côtés, et que les Français, loin de faire autant d'attaques qu'ils avaient de brigades, eussent bien mieux manœuvré en appuyant la majeure partie de leurs forces sur la direction de Kuppenheim, contre la seule gauche de l'ennemi, et se bornant à garder par un détachement ou par la réserve, les passages entre les bois de Nieder-Buhl, qui sont d'un accès difficile, et d'où l'on n'avait aucun intérêt à dé-

loger les Impériaux. Il paraît même que pour frapper un coup décisif l'on aurait pu se dispenser de laisser la division Duhesme à Freudenstadt, où elle n'avait devant elle que des cordons défensifs de Wurtembergeois; il lui eût été facile de se porter sur Gersbach, et de se lier ensuite avec les trois autres divisions de gauche, vers Kuppenheim et Weiler.

Les Français séjournent trois jours.

Moreau, après l'affaire de Rastadt, demeura le 6, le 7 et le 8 juillet dans ses positions, laissant à l'ennemi le temps de rallier toutes ses troupes à celles de l'Archiduc, et de prendre un camp avantageux entre Muhlberg et Ettlingen. Le général Keim, avec 10 bataillons et 5 escadrons, forma la gauche dans les montagnes et prit position sur le plateau de Rotensohl, près de l'abbaye de Frauenalb. La division saxonne aux ordres du général Lindt, s'établit le 7 à Pforzheim; elle était forte de 9 bataillons et 19 escadrons.

L'Archiduc va au-devant de Moreau.

L'Archiduc dès-lors en mesure de s'opposer avec succès aux progrès des républicains, avait à opter entre deux partis; celui de livrer bataille dans la plaine, ou de se prolonger par sa gauche dans les montagnes, pour couvrir plus sûrement la ligne d'opérations principale du Haut-Necker et du Danube, et se lier immédiatement au corps de Frœlich. La dernière de ces manœuvres était certainement la plus conforme

aux principes de la guerre; mais le général autrichien craignant avec quelque raison de paralyser sa redoutable cavalerie, donna la préférence à la première.

L'Archiduc résolut donc de prendre l'initiative, de détacher le corps du général Lindt par la vallée de l'Enz, et de lui faire gagner la Murg vers Fortbach pour déborder la droite des Français et prendre leur ligne à revers; le général Keim, avec sa division, n'attendait que l'arrivée des Saxons à Wildbad pour marcher sur Gersbach; le général Starray, avec une troisième colonne de 13 bataillons et 29 escadrons, où se trouvait l'Archiduc en personne, devait s'avancer par Malsch et forcer le passage de Kuppenheim, tandis que Latour, avec un quatrième corps de 10 bataillons et 28 escadrons, déboucherait par Rastadt; une petite colonne était destinée à marcher entre ces deux dernières. Les dispositions préalables firent remettre au 10 l'exécution de ce projet, qui, bien que combiné sur un rayon un peu étendu, avait le mérite d'être concentrique, et aurait sans doute changé le résultat de toute la campagne, si le général français ne l'eût prévenu, en attaquant le 9.

Moreau jugea cette fois qu'il convenait de manœuvrer comme nous avons dit qu'il aurait dû le faire dans les combats précédens : il résolut de refuser entièrement son aile gauche, et de porter

Affaire d'Ettlingen ou de Malsch.

l'effort principal par sa droite renforcée, contre la gauche de l'ennemi. Il chargea Delmas, de garder avec 2 régimens les passages de la Pfederbach, en arrière du village d'Ettingheim, lui donnant l'ordre de ne pas passer ce ruisseau, et de ne point engager d'affaire sérieuse. St.-Cyr reçut l'instruction de ne laisser à Freudenstadt et au Kniebis, sous le commandement du général Duhesme, que ce qui serait strictement nécessaire à la garde de ces postes, et de marcher avec tout le reste, par la vallée de la Murg, pour se joindre à sa seconde division, qui s'y était dirigée la veille. Il devait, avec ces forces réunies, déborder la ligne des Autrichiens et l'attaquer dans toutes ses positions, sur les montagnes jusqu'aux sources de la rivière d'Alb.

Desaix dut marcher, avec l'aile gauche, au pied des hauteurs, dans la direction du village de Malsch, pour contenir tout ce qui se trouverait entre les montagnes et le Rhin; enfin, la réserve de cavalerie fut placée entre les villages de Muckensturm et d'Ettingheim, en observation de celle de l'ennemi; elle était à même, de ce point, de protéger l'attaque de Malsch. L'infanterie de la réserve fut jointe au corps de St.-Cyr, chargé du principal effort dans les montagnes.

Ces dispositions étaient bonnes; elles appliquaient le même principe qui a dicté nos observations sur les affaires de Renchen et de Rastadt,

dans lesquelles on aurait pu exécuter la même manœuvre avec bien plus d'avantage. Le résultat qu'elles obtinrent prouve assez que nos observations étaient fondées, et il aurait pu être plus décisif encore sans quelques circonstances fortuites.

St.-Cyr enlève Rotensohl.

Le général St.-Cyr, inquiet sans doute du rassemblement ennemi dans la vallée de l'Enz, et craignant de voir son flanc gauche assailli durant le combat, détacha le général Taponier à la tête de 6 bataillons et 150 hussards, pour gagner l'Enz à travers les montagnes et marcher sur Wildbad, en vue de déborder lui-même la gauche des Autrichiens; l'avant-garde de ce détachement rencontra, en y arrivant, celle du corps saxon qui s'avançait sur l'Enz, et qui se retira sur Pforzheim sans vouloir s'engager.

L'adjudant-général Houel fut chargé d'enlever les positions de Herenalb et Frauenalb, avec la 84e demi-brigade et un détachement de chasseurs du 2e régiment; ses instructions portaient qu'il devait en même temps menacer la droite de la position de Rotensohl, que le général St.-Cyr voulait attaquer de front avec le reste de ses troupes.

Le plateau de Rotensohl est un des plus élevés et des plus escarpés des Montagnes-Noires; ses versans, couverts de bois touffus, en rendent l'accès difficile. Six bataillons et 4 escadrons défen-

daient la position principale avec beaucoup d'artillerie; 3 bataillons étaient détachés à Frauenalb, et une petite avant-garde à Loffenau. Les troupes françaises, pour emporter ce poste, avaient à lutter contre des obstacles multipliés; et St.-Cyr convaincu que la force serait inutile ou coûterait la vie à trop de braves, résolut d'employer la ruse pour attirer l'ennemi hors de sa position, en cachant le gros de ses forces à l'abri des bois. Un bataillon de la 93e engagea d'abord le combat, et quoique successivement soutenu par les deux autres, fut ramené à plusieurs reprises jusqu'au pied de la montagne. A la quatrième tentative, le désordre simulé redouble et enhardit les Autrichiens qui, s'abandonnant à la poursuite, se répandent en tirailleurs dans les bois. St.-Cyr, saisit le moment favorable, et lance contr'eux l'intrépide Lecourbe avec les 106e et 109e demi-brigades, disposées à cet effet en colonnes. Aussitôt les chances tournent : ceux qui tout à l'heure se croyaient vainqueurs, sont enfoncés et ramenés sur le plateau, la baïonnette dans les reins : on ne leur laisse pas le temps de s'y rallier, et ils l'abandonnent en désordre, après avoir perdu plus de mille prisonniers. Keim se replie en hâte sur Neuenbourg sans que St.-Cyr, forcé de réunir sa troupe et d'attendre des nouvelles de la gauche, pût le poursuivre avec toute la vivacité désirable.

Le général Lindt, qui marchait avec la division saxonne de Pforzheim sur Wildbad, informé du résultat de cet engagement, au lieu de voler au secours de Keim, retourna à Pforzheim. On peut juger, par ce résultat, de celui qu'on aurait obtenu, si les 9 bataillons détachés sous Taponier à Wildbad, et sous Houel vers Herrenalb, eussent été présens à l'attaque de Rotensohl; quelques militaires ont pensé même que cette aile eût été beaucoup plus utilement employée, si l'on s'était borné à faire observer le corps de Keim par quelques bataillons laissés à Michelbach, et que le gros des troupes de St.-Cyr eût débouché par Wolkersbach, entre Malsch et Sulzbach, pour accabler le corps de Starray de concert avec Desaix, et pour s'établir ainsi sur le centre un peu isolé de la ligne de l'Archiduc. Le chemin était difficile, à la vérité; mais l'infanterie pouvait y passer, et c'était la seule arme qu'il fallût sur ce terrain fourré et coupé.

Tandis qu'on obtenait des succès à la droite, Desaix engageait le combat au centre par l'attaque du village de Malsch, d'où l'adjudant-général Decaen délogea d'abord les avant-postes ennemis. Mais l'Archiduc, averti par la fusillade, résolut d'exécuter le mouvement prescrit pour le 10 juillet, et ordonna aux colonnes de Starray et de Latour de s'avancer dans la

Desaix est repoussé à Malsch.

même disposition qui leur était indiquée pour le lendemain. Les Français, ainsi assaillis par des forces considérables, se trouvèrent obligés d'évacuer Malsch, et de se retirer sur une hauteur isolée située à droite. Les deux demi-brigades firent une nouvelle tentative, et malgré l'opiniâtreté des troupes qui s'y défendaient, elles parvinrent à y pénétrer. Cependant l'infanterie de Starray s'engageait successivement à mesure qu'elle arrivait : la supériorité numérique donna alors aux Autrichiens les moyens de s'établir dans le village, qui fut pris et repris plusieurs fois. Le combat dura sur ce point jusqu'à dix heures du soir, et les deux partis, après un carnage inutile, en partagèrent l'honneur; Malsch resta aux Autrichiens, les Français conservèrent le bois et les hauteurs.

La nombreuse cavalerie autrichienne reste dans l'inaction.

Pendant que ceci se passait au centre de la ligne, le corps de Latour s'avança aussi sur Durmersheim, et les nombreux escadrons autrichiens se déployèrent dans la plaine, entre cette colonne et celle de Starray. Leur grande supériorité obligeait la cavalerie française à éviter tout engagement; et Desaix s'étant vu dans la nécessité de faire avancer celle de la réserve, pour soutenir la gauche de l'attaque de Malsch, l'avait placée à l'abri d'un rideau, dans une position très-serrée, afin qu'à tout événement elle pût être protégée par l'infanterie : on avait même

expressément recommandé à la cavalerie légère de ne pas trop s'avancer. Malgré ces ordres, quelques escadrons de hussards et de chasseurs ayant fait un faux mouvement près de Muckensturm, et prêté le flanc à l'ennemi, les Autrichiens lancèrent aussitôt plusieurs régimens dans l'espoir de les entamer; mais la réserve se déploya avec tant de promptitude dans une position avantageuse, et fut si bien secondée par l'artillerie légère, que les Impériaux étonnés s'arrêtèrent et renoncèrent à l'attaque, quoique tout leur promît un succès presque certain. Le reste du jour se passa sans qu'ils entreprissent rien avec cette masse de cavalerie. Les troupes de Latour, fières d'avoir délogé les avant-gardes françaises de Bietigheim, n'eurent pas d'engagement sérieux, et se contentèrent de ce mince avantage.

Retraite de l'Archiduc.

Il n'y avait eu sur la gauche, entre le Rhin et les montagnes, aucun succès décisif de part ni d'autre, et chacun conserva son champ de bataille à l'entrée de la nuit. Cependant l'archiduc Charles, apprenant les revers de Keim à Rotensohl, se retira le 10 au matin, par une marche forcée, sur Pforzheim. Des critiques sévères ont blâmé cette résolution, persuadés que ce prince, en attirant à lui la colonne de Latour, avait des forces suffisantes pour attaquer et culbuter Desaix à Malsch, et rendre sa ruine certaine. S'il avait réussi, comme on ne peut guère en douter,

on conviendra que St.-Cyr eût été fort compromis dans les montagnes, et qu'au contraire, l'Archiduc avait toujours le moyen de se retirer sur Wartensleben. La crainte de voir sa base du Danube en prise à l'ennemi, le décida sans doute à cette retraite prématurée, qu'il répara ensuite de la manière la plus glorieuse.

Mesures pour relever le fort de Kehl et observer les places.

Le 10, St.-Cyr descendit le long de l'Enz jusqu'à Newenburg; l'avant-garde de Desaix occupa Ettlingen. Le général Moreau fit passer le Rhin à une partie de la garnison de Landau pour observer Manheim, et le général Scherb prit poste, avec ce petit corps, vers Bruchsal. Les ordres furent donnés au commandant du génie de faire relever les anciens ouvrages de Kehl, et d'en ajouter de nouveaux pour mettre les ponts à l'abri de toute insulte; l'armée se disposa à poursuivre sa marche vers le Necker.

Les Autrichiens, de leur côté, renforcèrent les garnisons de leurs trois places, et séjournèrent à Pforzheim, pour y attendre leur grand parc d'artillerie qui venait de Heilbron. Ce fut ici que l'Archiduc résolut de se replier sur le Danube, en disputant le terrain pied à pied, sans engager toutefois d'affaire générale; dès-lors, son intention était de se réunir à Wartensleben, afin de tomber ensuite, avec la majeure partie de ses forces, sur celle des armées françaises qui lui en fournirait l'occasion.

Conformément à ce plan, les Autrichiens se retirèrent, dans la nuit du 14 juillet, sur Wayhingen, où ils restèrent deux jours; l'Archiduc marcha ensuite le 17 à Schwibentigen, le 18 à Louisbourg, puis vint passer le Necker à Mulhausen et Altingeim, laissant une forte arrière-garde sur la droite de cette rivière en avant de Stuttgard. Il porta aussi un détachement assez considérable sur Heilbron, pour couvrir la retraite de ses dépôts; ses adversaires le suivirent avec une circonspection d'autant plus excusable, que l'armée impériale, intacte, se repliait dans un ordre parfait.

La droite des Français s'avance par la Forêt-Noire.

Tandis que le centre et la gauche des Français descendaient la vallée du Rhin et s'avançaient sur Pforzheim, trois divisions, formant presque la moitié de l'armée, étaient restées douze jours entiers dans une inaction absolue, devant les postes morcelés de l'ennemi, et se mirent en mouvement pour prendre une ligne divergente sur le Haut-Rhin.

Après les succès de l'affaire d'Ettlingen, le général Moreau avait ordonné à Férino de balayer la plaine du Brisgau et la vallée de la Kintzig, tandis que Duhesme s'avancerait pour le seconder sur Wolfach et Schramberg. Ces deux colonnes furent renforcées par la brigade du général Jordy, laissée jusqu'alors en cordon sur la rive

gauche du Rhin, et qui passa le fleuve le 10 juillet, vers Nonenwihr.

Le général Frœlich se trouvait encore vers Ettenheim; son extrême gauche, aux ordres du général Wolf, vers Lorach, vis-à-vis d'Huningue. Le corps de Condé sur les hauteurs d'Ettenmunster et de Hunersattel. Giulay tenait Haslach et la vallée de la Kintzig. Le corps de Souabe, après la perte de Freudenstadt, s'était retiré vers Hornberg.

Combats de Haslach.

Le 14 juillet, tous ces postes furent attaqués. Le général Férino marcha contre Frœlich en trois colonnes; la brigade de droite se porta sur Ettenheim et Herbolzheim; le général Abattucci au centre, délogea le corps de Condé d'Ettenmunster et de Schweighausen; enfin, celle de gauche, aux ordres de Jordy, emporta Haslach, et s'avança dans la vallée de la Kintzig jusqu'à Gutach. Frœlich, rejeté derrière la Bleich, fut contraint de se retirer par Simonswald et Fribourg, sur Villingen; Condé prit la même direction; et Giulay marcha à Hornberg.

En même temps le général Duhesme avait aussi formé sa division en trois colonnes. L'adjudant-général Gudin attaqua les avant-gardes des troupes de Souabe vers Wolfach; Vandamme se dirigea sur Alspirbach; Laval à Schramberg. Ces petites chicanes de postes n'aboutirent à rien;

les troupes de Souabe, craignant de se voir coupées d'Oberndorf, se retirèrent sur cette ville sans combat sérieux. Les Français firent quelques centaines de prisonniers.

A la suite de ce mouvement, le général Wolf risquant d'être coupé vers Lorach, reçut l'ordre d'abandonner un poste où, depuis un mois, il était aussi inutile que la division Laborde, placée en face de lui sur la rive gauche du Rhin; il se retira à Blomberg, et ensuite vers Stuhlingen. Le général Laborde s'avança alors avec sa division, par Waldshut sur Constance, mouvement isolé, sans but, et contraire aux vrais principes de la guerre.

Le résultat de toutes ces marches plaça, le 17 juillet, les trois corps de l'armée française sur une ligne qui n'avait pas moins de 50 lieues. L'armée s'étend depuis Stuttgard au lac de Constance.

La première division, sous Laborde, vers Lauffenbourg; celle de Férino dans les vallées d'Enfer et de St.-Pierre; la réserve de cette aile à Aichstett.

Au centre, la division Duhesme était restée près d'Horb, sur le Necker; celle de Taponier entre Schauffausen et Weilstadt; l'avant-garde à Leonsberg. La réserve ou cinquième division se trouvait sur le même point. Enfin, l'aile gauche, composée des divisions Beaupuy et Delmas, campait à Essingen et sur les hauteurs en avant de Pforzheim.

Positions des Autrichiens affaiblis par la neutralité des Saxons et du cercle de Souabe.

Le 18, le centre se porta à Stuttgard, d'où il chassa les postes ennemis, pendant que l'aile gauche s'avançait par Waihingen, jusqu'à Sachsenheim, vers l'embouchure de l'Enz, afin de contenir la division que nous avons dit avoir été dirigée sur Heilbron.

Les Impériaux, pour donner le temps aux gros équipages et à l'artillerie de filer, avaient cru devoir s'arrêter derrière le Necker, et s'étaient rassemblés sur les hauteurs de Canstadt et de Feldbach dans une excellente position, appuyant un de leurs flancs à la Rems et l'autre à la Filz. Une forte avant-garde couvrait Eslingen, et les Saxons postés près de Marbach flanquaient la droite.

Ce corps partit peu de jours après pour l'armée du Bas-Rhin, et reçut en route l'ordre de rentrer dans ses foyers, l'électeur ayant accédé à la neutralité du nord. L'armée impériale fut affaiblie à la même époque des contingens de Souabe, dont les princes venaient aussi de conclure des armistices séparés et d'acheter leur repos par de fortes contributions en argent, en vivres et en effets d'équipement, qu'ils s'engagèrent à fournir à l'armée française (1). Les

(1) Le Wurtemberg avait conclu un armistice dès le 17 juillet; le margrave de Baden dès le 25; le reste du cercle de Souabe, le 27. Chacun de ces états s'engagea à la neutralité et à faire sa paix sépa-

Wurtembergeois se retirèrent dès le 17 à Tubingen, le prince de Furstemberg avec le reste des troupes du Cercle se sépara le 21 juillet à Gammertingen.

Combat de Canstadt.

Le projet de Moreau était d'attaquer l'ennemi dans sa position, entre Canstadt et Eslingen; mais comme il paraissait très-difficile de l'enlever de front, il résolut de faire un mouvement par sa droite pour déborder l'aile gauche impériale. Les avant-gardes occupant encore la rive gauche du Necker, il les fit attaquer, le 21 juillet, à Eslingen et à Canstadt par le corps de St.-Cyr. Le général Laroche débouchant de Ruith vers Eslingen, donna sur les troupes de Hotze, et fut d'abord vivement repoussé; le combat dura ici jusqu'à la nuit avec des chances balancées. La division Taponier assaillit le faubourg de Canstadt et le village de Berg, et en chassa l'ennemi avec tant de vivacité qu'il n'eut pas le temps de couper le pont. Si le reste de l'armée eût été à portée de soutenir le succès de cette division,

rée avec la France : ils s'obligèrent tous également à payer des sommes en argent, à livrer un nombre considérable de chevaux pour la cavalerie et l'artillerie. Le margrave de Baden s'obligea de plus à livrer 8 mille pieds d'arbres propres aux constructions de la marine. Enfin par une singularité attachée à l'esprit de ce temps, on stipulait dans des articles spéciaux que le prince continuerait à administrer ses états, que le culte divin ne serait point troublé, que les postes et diligences pourraient circuler ! !

elle aurait pu aisément forcer le passage et culbuter la droite des Autrichiens; mais on se trouvait divisé, et le projet consistait d'ailleurs à manœuvrer contre la gauche de l'Archiduc; de sorte que cet avantage ne fut point mis à profit. Les Français firent, dans cette journée, près de 300 prisonniers; la perte en tués et blessés fut assez considérable des deux côtés. Le même jour, le corps de Desaix vint s'établir à Louisbourg. Les deux partis restèrent, le 22, dans les mêmes positions.

L'intention de Moreau était de commencer le lendemain son mouvement général à droite, pour venir passer le Necker au-dessus d'Eslingen, où il comptait appuyer son aile gauche, afin de gagner la route de Gœppingen et les passages des montagnes d'Alb; l'ennemi le prévint en se retirant dans la même nuit sur deux colonnes, à travers ces montagnes (1). La plus considérable,

(1) Ce mouvement projeté n'aurait d'ailleurs pas offert de grands avantages, puisqu'au lieu de séparer l'Archiduc de Wartensleben, on eût favorisé leur concentration. Ce n'était pas à droite qu'il fallait appuyer, mais bien à gauche sur Heilbron, pour se lier avec Jourdan. Le mouvement à droite eût été sage et bien combiné, si les armées françaises en Allemagne eussent été réunies en une seule, parce qu'on aurait isolé l'Archiduc de sa ligne secondaire en Tyrol et en Italie : dans l'état des choses, on devait au contraire le séparer de Wartensleben, en formant une masse centrale avec l'armée de Sambre-et-Meuse.

sous les ordres du prince Charles, suivit la vallée de la Rems et la route de Schorndorf; l'autre remonta la vallée de la Filz, sous le général Hotze. Cette dernière occupa le défilé important de Geislingen; le général Deway se porta par Blaubeuren à Ulm, afin de se lier avec Frœlich et Condé, qui se dirigeaient concentriquement sur cette place; enfin, la marche de la droite était couverte par le corps du prince de Lichtenstein, qui se retirait par la vallée de la Sayn.

Passage des montagnes d'Alb. Marche sur le Danube.

L'armée française suivit l'ennemi dans un ordre à peu près parallèle. La droite poussant Frœlich et Condé sur Tuttlingen, débouchait le 23 vers les sources du Danube : le contingent de Souabe, retiré à Biberach, y avait déclaré aux généraux des deux partis l'intention de ne plus prendre part à la guerre; dès-lors le général autrichien affaibli, se replia sur Memmingen. La division Duhesme quitta le haut Danube au même instant pour se rattacher au centre de l'armée, en côtoyant le pied des montagnes d'Alb par Urach et Wiesensteig, sur Geislingen; les quatrième et cinquième divisions, avec la réserve, remontèrent la vallée de la Filz; et la sixième se porta à gauche, par la vallée de la Rems.

Cette marche de l'armée de Moreau, par les montagnes d'Alb, fut assez singulièrement combinée : le général Delmas se trouva exposé seul,

dans la vallée de la Rems, à tout le corps de l'Archiduc, tandis que le gros de l'armée française prit la route de la Filz, pour suivre le détachement de Hotze. Cette opération présenta ainsi quelque danger, parce que les différentes divisions, se trouvant engagées dans des vallées séparées par des montagnes qu'on croyait impraticables, n'avaient pas de communication facile entre elles.

L'armée impériale se retire après avoir fait mine de tenir à Boemenkirch.

L'Archiduc parut avoir le dessein d'en profiter; car il réunit ses forces au centre de ces trois communications, et campa, le 1er août, sur un long et vaste plateau, entre Weissenstein et Boemenkirch. Il était à craindre qu'il ne tombât dès-lors, sur un des corps séparés, et ne revînt ensuite contre les autres. La difficulté des communications jointe au peu de connaissance que les Français avaient du pays, promettaient quelques succès à ce prince; cependant, soit qu'il n'ait pas osé les attaquer, soit que son dessein eût été seulement de les contenir, afin de gagner le temps nécessaire à l'évacuation des magasins d'Ulm, il quitta bientôt cette position de Boemenkirch, et continua sa retraite, dans la nuit du 1er août, par Heidenheim et Neresheim, sur Nordlingen où il arriva le 3. De son côté, Hötze se rapprocha de lui en marchant le 2, à Albeck, et le jour suivant, derrière la Brentz; le prince de Lichtenstein à l'extrême droite, vers Lauchheim.

L'arrière-garde de la colonne autrichienne opposée à Desaix, s'étant retirée trop tard de Gmünd, ce général l'atteignit près d'Aalen, et, à la suite d'une affaire assez chaude, lui fit 250 prisonniers. St.-Cyr s'empara en même temps de Heidenheim, et vint prendre position sur la Brenz. Les Impériaux se vengèrent amplement de ce léger échec, et continuèrent leur retraite avec une fermeté remarquable. Hotze joignit l'Archiduc le lendemain à Neresheim; Deway vint à Giengen, et Riese à Gundelfingen.

Le 5, une reconnaissance, conduite par le général Heudelet, se porta sur Bopfingen, et en chassa les postes autrichiens; le prince de Lichtenstein, étant accouru avec des forces supérieures, le repoussa avec perte de 500 hommes hors de combat ou prisonniers. Quelques jours après, la division Duhesme se dirigeant sur Gundelfingen, afin de flanquer la colonne principale qui se portait sur les hauteurs de Medlingen, repoussa d'abord l'avant-garde du général Deway; mais celui-ci soutenu par le corps de Riese, revint avec sa cavalerie et une nombreuse artillerie, et chassa les escadrons français, qui s'étaient avancés vers Gundelfingen. Il paraît néanmoins que le but de cette démonstration des Autrichiens sur leur gauche, était de couvrir le mouvement rétrograde qu'ils effectuèrent à

l'entrée de la nuit sur Lauingen et Dilligen. La réserve resta derrière Maedingen.

La division Taponier suivit l'arrière-garde de Hotze sur Neresheim; Desaix, avec la gauche, s'étendit entre cette ville et Merkingen; on fit séjour dans ces positions à dessein de reconnaître le pays, dont la topographie n'était point connue comme elle l'est aujourd'hui.

Le 10, l'armée impériale, loin de continuer sa retraite, fit des dispositions qui menaçaient les Français d'une attaque prochaine. Cependant la position de son avant-garde en arrière d'Eglingen paraissant mauvaise, Moreau se détermina à la faire déloger par une partie du centre, qui la poussa d'Eglingen sur Amerdingen avec perte de 400 hommes. Cette affaire, jointe à un orage violent, retarda et dérangea un peu le plan du général autrichien, qui avait déjà commencé ses mouvemens dans l'intention d'attaquer lui-même.

Avant d'entrer dans les détails de la journée de Neresheim, il ne sera point inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau de la force et de la position respective des deux armées opposées, afin de faire mieux saisir les combinaisons de leurs chefs.

ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.		Batail.	Escad.
A.	Première division de l'aile droite, à Bregentz et Isny . . .	6	8
	Seconde division sur l'Iller, près de Memmingen	16	14
B.	Troisième division, (centre) servant de flanqueurs de droite, attaquée près de Medlingen.	6	8
	Centre, aile gauche et réserve, combattant près de Neresheim. .	36	54
	Général Delmas à Bopfingen.	6	
	Total.	70	79

Infant., environ 58 mille hommes.
Caval., environ 7 mille.

ARMÉE AUTRICHIENNE.		Infant.	Caval.
A.	Corps de Frœlich sur l'Iller	10,700	2,800
	Corps de Condé. . . .	4,000	1 500
		14,000	4,300
B.	Corps de Lichtenstein vers Nordlingen, à droite avec sa réserve à Medlingen. .	4,500	4,200
	Centre à Aufhausen. .	14,000	4,000
	Riese et Devay à Dillingen, et Lauingen à la gauche.	7,000	3,000
		25,000	11,290

Total, 40,700 d'infanterie,
15,000 de cavalerie.
Non compris 4 à 5,000 du corps du Tyrol.

Nota. La diminution dans l'armée impériale est causée par la retraite des contingens de Souabe et de Saxe qui ont adopté la neutralité.

L'Archiduc se dispose subitement à livrer bataille.

L'Archiduc venait enfin d'atteindre la ligne du Danube; il lui était facile, à la faveur de la position d'Ulm et de ce fleuve, d'attirer à lui la majeure partie des troupes de Frœlich, de surveiller par 35 ou 36 mille hommes le cours du fleuve depuis Gunzbourg jusqu'au Schellenberg, après en avoir rompu les ponts jusqu'à Donawerth, et de se porter ensuite avec environ 25 mille hommes, par Ingolstadt contre Jourdan, qui se trouvait alors aux environs de Nuremberg.

Le général autrichien, au lieu de rester fidèle à son plan, résolut tout à coup de s'arrêter sur la rive gauche du Danube, et de revenir sur Neresheim pour attaquer Moreau, s'exposant ainsi à être culbuté dans le fleuve en cas d'échec, et à ne pouvoir reprendre ensuite l'exécution d'un projet qui lui offrait de si belles chances. Quelques historiens ont attribué cette résolution à la nécessité de ne pas se laisser serrer de près au passage du Danube, et de gagner le temps d'évacuer les équipages, les parcs de vivres et d'artillerie; mais ces précautions, qui devaient être prévues dès le 1er août au camp de Boemenkirch, ne légitiment pas un retour capable de compromettre l'armée, ou du moins de renverser tout le plan de l'Archiduc. Ce prince va donc attaquer ses adversaires dans la circonstance la moins opportune, et il forme le dangereux projet d'arriver à eux sur cinq colonnes, qui doivent encore se subdiviser.

L'armée française était placée en avant de Neresheim, la droite à Dischingen, le centre à Dunstelkingen, la gauche appuyée vers Schweindorf, à la route qui conduit de Neresheim à Nordlingen. La réserve de cavalerie se trouvait aussi dans la même direction, pour soutenir la gauche. Six bataillons de flanqueurs de droite, sous les ordres de Duhesme, étaient à Medlingen vers la Brenz, et ceux de gauche, bien plus ex-

posés encore, à Bopfingen (1). (*Voy. Pl. XV.*)

Projet d'attaque.

La première colonne de gauche de l'armée autrichienne devait être tirée du corps de Froelich, qui s'était replié derrière la Gunz. Elle avait ordre de passer le Danube à Ulm, pour se lier à la colonne de Riese. Celle-ci, se divisa en deux parties; la droite de 3 mille hommes, conduite par le général Mercantin, se dirigea sur le flanc droit de l'ennemi à Dischingen; la gauche, comptant 7 mille hommes, commandée par le général Riese, partit de Dillingen pour

(1) Ces grands détachemens d'infanterie, dont on prétend faire des flanqueurs, sont pardonnables dans des dispositions de marches; mais pour combattre ils paraissent aussi inutiles que dangereux, à moins qu'ils n'aient toujours l'ordre de se retirer au moindre mouvement offensif de l'ennemi, et de venir se réunir à l'armée. Un corps de six mille hommes détaché à quatre lieues de la ligne ne forme, dans le fait, qu'une extrémité de cette ligne, qui se trouve compromise. Si sa destination est d'éclairer, il vaudrait bien mieux y employer des troupes légères et de forts détachemens de hussards, qui éclairent mieux qu'un gros corps d'infanterie : si c'est pour couvrir un flanc, ce corps faisant lui-même partie intégrante de l'armée, n'est autre chose qu'un flanc; alors il est dangereux de l'envoyer à une distance telle, qu'il puisse être accablé et coupé sans espoir d'être soutenu à temps. Il est bien plus simple de le placer sur les hauteurs les plus voisines, à une lieue au plus de l'extrémité de la ligne où il pourrait s'engager simultanément avec le reste des troupes. Si l'ennemi se porte dans l'intervalle de quatre à cinq lieues qui sépare ces flanqueurs du corps de bataille, ils peuvent être perdus et la ligne elle-même n'en tire aucun avantage; car ils ne servent plus même de postes d'avertissement.

accabler le général Duhesme à Medlingen, tourner ensuite le corps de bataille, et gagner avant les Français les passages des montagnes d'Alb.

Le centre de l'armée établi vers Aufhausen, et renforcé par une partie de la réserve venue de Mædingen, était composé d'environ 18 mille combattans; il fut divisé en trois corps. Le premier à gauche de 5,500 hommes sous la conduite de Latour, se porta d'Amertingen sur Eglingen et Dischingen. Le second, dirigé par l'Archiduc en personne, fort de 5 mille fantassins et de 1,500 chevaux, partit d'Aufhausen sur deux colonnes : l'une, confiée au général Baillet, marcha entre Eglingen et Hofen; l'autre, sous le prince de Furstenberg eut l'instruction de traverser ce dernier village; et après s'être réunie à la précédente, de se diriger de concert sur Dunstelkingen. Le troisième corps, commandé par Hotze, comptant 7,500 hommes, dont 1,800 de cavalerie, devait, comme les autres, partir de Forheim sur deux colonnes, pour attaquer Kossingen et Schweindorf. Enfin la droite, composée de l'avant-garde aux ordres du prince Jean de Lichtenstein, qui était dans les environs de Nordlingen, soutenue d'une partie de la réserve restée entre Mædingen et Grosselfingen, aux ordres de Starray, formait aussi deux attaques avec 4,500 hommes d'infanterie et 4,200 de cavalerie. La première avait pour objet de forcer

la grande route qui mène de Nordlingen à Neresheim; la seconde devait faire une démonstration vers Bopfingen sur le flanc de l'ennemi.

Les colonnes autrichiennes reçurent l'ordre de se mettre en mouvement à minuit; mais des torrens de pluie, une obscurité profonde et le mauvais état des chemins dans ces bois, firent qu'elles n'arrivèrent à leur destination qu'après neuf heures de marche, bien qu'elles n'en fussent éloignées que de trois lieues : ce retard fut extrêmement favorable aux Français. Bataille de Neresheim.

Le détachement du corps de Frœlich n'arriva pas du tout, et ne put pousser que son avant-garde jusqu'à Albeck. Malgré ce contre-temps, la division de Riese marcha sur le général Duhesme, qui occupait Medlingen, et le força bientôt par sa supériorité à se retirer. La petite colonne de Mercantin occupa sans résistance Bahlhausen et les hauteurs de Hauffen et d'Altenberg, où elle resta dans l'inaction. Le général Riese, qui avait près de 3 mille chevaux, n'en sut pas tirer parti pour couper la retraite aux bataillons de flanqueurs du général Duhesme, et, quoiqu'il arrivât avant eux à Giengen, ils se retirèrent sans grande perte sur Heubach et Weissenstein par la rive droite de la Brentz; cet événement seul eût assuré une victoire décisive aux Autrichiens, si leurs deux colonnes de gauche s'étaient alors rabattues, de concert avec les atta- La droite des Français est battue.

ques des généraux Latour, Baillet et Hotze, sur Flenheim ou Zoschingen, derrière la droite des Français. Au lieu d'agir ainsi, Riese perdit un temps précieux, campa à Oggershausen, et poussa son avant-garde sur Heidenheim, où il n'avait pas d'ennemis à combattre; il est vrai qu'il en fit décamper les administrations, les équipages et les parcs de réserve, mais cela ne produisit aucun effet favorable aux autres attaques, dont il devait seconder les efforts (1).

Le centre se maintient.

Le général Latour, qui se portait vers Dischingen pour déborder la droite du corps de bataille de Moreau, avait été forcé de ralentir sa marche. St.-Cyr, instruit de son approche, porta la brigade Laroche au-devant de lui. Ce général attaqué à sept heures du matin à Reinslingen et Trugenhoffen, fit une belle résistance et se retira en combattant jusqu'au château de Dischingen. St.-Cyr détacha alors Lecourbe, pour l'aider à conserver cette position. Sur ces entrefaites, les deux colonnes de Baillet et du prince de Furstenberg, parties d'Aufhausen, ayant rencontré quelques bataillons isolés dans les bois en avant de la ligne, les avaient culbutés sur Dunstelkinden, avec perte de 400 prisonniers.

(1) Ce mouvement est absolument semblable à celui que l'armée du Danube fit à Stokach en 1799. Il fit perdre cette bataille, et faillit compromettre le corps de St.-Cyr.

De son côté, Hotze venait de commencer l'attaque de Kossingen; les Français lui en disputèrent long-temps la possession, mais furent contraints à l'abandonner et à se retirer sur les hauteurs entre ce village et Neresheim. Le général Hotze essayant ensuite de franchir le ravin, fut constamment repoussé par les forces que Desaix avait portées sur ce point. L'attaque de Schweindorf n'obtint pas plus de succès : le général Gazan repoussa tous les efforts de l'ennemi.

Les premiers avantages des Autrichiens avaient occasionné entre le centre et l'aile gauche de l'armée française, une trouée qui aurait pu devenir fatale, s'ils avaient eu là le gros de leurs forces disponible pour frapper un coup vigoureux; mais lorsqu'on veut attaquer tout le front d'une ligne, et qu'on s'étend encore plus qu'elle, il est difficile d'obtenir de grands résultats; la réserve des Français répara cet accident et rétablit l'égalité du combat.

La droite de l'Archiduc court inutilement sur Bopfingen.

De son côté, le prince de Lichtenstein, qui aurait rendu le premier succès de Hotze à Kossingen décisif, s'il eût été réuni avec lui, s'avança au contraire, comme il en avait reçu l'ordre, vers Bopfingen et sur la grande route de Nordlingen à Neresheim; ses partis s'étendirent entre Schweindorf et Umenheim. Aussi tout ce corps éparpillé fut-il aisément contenu par le chef de brigade Gazan et par le général Delmas qui couvrait le

flanc gauche de l'armée française. Dans le fait, il n'y eut aucun engagement sérieux de ce côté, puisque la réserve de Starray ne prit point part au combat, et que le prince de Lichtenstein ne marcha sur Bopfingen que lorsque Delmas l'eut évacué pour se rapprocher de l'armée. Au reste, plus les Autrichiens avançaient sur cette direction excentrique, plus ils affaiblissaient le point essentiel.

Aussitôt que les colonnes du centre se furent déployées à dix heures entre Hofen et le Baremberg, elles commencèrent leur attaque, qui fit plus de bruit que de mal. L'on ne s'aborda pas franchement, et les colonnes ou les tirailleurs envoyés contre la position de St.-Cyr, furent constamment repoussés.

Dispositions et fermeté de Moreau.

Moreau, au premier avis des efforts de l'ennemi vers Kossingen et Dischingen, sentit que ses flanqueurs lui devenaient inutiles à Bopfingen, à trois lieues du point où se faisaient les grandes attaques, et se décida à les rapprocher de son aile gauche, afin de donner au général Desaix les moyens d'attaquer vivement le cinquième corps ennemi; mais le temps considérable que ce mouvement exigeait, l'aurait rendu inutile, si la nouvelle de l'occupation d'Heidenheim par la première colonne autrichienne, n'eût pas d'ailleurs décidé Moreau à renoncer à son projet offensif, pour se borner à soutenir le

combat : il détacha un petit corps pour chasser les partisans ennemis d'Heidenheim.

St.-Cyr repousse l'Archiduc au centre.

A une heure après-midi, les Autrichiens renouvelèrent leurs attaques sur Dischingen, le Baremberg et Dunstelkingen. Ils firent établir plusieurs batteries, dont les feux se croisaient contre ce dernier village, et ils parvinrent à l'incendier avec leurs obus. L'Archiduc, profitant du premier moment de désordre que cet événement occasionna, voulut s'emparer de Dunstelkingen. A cet effet, son infanterie traversa la vallée qui séparait son champ de bataille du Baremberg, et commença à gravir cette hauteur; mais le général St.-Cyr lui opposant un sang-froid imperturbable déjoua toutes ces tentatives; alors le combat se ralentit sur ce point, et dégénéra en un échange de boulets sans résultat.

Moreau, encore incertain sur l'issue de cette lutte, et voyant que le canon ennemi maltraitait les troupes placées près de Dunstelkingen, se détermina à faire avancer la réserve, et la déploya entre ce village et Hofen. Cette manœuvre eut un plein succès; l'artillerie légère démonta les batteries des Autrichiens, et ceux-ci, inquiets d'ailleurs sur leur droite, que ce mouvement menaçait, cessèrent leur feu : les tirailleurs seulement continuèrent à escarmoucher jusqu'au soir.

Le général

A cinq heures, le général Moreau fut informé

français se dispose à prendre l'initiative. que l'ennemi n'avait qu'un faible parti à Heidenheim; il apprit en même temps que les flanqueurs de droite étaient repoussés fort loin, et que les réserves de munitions ayant suivi le mouvement rétrograde du quartier-général sur Kœnigsbronn, ne pourraient arriver à l'armée que le lendemain. Dans une position aussi délicate, s'il eût songé à la retraite, il se fût exposé à perdre une partie de son armée dans les montagnes d'Alb; cependant il paraissait également dangereux de rester en position, parce que l'ennemi pouvait se décider à une nouvelle attaque contre des troupes harassées et privées de munitions. Le général en chef résolut donc de prendre l'initiative, et d'attaquer les Autrichiens le lendemain, afin de leur imposer.

Retraite des Impériaux. Le 12, à six heures du matin, les colonnes étaient déjà formées, lorsqu'on s'aperçut que les Impériaux commençaient à se retirer : Moreau s'estimant heureux d'en être débarrassé, les laissa paisiblement aller. Puisque l'Archiduc avait tant fait que de venir attaquer les Français à Neresheim, et qu'il avait remporté des avantages à sa gauche, il semble qu'il aurait pu en tirer plus de parti en renouvelant ses efforts sur Dischingen avec tous ses moyens réunis. Il est vrai que, d'après tous les principes de stratégie, son effort devait se diriger du côté de Schweindorf contre la gauche de Moreau, afin de con-

server toujours sa communication avec Donawerth et avec l'armée de Wartensleben; mais je ne veux parler ici que de la possibilité de profiter de la défaite de Duhesme, et non d'une disposition primitive. Le prince Charles préféra revenir à son premier plan et continuer sa retraite. Il la dirigea avec tant d'habileté, qu'on ne peut qu'applaudir à sa résolution.

Cette affaire coûta au moins 3 mille hommes aux deux armées, et fut indécise. Le plan d'attaque n'avait pas d'ensemble (1). Les troupes françaises déployèrent une grande bravoure, et les dispositions du général St.-Cyr furent parfaites. Si l'on peut reprocher à Moreau de s'être trop étendu, on lui doit aussi des éloges pour le calme et la fermeté avec lesquels il se maintint au centre, sans s'inquiéter de ce qui arrivait à ses flanqueurs.

L'Archiduc avait repris, le 12 août, ses positions dans la vallée de la Kessel; sa gauche était revenue à Dillingen; le corps de bataille à Mædingen. Starray fut détaché sur Harbourg, Hotze à Dimmerstein, le prince de Lichtenstein occupa Nordlingen.

---

(1) Pour s'assurer que ce projet était totalement décousu, il suffit de se rappeler qu'une armée de 36 mille Autrichiens, combattit par corps isolés sur un front de 10 lieues; tandis qu'à Wagram ils employèrent 100 mille hommes, sur un front de 3 lieues.



Le lendemain 13, l'armée impériale se retira derrière le Danube; sa gauche passa à Dillingen, et rompit tous les ponts jusqu'à Donawerth. L'Archiduc traversa cette dernière ville, et vint camper à Nordheim, d'où il marcha deux jours après contre l'armée de Sambre-et-Meuse. Moreau appréciant l'avantage de manœuvrer par la rive gauche du Danube, pour se lier avec Jourdan, suivit d'abord l'ennemi sur la Wernitz: mais les ordres reçus du directoire lui prescrivant de manœuvrer de préférence sur la rive droite du fleuve, en vue de faciliter les opérations de l'armée d'Italie, il revint ensuite sur Dillingen et Lauingen, pour y passer le Danube le 19 août, et prendre position sur la Zusam : résolution funeste qui causa tous les revers essuyés à la fin de la campagne.

Opérations de l'aile droite.

La nécessité de suivre les armées principales durant cette intéressante période, nous a fait perdre de vue les mouvemens des généraux Férino et Frœlich aux environs du lac de Constance. On les a quittés au moment où la défection des contingens de Souabe décidait la marche de ce dernier sur Ochsenhausen, et de Condé sur Memmingen; Frœlich persuadé que les contingens, soumis désormais à l'ascendant de l'armée victorieuse, pouvaient devenir des voisins dangereux, les fit désarmer le 29 juillet et renvoyer dans leurs foyers.

Après cette expédition, le général autrichien prit sagement une direction concentrique sur le Danube avec l'Archiduc, qui se disposait alors à livrer bataille. En effet, tandis que les généraux Laborde et Tharreau poussaient devant eux les brigades Wolf et St.-Julien, et que longeant la rive orientale du lac de Constance, ils s'emparaient des postes importans de Bregentz, Lindau et Kempten; Frœlich se retirait devant Férino, en cherchant à lui donner le change. Il laissa, pour le tromper, le petit corps de Condé à Mindelheim; puis, descendant lui-même le Danube, vint prendre position sur l'Iller, et porta Giulay aux environs de Gunzbourg. Mais ce mouvement, combiné sur de bons principes, ne fut pas calculé avec assez de précision, pour permettre à ces renforts d'entrer en action à la bataille de Neresheim.

Combat de Kamlach.

Le combat de Kamlach, livré le 13 août, mit fin à cette opération isolée de l'aile droite, dont les mouvemens se confondirent dès-lors avec ceux du gros de l'armée. Cette affaire qui ne pouvait changer en rien la face des choses, fut engagée par le prince de Condé, uniquement pour démentir les bruits injurieux qui circulaient dans l'armée autrichienne sur le compte des émigrés, à l'occasion de leur marche rétrograde. Le prince français s'était retiré conformément aux ordres de Frœlich jusqu'à Mindelheim,

lorsque piqué des propos insultans de quelques officiers autrichiens qui allaient jusqu'à lui contester sa bravoure, il donna l'ordre d'attaquer la division établie en avant de Kamlach.

L'infanterie noble, conduite par le duc d'Enghien, marcha l'arme au bras sur ce village, dont elle chassa le bataillon qui le défendait, et s'empara du cimetière. La 3e d'infanterie légère se maintint avec peine dans le bois, en arrière du village; elle avait affaire à des hommes d'élite qui ne combattaient que pour prouver leur courage. La 89e, placée en intermédiaire du gros de la division, marcha à son soutien. Ces deux demi-brigades culbutèrent les émigrés, et leur firent payer cher une entreprise dont la réussite même eût été éphémère. Tout ce que pouvait le corps de Condé, était d'enlever un poste, parce qu'il se trouvait abandonné à ses propres forces: les républicains, au contraire, étaient en mesure d'être secourus de toute la division, pour peu que l'engagement se fût prolongé.

Ce combat malheureux de Français contre Français, coûta près de 500 hommes au prince de Condé, qui se retira sur Landsberg. Cette échauffourée fut d'autant plus inutile, que Frœlich, décidé à revenir vers le Tyrol, se rapprocha bientôt des émigrés; il s'établit ensuite à Kempten, en vue de soutenir au besoin le général Wolf qui, blotti dans le poste redoutable de

Feldkirch, défendait pied à pied l'entrée des gorges du Tyrol.

Nous les laisserons se disputer ces points accessoires, et pour ainsi dire étrangers au théâtre sur lequel le sort de l'Allemagne allait se décider; mais avant de rendre compte des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse, nous nous permettrons quelques réflexions sur cette marche de l'aile droite des Français.

On se rappelle qu'après le passage du Rhin, les troupes du général Férino avaient suivi la vallée de la Kintzig, en opposition aux corps de Frœlich et de Condé. Ce mouvement qui, au premier abord paraît entièrement excentrique et contraire aux principes de la guerre, devenait néanmoins indispensable dans les premiers momens d'un passage de fleuve, exécuté au centre de la ligne ennemie; car l'armée républicaine ne pouvait s'avancer en Allemagne, en laissant Frœlich avec 15 mille hommes sur son flanc droit et ses derrières, prêt à s'emparer des ponts. Nous sommes forcés de répéter, à cette occasion, ce que nous avons dit sur le mauvais emploi des troupes du général Laborde, qui aurait dû être appelé plutôt à prendre part aux opérations sur la Kintzig, afin de donner ainsi à Moreau la faculté de disposer de son centre, au moment où il pouvait porter les coups les plus décisifs à l'ennemi. Si on avait adopté ce parti, et qu'après un

premier succès, on eût rabattu une partie des forces de la droite sur le corps de bataille, on aurait fait le meilleur emploi possible de ces masses. Cette nécessité où le général français se trouva de faire un détachement si considérable, était un désavantage notable, dont son adversaire, au reste, ne sut pas profiter, quoiqu'il n'eût ni pont à couvrir, ni le moindre intérêt à suivre une ligne divergente. En effet, si les corps de Frœlich et de Condé, au lieu de se jeter sur leur gauche, vers le haut Danube, avaient su se diriger concentriquement sur l'Archiduc, en descendant la vallée de la Nagold, cette diversion de l'aile de Férino eût employé un tiers de l'armée française sur un point tout-à-fait secondaire, et lui serait devenue funeste, si la totalité des forces ennemies, concentrée vers le Necker, eût livré une bataille décisive au général Moreau.

Au surplus, la droite des Français s'étendit beaucoup trop après son arrivée à Tuttlingen, et il est sans exemple qu'une armée de 70 mille hommes, voulant envahir un pays défendu par des forces égales, se morcelle sur une ligne, depuis les frontières de Suisse, jusques vers Donawerth. Ce système semblait d'autant plus dangereux, que le général Férino déboucha dès le 23 juillet sur le Danube, bien avant le reste de l'armée, qui n'y arriva que le 8 août. La marche de sa droite jusques vers Bregentz, fut sans doute

occasionnée par les ordres du directoire, qui prescrivit à Moreau de détacher 15 mille hommes sur Brixen; faute inouïe dans l'état respectif des partis, et à peine excusable si l'armée du Rhin n'eût formé qu'une masse avec celle de Jourdan. Nous reviendrons sur cette singulière manœuvre lorsque nous rendrons compte des revers qui signalèrent la seconde période de cette campagne; il est temps de suivre l'armée de Sambre-et-Meuse jusqu'aux confins de la Bohême où elle s'avançait en même temps que celle du Rhin atteignit le Lech.

CHAPITRE LX.

L'armée de Sambre-et-Meuse, favorisée par le passage de l'armée du Rhin à Kehl, reprend l'offensive, s'empare de Wurtzbourg, et s'avance jusqu'à Amberg.

L'ARMÉE de Sambre-et-Meuse retirée en partie au-delà du Rhin, vers Cologne, et en partie dans le camp retranché de Dusseldorf, n'attendait que l'avis du passage de Moreau, pour reprendre ses projets offensifs. Profitant du départ des troupes que les succès de l'armée du Rhin forcèrent l'Archiduc à détacher, elle se disposa à franchir de nouveau ce fleuve.

Positions des Autrichiens.

Nous avons vu, en effet, que ce prince, à la nouvelle du passage de Kehl, de crainte d'être coupé de la ligne importante du Danube, était parti le 25 juin avec un corps de 20 à 25 mille hommes, pour se porter en toute hâte au secours du général Latour, laissant une forte garnison dans Mayence et une armée de 28 mille fantassins et 10 mille chevaux, pour couvrir le Mein. Le comte de Wartensleben qui la commandait, reçut l'ordre d'éviter tout engagement sérieux avec les forces supérieures de Jourdan.

Après le départ de l'Archiduc, cette armée du Bas-Rhin resta disséminée dans les positions ci-après : le corps de bataille, fort d'environ 14 mille hommes, campa à Neukirch (1), derrière la Nister, sur le plateau où se réunissent les routes de Siegburg, Siegen, Limbourg et Wetzlar; l'avant-garde, aux ordres de Kray, comptant 5 mille fantassins et 3 mille chevaux, occupait, par une brigade, la montagne de Kalten-Eiche; le reste de la division tenait Deken, Hausen, Hassel et Erpel. Le général Staader commandait 7 mille hommes d'infanterie et 1,500 chevaux, répartis depuis Lahnstein jusqu'à Erlich; le gros de ce corps, sous le général Finck, surveillait Neuwied. Enfin, la réserve de grenadiers et de grosse cavalerie faisant 4 mille hommes d'infanterie et 3,200 chevaux, était campée à Idstein, aux ordres de Werneck. Chaque militaire sera à même de sentir les inconvéniens de cette singulière position. La distance qu'il y avait entre le corps de bataille et les avant-gardes, était si grande, que celles-ci n'en recevaient aucun soutien; la réserve se trouvait à trois ou quatre marches du corps principal, ce qui la rendait à peu près inutile; enfin des divisions entières

(1) La planche V indique trois villages de ce nom, l'un est sur la Nister, l'autre sur l'Elz près de Weilbourg, le troisième derrière la Sieg; c'est du premier dont il est question.



étaient dispersées en postes de hussards. Cependant les axiomes de guerre les plus connus démontrent, que le moyen d'empêcher le passage d'un fleuve est d'en surveiller le cours avec des patrouilles et des piquets seulement; tandis que l'armée doit rester réunie dans la position stratégique la plus convenable, pour être prête à marcher sur-le-champ au point menacé.

Kléber s'avance sur la Sieg.

Jourdan avait formé le projet de repasser le Rhin vers Neuwied; pour faciliter cette opération, son aile gauche, toujours commandée par Kléber, partit de Dusseldorf le 27 juin, et s'avança sur la Sieg, afin d'attirer de ce côté toute l'attention de l'ennemi. La division Grenier, campée à une lieue et demie de Cologne, vint passer le Rhin sur le pont volant de cette ville, et fut mise sous les ordres du même général. Le 30, les trois divisions de l'aile gauche se portèrent sur la Sieg, qu'elles franchirent avec facilité, Kray n'ayant laissé pour l'observer que des détachemens de cavalerie légère. Cette aile prit position le même jour en avant de la rivière, la droite au village de Plées, et la gauche aux montagnes; elle séjourna les 1er et 2 juillet, pour attendre des vivres: la réserve sous les ordres de Bonnard vint aussi s'y réunir.

Jourdan passe le Rhin à Neuwied.

Cependant le général Jourdan, qui se trouvait à Coblentz, avait fait rassembler sur deux points toutes les embarcations qu'on avait pu se procu-

rer. Les divisions Poncet, Bernadotte et Championnet étaient à proximité. Dans la nuit du 2 juillet, toutes les troupes se rapprochèrent en silence des points indiqués pour le passage du fleuve. Le corps de Finck, composé de six bataillons, était le seul dont on eût à craindre l'opposition pour le premier moment. Le général Staader seulement, avec quelques autres bataillons, était en mesure de le soutenir vers la fin de la journée. Néanmoins, comme leurs forces réunies paraissaient suffisantes pour s'opposer à des débarquemens successifs, et peu considérables, le succès de l'opération semblait dépendre de la possibilité d'effectuer le premier transport sans être découvert.

A deux heures du matin, les embarquemens commencèrent. Les grenadiers de la division Bernadotte descendirent sur la rive droite, au village de Bendorf; ceux de Championnet, conduits par le général Damas, abordèrent à la ville de Neuwied. Après un engagement assez vif, les postes ennemis furent repoussés; Damas ayant reçu un renfort de 50 chevaux et 2 pièces de canon, sortit même de la ville, et s'avança en plaine pour attaquer Hettersdorf et les villages le long de la Wittbach, dont il parvint à s'emparer malgré la belle résistance de 2 bataillons de Hesse-Darmstadt.

Le désordre est inséparable de toute surprise, Combat de Bendorf.



particulièrement lorsqu'il s'agit d'un corps couvert par un grand fleuve, et qui se croit ainsi à l'abri de toute insulte. Les Autrichiens se trouvaient dans ce cas, et sans la crainte et l'irrésolution, compagnes ordinaires des attaques soudaines, ils auraient eu les moyens de rejeter les premiers détachemens, puisqu'ils ne consistaient qu'en 4 bataillons de grenadiers divisés en deux colonnes. Revenus néanmoins de leur premier étonnement, les Impériaux firent partir leurs équipages par la route de Dierdorf, et rassemblèrent 2 bataillons pour tomber de suite sur les grenadiers de Bernadotte. Le village de Bendorf assailli avec intrépidité, fut défendu de même. Les Français un instant repoussés, chassèrent les Allemands à leur tour, et en reprirent possession. Pendant que ceci se passait, les troupes de Darmstadt, qui se retiraient de Neuwied et de Hettersdorf arrivaient sur les hauteurs en arrière de Bendorf, qu'elles trouvèrent occupées par ces grenadiers : forcées alors de combattre pour effectuer leur retraite, elles s'emparèrent d'abord de ces hauteurs, qu'elles défendirent long-temps ensuite. Les Français, de leur côté, gardèrent le village et tiraillèrent sans cesse dans les bosquets et les ravins qui l'entourent; leur petit nombre ne permettait pas de rien faire de plus, et il suffisait d'ailleurs de tenir les postes nécessaires pour protéger la construction du

pont de bateaux, à laquelle on travailla dès le point du jour (1). Le 3, à dix heures, ce pont étant terminé, les troupes commencèrent à filer. La cavalerie et l'artillerie légère du général Championnet se portèrent rapidement sur la Saynbach, afin de soutenir les grenadiers de Bernadotte, qui n'étaient appuyés que par quelques chasseurs à cheval; mais l'ennemi jugeant, par l'arrivée de cette colonne, qu'une plus longue résistance le compromettrait sans nécessité, se retira promptement sur Montabauer, après avoir perdu 300 hommes et 2 pièces de canon. Le passage continua alors sur le pont; la division Bernadotte fut établie sur les hauteurs d'Hilscheidt, celle de Championnet vers Dierdorf, et le général Poncet sur la Saynbach, en deuxième ligne.

Le même jour, l'aile gauche vint prendre position en avant d'Ukerath. Le général Kléber avait détaché sur Siegen la division Lefevre, afin de tourner toutes les positions que l'ennemi occupait entre la Sieg et la Lahn. Ce mouvement, trop étendu, était contraire d'ailleurs aux intérêts des Français, qui devaient laisser Kray à Kalteneiche, et s'avancer rapidement sur la Dill

L'armée française se réunit.

(1) Il existait déjà un pont sur le petit bras qui séparait l'île de Neuwied de la rive gauche.

pour couper ses communications. Le 4, l'armée opéra sa réunion. La division Poncet vint se placer près de Wallendar, Bernadotte à Montabauer, Championnet à Freylingen et Molsberg; Grenier se réunit au corps de bataille vers Dreifelder; Collaud et Bonnard étaient à Hachembourg, Lefevre toujours détaché à Siegen. (*Voy. Pl. V.*)

Elle manque l'occasion d'isoler les corps autrichiens.

L'armée française séjourna le lendemain pour attendre des vivres. On voulait aussi faire des reconnaissances sur l'ennemi, qui n'était pas éloigné, et avoir des nouvelles du général Lefevre, dont on ignorait absolument la position. Il se trouvait séparé du corps d'armée par un terrain couvert de montagnes et de bois, où les communications sont rares et difficiles. Ces motifs ne paraissent cependant pas suffisans pour justifier ce retard. L'armée française avait une supériorité marquée depuis le départ de l'Archiduc, et il était de son intérêt d'en profiter pour frapper un coup décisif, tandis qu'elle avait six divisions réunies, et que les forces de l'ennemi, au contraire, se trouvaient éparpillées. Wartensleben avait commis la faute de rester deux jours après la nouvelle du passage de Neuwied, dans son camp de Neukirch; et Werneck, qui avait quitté Idstein avec la réserve, après avoir rallié à lui le corps de Finck et quelques bataillons de Mayence, garnissait la Lahn

avec 14 mille hommes d'infanterie et 5 mille chevaux.

Le général Jourdan, mal informé de l'emplacement des forces ennemies, et n'ayant pu faire prendre à ses troupes les vivres nécessaires pour quatre à cinq jours de marche, se contenta de bloquer Ehrenbreitstein, alors qu'il eût été si urgent de diriger sans délai la droite sur Limbourg et Hadamar pour s'assurer de ces débouchés, et de porter la gauche et le centre sur Renderoth, afin d'assaillir ensuite le corps de Wartensleben à Neukirch. Dans tous les cas, il était possible le 5 au matin de pousser vivement le corps de Wartensleben ou celui de Werneck, et de les isoler de manière à les empêcher d'opérer leur jonction pour tout le reste de la campagne.

Le 6 juillet, le général Jourdan instruit de la position, que le gros des forces de Wartensleben occupait entre Neukirch et Dillenbourg, fit marcher l'armée par sa gauche. La division Poncet appuya sur Montabauer, ne laissant que des postes devant Ehreubreitstein; le général Championnet se porta à Waldenbach, Bernadotte le remplaça à Molsberg; Grenier se prolongea vers Renderoth; ce mouvement arriva trop tard, comme on va le voir.

Le général Lefevre que nous avons laissé devant Kray, dans les montagnes de Kalteneiche, Lefevre bat Kray à Willersdorf

ayant attaqué ce corps vers Willersdorf le 4, l'avait rejeté avec perte sur Allendorf. Cette affaire jointe à la nouvelle de l'arrivée des Français vers Freylingen et Hachembourg, fit craindre à Wartensleben (ou à Colloredo qui le remplaçait pour un instant) de se trouver enveloppé, et le décida à partir dans la journée même du 5, sur deux colonnes; la première à gauche par Herborn sur Wetzlar, et la seconde par Greiffenstein sur Leun; Kray se retira par Dillenbourg à Giessen.

Les Autrichiens se réunissent derrière la Lahn.

Ainsi l'armée autrichienne avait réussi à gagner sans échec la ligne de la Lahn, où elle s'établit le 6 juillet; mais la position qu'elle y prit, était tout aussi dangereuse que la précédente; car elle se trouvait fort étendue et toujours calculée sur le funeste système de cordon; Kray tint Giessen, le corps de bataille prit poste à Wetzlar; la brigade Alcani à Braunfels; Werneck avait deux brigades de grenadiers entre Weilbourg, Limbourg et Nassau; le général Kienmayer avec un corps léger vers Lahnstein.

De son côté, Kléber poursuivit seulement les Impériaux avec les troupes légères; il porta de suite, les divisions Collaud et Bonnard, la droite près le village de Diesdorf, et la gauche un peu en arrière d'Herborn, afin d'opérer ainsi sa jonction avec Lefevre.

Les

Le lendemain 7, le général en chef ordonna

un mouvement à son aile droite (1). Le général Poncet avec six bataillons forma le blocus d'Ehrenbreitstein, et occupa la tête de pont de Neuwied. Le général de brigade Dauriez, avec le reste de cette division, marcha sur la Lahn avec ordre de garder la droite de cette rivière, depuis Dietz jusqu'à son embouchure. Bernadotte se dirigea sur Limbourg par les deux rives de l'Elz, il fut chargé d'en couvrir le débouché et de faire observer celui de Dietz. En arrivant sur les hauteurs d'Offheim, ce général se trouva en présence d'un gros corps de la réserve de Werneck, qui avait quitté sa position en arrière de Limbourg et traversé cette ville, pour venir inquiéter la queue de la division Championnet, qui achevait à peine le mouvement ordonné pour la veille : il s'engagea de suite un combat assez vif, à la suite duquel les Français prirent possession de toute la partie de la ville de Limbourg, située sur la rive droite de la Lahn. Les grenadiers de Bernadotte se battirent avec un grand courage et repoussèrent plusieurs fois le régiment de Royal-Allemand, qui tenta de

Français s'avancent sur cette rivière.

(1) Le journal de l'armée de Sambre-et-Meuse que j'ai consulté, porte ce mouvement au 20 messidor, ce qui correspond au 8 juillet. Les Autrichiens l'indiquent le 7 juillet, et cela est probable; car il serait difficile d'expliquer pourquoi l'armée aurait séjourné deux jours.

charger. La division Championnet revint enfin à leur secours, mais elle arriva trop tard pour prendre part au combat : elle s'établit à la gauche de Bernadotte. Le général Damas détaché sur Runckel, emporta de vive force le pont et la ville qui se trouve au-delà de la Lahn, où il fit environ 100 prisonniers. Le général Grenier reçut l'ordre de marcher sur Mehremberg et de porter son avant-garde sur Weilbourg. Kléber poussa des troupes légères jusque sur les bords de la Lahn, et ordonna à la division Lefevre de prendre position sur la gauche de la Dill, afin qu'elle fût en mesure de marcher sur Giessen.

Les Autrichiens se replient.

La prise de Runckel fit sur les Autrichiens, l'effet que produit ordinairement dans la guerre de cordon, la perte d'un seul poste important. Werneck qui se trouvait derrière Limbourg, se croyant débordé et sur le point d'être culbuté dans le Rhin, décampa avec toutes ses forces sur Nauheim. Les autres détachemens placés à droite, à Weilbourg, Leun, Wetzlar et Giessen, en firent autant, chacun de son côté. Kray se retira concentriquement sur Pollganz où il se réunit aux troupes venant de Leun, et forma l'arrière-garde du tout avec 8 mille hommes d'infanterie et 4,800 chevaux.

Les Français passent la Lahn.

Le 8, Jourdan instruit des premiers mouvemens rétrogrades des ennemis, résolut de franchir la Lahn et de déboucher par les montagnes

sur le Meyn, quoique le corps de Werneck tînt encore à Nauheim près de Limbourg; c'était bien, mais il s'avança en ordre parallèle, et sur un front aussi étendu que ses adversaires, tandis qu'en jetant ses masses sur leur centre divisé, ou en accablant leur droite, il eût pu obtenir les résultats les plus décisifs.

L'armée était alors formée en trois corps principaux, celui de droite confié au général Marceau, observait Mayence sur la rive gauche du Rhin; celui de gauche commandé par le général Kléber, reçut l'ordre de marcher sur Francfort; le centre sous la conduite immédiate du général en chef, devait déboucher dans les plaines du Meyn depuis la Nidda jusqu'à Cassel.

L'intention de Jourdan était d'attaquer le 9 le corps de Werneck, que l'on supposait aux environs de Nauheim; mais on apprit au point du jour qu'il s'était retiré dès la veille sur Esch, où il avait été rejoint par la brigade du général Kienmayer. Toute l'armée française se mit alors en mouvement; la droite aux ordres de Bernadotte, renforcée par la brigade Dauriez, passa par Nassau et Limbourg, puis se dirigea sur Wisbaden. Championnet en se portant de Limbourg à Camberg, rencontra dans la plaine la cavalerie de Werneck, soutenue de quelques bataillons adossés aux bois qui bordent la chaussée, près le village d'Esch: la canonnade s'engagea de part

L'armée franchit la Lahn.

et d'autre, et la réserve de cavalerie qui marchait derrière les troupes du général Championnet, fut portée en avant pour soutenir l'attaque de son avant-garde; la division la suivit immédiatement. Alors la brigade du général Klein stimulée par ces renforts, chargea la cavalerie ennemie, la repoussa et lui prit environ 150 hommes. La division prit la position indiquée : le général Grenier marcha à Græven-Wisbach et dirigea ses éclaireurs sur Usingen. De son côté Werneck bivouaqua derrière Kœnigstein, son arrière-garde en présence de Championnet.

Kléber la passe de son côté.

Le même jour (9 juillet), le corps du général Kléber passa la Lahn sur trois colonnes; la gauche sous Lefevre près de Giessen, se dirigeant sur Muntzenberg, la droite aux ordres de Bonnard près de Leun, celle du centre commandée par Collaud aux environs de Wetzlar.

Combat d'Ober-Merl

Les deux premières colonnes ne rencontrèrent pas l'ennemi : l'avant-garde de Collaud, conduite par l'adjudant-général Ney, donna dans la plaine de Butzbach sur la division Kray, campée entre Ober-Merl, Nauheim et la Wetter, et dont toute la cavalerie inondait la plaine de Nieder-Merl. L'impétueux Ney ne tarda pas à engager le combat; mais convaincu qu'il serait écrasé par l'énorme supériorité des escadrons autrichiens, s'il leur donnait le temps de l'assaillir, il résolut de se précipiter sur les hau-

teurs avec les braves de la 20e légère : c'était le moyen de combattre sur le terrain qui lui était le plus favorable, et il parvint en effet à déloger l'ennemi. Kléber satisfait de ce succès et informé que les autres colonnes étaient arrivées aux positions assignées, envoya à Ney, l'ordre de camper où il se trouvait; mais instruit plus tard que les Autrichiens se mettaient en mouvement pour l'attaquer, il ordonna de suite au général Colland, campé vers Butzbach, de se placer en avant d'Ober-Weisel.

Dans cet intervalle, les Autrichiens attaquèrent en effet avec bravoure et tournèrent le village d'Ober-Merl; après un combat des plus vifs, dans lequel la fortune seconda alternativement les deux partis, le village pris et perdu plusieurs fois, demeura enfin au pouvoir des Français.

Wartensleben continua sa retraite sur Wilstadt et Rosbach; Kray demeura avec une forte arrière-garde à Nieder-Merl.

Le 10, l'armée française continua sa marche parallèle; le détachement du général Dauriez s'avança sur la Schwalbach; la division Bernadotte fut portée jusqu'à Neuhof au-delà de Wisbaden; celle de Championnet soutenue de la réserve de cavalerie, ayant trouvé les postes autrichiens où elles les avait laissés la veille près d'Esch, les attaqua de nouveau et les repoussa successivement jusques derrière le fort de Kœ-

nigstein, en face duquel ces deux divisions se placèrent; la colonne du général Grenier marcha sur Hombourg et occupa les hauteurs en arrière : son avant-garde eut un petit engagement et fit quelques prisonniers.

Kléber attaque les Autrichiens a Friedberg.

Jusqu'alors la retraite de Wartensleben s'était opérée en bon ordre, parce que l'armée française s'avançait sur différentes routes, au lieu de se réunir pour frapper un coup décisif par sa gauche, afin de rejeter l'armée ennemie sur le Rhin. On n'avait eu que quelques engagemens d'avant-garde; l'affaire de Friedberg un peu plus sérieuse aurait eu peut-être de grands résultats, si Kléber avait été renforcé seulement par les troupes de Grenier et par la réserve de cavalerie.

Tandis que les trois divisions du centre ne rencontraient devant elles que l'arrière-garde de la colonne de Werneck, et couraient sur une ligne accessoire; le général Kléber se trouvant à l'aile gauche devant le gros des forces autrichiennes qui semblaient vouloir tenir ferme dans la position de Friedberg, résolut de les attaquer le 10 juillet.

L'avant-garde fut chargée d'engager le combat de front. Les divisions Collaud et Bonnard, devaient le soutenir en se portant sur Nieder-Wiesel et Butzbach. Celle de Lefebvre, qui marchait sur la rive gauche de la Wetter, fut destinée à

tourner la droite de l'ennemi en passant cette rivière à Bauernheim et Offenheim.

Wartensleben de son côté, ayant reçu de l'archiduc Charles l'ordre de défendre la position de Friedberg, avait pensé que le meilleur moyen de s'y maintenir était d'attaquer les Français, et s'était déjà mis en marche dans ce dessein. Son avant-garde rencontra celle de Kléber; mais au moment où elle s'engageait, le général autrichien informé de la marche de Lefebvre, en conçut quelques inquiétudes et changea de résolution. Ce mouvement menaçait sans doute le point principal, mais il était un peu décousu et séparé du reste de l'armée par le défilé de la Wetter. Wartensleben aurait pu calculer que si Lefebvre n'avait pas beaucoup de forces, il ne fallait pas s'en inquiéter; que s'il en avait beaucoup au contraire, Kléber en aurait d'autant moins sur son front. D'ailleurs puisque les colonnes autrichiennes étaient déjà formées et même en marche, il semble que leur général aurait dû jeter toutes ses forces sur Collaud : manœuvre semblable à celle de Bonaparte, à la bataille de Rivoli, lorsqu'il poussa vivement le centre isolé des Autrichiens, des hauteurs de Trombalora et de San Giovanni, pour revenir ensuite sur les détachemens qui menaçaient ses flancs.

Les Autrichiens au moment de l'offensive tombent dans l'irrésolution.

Si le général autrichien avait manœuvré de

même, la division Lefebvre eût été compromise à Bauernheim sur la rive gauche de la Wetter, tandis que le gros de l'armée française s'étendait jusque vers Kœnigstein et Wisbaden. Au lieu de prendre ce parti, Wartensleben arrêta son mouvement, porta ses forces par sa droite sur Fauerbach et Offenheim, afin de disputer le débouché à Lefebvre; mais Ney et Jacopin ayant attaqué les positions d'Ockstadt et de Friedberg, et Bonnard arrivant au soutien sur la droite, vers Rosbach, les Autrichiens se retirèrent : l'action fut des plus vives et la ville de Friedberg enlevée; on y prit 2 pièces de canon et un drapeau.

Lefebvre les déborde et les décide à la retraite derrière le Meyn.

Le général Lefebvre gagna l'ennemi sur son flanc droit, et détermina par cette attaque, la retraite précipitée de son infanterie; sa cavalerie seule, dont le nombre était bien supérieur à celle que les Français avaient sur ce point, soutint la retraite avec beaucoup de bravoure et empêcha la défaite entière de l'infanterie.

On a évalué la perte des Autrichiens à 800 hommes tués ou blessés, et 500 prisonniers. Wartensleben se retira derrière la Nidda, vers Ilmenstadt, et vint prendre le lendemain, au point du jour, la position de Bergen, où toutes ses colonnes furent à peu près réunies; mais il la quitta dans la soirée même du 11, pour repasser le Meyn.

L'armée française séjourna sur le terrain

qu'elle occupait; la division du général Championnet fut chargée de tourner le fort de Kœnigstein, de l'investir et de s'établir aux débouchés des bois. Le 12, on poussa des postes jusque sur la Nidda, et le général en chef fit une reconnaissance sur cette rivière. Il aperçut que l'ennemi, loin de s'être arrêté à la position de Bergen, comme on le lui assurait, n'avait laissé que des postes de troupes légères pour éclairer la marche des Français. L'armée impériale s'était établie sur la rive gauche du Meyn, vers Offenbach, laissant une forte garnison dans Francfort.

Kléber bombarde Francfort.

Le 12, Kléber parut devant la ville; le reste de l'armée s'étendit le long du Meyn, le centre à Hœchst, la division Bernadotte vers Wisbaden. Kléber fit sommer les Autrichiens de rendre la ville de Francfort, qui n'est point une place de guerre; et sur leur refus, on la fit incendier avec des obus. Les Français eussent sans doute beaucoup mieux fait de rassembler 50 mille hommes à Hanau : cette manœuvre menaçant les communications de l'ennemi, l'eût déterminé à abandonner Francfort pour se retirer en toute hâte sur Aschaffenbourg. Mais, tandis que Wartensleben tirait parti de toutes les positions où il pouvait un peu retarder son mouvement de retraite, les républicains menacés sur leur droite par la garnison de Mayence, dont on ignorait la

force, et obligés d'ailleurs d'étendre leurs divisions pour les faire subsister, perdirent l'occasion de réunir leurs masses en un point décisif.

A la suite d'un bombardement de deux jours, qui réduisit en cendres près de 200 maisons, Francfort fut évacué par convention, et les Français n'y entrèrent que le 16 juillet, laissant ainsi à leurs adversaires tout le temps d'aller s'établir dans les positions d'Aschaffenbourg et de Séligenstadt, qui assuraient leurs communications avec Wurtzbourg.

Instructions du directoire pour les opérations en Franconie.

Le général Jourdan, après être resté quelques jours aux environs de Francfort pour laisser à ses troupes le moyen de se refaire, résolut néanmoins de poursuivre l'ennemi, et de s'avancer, pour donner la main à Moreau.

La marche pouvait avoir lieu directement par la grande route de Wurtzbourg; mais le Meyn formant un grand coude sur ce point, il eût fallu le passer deux fois en présence des Impériaux, pour se retrouver sur la rive gauche, dont on était déjà maître; outre cela, on eût été forcé de s'enfoncer dans la grande forêt de Spessart, qui offrait mille obstacles favorables à la défense de l'ennemi. Il fallut donc se résoudre à manœuvrer par la droite ou par la gauche. La première de ces directions, conduisant par Mergentheim à Rothenbourg, offrait le grand avantage d'amener par la voie la plus sûre une jonction avec l'armée

de Moreau, et d'isoler Wartensleben de l'archiduc Charles, qui, à cette époque (20 juillet), se trouvait sur le Necker, vers Canstadt.

Le directoire, fidèle au système de déborder à la fois les deux ailes mis en vogue par Carnot, oublia les principes qui avaient dicté ses instructions au général Moreau, et prescrivit malheureusement à Jourdan de s'avancer par la rive gauche du Meyn, pour se tenir constamment à la hauteur du flanc droit de Wartensleben : direction divergente, qui laissait aux Impériaux le moyen de se retirer concentriquement sur le Danube, dont on devait chercher à les couper. Il n'est pas aisé de deviner la raison qui fit donner la préférence à ce dernier parti, auquel on dut tous les malheurs de la campagne : ce fut peut-être dans l'intention de couvrir le pont de Neuwied; mais quelque plausible que paraisse au premier abord un motif semblable, il prouverait combien on eut tort d'établir deux lignes d'opérations extérieures, si éloignées l'une de l'autre à leur base, en laissant l'ennemi maître de toutes les places et positions qui se trouvaient entr'elles, et en marchant sur des directions divergentes des ponts laissés ainsi à sa merci.

Quoi qu'il en soit, Jourdan réduit à obéir, résolut d'opérer par la gauche avec environ 46 mille hommes, organisés comme on le verra au

tableau ci-joint (1). Il fit renforcer de 10 mille combattans le corps de Marceau, chargé de garder Francfort, d'investir complètement Mayence, et de bloquer Ehrenbreitstein. Celui-ci fut ainsi porté à 30 mille hommes; détachement considérable et d'autant plus fâcheux, qu'il restait à une grande distance de l'armée. Le général français dut regretter alors de n'avoir pas trouvé l'occasion de mettre Wartensleben hors d'état de tenir la campagne, tandis qu'il avait des forces suffisantes pour l'accabler. Si l'on n'avait pu atteindre ce résultat dans les contrées montagneuses et boisées de la Wétéravie, avec une immense supériorité d'infanterie, à plus forte raison on ne devait pas espérer d'y réussir dans les plaines de Wurtzbourg et de Bamberg, lorsque l'armée était réduite de moitié.

Retraite des Impériaux.

Le général autrichien ayant ordre de ne point s'engager sérieusement, était décidé à une retraite subordonnée à la vivacité de la marche de son adversaire, et que sa nombreuse cavalerie, autant que la nature du pays, lui rendait très-facile; car dans les défilés du Spessart ou

(1) Bien qu'elle eût été renforcée de 6 bataillons tirés de la Hollande, et de plusieurs escadrons venus de l'intérieur; l'armée perdait tant d'hommes par la désertion, qu'elle se trouvait de 4 mille hommes moins forte qu'à l'ouverture de la campagne.

11, page 282.

TAB commencement de juillet.

llons.	Escadrons.	Présens.	Total par divisions.
3	»	10,399	
3	»		
3	»		
3	»		
	»	8,600	9,350
	»		
	»		
	»		
	3	510	
	2		
	»	240	
	5		
	»	4,195	4,352
	»		
	»		
	1	157	
	»		
	1		
	3		5,815
	1		
	4		
		Total. . .	29,456
	3		7,400
			1,240
	. . . .		6,409
locus ce.			
		Total. . .	15,049



de la Pegnitz, on ne pouvait livrer que des combats de chaussée avec des têtes de colonnes, et une fois arrivé dans les plaines du Meyn ses escadrons avaient tout l'avantage. Quelques marches audacieuses, rapides et habilement combinées, eussent peut-être amené des engagemens sérieux; mais c'eût été un jeu de la fortune, plus que le résultat d'un plan facile à calculer d'avance.

Les Autrichiens campés sous Wurtzbourg, se retirent sur Zeil.

Wartensleben ayant franchi la forêt de Spessart le 17 et le 18, arriva près de Wurtzbourg, sa droite sous Nauendorf à Arnstein; il fut suivi dans la forêt par Bernadotte; le centre et la gauche des Français se dirigèrent sur Gmunden et Schweinfurt. Le général autrichien quitta alors le camp de Kornach le 24 juillet, et vint passer le Meyn à Schwarzach pour se replier sur Zeil.

Il ne se passa rien de bien important dans cette période. Le système des deux partis donna lieu à des engagemens partiels avec les arrière-gardes qui couvraient le mouvement rétrograde des Impériaux. Cette petite guerre n'est d'aucun intérêt pour l'art, quoiqu'elle ait été faite avec valeur par les troupes des deux nations, et que leurs généraux y aient acquis une juste réputation d'activité et de bravoure; je me bornerai donc à indiquer les mouvemens principaux.

Les Français s'emparent

Wurtzbourg se rendit le 25 juillet à l'approche des Français. Cette place qui possède un

de la citadelle. beau pont sur le Meyn, n'est pas tenable, quoiqu'elle ait une enceinte bastionnée, parce qu'elle est entourée de hauteurs fort escarpées : sa citadelle de forme irrégulière, située sur les hauteurs de la rive droite, au sud-ouest, domine au contraire tous les environs. Les Autrichiens, déjà très-faibles, eurent raison de ne pas laisser de garnison dans la ville; mais on fut surpris qu'ils n'eussent pas jeté quelques centaines d'hommes dans le fort, lequel à peine accessible sur le front de Hexenbruch, peut être regardé comme à l'abri de toute attaque : maîtres de ce poste, ils eussent rendu l'occupation de la ville très-précaire, et la suite des événemens prouva qu'ils commirent une faute en l'abandonnant à l'ennemi. Les troupes de l'évêque capitulèrent à l'approche des avant-gardes, et livrèrent, sans tirer un coup de fusil, 100 bouches à feu et une place importante par ses ressources, à condition qu'on n'inquiéterait ni le clergé, ni la noblesse : un des articles de cette singulière capitulation portait que les ecclésiastiques détenus pour discipline, ne seraient point mis en liberté.

L'armée française prit alors position sur le Meyn entre Dettelbach et Schweinfurt, où s'appuyait l'extrême gauche sous Lefebvre. Le général Jourdan séjourna ici quatre jours, pour attendre l'arrivée de la division Bernadotte, et avoir des nouvelles de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui ne

se trouvait alors qu'à la hauteur de Gœppingen, dans la vallée de la Filz.

Wartensleben campé, avec la majeure partie de ses forces, dans la plaine entre Zeil et Hassfurth, avait eu le projet de tomber sur l'avant-garde du général Lefebvre qui le suivait; mais à peine ses colonnes furent en marche, qu'elles reçurent contre-ordre, et revinrent dans leur première position. C'est ainsi que les Autrichiens perdaient, par irrésolution, toutes les occasions de tirer parti du système vicieux adopté par leurs adversaires.

Lorsque Bernadotte fut arrivé à Wurtzbourg, il reçut l'ordre de relever la division Championnet vers Dettelbach. Celle-ci appuya sur Eisenheim, et Grenier sur Werneck; Collaud vint à Schweinfurt remplacer Lefebvre, qui se porta en avant de Lauringen.

Kléber remplace Jourdan.

Jourdan étant tombé malade à cette époque, remit le commandement de l'armée à Kléber. Ce général continua à manœuvrer dans le même esprit que son prédécesseur. On atteignait alors le mois d'août; la gauche de Moreau se trouvait vers Gmund. Il était facile d'appuyer l'armée de Sambre-et-Meuse à droite, par un mouvement rapide sur Mergentheim et Hall, de manière à former une masse centrale de 110 mille hommes qui serait parvenue à isoler les deux parties de l'armée autrichienne, et à empêcher le prince



Charles d'exécuter lui-même cette manœuvre un peu plus tard. On observera peut-être que Wartensleben aurait pu alors revenir sur Marceau et délivrer Mayence. Le mal n'eût pas été grand, car Marceau, après avoir rompu tous les ponts du Rhin, se fût retiré sur Dusseldorf; et l'Archiduc accablé par 100 mille hommes sur le Danube, eût bientôt rappelé Wartensleben.

Il suit la même marche.

Loin de chercher ainsi à se lier avec l'armée de Rhin-et-Moselle, Kléber, docile aux ordres du directoire, continua sa marche sur les deux rives du Meyn. Lefebvre avec l'aile gauche, alla faire capituler, le 2 août, la petite place de Kœnigshofen (1), et prit poste vers Lauringen; l'aile droite s'étendit jusqu'auprès d'Oberschwarzach, sur la route de Bamberg.

Les Autrichiens continuent leur retraite.

Wartensleben craignant alors d'être serré de trop près, quitta la position de Hasfurt pour se retirer sur Bamberg, d'où il fit filer sous bonne escorte, tous ses bagages inutiles, par Cobourg à Egra : le gros de l'armée impériale devait se retirer dans la direction de Nuremberg pour se lier avec l'Archiduc. L'armée française s'avança, le 3 août, la droite à Burg-Eberach, la gauche vers Kœnigsberg.

---

(1) Le fort de Kœnigshofen est sur la rive droite du Meyn, entre Schweinfurt et Meinungen. Il ne faut pas le confondre avec un autre bourg du même nom vers Mergentheim.

Le 4, Kléber occupa Bamberg : trop de précipitation des avant-gardes, à l'entrée de la ville, causa la perte de quelques hommes. Lefebvre suivit d'abord la colonne ennemie, qui marchait sur Cobourg; mais, lorsqu'il apprit qu'elle se retirait à Egra, il ne crut pas prudent de s'aventurer dans cette direction. Kléber maître de Bamberg les reponsse à Hirsehaid.

Le général Kléber, informé que le gros de l'ennemi se portait sur la Wiesent et l'Aisch par les deux rives de la Regnitz, ordonna une conversion à droite. Les trois divisions de cette aile se portèrent sur la petite rivière de Reich-Eberach; les deux divisions de gauche s'établirent, l'une à la tête du bois de Bamberg, en arrière du village de Strulendorf, et l'autre sur la route de Bamberg à Ebermanstadt.

Ces mouvemens donnèrent lieu à un combat très-vif entre la cavalerie autrichienne et celle de l'aile gauche des Français. Le centre de l'armée impériale campait alors vers Altendorf, à deux lieues de Forcheim, où Wartensleben avait son quartier-général; ses avant-postes s'étendaient jusqu'à Strulendorf, à une lieue et demie de Bamberg. Une vaste plaine située en avant d'Altendorf, les séparait de l'armée, et présentait carrière à la cavalerie. Lefebvre n'avait avec lui que 6 escadrons de chasseurs et un régiment de cuirassiers. Les premiers culbutèrent les

avant-postes ennemis de Strulendorf, les poursuivirent au-delà de Hirschaid, et s'avancèrent dans la plaine d'Altendorf, où ils rencontrèrent un gros corps de cavalerie autrichienne. Après plusieurs charges fournies et soutenues avec bravoure, les chasseurs furent repoussés avec perte. L'affaire eût été désastreuse pour eux, si, au même moment, les cuirassiers qui débouchaient au galop de Hirschaid, ne leur eussent donné le temps de se rallier, en chargeant à leur tour les escadrons ennemis, un peu désunis par la poursuite. Bientôt le combat changea de face, les trois régimens français se prêtant un secours mutuel, forcèrent l'ennemi à la retraite. Sans l'intrépidité du général Richepanse qui fut blessé, et du colonel des cuirassiers Doré, qui y perdit la vie, l'infanterie eût été compromise. Le résultat de cette affaire prouve combien l'art d'engager ses forces décide des événemens de la guerre, puisque la faible cavalerie des républicains, qui n'aurait pas dû se montrer impunément devant les nombreux escadrons allemands, remporta un avantage si glorieux.

Le général Lefebvre s'établit au soir sur le flanc droit des Impériaux, et porta un détachement sur Ebermanstadt, en tournant la montagne. La division Colland, se plaça en seconde ligne sous les murs de Bamberg. Les trois divi-

sions de l'aile droite, campèrent sur la rive gauche de la Regnitz, la droite vers Schlusselfeld (1). L'armée impériale se trouvait sur les deux rives de cette rivière; sa droite, conduite par Wartensleben, entre Ebermanstadt et Forcheim; sa gauche, aux ordres de Kray, entre Forcheim et Hochstadt; le gros vers Attelsdorf.

Combat de Forcheim.

Kléber résolut d'attaquer l'ennemi dès le jour suivant (7 août) : mais quoique distingué par ses éminentes qualités militaires, il ne s'écarta point du système alors en faveur : au lieu de combiner un effort général sur une des ailes de l'armée autrichienne, coupée en deux par la Regnitz, et dispersée sur une ligne beaucoup trop étendue; il s'avança parallèlement à son front. L'aile droite des Français devait attaquer le corps de Kray sur la rive gauche; la division Grenier partit de Rebersdorf pour remonter vers Hallendorf; après une affaire assez vive, elle prit position derrière l'Aisch, aux environs de Willersdorf, où Championnet arriva presqu'en même temps. Celle-ci s'étant dirigée par Lauf, avait trouvé tous les villages des deux rives de l'Aisch occupés par l'infanterie autrichienne, les hauteurs hérissées d'artillerie, et Kray en mesure d'opposer la plus

(1) On peut consulter pour toutes ces opérations, la carte d'Anspach par Wetter, ou celle d'Allemagne publiée par le bureau de Weimar.

vigoureuse résistance. Quelques-uns de ces postes furent bien disputés; mais pendant que Kray portait toute son attention sur les attaques et les manœuvres de cette colonne, la division Bernadotte s'était avancée vers Hochstadt sans s'engager, afin de laisser au général Bonnaud le temps de déborder le flanc gauche de l'ennemi avec la cavalerie. Ces mouvemens, exécutés avec précision, eurent un plein succès. Les attaques réitérées de la cavalerie française et de l'infanterie des généraux Bernadotte et Championnet forcèrent les Impériaux à se retirer sur la rive droite de la Regnitz. Leur perte eût été certaine, si pareille attaque se fût exécutée par Willersdorf.

Ney lutte glorieusement contre le gros des Autrichiens

A l'aile gauche des Français, Lefebvre en se dirigeant, par la rive droite de la Regnitz, sur la petite rivière de Wiesent, vers Ebermanstadt et Pretzfeld, repoussa les avant-gardes autrichiennes, et menaça le flanc droit de leur ligne.

Collaud, à qui il avait été ordonné de quitter la position de Bamberg, et de se porter sur Forcheim, trouva le centre, commandé par Wartensleben lui-même, dans la plaine et sur les hauteurs de Forcheim. L'avant-garde française, aux ordres de Ney, donna sur des forces supérieures et en essuya une décharge très-meurtrière : n'ayant à opposer que 2 pièces d'artillerie légère contre une batterie de 14 pièces de canon, elle soutint avec peine cette lutte

inégale, malgré les renforts qu'on lui fit passer, jusqu'à ce que le mouvement rétrograde de l'aile gauche des Autrichiens, la tirât enfin d'embarras, en décidant Wartensleben à se retirer par Forcheim sur Nuremberg.

Dès que Ney, qui s'était avancé jusqu'à portée de canon de Forcheim, s'aperçut du départ de l'armée impériale, il envoya un officier sommer cette place, qui capitula sur-le-champ; les Français y trouvèrent 60 pièces de canon, et beaucoup d'armes et de munitions de guerre. Ney, dont la présence d'esprit et la bravoure avaient beaucoup contribué au succès de cette journée, en contenant avec très-peu de monde le centre des Autrichiens, fut nommé général de brigade sur le champ de bataille.

Jourdan reprend le commandement.

Jourdan ayant repris le commandement le soir même de l'affaire de Forcheim, fit marcher l'armée le 9 août, sur les deux rives de la Regnitz; Bernadotte se porta par la gauche sur Herzogen-Aurach, et ensuite sur Nuremberg, le reste de l'armée sur la rive droite, entre Erlang et Bettensiedel. Wartensleben se retira, dans la nuit, de Lauf à Sulzbach.

Jourdan s'avança le lendemain sur Lauf, quatre divisions campèrent entre cette ville et Schneitach. Le général Ney, par un coup audacieux, s'empara avec quelques ordonnances, du fort de Rotenbourg, où il prit 43 pièces de canon.

Bernadotte se trouvait sur la rive gauche de la Regnitz vers Schomberg.

L'armée française s'engage dans les défilés de la Pegnitz.

L'armée française, qui aurait dû se borner à faire suivre l'ennemi par des troupes légères, dans les défilés de la Pegnitz, et se porter en masse sur l'Altmuhl, vers Dittfurt, pour se concentrer avec celle de Moreau, s'enfonça mal à propos dans un pays difficile. La contrée entre la Wils et la Pegnitz est couverte de montagnes peu élevées à la vérité, mais coupées de ravins fort escarpés, et hérissées de forêts épaisses; la seule route praticable en tout temps pour l'artillerie, est celle de Lauf à Sulzbach, toutes les autres sont des chemins vicinaux étroits, escarpés, et dont on ne peut faire usage que dans la belle saison. Jourdan, réduit à l'alternative de ne tenir aucun compte des instructions de son gouvernement ou de s'engager dans un pays semblable, voulut toutefois attendre quelques jours avant de s'y résoudre; autant pour donner quelque repos à son armée, que pour apprendre ce qui se passait à celle du Rhin; il séjourna le 11 et le 12 dans les positions indiquées.

Le gros des Autrichiens s'était replié sur Amberg, et Kray occupait Sulzbach avec 13 mille hommes. Wartensleben avait reçu ordre de l'Archiduc de tenir autant que possible à Amberg, afin de faciliter la jonction, qui devait s'effectuer par Neumarck.

Le 13 août, Bernadotte vint prendre position en arrière d'Altorf. L'armée s'avança par les deux rives de la Pegnitz; les mauvais chemins et les montagnes retardèrent beaucoup sa marche; elle s'établit enfin, la droite vers Waller et Schupf, le centre à Hersbruch et la gauche à Worach, où elle séjourna le 14 et le 15. La division Bernadotte alla se placer en arrière de Neumarck, sur la route de Ratisbonne. Projet d'attaque de Jourdan.

Le 16, l'armée fit un mouvement général : la division Lefebvre, partie à trois heures du matin, se dirigea sur le village de Holenstein; son avant-garde sur Neukirchen, ses flanqueurs de gauche jusqu'à Wilseck : Collaud réunit ses troupes en arrière du village de Hochenstadt, dans l'anse que forme la Pegnitz; l'avant-garde établie à Hartmanshof, marcha par la grande route de Sulzbach, et fut chargée de replier les avant-postes ennemis. La division Grenier alla prendre position sur les hauteurs près de Pachtesfeld, d'où elle devait porter ses coureurs le plus loin possible. Championnet reçut ordre de s'établir à la hauteur du village de Popperg, et de pousser son avant-garde sur Ochsensolm. La cavalerie qui marchait à la droite de cette dernière, devait la soutenir dans tous ses mouvemens, et lui aider à balayer la route de Pfaffenhofen à Amberg. D'après ces dispositions, il paraît que l'intention de Jourdan n'était pas

d'attaquer ce jour-là; les troupes avaient un trop long espace à parcourir, et les chemins qu'elles devaient traverser, présentaient trop de difficultés, pour que l'action pût commencer d'assez bonne heure. Le mouvement n'était donc que préparatoire; il avait pour but de resserrer l'ennemi dans ses positions, et de les reconnaître avec exactitude, pour en faire l'attaque le lendemain; l'action s'engagea néanmoins malgré le général en chef (1).

Combat de Neukirchen

L'avant-garde était arrivée en présence de l'ennemi, en forces trop inférieures pour s'engager avec succès; le courage bouillant de son chef faillit lui devenir funeste. Kray occupait par sa droite les hauteurs escarpées de Neukirchen, et sa gauche se prolongeait sur les collines boisées qui flanquent la route: les Français furent repoussés et poursuivis; ils auraient été mal menés sans la contenance héroïque de Ney, dont le courage répara souvent les fautes où l'entraînait trop d'ardeur. Jourdan fut alors forcé de faire avancer des divisions, pour soutenir son avant-garde; celle de Grenier arriva la première et rétablit le combat; d'un autre côté, Lefebvre marcha pour gagner le flanc droit des Impériaux sur la direction d'Ermansdorf.

(1) Un journal de l'armée française porte cette affaire au 16, mais elle eut lieu le 17.

Kray se voyant menacé de tous côtés, se replia sur Sulzbach, où il prit position, la droite sur une colline rocailleuse, qui dominait le seul débouché du bois où passe la grande route; son aile gauche était appuyée à la forêt entre Sulzbach et Haar. La division Collaud l'assaillit de front, pendant que Grenier attaquait sa gauche. Le succès de cette double attaque était infaillible: la brigade Olivier pénétra dans la forêt et contraignit Kray à reployer sa gauche à Rosenberg, où elle fut renforcée par quelques bataillons de Wartensleben. Les troupes bivouaquèrent sur le champ de bataille, après une canonnade et une fusillade assez vives, qui n'eurent d'autre résultat que de détruire des hommes; car il était trop tard, et les troupes se trouvaient trop harassées, pour qu'on se flattât d'obtenir des succès marquans.

Combat de Sulzbach.

Tandis qu'on luttait ainsi au centre, devant Sulzbach, l'avant-garde de Championnet avait un engagement très-sérieux à la hauteur du village d'Augsberg, où elle rencontra l'ennemi. Deux bataillons français furent cernés dans un petit bois et attaqués à plusieurs reprises; mais rien ne put ébranler leur fermeté. Le général Championnet fit soutenir son avant-garde par des troupes fraîches, et Wartensleben de son côté envoya quelques bataillons de renfort; on se battit avec acharnement jusqu'à la nuit, sans

obtenir de résultat plus important qu'à Sulzbach. La division de cavalerie avec son artillerie légère et quelques détachemens de tirailleurs, balaya la grande route de Pfaffenhofen à Amberg. On peut évaluer la perte des deux partis, dans cette journée à mille hommes environ, sacrifiés en pure perte. La division Bernadotte s'avança, dans le même temps, au-delà de Neumarck.

Les Autrichiens évacuent Amberg.

Wartensleben informé de la marche de l'Archiduc, ne voulant pas engager d'affaire sérieuse avant son arrivée, et ayant d'ailleurs l'ordre de ce prince de tenir derrière la Naab, dont les rives escarpées offrent une position avantageuse, partit le 18 à trois heures du matin pour se retirer derrière cette rivière; Kray prenant aussi cette direction, alla remplacer momentanément l'armée à Amberg. Le 18 août, Jourdan suivit la marche de l'ennemi : on s'attendait que Wartensleben se dirigerait par la route directe d'Amberg à Ratisbonne; mais il prit au contraire à droite par Hidelsdorf et Wolfering sur Schwarzenfeld. Kray après avoir défendu Amberg aussi long-temps que possible, eut ordre d'occuper ensuite une position avantageuse près de Wolfering. Le général Jourdan, qui n'avait avec lui que la division Grenier, vit donc sortir d'Amberg toute l'arrière-garde autrichienne protégée par une nombreuse cavalerie: l'inégalité de ses forces lui permettait d'autant moins de l'inquié-

ter, qu'il crut apercevoir en elle toute l'armée impériale. La division Championnet arriva de la droite, avec la cavalerie du général Bonnaud, lorsque l'ennemi avait déjà défilé en grande partie; ses dernières gardes furent repliées. Le centre de l'armée française prit alors position en avant d'Amberg. Les généraux Lefebvre et Collaud avaient marché sur la gauche sans trouver d'ennemis; le premier à Hirchau, l'autre entre Sulzbach et Frauenberg; Bernadotte, de son côté, poussa ses éclaireurs sur Teiningen à 20 lieues de là.

Combat de Wolfering.

Pendant que l'armée française s'enlevait les moyens d'accabler les Impériaux en marchant sur autant de routes qu'elle avait de divisions, Wartensleben s'était replié sur Schwandorf et Schwarzenfeld derrière la Naab; Kray était resté aux environs de Wolfering, tenant avec les Croates tous les bois de Freyholz, dont les débouchés difficiles avaient encore été fermés par des abatis et des coupures.

Le 20 août, elle se mit en mouvement sans avoir de notion précise sur la position des Autrichiens. Il avait été prescrit à Lefebvre de marcher par Hirschau sur la Naab, en face de Wenberg; Collaud se porta par la route de Schwarzenfeld vers Freyholz, où il donna sur le corps de Kray. Grenier, qui suivait d'abord cette division, reçut ordre de la quitter, pour se diriger à

la droite sur Schwandorf. Le général Championnet, derrière lequel marchait la réserve de cavalerie, prit de même la route de Schwandorf. On voit par ces dispositions combien le centre de l'armée était compromis.

Lefebvre qui aurait dû être dirigé par Freudenberg sur Schwarzenfeld, courut au contraire après un petit corps de troupes légères, qu'il força à repasser la Naab. Ney, avec l'avant-garde de Collaud, repoussa l'ennemi de Pfreimt et Nabburg. Le gros de cette division, après avoir passé la Wils à Amberg, suivit la route de Schwarzenfeld, rencontra les avant-gardes ennemies dans le bois de Freiholz, les en chassa et les força à se replier derrière le ruisseau de Wolfering. Collaud voulant les attaquer sur ce point, fut vivement repoussé à plusieurs reprises. Le village de Wolfering brûlé, pris et repris, resta au pouvoir de Kray. Jourdan ordonna alors à Grenier, qui se dirigeait primitivement sur Wolfert, de soutenir le général Collaud. Dans cet intervalle, Kray ayant attaqué la brigade Jacopin, l'avait forcée à se retirer; il cherchait même à déborder la gauche de la division, lorsque la nuit mit fin à un combat aussi opiniâtre qu'inutile. De son côté, Championnet s'était avancé jusqu'à Haselmuhl vis-à-vis de Schwandorf, et trouvant le pont coupé, échangea quelques coups de canon avec un corps de cavalerie.

Retraite des Impériaux derrière la Naab.

Kray ne pouvant plus rester seul en avant de la Naab, débordé à droite par Ney et Lefebvre, et à gauche, par Championnet, prit la résolution de se retirer pendant la nuit sur Schwarzenfeld. Il est facile de juger que, si le projet des Autrichiens n'avait pas été entièrement défensif, la supériorité de leurs forces au centre, leur eût donné la latitude de rendre cette affaire plus sérieuse; mais ils se bornèrent à disputer cette position pour assurer le passage de la Naab : Wartensleben qui se trouvait sur ce point depuis le 18, resta tranquille spectateur du combat.

Lefebvre campa à Nabburg, Collaud et Grenier en face de Schwarzenfeld; Championnet et Bonnaud restèrent en arrière de Schwandorf: les deux partis n'étaient séparés que par la Naab; Bernadotte détaché à Neumarck, observait la route de Ratisbonne, et couvrait le flanc droit de l'armée.

Ici se termina la retraite des Autrichiens, qui n'offrit d'ailleurs rien de bien marquant. Les avant-gardes républicaines courant sans cesse sur un grand front et trop en avant de leurs divisions, souvent attaquées par des forces supérieures et presque toujours par Kray lui-même, auraient essuyé plus d'un échec sans le courage et le coup-d'œil de leurs généraux. Cette sério

de combats partiels n'a rien de commun avec les grandes combinaisons de l'art.

Le système dont le général français n'aurait point dû se départir, et dont il eût sans doute obtenu les résultats les plus satisfaisans, était de jeter quelques éclaireurs sur les flancs, puis de se masser sur la droite pour déborder la gauche de l'ennemi, et lui enlever sa communication avec le Danube : manœuvre d'autant plus convenable, que depuis Bamberg et surtout depuis Lauf, il était facile de voir que Ratisbonne était le point de mire des Autrichiens. Or, la direction de Wartensleben combinée avec la marche de l'armée opposée au général Moreau, démontrait assez évidemment le but de l'Archiduc, pour qu'il dût frapper un capitaine aussi expérimenté que Jourdan; et tout porte à croire en effet qu'il n'aurait rien négligé pour accélérer la jonction des deux armées, s'il eût été livré à ses propres inspirations. Trop docile aux ordres émanés du palais du Luxembourg, à 300 lieues du théâtre de la guerre, l'exemple du prince Eugène à Peterwaradin fut perdu pour lui; il craignit de rectifier par une résolution hardie, mais conforme aux principes, ce que ses instructions avaient de défectueux. Au reste, le plus grand reproche s'adresse toujours au gouvernement, qui devait assez connaître les hommes et les règles de la

guerre, pour ne pas exposer ses armées à être accablées séparément. Mais, avant de rendre compte du désastre qui fut la suite de ces fautes, reportons-nous un moment en Italie, où des combinaisons plus hardies obtenaient de si beaux résultats.

CHAPITRE LXI.

Le maréchal Wurmser envoyé en Italie avec un renfort de 30 mille hommes d'élite, tirés de l'armée du Rhin, débouche du Tyrol, et s'avance par les deux rives du lac de Garda pour delivrer Mantoue. — Bonaparte profitant de la séparation des corps ennemis, se jette au milieu d'eux avec toutes ses forces; il bat le général Quasdanowich à Salo et Lonato, puis défait Wurmser à Castiglione.

Le cabinet de Vienne, plein de confiance dans l'énergie et la capacité de Wurmser, ne doutait point qu'il ne parvînt à dégager Mantoue, à délivrer la Lombardie, et à rejeter les Français sur la rive droite du Pô. Depuis plus d'un mois les colonnes parties des bords du Rhin, filaient à travers le Voralberg et le Tyrol. Le maréchal arrivé au milieu de juillet à Trente, à l'aide de nouveaux renforts tirés de l'intérieur de la monarchie, y réorganisait une armée de 60 mille combattans.

État des affaires en Italie.

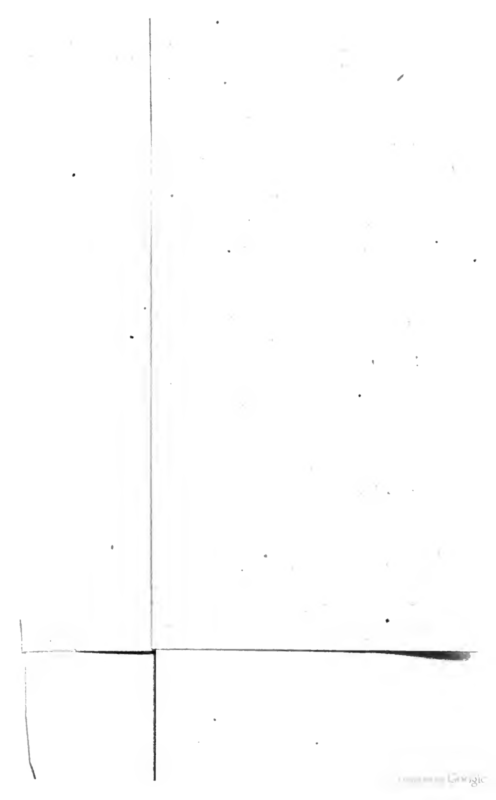
L'approche de forces si considérables était d'autant plus à craindre, qu'annoncée par les agens autrichiens, cette nouvelle relevait les

espérances qui avaient été un instant déçues, et que le directoire loin de s'attacher le cabinet de Turin, semblait prendre à tâche de l'abreuver de dédains et d'humiliations. S'abandonnant à la politique hautaine de Rewbell, il s'était aliéné cette cour en refusant de recevoir comme ambassadeur le chevalier de Revel, sous prétexte qu'il était émigré niçard. D'un autre côté, Venise justement irritée de la prise de Peschiera, de l'occupation de Vérone et de la propagation des maximes démocratiques dans le Brescian, repoussait l'alliance que l'envoyé Lallement lui proposait, et ordonnait une levée de 8 mille Esclavons, moins pour faire respecter sa neutralité, que pour se joindre aux Autrichiens s'ils étaient vainqueurs. Le Pape vexé par les conditions de l'armistice, n'attendait que l'occasion de le rompre. Les Anglais toujours prompts à exciter les passions qui peuvent servir leurs intérêts, envoyaient Windham à Rome et à Naples pour encourager ces puissances à la guerre, tandis que leurs escadres, bombardant Vado, s'emparant de Porto-Ferrajo, semaient l'épouvante sur le littoral, depuis Nice jusqu'à Livourne. Tout prenait en Italie un aspect sinistre : déjà les Barbets infestaient les passages des Alpes : le général d'artillerie Dujard et plusieurs détachemens étaient tombés sous leurs coups : la moindre étincelle pouvait faire éclater l'incendie.

A tous ces dangers, Bonaparte n'avait à opposer que son activité et sa prévoyance. Il pressait l'arrivée des 10 mille hommes que le directoire lui envoyait de l'Ouest, ainsi que celle des bataillons devenus disponibles à l'armée des Alpes; il entretenait une correspondance très-active avec les agens diplomatiques de France auprès des diverses puissances de l'Italie, soit pour presser ou diriger leurs négociations, soit pour en tirer des renseignemens utiles à ses opérations ultérieures; enfin il prescrivit au général Casa-Bianca de faire battre les environs de Tende par des colonnes mobiles, afin de dissiper les Barbets et de purger les communications de l'armée.

Ces soins ne l'empêchaient pourtant pas de pousser le siége de Mantoue avec toute la vigueur possible; car son intention, après la prise de cette place et l'arrivée des renforts, était d'opérer de concert avec les armées de Jourdan et de Moreau, qui s'étaient avancées sur le Meyn et le Danube.

Nous avons rendu compte, dans le chapitre 57, des opérations sur le Mincio, et de l'expédition qui rétablit le calme un instant dans le midi de l'Italie. Après cette expédition contre les Etats romains, la division Augereau était revenue prendre position sur le Bas-Adige.



SITU DU 20 AU 25 JUILLET 1796.

DIVISIO…	FORCE …E CHAQUE CORPS.	FORCE TOTALE par divisions.	OBSERVATIONS.
AUGEREA… à Legnago	2,578 2,304 351 135	5,368	La division fut renforcée, à l'époque de la bataille de Castiglione, de la brigade Pelletier du corps de blocus, et autres détachemens. La 17[e] légère y fut aussi réunie.
du Montfer… MACQUA…	1,204 2,401	2,401	
de Toscan… VAUBO…	2,826	2,826	
	TOTAL.	52,169	

O N.

. . . 26,756
. . . 15,293
. . . 10,120

. . . 52,169

de la 85[e] demi-brigade.

L'armée française se trouvait à peu près dans les positions indiquées par le tableau ci-joint. Quinze mille hommes assiégeaient Mantoue, et 22 mille les couvraient. Ce corps d'observation avait la droite appuyée à Legnago, le centre à Vérone et à Rivoli, la gauche vers Salo. Une réserve de 4 à 5 mille fantassins, aux ordres du général Despinois, devait de Peschiera renforcer au besoin l'armée d'observation, ou seconder celle de blocus. Cette ligne, qu'au premier abord on trouvera un peu étendue, n'était qu'une position d'attente, le champ de bataille de l'armée devant être entre Vérone et le Mincio, ou entre le Mincio et Brescia, selon ce que l'ennemi entreprendrait.

Aussitôt que les renforts furent arrivés à Trente, l'armée autrichienne s'avança pour délivrer le dernier boulevard de la monarchie sur cette frontière. Son plan d'attaque, rédigé dit-on par le chef d'état-major Weyrother, fut basé sur les principes qui caractérisaient toutes les combinaisons de cet officier; il voulut envelopper l'armée française, et s'engagea dans des mouvemens trop étendus.

Mais avant de rendre compte des projets des Autrichiens et de leurs premiers mouvemens, il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil sur le théâtre de ces opérations.

Description du théâtre des opérations.

Trois routes mènent du Tyrol en Italie, l'une

passe à gauche par les gorges de la Brenta, en faisant le grand tour par Bassano; l'autre conduit par la rive occidentale du lac de Garda sur Salo et Brescia; enfin le débouché central traverse la vallée de l'Adige; c'est la grande route de Trente à Vérone. (*Voyez Pl. XXIII.*)

La route de Bassano a l'inconvénient de venir heurter de front la ligne de l'Adige, dont le passage est difficile à exécuter entre Legnago et Vérone, tant que l'adversaire est maître de ces places et des deux rives du fleuve. Le général Augereau, chargé d'observer cette ligne, n'avait qu'une faible division, parce que le rassemblement des forces impériales ne se faisait pas dans cette direction.

Quoique le second débouché qui conduit par le val de Sabbia et les montagnes de Gavardo dans les plaines de Brescia, mène directement sur le derrière des lignes du Mincio et de l'Adige, il n'a pourtant qu'une importance secondaire, attendu qu'on n'y peut faire passer que de l'artillerie de campagne. Aussi n'était-il surveillé à Salo que par 4,500 hommes, aux ordres du général Sauret.

Enfin la grande communication de Trente à Vérone et Mantoue, longe constamment la rive gauche de l'Adige, et traverse plusieurs défilés, dont les plus connus sont ceux de Calliano et de la Chiusa. Ce dernier est formé vers le village de

Coradino par des masses de rochers à pic, qui resserrent les deux rives de ce fleuve. Son nom indique assez qu'il semble destiné par la nature à fermer les issues de l'Italie et du Tyrol : un petit fort en maçonnerie, qu'on y a bâti, fermerait hermétiquement cette gorge, s'il n'était luimême dominé par les hauteurs de Ste.-Anne et le mont Pastello. La défense de ce petit ouvrage n'est cependant pas impossible; et en parvenant à s'y maintenir, on forcerait une armée qui voudrait descendre l'Adige, à quitter cette route pour en chercher une autre en montant sur le plateau de Rivoli, par la rive droite de la rivière et par Incanale.

Cette opération n'est pas facile, et pour en apprécier les difficultés, il faut examiner avec attention le plan qui a été dressé pour la bataille de Rivoli. (*Voyez Pl. XXVI.*) On voit que l'intervalle entre l'Adige et le lac de Garda, n'ayant que trois lieues dans sa plus grande largeur, est couvert par le chaînon du Montebaldo, qui projette le mont Magnone : les revers orientaux de ce contrefort, de même que ceux du Montebaldo auxquels il va se rattacher vers Ferrara, pendent sur l'Adige, laissant à peine, entre cette longue muraille de rochers et le fleuve, l'espace nécessaire pour un chemin très-étroit.

Dans l'espace compris entre la grande route de Trente et le lac de Garda, il n'y a qu'un seul

chemin praticable à l'artillerie; c'est celui qui longe la rive droite de l'Adige jusqu'à Osteria della Dugana, où rencontrant des escarpemens difficiles, il tourne à droite et monte sur le plateau de Rivoli par le défilé. Deux petits sentiers s'élèvent par Corona et Ferrara sur la gorge du Montebaldo vers sa jonction avec le mont Magnone. Un troisième, passant par le revers occidental de la grande chaîne, longe le lac de Garda vers Dossi et Malsesena. Le général Masséna, avec 15 mille hommes, gardait Vérone, Rivoli et Montebaldo, sur les avenues, desquels on avait commencé à élever des retranchemens.

Trois combinaisons assez compliquées naissaient de cet état des localités, et durent nécessairement embarrasser le général autrichien qui voulait déboucher du Tyrol en Italie. On remarquera d'abord qu'une armée longeant la chaussée de Trente par la rive gauche de l'Adige, peut être arrêtée au défilé de la Chiusa : si elle parvient à le forcer en s'emparant du mont Pastello, et qu'elle continue sa marche sur Vérone, elle prête le flanc et laisse l'ennemi derrière elle. A cet inconvénient s'en joint encore un autre : elle est forcée de défiler en plusieurs endroits sous le feu de l'artillerie placée sur les hauteurs de la rive droite. Supposé qu'elle arrive jusqu'à Vérone, elle rencontre là un obstacle plus diffi-

cile encore, puisque les deux châteaux de cette place, adossés aux montagnes, ferment la vallée de l'Adige. Ainsi elle se trouverait dans un véritable cul-de-sac, dont l'ennemi fermerait, pour ainsi dire, la seule issue.

Le second parti, qui est d'emporter la Chiusa seulement et de venir jeter des ponts vers Polo, pour tourner le Montebaldo en évitant Vérone, serait une témérité; parce qu'un passage de rivière de vive force ne réussit pas toujours, et qu'en cas de revers, l'ennemi maître de Rivoli, pourrait s'emparer du défilé de l'Adige sur les communications de l'armée. Enfin, le troisième parti consiste à forcer le Montebaldo et le plateau de Rivoli pour descendre sur Villa-Franca ou Castelnovo. Ce dernier semble offrir les chances les plus favorables, si l'on attaquait avec des forces suffisantes le Montebaldo pour y tenir l'ennemi en échec, et l'investir en même temps en passant à Dolce. En effet, si l'ennemi, déjà inférieur, faisait face partout, sa défaite paraîtrait inévitable; si, au contraire, il quittait le Montebaldo pour s'opposer au passage vers Dolce, rien n'empêcherait la droite de l'armée de déboucher sur le plateau de Rivoli et de balayer les deux rives de l'Adige.

Projet d'attaque des Autrichiens

Le général autrichien s'arrêta au projet de faire des démonstrations par la gauche, sur Legnago et Vérone, et de porter le gros de ses forces



par la route du centre sur le Montebaldo, et par celle de droite sur Gavardo et Brescia.

L'aile gauche aux ordres de Davidowich, devait descendre la rive gauche de l'Adige, par Alla et Peri sur Dolce, tandis qu'une colonne serait dirigée par le général Mezaros sur Vérone. Le centre conduit par Wurmser en personne, était destiné à se porter entre l'Adige et le lac de Garda sur les positions du Montebaldo. A l'extrême droite, un corps d'armée commandé par Quasdanowich, fort de 28 bataillons et 17 escadrons, traînant 24 pièces de réserve, outre l'artillerie des régimens, avait ordre de côtoyer la rive occidentale du lac de Garda par Riva et Salo, de s'acheminer ensuite à travers les montagnes de Gavardo, sur Brescia; laissant ainsi, entre lui et le corps de Wurmser, un espace de 10 à 12 lieues, hérissé d'obstacles insurmontables.

On conçoit à quel point de telles dispositions étaient fautives. Si le maréchal n'avait en vue que de débloquer Mantoue, la marche d'une aussi forte partie de l'armée sur Brescia devenait inutile; il suffisait de descendre l'Adige avec toutes ses forces. Voulait-il au contraire menacer les communications des Français avec Milan, et leur couper la retraite? le mouvement secondaire de Quasdanowich n'était pas capable de produire ce résultat; alors il convenait que le

gros de l'armée se portât vers Salo, et qu'on n'envoyât que les troupes légères de l'aile gauche du côté de Vérone. Il serait superflu de dire quel eût été le parti le plus avantageux, puisque Wurmser ne prit ni l'un ni l'autre.

Le 29 juillet, l'armée impériale se mit en mouvement : la gauche aux ordres du général Davidowich, descendit comme on l'a déjà dit, sur Dolce; le centre conduit par Wurmser, marcha par Rivalta et Brentino. Le général Mélas avec une partie du corps de bataille se porta sur Lumini par le revers du Montebaldo.

Masséna est battu.

Bien que l'envoyé de France à Venise eût prévenu le général Bonaparte de la marche d'un corps ennemi, il paraît qu'il ne s'attendait point à être attaqué de sitôt. Du moins ne voit-on pas qu'aucune mesure ait été prise pour soutenir un si rude choc; et la division Masséna assaillie à trois heures du matin par les forces considérables des deux premières colonnes, ne put leur résister. Le général Sebottendorf emporta les positions retranchées de Brentino et de la Corona, entre cette montagne et l'Adige (1). L'avant-garde républicaine pressée de front et menacée en flanc, se retira avec quelque perte sur

(1) Pour suivre ces opérations entre l'Adige et le lac de Garda, il faut consulter le plan de la bataille de Rivoli. Pour l'ensemble des mouvemens on peut se servir de la carte 23.



Rivoli : la 11e demi-brigade légère y souffrit beaucoup. Le général Davidowich, jetant alors un pont sur l'Adige à Dolce, se porta avec une partie de sa colonne sur la rive droite, pour seconder les efforts de Sebottendorf, tandis que le général Mitrousky marchait sur la Chiusa, et que Mezaros se dirigeait sur Vérone. Masséna ne pouvant tenir plus long-temps, sans se compromettre, contre des forces si supérieures, se reploya sur Piovesano, entre Rivoli et Castel-Novo; fort heureux de ne pas essuyer un plus grand échec dans la situation respective des deux partis. Il semble en effet que son adversaire aurait pu tirer plus d'avantage de son énorme supériorité; soit en forçant la Chiusa et dirigeant sa plus forte masse sur Polo; soit en faisant observer le Montebaldo par 10 à 12 mille hommes, et en s'emparant du défilé d'Osteria pour déboucher avec 25 mille sur le plateau de Rivoli. La majeure partie de la division Masséna ainsi devancée sur sa seule communication, eût été perdue.

Sauret est également forcé à Salo.

Cependant la gauche de Quasdanowich s'était avancée le même jour sur Salo. Ce poste important qui couvrait la gauche de l'armée, fut enlevé par Lusignan, après un combat assez vif, où le général Rusca fut blessé. Guyeux, coupé avec un bataillon de la 15e légère, se jeta dans un grand bâtiment et s'y défendit avec bravoure

contre toutes les tentatives de l'ennemi. Quasdanowich, maître de Gavardo, fit marcher Klenau avec un détachement sur Brescia, où il surprit les Français; quatre compagnies d'infanterie, un escadron du 15e de chasseurs, deux généraux et quelques officiers supérieurs, blessés ou malades, furent faits prisonniers. La division Sauret exécuta sa retraite sur Desenzano.

Premières mesures de Bonaparte.

A la première nouvelle des mouvemens des Autrichiens contre Masséna et des assauts auxquels sa division était exposée, Bonaparte ordonna à Augereau de remonter la vallée de l'Adige pour menacer la gauche des Impériaux; en même temps il prescrivit à Despinois et Kilmaine de se porter en toute hâte à Castel-Novo, où il courut lui-même; mais là de nouveaux rapports lui ayant démontré que le mal était plus grand qu'il ne pensait, et qu'un corps considérable s'avançait du côté de Brescia, il jugea bien qu'il fallait prendre d'autres mesures. Débordé par une armée nombreuse, dont les premiers avantages devaient augmenter l'audace, il ne pouvait triompher qu'à force de courage et d'habileté.

Bonaparte alarmé convoque un conseil de guerre.

Différentes versions s'accordent à dire que le général en chef alarmé des revers essuyés par Masséna et Sauret, penchait pour une retraite derrière le Pô, et qu'il s'en ouvrit dans un conseil de guerre convoqué le jour suivant; qu'Augereau

non content de représenter avec force les dangers auxquels on s'exposerait, et de faire un sombre tableau des malheurs qui devaient s'ensuivre, déclara que sa division, jalouse de venger la défaite des deux autres, demandait à grands cris le combat. D'autres, sans contester cette gloire à Augereau, affirment que Bonaparte avait déjà ordonné les préparatifs nécessaires pour attaquer, et qu'il voulut uniquement sonder ses généraux et les dispositions de leurs troupes.

Quelle que soit la plus juste de ces versions, il est certain que le général en chef adopta dans la nuit même une résolution hardie, qui le tira d'embarras tout en lui acquérant une gloire immortelle.

Projet hardi des Français.

L'ennemi en descendant du Tyrol par Brescia et l'Adige, le laissait maître de la position centrale et décisive du Mincio : si le général français était trop faible pour faire face aux deux divisions de l'ennemi, il pouvait battre chacune d'elles séparément : rien ne l'empêchait en rétrogradant avec célérité, d'envelopper la colonne descendue à Brescia, de la prendre, ou de la battre complètement, et de revenir sur le Mincio obliger Wurmser à reprendre la route du Tyrol ; mais pour exécuter ce projet, il fallait dans les vingt-quatre heures lever le siége de Mantoue, et repasser sur-le-champ le Mincio ; car quelques heures de retard eussent donné le temps aux

deux colonnes autrichiennes d'envelopper l'armée républicaine sur un même champ de bataille.

Bonaparte résolut donc d'abandonner tout l'attirail de siége, que l'on ne pouvait emmener faute de chevaux : c'était sans doute un pénible sacrifice, mais il valait mieux perdre les canons pris dans les arsenaux ennemis, que de compromettre l'armée par un moment d'hésitation. Le plus brillant succès couronna une telle résolution; les combats de Desenzano et de Salo, les batailles de Lonato et de Castiglione en furent les résultats.

L'armée d'observation s'était rassemblée sur le Mincio, la division Augereau renforcée de la brigade du corps de siége qui se trouvait sur la rive gauche, vint à Roverbella; Masséna à Castelnovo; la réserve et la cavalerie à Villa-Franca; le général Serrurier leva le siége et se retira avec une de ses brigades par Borgoforte sur Pozzolo, couvrant la communication directe de l'armée par Crémone, Pizzighetone et Plaisance.

Quasdanowich s'avance sur la Chiusa.

De leur côté, les Impériaux s'avançaient avec autant de célérité que le comportait la difficulté des chemins et la pesanteur de leurs trains d'artillerie. Quasdanowich, instruit du succès de Klenau, s'était porté sur la Chiusa; il marchait avec deux de ses brigades sur Montechiaro, tandis que l'autre, sous le général Ocskay, se dirigeait sur Lonato.



Cependant l'armée française, poursuivit sa marche pendant la nuit. Masséna après avoir jeté quelques compagnies dans Peschiera, dont il confia la défense au général Guillaume, passa le Mincio sur le pont de Borghetto, et après l'avoir rompu, se dirigea sur Lonato, que le général Despinois n'avait pu défendre contre des forces supérieures. Augereau se dirigea sur Montechiaro, d'où il devait voler à Brescia, pour rejeter l'ennemi dans les montagnes et rouvrir la grande communication de l'armée avec Milan.

Sauret reprend Salo.

Sauret eut l'ordre de se porter sur Salo pour délivrer Guyeux, tandis que Dallemagne et Rampon reprendraient Lonato à quelque prix que ce fût. Sauret réussit dans son entreprise, dégagea le brave Guyeux dont les troupes intrépides se battaient depuis quarante-huit heures, et repoussa l'ennemi de Salo avec perte de quelques canons et de 200 prisonniers. Mais Dallemagne fut prévenu dans son dessein par Ocskay : un combat des plus sanglans s'engagea entre eux; enfin ce dernier complétement défait, laissa sur le champ de bataille 500 prisonniers, outre un grand nombre de morts et de blessés; la 32e demi-brigade se couvrit de gloire dans cette occasion. La division Masséna prit position à Lonato et à Ponte San-Marco.

Embarras de Quasdanowich.

Le mouvement de Sauret sur Salo, et l'issue du combat de Lonato, arrêtèrent tout court la

marche victorieuse de Quasdanowich dont les troupes étaient d'ailleurs harassées par des marches très-pénibles. Inquiet désormais sur sa communication de Riva, et ne voulant pas s'exposer à la perdre, il renonça donc à disputer Montechiaro au général Augereau, puis se replia sur Gavardo, faisant occuper Salo, et portant une réserve sur Nozza dans la vallée de Sabbia.

La division Augereau se porta aussitôt en une marche forcée sur Brescia, en chassa les Autrichiens, et y retrouva tous les magasins intacts, de même que les malades qu'ils n'avaient pas eu le temps d'évacuer : elle y fut jointe par Despinois qui s'y était rendu de Ponte San-Marco. Le 2 août, le général Augereau revint à Montechiaro. Le quartier-général fut établi à Castenedolo.

De son côté, le maréchal Wurmser, après ses succès de la Corona, s'était avancé assez lentement sur Mantoue, où il avait fait son entrée solennelle. Le 1er, son armée prit position le long du Mincio; les généraux Bayalitsch et Weindorf bloquèrent Peschiera, Mezaros se porta sur le Bas-Mincio, la garnison de Mantoue suivit la retraite de Serrurier, sur Borgoforte et Marcaria. Le maréchal, satisfait du résultat de son opération, fier de la prise de l'équipage de siége, attendait sans doute que le mouvement de Quasdanowich eût achevé la défaite des Français; mais il apprit au contraire, dans la nuit même,

Wurmser fait son entrée à Mantoue.

Il s'avance sur Castiglione.

que Bonaparte s'étant jeté avec toutes ses forces sur ce corps, l'avait battu à Salo, à Lonato et à Brescia. Il résolut alors de se porter le lendemain, avec son armée, à Goito, et de pousser son avant-garde jusqu'à Castiglione.

Bonaparte avait laissé sur ce point important le général Valette, avec 1,800 hommes, afin de retarder, autant que possible, la marche de la colonne de Wurmser; cependant Valette abandonna ce village le 2 au soir avec la moitié de son monde, et vint semer l'alarme à Montechiaro, en annonçant que le reste de sa troupe était tombé au pouvoir de l'ennemi : la peur lui exagérait sa perte; abandonnés par leur chef, ces braves gens trouvèrent des ressources dans leur courage, et opérèrent leur retraite sur Ponte San-Marco; le général en chef suspendit sur-le-champ cet officier de ses fonctions; il avait déjà montré peu de vigueur à l'attaque de la Corona.

Salo est repris.

Tandis que Valette abandonnait Castiglione à l'avant-garde de Wurmser, le général Sauret croyant sa mission terminée par la délivrance de Guyeux, venait d'abandonner Salo aux coureurs de Quasdanowich, qui s'était établi à Gavardo.

Ainsi les premiers succès de Bonaparte détournaient l'orage sans le dissiper : il devenait de plus en plus nécessaire de frapper un coup décisif. On

n'avait pu, jusqu'alors, obtenir un grand résultat contre Quasdanowich, puisqu'il eût fallu s'avancer dans un pays montagneux extrêmement difficile, et abandonner à Wurmser les communications de l'armée, que le moindre revers aurait perdue.

Le général en chef, sentant l'importance de se délivrer promptement de l'un de ses adversaires, pour revenir ensuite avec plus d'avantage contre l'autre, avait ordonné à Guyeux de reprendre Salo, et à Despinois de le seconder en se portant sur Gavardo. Dallemagne, pour lier ces deux attaques, dut marcher au centre par Pietone. L'adjudant-général Herbin eut la mission de tourner l'ennemi par St.-Ozetto. A l'extrémité opposée, Augereau marcha sur Castiglione, pour contenir la colonne de Wurmser, qui s'avançait du côté de Guirdizzolo, et comme il devait agir en plaine, on lui assigna la réserve de cavalerie du général Kilmaine. Masséna, se portant au centre sur Lonato, fut destiné à frapper contre l'une ou l'autre des ailes ennemies, selon l'événement.

Nouvelle attaque générale.

Ces dispositions compliquées donnèrent lieu à différens combats d'autant plus embrouillés, que l'ennemi lui-même s'était mis en marche pour attaquer, et que nulle part on ne combattit où l'on s'y attendait. Guyeux, n'ayant pas reçu d'instructions assez précises, se contenta de per-

dre Salo, et ne put seconder en rien l'attaque de Gavardo. Despinois, rencontrant les colonnes de Quasdanowich en marche, eut sur les bras des forces supérieures; une terreur panique s'empara de ses troupes, et il revint en désordre à Brescia. Dallemagne, engagé avec un seul bataillon au milieu des positions ennemies, se vit à l'instant entouré, et s'estima heureux de se faire jour, pour regagner Rezato.

Second combat de Lonato.

Quasdanowich ayant reçu presqu'en même temps l'avis du mouvement des Français sur Salo, et des succès de Wurmser, détacha dans la nuit, la brigade du prince de Reuss, pour maintenir ses communications, et s'ébranla le 3 au matin, pour aviser de nouveau au moyen d'établir sa communication avec le maréchal par Lonato. La brigade Ocskay marcha sur cette ville. Le général Ott devait s'avancer sur Desenzano; le prince de Reuss n'ayant pas trouvé l'ennemi dans sa course sur Salo, se rabattit plus tard sur la route tenue par Ocskay.

Nous avons dit que ce dernier s'était porté sur Lonato; il donna sur l'avant-garde de Masséna, qui s'engagea un peu trop. Le général Pigeon, qui la commandait, fut pris; la 18e légère y perdit du monde, et l'on fut obligé d'abandonner trois pièces d'artillerie légère. Les troupes purent heureusement se placer à couvert, derrière un canal et d'autres accidens de terrain qui em-

pêchèrent l'ennemi de faire plus de mal. Bonaparte étant arrivé sur ce point à la tête de la division, fit aussitôt former les 18e et 32e demi-brigades de ligne, en colonnes serrées par bataillons, soutenus par le 15e de dragons. Pendant que ces braves régimens s'avançaient au pas de charge, les Autrichiens manœuvraient pour déborder les ailes et entourer les colonnes. Le général en chef avait le coup-d'œil trop juste pour être effrayé d'une telle manœuvre; il connaissait les avantages d'une masse centrale sur des détachemens morcelés, qui s'affaiblissent en se prolongeant. Le mouvement qui eût déconcerté un général ordinaire, lui parut au contraire le plus sûr garant de la victoire; il fit déployer plusieurs bataillons à droite et à gauche des colonnes d'attaque, afin de tirailler et de contenir l'ennemi. Les colonnes continuèrent leur marche; la 11e demi-brigade de ligne et le 25e de chasseurs les suivaient en réserve. Par cet effort vigoureux, Lonato fut enlevé. Le 15e de dragons chargea les hulans, et reprit les pièces perdues. Les Autrichiens dispersés se virent en partie prévenus par la gauche, puis rejetés sur le lac de Garda et Desenzano. Bonaparte sentant alors l'importance d'empêcher les fuyards de gagner le Mincio en longeant le lac, ou d'inquiéter les derrières du général Guyeux et de se sauver vers Quasdanowich, donna l'ordre au

chef de brigade Junot, son aide-de-camp, de les devancer sur les hauteurs de Desenzano avec sa compagnies de guides, soutenue à quelque distance par le 15ᵉ de dragons et la 4ᵉ demi-brigade légère. Les Autrichiens prévenus à Desenzano, et suivis vivement en queue par les 18ᵉ légère et 22ᵉ de ligne, eussent été forcés peut-être de mettre bas les armes, si le prince de Reuss, arrivant avec sa brigade, comme nous l'avons dit plus haut, ne les eût dégagés. Ils prirent alors le parti de se rejeter sur Gavardo; on les poursuivit vivement, et comme ils trouvèrent les postes principaux occupés par les troupes de Guyeux, ils essuyèrent des pertes considérables. Ce général s'était en effet reporté sur Salo, après avoir chassé les avant-gardes du général Ott. Le lecteur, en suivant ces mouvemens sur la carte, jugera aisément de toute leur complication et de la singularité des positions respectives (1), puisque le même jour les restes de Quasdanowich reprenaient leur camp de Gavardo, à l'exception de quelques bataillons détachés, qui erraient dans les montagnes et semblaient attendre que les événemens du lendemain vinssent décider de leur sort.

Guyeux reprend Salo.

---

(1) Il est bon d'observer que Masséna, Guyeux, Despinois eurent affaire aux troupes de Quasdanowich, et qu'Augereau, au contraire, repoussait de Castiglione l'avant-garde de Wurmser.

Pour ne pas interrompre le fil de la narration, nous avons cru ne pas devoir couper les événemens, en présentant alternativement ceux qui avaient lieu dans chaque division, aux mêmes momens de la journée. Il faut donc revenir à ce qui se passait à la droite.

Augereau repousse l'avant-garde de Wurmser à Castiglione.

Tandis que le général en chef rétablissait le combat à l'avant-garde de Masséna, Augereau avait attaqué celle de Wurmser, conformément à ses instructions : après avoir replié les avant-postes de l'ennemi, on rencontra la division du général Liptay dans une assez bonne position, à droite et à gauche de Castiglione.

Le général Beyrand dut attaquer les hauteurs à droite de cette ville, avec la 4e demi-brigade de ligne et la 17e légère; Verdier attaqua le château de Castiglione à la tête des grenadiers réunis. Pelletier, avec deux bataillons de la 69e, fit une démonstration sur la droite de l'ennemi; la 51e, commandée par le brave Robert, tourna son flanc gauche pendant la nuit, et s'embusqua sur les derrières. La 45e demi-brigade, un bataillon de la 69e et le 22e de chasseurs s'avancèrent dans la plaine au soutien. Enfin la cavalerie, aux ordres de Kilmaine, était en marche pour se réunir à la division Augereau. 3 août.

Après un combat très-vif, les Autrichiens furent repoussés; mais voyant le petit nombre des troupes qui les suivaient, ils se reformèrent

bientôt. Une nouvelle charge les força une seconde fois à la retraite, et les jeta sous le feu de la 51e, qui, comme nous venons de le dire, s'était placée en embuscade sur leurs derrières. La surprise qu'elle leur causa augmenta leur désordre et leur perte.

Le général Augereau attaqua ensuite le pont de Castiglione avec une partie de sa réserve, soutenue d'un bataillon de la 4e demi-brigade, que Bonaparte avait détaché de Lonato. Kilmaine accélérait son mouvement pour prendre part au combat. D'un autre côté, la tête de colonne de Wurmser commençait à arriver par Guirdizzolo. Cependant Liptay ayant été renforcé, faisait les plus grands efforts pour se maintenir dans une position où Wurmser devait bientôt le joindre; il manœuvrait pour gagner la droite des Français. Augereau déploya dans la plaine la 17e légère, ainsi que les 4e et 51e demi-brigades de ligne : la réserve de Kilmaine débouchant au même instant, fut placée à leur soutien. Pelletier, avec la 69e et une partie de la réserve de la division, garda les hauteurs.

Le combat fut vif; cette avant-garde des Autrichiens fit une très-belle défense, car elle était inférieure en nombre : il est vrai qu'elle se sentait soutenue par la prochaine arrivée de l'armée de Wurmser, et que les Français, au contraire, croyaient avoir à combattre le gros

de cette armée. La perte que ces derniers essuyèrent prouva également leurs efforts et la vigoureuse résistance des Impériaux. Le général Beyrand, les chefs de brigade Pouráilly de la 4e, Bourgon du 1er de hussards, et Marmet, du 22e de chasseurs, furent tués.

Ces deux combats de Lonato et de Castiglione assurèrent le succès de toute l'opération, et les suites en furent des plus importantes. Les Autrichiens y perdirent 3 mille hommes tués, blessés ou prisonniers, indépendamment de 20 pièces de canon.

Le succès que l'armée française venait de remporter avait été bien disputé : Wurmser ayant encore attiré quelques troupes de Mantoue, ne se tenait pas pour battu; on devait s'attendre qu'il ferait de nouveaux efforts pour percer; il devenait donc urgent de se débarrasser entièrement du corps de Quasdanowich pour rassembler l'armée, marcher ensuite à Wurmser et le forcer à repasser le Mincio. En conséquence Bonaparte ordonna au général Despinois, de renouveler ses attaques; St.-Hilaire fut envoyé avec quelques renforts de la division Masséna au général Guyeux à Salo pour tenter le 4 un effort mieux combiné par la montagne sur Gavardo, tandis que le centre ferait des démonstrations sur les hauteurs de Bedizzole, en vue de le seconder.

La droite des Autrichiens se retire sur Riva.

Quasdanowich n'attendait sans doute les Français que du côté de Lonato : rassuré par le rapport du prince de Reuss, qui n'avait pas rencontré l'ennemi la veille, il fut à peu près surpris dans son camp où peu s'en fallut qu'il ne fût enlevé. A la suite d'un combat assez vif, les Français occupèrent Gavardo. Le général autrichien se voyant menacé en même temps par St.-Ozetto et par Salo, ses troupes étant d'ailleurs exténuées par des fatigues et des marches excessives dans un pays difficile et dépourvu de ressources, se décida à remonter le val Sabbia par Volarno, afin de se retirer sur Riva, laissant le prince de Reuss en arrière-garde sur le lac d'Ydro, vers Rocca-d'Anfo et Lodrone.

4 août.

Présence d'esprit de Bonaparte à Lonato.

Sur ces entrefaites, un incident tout particulier se passait au quartier-général français. Bonaparte avait fixé une attaque générale contre Wurmser pour le lendemain : il s'était rendu le 4 à Lonato, afin de prendre les dispositions nécessaires et de s'assurer des troupes qu'il pourrait tirer de la gauche pour en renforcer le point décisif. A peine fut-il arrivé dans cette ville, qu'un parlementaire autrichien vint le sommer de se rendre. Son étonnement fut d'autant plus grand, qu'on lui annonça en effet que les avant-gardes ennemies s'approchaient de la ville, et que la route de Brescia était déjà interceptée à Ponte-San-Marco. Bonaparte n'avait avec lui

que 1,200 hommes; mais sa présence d'esprit le tira bientôt d'embarras : il jugea, par la position des affaires, que ce corps devait être les restes de celui battu la veille à Lonato et rejeté sur Desenzano; lesquels, après avoir erré pour se réunir à Quasdanowich, avaient trouvé les passages occupés par les troupes des généraux Guyeux et Despinois, et cherchaient à se rabattre sur l'armée de Wurmser du côté de Lonato. Il fit ôter le bandeau qui couvrait les yeux du parlementaire, et lui témoigna toute son indignation de ce qu'on osait ainsi le sommer au milieu de son quartier-général et de son armée; le menaçant de faire passer, sur-le-champ, au fil de l'épée celui qui s'était permis cette insulte avec toute sa troupe, s'il ne déposait pas les armes; il ordonna ensuite au général Berthier de faire avancer les grenadiers et l'artillerie. Le parlementaire, tout étourdi de se trouver en présence de Bonaparte, retourna auprès de son chef, qui se rendit, après quelques pourparlers, avec 3 bataillons et plusieurs pièces de canon.

Il bat Wurmser à Castiglione.

Enfin le jour qui devait décider de la retraite d'une des deux armées, était arrivé. On a vu que la division Serrurier, après la levée du siége de Mantoue, avait pris position vers Marcaria et Bozzolo pour couvrir la communication directe de Crémone et de Plaisance. Bonaparte, certain que Quasdanowich se trouvait neutralisé dans

les montagnes de Salo et que le corps de bataille de Wurmser avait essuyé des pertes assez considérables pour l'empêcher d'entreprendre seul un mouvement offensif sur le Pô, avait ordonné au général Fiorella commandant par intérim la division Serrurier, de venir prendre part à la bataille en s'avançant par Guirdizzolo, afin de couper la route qui mène de Brescia à Mantoue, et de tourner la gauche de l'ennemi, au moment où le gros de l'armée l'attaquerait de front. D'après ces ordres, la division s'était mise en marche dans la nuit, et à six heures du matin elle se trouvait déjà près de Guirdizzolo.

La division Augereau se forma sur deux lignes en avant de Castiglione. La réserve, aux ordres du général Kilmaine, était placée en échelons à sa droite. La division Masséna tint la gauche, partie déployée, partie en colonnes. D'un autre côté, on enjoignit à Despinois d'envoyer quelques bataillons de Brescia.

L'armée impériale se forma en bataille sur deux lignes, la gauche au mamelon de Medolano, la droite au-delà de Solferino. Elle n'était plus que de 25 mille hommes environ, non compris la division qui bloquait Peschiera, la colonne de Quasdanowich et quelques troupes détachées vers Mantoue et sur les bords du Pô.

S'il importait à Bonaparte d'occuper l'ennemi pour détourner son attention de la marche du

général Fiorella, il lui convenait aussi, avant d'engager sérieusement l'action, d'attendre que sa division pût entrer en ligne. En conséquence, l'avant-garde d'Augereau s'avança pour faire mine d'attaquer les Autrichiens; et la division Masséna exécuta des manœuvres qui indiquaient la même intention. Les Autrichiens repoussèrent sans peine cette attaque simulée, et manœuvrèrent par leur droite, dans la vue de déborder la gauche de Masséna sur Castel Venzago, et d'établir leur communication avec Quasdanowich, dont ils ignoraient encore la dernière retraite. C'était justement ce que Bonaparte désirait; car tous ses regards étant fixés sur la gauche de Wurmser, il avait fait porter dans la plaine de Medole 12 pièces de position, destinées à la battre en écharpe; cette batterie, soutenue par la cavalerie du général Beaumont, fit le plus grand mal à l'ennemi, et foudroya la redoute qui couvrait son flanc gauche sur Medolano. Favorisé par le feu de ces pièces, le général Verdier, avec 3 bataillons de grenadiers, soutenus par un régiment de chasseurs à cheval, emporta cette redoute après un combat assez vif. Au même moment, la cavalerie conduite par Beaumont et l'aide-de-camp du général en chef, s'avançait dans la direction de San-Cassiano sur les derrières de l'ennemi. Cette manœuvre bien combinée, fut décisive, et dès-

lors la jonction avec la division Serrurier fut assurée; car Fiorella en débouchant de Guirdizzolo, menaçait de prendre à revers les Autrichiens, tandis que les divisions Augereau et Masséna, formées en colonne par brigade, allaient les faire repentir de leur faux mouvement, et que Kilmaine, avec le reste de la réserve, appuyait les attaques contre leur gauche.

Wurmser n'eut sans doute pas la moindre connaissance du mouvement de la division Serrurier, car la cavalerie légère des Français pénétra jusqu'à son quartier-général, sans que personne s'y opposât. Le maréchal faillit être pris; une charge, bravement exécutée par les dragons de l'état-major, lui donna le temps de monter à cheval. Cependant l'infanterie française suivait de près, et son apparition subite déconcerta toutes les dispositions déjà prises. Les Autrichiens suspendirent aussitôt leur mouvement offensif. Leur première ligne reprit sa première position, la seconde se porta au-devant du général Fiorella, et une partie de la cavalerie, suivie de près par l'infanterie, se dirigea sur Cavriana.

L'instant favorable de faire donner les divisions Augereau et Masséna étant alors venu, la première attaqua l'ennemi au centre, la seconde chercha à pénétrer entre ce point et l'aile droite, tandis que de son côté le général Fiorella se

porta sur Cavriana. Wurmser, ainsi pressé, ne pouvait prolonger une action dont l'issue la moins malheureuse était de le culbuter dans l'angle formé par le Mincio et le lac de Garda vers Peschiera; il donna le signal de la retraite.

Sur ces entrefaites, les 4[e] et 5[e] demi-brigades de ligne, que l'adjudant-général Leclerc amenait de Brescia, emportèrent la tour de Solferino et les hauteurs environnantes. Dès-lors le mouvement de retraite fut précipité, et ne s'exécuta pas sans quelque perte. L'ennemi repassa le Mincio, et coupa ses ponts, vivement harcelé par la cavalerie de Beaumont et par les troupes de la division Serrurier. Il perdit 20 pièces de canon et environ mille prisonniers; outre 2 mille hommes tués et blessés.

L'armée victorieuse vint aussi se mettre en bataille à quelque distance du Mincio : la division Augereau près de Pozzolengo; le général Kilmaine à sa gauche; la division Masséna au centre devant Castellara; celle du général Serrurier, dans la plaine en arrière de Borghetto.

Cette journée, dont l'importance ne doit pas être mesurée d'après le nombre d'hommes mis hors de combat, ni sur la quantité de trophées du vainqueur, fut décisive, puisqu'elle assura la conquête de l'Italie, et entraîna tous les malheurs dont l'armée de Wurmser fut accablée peu de temps après.

On ne peut se dissimuler, néanmoins, que si Bonaparte combina bien ses dispositions d'attaque, il ne mit pas dans leur exécution la vigueur déployée au début de la campagne. Wurmser pris pour ainsi dire entre la division Serrurier et le lac de Garda, ne fut point entamé sérieusement. Il semblait convenable de faire soutenir l'attaque du général Fiorella, en prolongeant la division Augereau à droite, pour seconder le mouvement sur Cavriana : on ignore ce qui empêcha le général en chef d'en donner l'ordre; peut-être fut-ce la crainte de dégarnir trop sa gauche et de découvrir la route de Lonato, et de laisser ainsi à Wurmser la facilité d'accabler cette aile pour opérer ensuite sa jonction avec Quasdanowich. Quoi qu'il en soit, le résultat de la journée ne répondit point à ce que l'on était en droit d'attendre, vu la situation respective des deux armées.

Après ces opérations, il importait de ne pas laisser à Wurmser le temps de rassembler ses colonnes éparses; on résolut de l'attaquer le 6 août au matin.

Combat sous Peschiera.

L'armée impériale tenait la ligne de Mincio, sa gauche communiquait encore avec Mantoue par Roverbella, le corps de bataille était vers Valeggio, la droite s'était repliée dans le camp retranché de Peschiera, entre cette ville et Cavalcaselle, où la brigade Liptay avait été

détachée pour renforcer le général Bayalitsch : le corps d'armée de Quasdanowich était toujours vers la partie supérieure du lac de Garda.

Le général Augereau eut l'ordre de contenir le centre des Autrichiens en s'avançant sur Borghetto pour canonner Valeggio et menacer d'y passer le Mincio. Favorisé par ces démonstrations, la division Masséna, traversant Peschiera, attaqua avec une grande vigueur le camp que l'ennemi commençait à retrancher devant cette place, et réussit à l'emporter. Victor s'y distingua à la tête de la 18e demi-brigade. Les Autrichiens y perdirent 10 pièces de canon et 500 hommes. Cette affaire aurait eu les résultats les plus brillans, si toute l'armée française, inutilement disséminée le long du Mincio, eût débouché de Peschiera pour accabler la droite des Impériaux en butte à leurs coups.

Wurmser rentre en Tyrol.

Cependant Wurmser menacé de perdre ses communications avec la vallée de l'Adige, et d'être coupé ainsi du Tyrol et du corps de Quasdanowich, se replia sans engager d'affaire sérieuse. Il retira de Mantoue les brigades Wukassowich et Roccavina qu'il remplaça par d'autres corps, de manière que la garnison fût portée à 15 mille hommes de troupes fraîches, et approvisionnée de nouveau pour plusieurs mois.

Le 7 août, Masséna s'avança sur Rivoli pour y reprendre ses anciennes positions. La division

Augereau se rabattit de Borghetto sur Peschiera, afin d'y passer le Mincio et de se porter sur Vérone; la division Serrurier suivant le mouvement général à gauche, reçut ordre de passer à Valeggio et de se diriger sur le même point.

Les arrière-gardes ennemies furent partout entamées; celle de Bayalitsch, qui tenait à Rivoli, comptant sur la force de sa position et la protection d'une batterie, fut néanmoins chassée avec perte de 2 à 300 hommes et de son artillerie. Celle qui tenait à Vérone, voulant suspendre autant que possible la marche victorieuse des Français, en avait fait lever les ponts et fermer les portes. La division Serrurier où se trouvait le général en chef, arriva devant cette place à dix heures du soir, et somma le gouverneur vénitien de la lui ouvrir. Le provéditeur ayant demandé un délai de deux heures, Bonaparte ordonna au général Dommartin d'enfoncer les portes à coups de canon. En moins d'un quart-d'heure, cet ordre fut exécuté : on entra dans la ville, où l'on fit quelques prisonniers.

La division Serrurier rétrograda alors sur Marmirolo pour former de nouveau l'investissement de Mantoue; mais la perte de tout le parc, empêcha d'en continuer le siége, et l'on se contenta d'abord de la bloquer d'assez loin; la garnison resta en possession du Seraglio, et poussa ses patrouilles jusque sur le Tartaro et l'Oglio.

Vers la même époque les colonnes de Wurmser et de Quasdanowich s'étaient de nouveau liées; la première avait pris position vers Alla et gardait encore le Montebaldo et la Corona avec ses avant-gardes. La possession de ces hauteurs assurant aux Autrichiens la facilité de déboucher de rechef sur le Mincio, il était important de les en déloger; la division Masséna, renforcée à cet effet, eut l'ordre de les attaquer le 11 août, pendant que les général Augereau s'avancerait dans la vallée de l'Adige pour la seconder.

Les Français reprennent leurs anciennes positions.

Les postes des Impériaux n'étant pas soutenus du gros de l'armée, furent partout culbutés, au Montebaldo, à la Corona et à Preabocco; on leur prit 7 pièces de canon et quelques centaines de prisonniers : la division Augereau avait passé l'Adige, et repoussé l'ennemi par la rive droite, jusqu'aux environs d'Alla. D'un autre côté la division de gauche qui se trouvait sur la rive occidentale du lac de Garda, aux ordres des généraux Sauret et St.-Hilaire, attaqua aussi le 12, les postes que Quasdanowich avait conservés à Rocca d'Anfo et aux environs. Le prince de Reuss, qui les commandait, ayant disséminé sa brigade dans cinq ou six postes, le plus fort de ses détachemens n'était que de 7 à 800 hommes. On les culbuta d'autant plus aisément partout; le retranchement de la Rocca d'Anfo fut em-

porté, et une partie de cette brigade, atteinte à Lodrone, s'en vit chassée avec perte.

Tous ces petits combats étaient le complément des victoires de Castiglione, et le prélude d'événemens plus sérieux. La situation respective des deux partis devait faire présumer des opérations importantes. Bonaparte commençait à recevoir quelques renforts de l'armée des Alpes ou de l'intérieur; et s'ils n'étaient pas assez considérables pour lui permettre d'étendre plus loin ses conquêtes, ils lui assuraient au moins les moyens de s'y maintenir, en remplissant les vides causés par les combats, les détachemens à l'intérieur, et les maladies qui régnaient dans cette partie du théâtre de la guerre.

Wurmser de son côté avait un peu rétabli l'ensemble de son armée; il occupait des positions avantageuses, où il se croyait à même d'attendre en sûreté les renforts qui lui étaient nécessaires pour reprendre l'offensive et sauver Mantoue. L'armée française avait donc le plus grand intérêt à ne pas laisser ces avantages aux Impériaux, et à profiter de la situation des affaires pour leur porter des coups qui les missent hors d'état de tenir plus long-temps la campagne.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE LA PREMIÈRE PÉRIODE DE 1796.

N° 1.

Instructions données par le Directoire au général Bonaparte, lorsqu'il prit le commandement en chef de l'armée d'Italie.

Paris, 16 ventôse an 4 (6 mars 1796.)

Le Directoire exécutif au général Bonaparte, commandant en chef l'armée d'Italie.

Le Directoire exécutif vous adresse ci-joint, citoyen général, une expédition des instructions qu'il a rédigées pour la conduite de la campagne prochaine en Italie; il croit devoir y ajouter l'autorisation qu'il vous donne par la présente, de vous emparer de la forteresse de Savone, dans le cas où les circonstances rendraient cette mesure utile pour la sûreté de l'armée française; et il vous recommande d'user, dans ce cas, envers la république de Gênes, de tous les ménagemens qu'exige notre situation politique vis-à-vis d'elle.

Letourneur, président.

Instructions pour le général en chef de l'armée d'Italie.

La république française a deux ennemis principaux à combattre du côté de l'Italie; les Piémontais et les Autrichiens : ces derniers, quoique moins nombreux, sont redoutables, taut par leur haine pour la France, leurs ressources de tout genre infiniment plus fortes, que par leurs liaisons plus intimes avec nos ennemis naturels, les Anglais, et surtout par l'empire que leurs possessions en Italie leur permettent d'exercer sur la cour de Turin, qui se voit obligée de se prêter à presque toutes leurs demandes et même à leurs caprices. Il résulte de cette situation de choses, que l'intérêt le plus immédiat du gouvernement français doit être de diriger ses principaux efforts contre l'armée et les possessions autrichiennes en Lombardie.

Il est facile de sentir, en effet, que tout mouvement militaire contre les Piémontais et sur leur territoire, devient en quelque manière indifférent aux Autrichiens, qui, comme on l'a vu dans la campagne précédente, semblent s'inquiéter fort peu des désastres de leurs alliés, et qui, dans les momens de danger, loin de chercher à les protéger efficacement, s'en séparent sur-le-champ, et ne s'occupent qu'à couvrir le pays qui leur appartient, et qui leur fournit abondamment les ressources dont ils ont besoin.

Tels grands qu'aient été jusqu'ici nos succès en Italie, nous ne nous sommes pas assez avancés encore dans ce pays, pour soustraire le Piémont au joug que lui im-

pose l'armée autrichienne, toujours restée maîtresse de son sort, par les positions qu'elle a prises.

Quand on considère les véritables intérêts de la cour de Turin, on les trouve en quelque sorte essentiellement liés aux nôtres, et il n'existe plus aucun doute sur le désir que doit avoir cette cour, de voir expulser entièrement l'ambitieux autrichien hors de l'Italie, et d'obtenir le Milanais en dédommagement des pays réunis irrévocablement à la France par le premier article de sa constitution républicaine.

Cette conjecture, dont la vraisemblance n'a pas besoin d'être appuyée des raisonnemens que le sujet suggère lui-même, semble faire naître la question suivante :

Pourquoi, lorsqu'il est de l'intérêt des Piémontais de s'unir aux Français pour chasser les Allemands de l'Italie, la cour de Turin ne s'empresse-t-elle pas de joindre ses armes à celles de la république, pour parvenir le plus promptement possible à ce but, à la fois profitable et glorieux ?

La solution de cette question doit contribuer à nous éclairer sur notre position politique vis-à-vis de l'Italie, ainsi que sur la meilleure marche à suivre pour y vaincre nos ennemis, et plus particulièrement les satellites de l'Autriche. Placé entre les pays soumis à cette dernière et la république française, le Piémont est forcé de jouer un rôle dans la guerre actuelle, et s'il eût voulu rester dans un état de neutralité, il aurait souffert tous les maux de la guerre, sans jouir d'une prérogative précieuse pour un état plus faible que ses voisins ; c'est-à-dire du respect que les troupes

qu'il peut joindre à celles de l'une des parties belligérantes, et le danger d'une défection de leur part, pour passer du côté de l'ennemi, lui assurent nécessairement; ce qui lui garantit qu'il éprouvera le moins de vexations possible, au moins de la puissance à laquelle il s'allie.

Sans rejeter absolument l'idée que le roi de Sardaigne a pu être entraîné par des considérations de famille dans la coalition contre la France, il est vrai de dire que notre position au commencement de la guerre actuelle, et la nécessité dans laquelle nous nous trouvions de nous emparer de la Savoie et du comté de Nice, tant pour attaquer les Autrichiens avec plus d'avantage, que pour réunir ces pays à la France et garantir sa frontière dans cette partie, ont en quelque façon forcé la cour de Turin à embrasser le parti de nos ennemis, pour s'opposer à nos efforts; mais, depuis nos succès de frimaire, l'espoir de prendre un dédommagement sur les possessions autrichiennes dans l'Italie, en se réunissant à nous, eût sans doute fait changer la cour de Turin, si la France, à peine sortie des orages révolutionnaires, eût pu lui offrir les subsides que l'Angleterre et l'Autriche lui assurent.

Certain que la France ne lui accorderait point une paix qui placerait le Piémont dans un état de neutralité, lequel, dans l'hypothèse d'un succès de la part des Autrichiens, deviendrait évidemment nul et même dangereux pour la république; le Roi Sarde, forcé de continuer la guerre, a dû s'assurer des moyens de la faire avec le moins de frais possible, et n'a pu les trouver que dans les subsides et secours de tous genres que

ses alliés actuels pouvaient seuls lui procurer. Le Piémont, écrasé d'impôts, ne peut lui fournir la facilité d'agir d'une manière plus indépendante et plus analogue aux vues qu'il est naturel de lui supposer sur le Milanais : aussi doit-on conclure de cet état de choses, que la cour de Turin ne consentira sincèrement à une alliance défensive et offensive avec nous, que lorsque nous pourrons lui fournir les mêmes secours qu'elle reçoit de ses alliés actuels.

La république se trouvant donc hors d'état de lui fournir ces secours, ne doit compter sur une alliance de ce genre, que lorsque le Piémont sera forcé par la déroute des Autrichiens, ou la présence de nos armées sur son territoire, à tourner ses armes contre nos ennemis communs.

Si les circonstances amènent cet événement heureux, on doit s'attendre que les Piémontais, en obtenant même l'objet de leurs désirs, et un dédommagement considérable (le Milanais, etc.), l'achèteront par tous les sacrifices qu'un état déjà épuisé peut encore soutenir; car ils auront non-seulement à pourvoir leur armée de tout ce dont elle aura besoin ; mais celles de la république devront être principalement alimentées et soutenues par eux. Et, si la position des choses nous forçait d'agir, dans ce pays, comme en pays conquis, nous y ferions, il est vrai, le moins de mal possible; mais nous en ferions beaucoup, puisqu'il serait indispensable d'assurer notre marche par la possession provisoire, et jusqu'à la paix, des principales places du Piémont qui sont situées de notre côté, et dont la démolition nous garantit, pour l'avenir, une paix et une

alliance solide avec la cour de Sardaigne. Il résulte de ce qui vient d'être dit, que l'attaque unique du Piémont ne remplirait pas le but que le directoire exécutif doit se proposer; celui de chasser les Autrichiens de l'Italie, et d'amener, le plus tôt possible, une paix glorieuse et durable. Loin de terminer la guerre, ce serait la prolonger, puisque les Autrichiens, restant intacts, n'auraient aucune raison de la finir, et que l'Angleterre pouvant toujours transmettre des subsides à l'armée piémontaise, les choses demeureraient à peu près sur le même pied où elles étaient à la fin de la campagne dernière.

L'attaque suivie et unique du Piémont offrant d'ailleurs des obstacles majeurs par le nombre de siéges qu'elle force à faire dès l'ouverture de la campagne, le directoire a dû fixer particulièrement ses vues sur un système de guerre offensive, principalement dirigé contre les forces autrichiennes en Italie, et tellement combiné, qu'il présente à la fois à l'armée française, la possibilité de se mettre, par la défaite des Piémontais dès le commencement des opérations militaires, à l'abri de toute entreprise de leur part pendant le reste de la campagne; celle d'amener la cour de Turin à une alliance forcée avec la France, et enfin le moyen d'accélérer la conclusion d'une paix avantageuse pour nous, par la déroute totale des Autrichiens en Italie.

Les premières opérations militaires que ce système commande, se trouvent resserrées dans un cercle étroit, et exigent peu de développemens. Le directoire doit se borner à les indiquer, et les détails d'exécution appartiendront au général en chef, en qui il place sa con-

fiance. Ils seront soumis au directoire, autant que le temps et les circonstances permettront de le faire, et dans les cas extraordinaires où son avis deviendra absolument nécessaire pour déterminer les mouvemens militaires d'une importance majeure, et qui n'auraient point été prévus. Tout nous commande de chercher, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, de faire repasser le Pô aux ennemis, et de porter nos plus grands efforts dans la direction du Milanais. Cette opération essentielle paraît ne pouvoir avoir lieu, sans qu'au préalable l'armée française s'empare de Céva.

Le directoire laisse au général en chef la liberté de commencer les opérations par l'attaque des ennemis sur ce point, et, soit qu'il obtienne sur eux une victoire complète, soit qu'ils se retirent vers Turin, le directoire l'autorise à les suivre, à les combattre de nouveau, et même à bombarder cette capitale, si les circonstances le rendent nécessaire.

Après s'être rendu maître de Céva, et avoir rapproché la gauche de l'armée d'Italie de Coni, afin de menacer et de contenir la garnison de cette place, le général en chef pourvoira, le plutôt possible, aux besoins de l'armée, au moyen des ressources que lui offrira le Piémont. Il dirigera ensuite ses forces vers le Milanais, et principalement contre les Autrichiens; il rejettera les ennemis au-delà du Pô, s'occupera des moyens de passer ce fleuve, et cherchera à s'assurer des places d'Asti et de Valence.

Le général en chef ne doit pas perdre de vue que c'est aux Autrichiens qu'il importe de nuire principalement, et qu'une des mesures capables de déterminer

l'Italie à la paix, est de l'intimider, en avançant le plus qu'il sera possible sur la droite et vers Tortone, dont la mauvaise situation fait croire au directoire qu'il deviendra facile de s'emparer.

Ce mouvement essentiel des troupes vers notre droite, que le général en chef ne pourra probablement faire qu'après la prise de Céva, et avoir remporté une victoire éclatante sur les Piémontais, nous mettra en situation d'en imposer à la république génoise, et facilitera à l'agent français que le gouvernement maintient à Gênes, des négociations qui pourront nous être avantageuses, et même un emprunt que les particuliers génois pourraient nous faire.

Plus riches que leur gouvernement, on doit s'attendre qu'ils consentiront à nous fournir lorsque celui-ci se portera garant vis-à-vis d'eux de notre fidélité à remplir les conditions de cet emprunt, que les circonstances favorables de la guerre peuvent nous mettre à même d'exiger. L'entrée de l'armée républicaine en Piémont doit être uniquement considérée comme une disposition préliminaire, qui nous met en situation d'attaquer les forces autrichiennes avec plus d'avantage; elle ne doit s'y arrêter que le moins possible, et s'avancer ensuite vivement pour combattre ces dernières, que la défaite des Piémontais n'aura pu qu'intimider et rendre plus faciles à vaincre.

Lors des mouvemens que la droite des Français aura à faire vers Alexandrie et Tortone, il deviendra indispensable pour assurer la suite de ses opérations, qu'elle se mette en possession de Gavi; soit que les Génois se prêtent de bonne grâce à nous l'accorder pendant la

guerre; soit qu'il faille les y contraindre par un appareil menaçant de forces destinées à les y faire consentir.

Le directoire, persuadé que le général en chef mettra, dans l'exécution de cette mesure particulière, toute la prudence que demandent les circonstances et notre situation politique vis-à-vis la république génoise, lui abandonne entièrement la conduite de cette affaire délicate, dont sa présence sur les lieux lui fera connaître la nécessité, les difficultés, et les avantages.

Par le rejet des principales forces de l'armée républicaine sur la droite et dans la direction du Milanais, nous acquerrons plusieurs avantages importans; nous forcerons le Piémont, déjà ébranlé, à se ranger de notre côté; et la première victoire que nous remporterons sur les Autrichiens, devient le gage certain de la ruine totale de leurs forces dans cette partie. Nous intimidons toute l'Italie, et nous dissolvons la coalition de toutes ces petites puissances en faveur de la cause autrichienne.

La marche que le directoire vient d'indiquer au général en chef doit être considérée comme la principale, et, pour ainsi dire, la seule à suivre : c'est une base donnée, à laquelle se rapporteront tous les mouvemens secondaires que les circonstances et les événemens le mettront dans le cas d'ordonner. C'est, en un mot, le but vers lequel tout doit marcher, et toute opération qui s'en écarterait positivement doit être absolument rejetée.

Le directoire ne se dissimule pas que ces grandes opérations ne peuvent être tentées par la droite ou le

centre de l'armée d'Italie, sans que le reste de cette brave armée les appuie et les prépare; elles ne peuvent l'être sans que le général en chef se soit d'abord assuré qu'une partie de l'armée ne sera point coupée et séparée de l'autre, et exposée ainsi à une déroute totale. Il veillera donc scrupuleusement sur la gauche, et mettra, par ses bonnes dispositions, les troupes piémontaises qui sont à Coni dans l'impuissance de lui nuire et de rien entreprendre.

Le directoire doit annoncer ici ses intentions relativement aux siéges que les événemens de la campagne qui va s'ouvrir peuvent mettre dans le cas de faire. Sa résolution est qu'il ne doit être entrepris aucun siége, avant que l'ennemi qui pourrait l'inquiéter ne soit totalement en déroute, et hors d'état de rien tenter; dans tous les cas, le général en chef doit bien se garder de porter sa grosse artillerie sur un point quelconque, où, par un léger succès des ennemis, elle pourrait être compromise. Le directoire insiste particulièrement sur cette précaution essentielle.

Quoiqu'il soit de l'intérêt de la France de diriger ses principaux efforts contre les Autrichiens, et d'amener les Piémontais, par nos succès contre les premiers, à une alliance avantageuse pour nous; les Piémontais ne doivent pas être ménagés tant qu'ils seront nos ennemis.

Le général en chef cherchera donc, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, à exciter les mécontens du Piémont, et à les faire éclater contre la cour de Turin d'une manière générale ou partielle.

Il est inutile de s'appesantir sur l'utilité d'une diver-

sion de cette espèce, et dont les ennemis nous ont donné les premiers l'exemple : elle peut faciliter à l'armée des Alpes, agissant de concert avec la gauche de l'armée d'Italie, la conquête rapide du Piémont, dont la possession pendant la guerre nous assurerait, à la paix, des conditions avantageuses.

Telles sont les principales bases du plan de campagne que le directoire a adopté. Il insistera, avant de terminer la présente instruction sur la nécessité de faire subsister l'armée d'Italie, dans et par les pays ennemis; et de lui fournir, au moyen des ressources que lui présenteront les localités, tous les objets dont elle peut avoir besoin.

Le général en chef s'attachera à maintenir une discipline sévère, et à épargner aux habitans toutes vexations et les désastres que le fléau de la guerre entraîne si souvent après lui, et que l'ordre et de bonnes administrations peuvent seuls réprimer.

Il fera lever de fortes contributions, dont la moitié sera versée dans les caisses destinées au service des diverses administrations, et l'autre moitié destinée à payer en numéraire le prêt et la solde de l'armée.

Le directoire exécutif se réservant la faculté de faire la paix, le général en chef n'accordera aucune suspension d'armes, et ne ralentira en aucune manière ses opérations militaires. Il accueillera toutes les propositions qui pourraient tendre à une pacification, et les fera passer sur-le-champ au directoire.

Le directoire compte sur le patriotisme, le zèle, l'activité et les talens du général en chef de l'armée d'Italie; il lui recommande avec confiance l'exécution

précise des dispositions que contient la présente instruction, à laquelle le directoire ajoutera lorsque les événemens de la guerre le rendront nécessaire.

LE TOURNEUR, CARNOT, L. M. REVEILLIÈRE-LÉPAUX, REWBELL.

N° 2.

Instruction du Directoire sur ses vues ultérieures, à l'égard du roi de Sardaigne, et sur les opérations.

Paris, 6 floréal an 4 (25 avril 1796.)

Le Directoire exécutif au général Bonaparte.

LE directoire exécutif a reçu, citoyen général, par un second courrier, la nouvelle de la victoire de Millesimo. Les témoignages glorieux de la gratitude nationale que le corps législatif vient de donner à la brave armée d'Italie, pour ce succès et celui de Montenotte qui l'avait préparé, dispensent le directoire de s'étendre sur les éloges qu'elle a mérités : il se borne à féliciter le général, aux talens et à l'activité duquel ces victoires sont principalement dues, sur les dispositions qu'il a faites, et sur le succès qui les a couronnées. Il le charge de transmettre aux généraux français qui

l'ont si heureusement secondé, et aux braves qui ont vaincu sous leurs ordres, le témoignage de sa satisfaction et de celle de tous les vrais amis de la liberté.

Un gouvernement républicain sait accueillir ceux qui rendent des services essentiels à leur patrie. Il doit encourager les hommes que leurs sentimens patriotiques et l'intrépidité, compagne des soldats français, portent à des actions qui honorent leur pays.

Le directoire vous annonce qu'il s'est empressé d'obtempérer à la demande que vous lui avez faite du grade de général de brigade pour le citoyen Rampon, chef de la 21[e] demi-brigade. Il lui écrit une lettre de satisfaction, que vous trouverez ci-jointe, ainsi que son brevet, que le directoire vous charge de lui remettre.

Le directoire a cru devoir pareillement confirmer la nomination que vous avez faites du citoyen Lannes au grade de chef de brigade de la trente-neuvième demi-brigade, en remplacement de l'officier qui la commandait, mort au champ de l'honneur.

Encore un effort, citoyen général, et rien ne pourra arrêter la marche triomphante de l'armée que vous commandez. Céva a sans doute été attaquée au moment où le directoire vous écrit, et la valeur des troupes françaises aura enlevé le camp retranché des Piémontais près de cette forteresse. Une vaste carrière s'ouvre devant vous, le directoire en a mesuré toute l'étendue: les instructions qu'il vous a données, les développemens qu'il y ajoute par la présente, et que les circonstances lui commandent de vous adresser, vos talens militaires, ainsi que la valeur des troupes qui vous obéissent, vous la feront parcourir avec gloire et d'une

manière digne de la république pour laquelle vous combattez.

Les instructions que le directoire vous a remises au moment où il vous a annoncé que vous étiez nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie, ont déjà posé des bases auxquelles le directoire se réfère. Il tracera aujourd'hui rapidement la conduite que vous avez à tenir dans différentes circonstances où il est naturel de croire que les événemens militaires pourront vous placer.

La première hypothèse qu'il convient de former est celle qui se lie davantage aux espérances que donnent au directoire, l'armée d'Italie, et les talens et le zèle du général qui la commande. Tout porte a croire qu'après avoir obtenu un succès à Céva, après vous être emparé de ce fort, l'épouvante se répandra dans tout le Piémont; que la cour de Turin sera obligée d'abandonner Coni, Mondovi, et ses autres places à leurs propres forces; de rassembler ses troupes pour couvrir Turin, et de chercher, par des efforts que votre activité et les dispositions militaires que vous ferez sauront déjouer, à s'opposer encore à la marche qu'une partie de l'armée d'Italie saurait diriger contre cette capitale. Peut-être aussi, le Roi Sarde, étonné de vos succès, inquiet des mouvemens qui pourraient se manifester dans Turin même, renoncera-t-il enfin à la coalition, dans laquelle il s'est laissé lancer pour son malheur. Et il n'est pas sans vraisemblance qu'il vienne à rechercher avec ardeur, dans la circonstance actuelle, une paix qu'il a éloignée avec opiniâtreté, et sur l'obtention de laquelle la générosité française peut seule lui permettre de revenir.

Le directoire exécutif s'est réservé exclusivement la faculté que lui donne la constitution de négocier la paix; mais il croit utile de vous communiquer, citoyen général, quelques-unes des bases sur lesquelles il s'appuyera pour l'établir.

Une alliance offensive et défensive avec le Roi Sarde, est sans doute ce qui serait le plus avantageux à la cour de Turin; elle assurerait à cette dernière non-seulement la Sardaigne, dont les troubles ne paraissent s'alimenter que par l'espoir d'être secondés par nous; elle procurerait aux troupes sardes, par une attaque combinée avec les mouvemens des troupes françaises vers Tortone, Alexandrie et Valence, l'invasion importante du Milanais. Cette alliance enfin nous garantirait l'expulsion entière et avantageuse pour nous de la maison d'Autriche hors de l'Italie; mais le manque d'argent en Piémont, le peu de confiance dont jouit la cour de Turin, et l'épuisement du pays après plusieurs campagnes, éloignent l'idée de la possibilité d'une alliance aussi désirable, et qui tournerait soudainement les forces du Piémont contre nos ennemis acharnés, les Autrichiens. Il serait peut-être tout au plus possible d'éxiger qu'une partie des troupes de la cour de Turin se joignît aux armées républicaines, pendant que le reste des forces du Roi Sarde serait prudemment réduit à un état qui ne nous en donnerait rien à redouter pendant la suite de cette guerre, dans le cas d'un revers même de notre part, et où les avantages des Autrichiens forceraient de nouveau les Piémontais à se joindre à eux. Si, cependant, la cour de Turin, engagée par l'espoir de pouvoir faire entrer ses troupes

dans le Milanais (dont la France lui garantirait la possession), tournait subitement ses forces contre les soldats de l'Autriche, alors il deviendrait nécessaire d'avoir quelques places intéressantes pour gage de sa fidélité envers nous. Tortone ou Alexandrie, Coni, Suze et le fort d'Exiles, devraient répondre de la fidélité du Roi Sarde à observer l'alliance qui serait conclue avec lui par le directoire exécutif. Les raisons qui viennent d'être déduites plus haut, citoyen général, portant à penser que la cour de Turin, au moment où elle se verra forcée de nous demander la paix, se trouvera dans l'impuissance absolue de continuer la guerre, ont arrêté l'intention du directoire. Voici quelques-unes des bases qu'il suivra pour l'établissement de cette paix, s'il est forcé de renoncer à l'espoir d'une alliance offensive et défensive, avantageuse aux deux états.

1° Le désarmement général du Piémont;

2° La réduction des troupes piémontaises à un état qui nous mette à même de ne rien redouter pendant le cours de la guerre présente;

3° Le passage dans l'île de Sardaigne de la plupart et des meilleurs corps qui seront conservés;

4° L'occupation des citadelles et places d'Alexandrie, ou Tortone, celles de Céva et Coni, enfin celles d'Exiles et de Suze; avec stipulation de la démolition des fortifications des trois dernières, soit à la paix générale, soit à la paix particulière avec la cour de Turin.

5° Enfin, la fourniture des objets de tout genre, dont les troupes de la république auront besoin pendant la guerre actuelle, et celle des moyens de transports, ainsi que l'établissement en Piémont des

hôpitaux militaires et ateliers de confection nécessaires à l'armée d'Italie.

La deuxième hypothèse, à laquelle s'est arrêté le directoire, est celle où le Roi Sarde, soit par opiniâtreté, soit qu'il continue à compter sur des subsides étrangers, s'obstinerait à continuer la guerre. Vos premières instructions vous offrent un plan de conduite dans cette situation des choses; et c'est alors qu'il deviendra essentiel de s'attacher plus particulièrement à faire insurger le Piémont, de seconder le vœu qui s'y manifeste pour l'établissement d'un gouvernement républicain, et de tirer de ce pays toutes les ressources dont l'armée d'Italie aura besoin : mais il serait imprudent de s'avancer trop dans le Piémont, et de s'en occuper exclusivement; ce serait donner aux Autrichiens des moyens de réparer leurs pertes, et l'espérance de quelques succès.

Il faudra alors, et vous pouvez, pour ainsi dire, préparer d'avance ce mouvement, citoyen général; il faudra agir sur votre droite, rejeter les Autrichiens au-delà du Pô, et porter vos plus grands efforts sur la direction du Milanais. Gênes, après la déroute des soldats de l'Autriche, cessera de refuser des secours qui nous sont indispensables. La fermeté et l'énergie des agens français près de cette république, leur conduite prudente, mesurée, et digne en tout de celle qui les emploie, ramèneront les Génois aux sentimens dont ils n'auraient jamais dû s'écarter. Ils ne refuseront plus de vous laisser occuper Gavi de la même manière et aux mêmes conditions que lors de la prise de Vado; et s'ils entendaient assez mal leurs intérêts pour s'op-

poser à nos succès qui assurent leur existence, la force nous rendrait bientôt maîtres de cette forteresse. Au reste, le directoire se repose sur votre prudence, et il est convaincu que votre conduite, dans ces transactions délicates que l'éloignement l'empêche de déterminer d'une manière fixe, sera en tout sage et convenable.

Tels sont les développemens que vos succès ont déterminé le directoire à ajouter aux instructions qu'il vous avait données. Il ne doute pas un instant que vous ne profitiez des victoires que l'armée vient de remporter. Il sait que ce n'est pas à vous, citoyen général, qu'il aura jamais à reprocher le honteux repos de Capoue.

LETOURNEUR.

N° 3.

Le Directoire, exécutif au général Bonaparte.

Paris, le 9 floréal an 4 (28 avril 1796).

PAR un courrier parti le 7 floréal au matin, le directoire vous a accusé réception des lettres qui lui annonçaient les succès de l'armée d'Italie à Dego. Il a appris avec une égale satisfaction les avantages remportés près de la Cursaglia et de Mondovi, et la nouvelle de la prise de cette place.

Ces victoires sont dues, citoyen général, à vos sages

dispositions et à votre activité; elles confirment le directoire dans l'opinion qu'il entretient de votre prudence et de vos talens militaires. Mais, en louant la valeur et l'intrépidité de l'armée que vous commandez, le directoire regrette amèrement de voir les lauriers qu'elle a cueillis, entachés par les désordres et le pillage auxquels elle s'est livrée.

Cette situation désastreuse des choses, les excès qui ternissent la gloire des défenseurs de la république, auront probablement été réprimés par l'ordre sévère que vous avez donné, et que les circonstances impérieuses dans lesquelles vous vous êtes trouvé ne peuvent que légitimer.

Le directoire espère que la conduite ultérieure de l'armée vous permettra bientôt de le rapporter, et de révoquer promptement le pouvoir extraordinaire que vous avez été obligé de conférer aux généraux divisionnaires qui vous secondent. Un commencement de Vendée dans la Lozère, l'Ardèche, les frontières du Gard, etc., ont empêché le directoire d'ordonner au général Châteauneuf-Randon de ne plus retenir les deux demi-brigades dont vous parlez dans votre lettre datée de Caïro, le 27 germinal dernier, et qui vous parviendront plus tard.

C'est avec une peine extrême que le directoire, qui en a reconnu l'urgente nécessité, s'est prêté à conserver ces corps sous le commandement du général Châteauneuf-Randon. Il va donner des ordres pour faire diriger incessamment sur l'armée d'Italie un renfort de quelques mille hommes, qui n'arrivera malheureusement pas aussi vîte que le directoire le désire, mais qui n'en

sera pas moins utile. Comptez, citoyen général, que le directoire ne perdra pas un seul instant de vue la brave armée que vous commandez; et le droit qu'a conféré le directoire aux citoyens Salicetti et Garreau de requérir des mouvemens de troupes sur l'avis des généraux en chef ou de l'un d'eux, ne pourra que mettre de l'ensemble dans les opérations des deux armées.

Le directoire vous envoie ci-joint copie de la dépêche qu'il a adressée au général Kellermann, le 9 du courant, dans laquelle vous remarquerez qu'il a adopté les principales bases du plan qu'avait présenté le général divisionnaire Berthier, qui probablement vous avait été communiqué, et qui détermine, pour la droite de l'armée des Alpes, une liaison intime avec la gauche de celle d'Italie, et des mouvemens qui en sont absolument dépendans. Vous verrez, par la même lettre, combien le directoire a recommandé d'union entre les deux armées et les généraux qui les commandent. Le directoire regarde comme superflu de s'étendre avec vous sur la nécessité de cette concorde : il sait qu'il n'a pas besoin de vous recommander d'avoir pour votre collègue les égards que demandent ses longs services et ses talens militaires, et sans lesquels il pourrait s'élever une désunion qui compromettrait le sort de nos armes.

Le courrier parti le 7 floréal, vous aura porté des détails sur les officiers du génie et d'artillerie qui ont eu ordre de rejoindre l'armée d'Italie. Le directoire ne perd pas de vue cet objet intéressant.

La confiance que le directoire a dans votre énergie et dans votre sagesse, éloigne les craintes que pourrait

lui donner le tableau des forces ennemies qui vous sont opposées. Vos succès ont amené un événement bien intéressant, et auquel le directoire attachait le plus grand prix, la séparation des armées piémontaise et autrichienne; mais nos avantages ne peuvent être vraiment consolidés que par une extrême vivacité dans les opérations que vous commanderez. Agissez donc avec la rapidité de l'éclair et successivement contre l'Autrichien et le Piémontais; gardez-vous surtout de vous jeter avec trop de précipitation sur votre gauche. De quelqu'avantage que soit une jonction immédiate avec la droite de l'armée des Alpes, il y a cependant à craindre que Beaulieu ne profite soudainement du rejet d'une grande partie de vos forces du côté de Saluces. Comme vous le dites très-bien, la campagne n'est pas encore décidée. Beaulieu est d'autant plus à redouter, qu'il est opiniâtre, audacieux et entreprenant : son attaque à Dego après une défaite en est la preuve, et nous devons nous tenir pour avertis : battez donc encore les Autrichiens, et dès-lors vous êtes le maître de la campagne, et vous n'aurez plus à combattre que la chaleur et les maladies, qu'il faut éloigner par les précautions que le climat demande. Ces fléaux ont toujours anéanti nos succès, dans les contrées où vous êtes, il faut les prévenir; et quelque fastidieux que soient les détails qu'il faut suivre pour y parvenir, le directoire croit devoir appeler votre attention sur la nécessité de les surveiller.

Félicitez, de la part du directoire, le général de division Augereau, et les généraux de brigade Beyrand et Joubert, sur leur conduite lors de l'attaque des redoutes qui défendent l'approche du camp retranché de Ceva;

le général de division Serrurier, sur celle qu'il a montrée à l'attaque de St.-Michel et au passage de la Cursaglia; le général de division Masséna, et les généraux de brigade Guyeux, Fiorella et Dommartin, sur celle qu'ils ont tenue dans les journées des 3 et 4 floréal; enfin le chef de brigade Murat, votre aide-de-camp, qui s'est pareillement distingué.

Vous, espérez tout du génie de la république, de la bravoure du soldat, de l'union des chefs et de la confiance qu'on vous témoigne : le directoire attend tout du général qui commande l'intrépide armée d'Italie, et de la sainteté de la cause pour laquelle les Français combattent, et qu'ils n'abandonneront jamais.

CARNOT.

N° 4.

Lettre de Bonaparte sur l'armistice avec les Piémontais et ses projets ultérieurs sur le Tyrol.

Au quartier-général de Cherasco, le 9 floréal an 4 (28 avril 1796).

Bonaparte, général en chef, au Directoire exécutif.

Vous trouverez ci-joint, citoyens directeurs,

1° Copie de la lettre que m'a écrite le général Colli;

2° Copie de ma réponse;

3° Copie de la seconde lettre;

4° Les conditions de la suspension d'armes arrêtée cette nuit entre le commandant général Latour, commandant l'armée piémontaise, et moi.

Ceva, Coni et Alexandrie sont au pouvoir de votre armée, ainsi que tous les postes du Piémont au-delà de la Stura et du Tanaro.

Si vous ne vous accordez pas avec le roi de Sardaigne, je garderai ces places, et je marcherai sur Turin; mon équipage de siége va filer sur Coni, pour se rendre à Cherasco.

En attendant, je marche demain sur Beaulieu, je l'oblige à repasser le Pô, je le passe immédiatement après; je m'empare de toute la Lombardie, et, avant un mois, j'espère être sur les montagnes du Tyrol, trouver l'armée du Rhin, et porter de concert la guerre dans la Bavière. Ce projet est digne de vous, de l'armée et des destinées de la France.

Si vous n'accordez pas la paix au roi de Sardaigne, alors vous m'en préviendrez d'avance, afin que, si je suis dans la Lombardie, je puisse me replier et prendre des mesures.

Quant aux conditions de la paix avec la Sardaigne, vous pouvez dicter ce qui vous convient, puisque j'ai en mon pouvoir les principales places.

Ordonnez que 15 mille hommes de l'armée des Alpes soient à mes ordres et viennent me joindre, cela me fera alors une armée de 45 mille hommes, dont il sera possible que j'envoie une partie à Rome. Si vous me continuez votre confiance et que vous approuviez ces projets, je suis sûr de la réussite : l'Italie est à vous.

Vous ne devez pas compter sur une révolution en Piémont, cela viendra; mais il s'en faut que l'esprit de ces peuples soit mûr à cet effet.

J'ai justifié votre confiance et l'opinion avantageuse que vous avez conçue de moi; je chercherai constamment à vous donner des preuves du zèle et de la bonne volonté où je suis de mériter votre estime et celle de la patrie.

Envoyez-moi, 1° douze compagnies d'artillerie légère, je n'en ai pas une; 2° de la cavalerie; 3° un commissaire-ordonnateur en chef, habile, distingué. Je n'ai que des pygmées, qui me font mourir de faim au sein de l'abondance; car je suis dans le pays le plus riche de l'univers.

BONAPARTE.

N° 5.

Autre lettre de Bonaparte sur ses projets.

Au quartier-général de Cherasco, le 10 floréal an 4 (29 août 1796).

Au Directoire exécutif.

La ville de Coni vient d'être occupée par nos troupes : il y avait dedans 5 mille hommes de garnison.

Je ne puis mettre en doute que vous n'approuviez ma conduite, puisque c'est une aile d'une armée qui

accorde une suspension d'armes, pour me donner le temps de battre l'autre; c'est un roi qui se met absolument à ma discrétion, en me donnant trois de ses plus fortes places, et la moitié la plus riche de ses états.

Vous pouvez dicter en maître la paix au roi de Sardaigne; je vous prie de ne pas oublier la petite île de St.-Pierre, qui nous sera plus utile par la suite que la Corse et la Sardaigne réunies.

Si vous lui accordez la portion du Milanais que je vais conquérir, il faut que ce soit à condition qu'il enverra 15 mille hommes pour nous seconder et garder ce pays après que nous nous en serons rendus maîtres. Pendant ce temps-là, avec votre armée, je passerai l'Adige, et j'entrerai en Allemagne par le Tyrol. Dans cette hypothèse, il faut que nous gardions en dépôt, jusqu'à la paix générale, les places et les pays que nous occupons; il faut y joindre que le jour que 15 mille hommes piémontais passeront le Pô, il nous remettra la ville de Valence.

Mes colonnes sont en marche; Beaulieu fuit, j'espère l'attraper; j'imposerai quelques millions de contributions au duc de Parme : il vous fera faire des propositions de paix; ne vous pressez pas, afin que j'aie le temps de lui faire payer les frais de la campagne, approvisionner nos magasins et remonter nos charrois à ses dépens.

Si vous n'acceptez pas la paix avec le roi de Sardaigne, si votre projet est de le détrôner, il faut que vous l'amusiez quelques décades, et que vous me préveniez de suite; je m'empare de Valence et je marche sur Turin.

J'enverrai 12 mille hommes sur Rome, lorsque j'aurai battu Beaulieu et l'aurai obligé de repasser l'Adige, lorsque je serai sûr que vous accorderez la paix au roi de Sardaigne, et que vous m'enverrez une partie de l'armée des Alpes.

Quant à Gênes, je crois que vous devez lui demander 15 millions en indemnité des frégates et bâtimens pris dans ses ports; 2° demander que ceux qui ont fait brûler la *Modeste* et appelé les Autrichiens, soient jugés comme traîtres à la patrie.

Si vous me chargez de ces objets, que vous gardiez surtout le plus grand secret, je parviendrai à faire tout ce que vous voudrez.

Si j'ai quelques chances à courir en Lombardie, c'est à cause de la cavalerie ennemie. Il m'arrive 40 artilleurs à cheval qui n'ont pas fait la guerre et qui sont démontés. Envoyez-m'en donc 12 compagnies, et ne confiez pas l'exécution de cette mesure aux hommes de bureaux; car il leur faut dix jours pour expédier un ordre, et ils auront l'ineptie d'en tirer peut-être de la Hollande, afin que cela arrive au mois d'octobre.

Nos troupes viennent à l'instant d'entrer dans la citadelle de Ceva, et je viens de recevoir du roi de Sardaigne l'ordre de nous livrer la ville et la citadelle de Tortone.

BONAPARTE.

N° 6.

Lettre du Directoire annonçant le projet de former deux armées en Italie, et ordonnant l'expédition sur Livourne.

Paris, 18 floréal an 4 (7 mai 1796).

Le Directoire exécutif, au général en chef de l'armée d'Italie.

Le directoire a reçu, citoyen général, vos intéressantes nouvelles des 8, 9 et 10 floréal, et le duplicata de celle du 7 du même mois, qui lui annonçait la prise de Mondovi, etc. Quel succès glorieux! La joie est générale, les espérances sont immenses : encore une victoire sur les Autrichiens, et l'Italie est à nous.

Vous avez rendu d'éclatans services à la patrie : vous en trouverez, citoyen général, la plus douce récompense dans l'estime de tous les amis de la république et dans celle du directoire. Il vous félicite de nouveau, il vous charge de féliciter pour lui la brave armée qui fait réussir vos plans heureux, par son intrépidité et par son audace. Gloire à tous les Français qui, par des victoires et une conduite respectable, contribuent à asseoir la république sur des bases inébranlables!

Le directoire approuve l'armistice provisoire que vous avez conclu avec les plénipotentiaires du Roi Sarde : il est avantageux sous tous les rapports, et le directoire

ne peut que louer les mesures vigoureuses que vous avez prises en l'accordant, et en faisant exécuter sur-le-champ ses conditions les plus essentielles.

Il a vu avec plaisir que le citoyen Salicetti, son commissaire près de l'armée d'Italie, avait été consulté avant la conclusion de l'armistice. Ces sortes de transactions, dans des cas urgens et où le directoire ne peut être consulté lui-même, sont particulièrement du ressort des commissaires du gouvernement près les armées. Les généraux français doivent cependant être les seuls agens directs que les généraux ennemis reconnaîtront; mais il convient que les premiers ne puissent arrêter aucune transaction ou négociation dans les circonstances désignées ci-dessus, que d'après les ordres du directoire, où les conditions que les commissaires du gouvernement leur transmettent.

Au moment où le directoire vous écrit, vous êtes sans doute dans le Milanais. Puissent les heureux destins de la république y avoir porté quelques colonnes françaises avant que l'Autrichien ait pu repasser le Pô! Puissent-ils vous mettre en situation de couper ses communications directes avec Milan et la cour de Vienne! Votre lettre du 9 indique le dessein de marcher le 10 contre Beaulieu : vous l'aurez chassé devant vous. Ne le perdez pas un instant de vue; votre activité et la plus grande célérité dans vos marches peuvent seules anéantir cette armée autrichienne, qu'il faut détruire. Marchez, point de repos funeste; il vous reste des lauriers à cueillir; et c'en est fait des restes de la perfide coalition, si vous profitez, comme vous annoncez vouloir le faire, des avantages que nous donnent les victoires écla-

tantes de l'armée républicaine que vous commandez.

Le plan de campagne que vous avez esquissé dans votre lettre du 9, est digne des Français et de l'armée que vous conduisez à la victoire; mais il présente des obstacles majeurs et des difficultés, pour ainsi dire insurmontables. Croyez, cependant, que le directoire sait accueillir tout ce qu'on lui présente de grand et de profitable à la république. Il doit toutefois se circonscrire dans un cercle moins étendu que celui que vous lui proposez de parcourir, et auquel le ramène la nécessité impérieuse de terminer la guerre pendant cette campagne : il doit craindre tout ce qu'un insuccès peut entraîner de désastres. Il compte sur les victoires de l'armée d'Italie; mais quelles ne seraient pas les suites d'une entrée en Bavière par les montagnes du Tyrol, et quel espoir pourrait-on concevoir d'une retraite honorable en cas de revers? Comment d'ailleurs contenir avec les forces que vous commandez et quelques mille hommes que le directoire pourra y ajouter, tant de pays soumis à nos armes et impatiens de se dérober au voisinage et à l'action de la guerre? Et quels seraient nos moyens de résistance, si la cour de Turin, que nous forçons à la paix, se laissait circonvenir de nouveau, et reprenait les armes pour couper vos communications?

Les puissances d'Italie nous rappellent vers votre droite, citoyen général, et cette marche doit nous débarrasser des perfides Anglais, si long-temps les maîtres de la Méditerranée. Elle doit nous mettre à même de recouvrer la Corse et d'arracher ces départemens français à l'ambitieuse maison de Brunswick-Lu-

nebourg, qui s'y est établie avec tant d'orgueil : voilà, à cet égard, les intentions du directoire.

Faites d'abord la conquête du Milanais, soit qu'il doive retourner à la maison d'Autriche comme cession nécessaire pour assurer notre paix avec elle, soit qu'il convienne de le donner par la suite aux Piémontais, ou comme récompense des efforts que nous pourrons les engager à faire pour aider cette conquête, ou comme dédommagement des départemens de Mont-Blanc et des Alpes-Maritimes, constitutionnellement réunis à la république. Repoussez les ennemis jusque sur les montagnes du Tyrol, et mettez-les en crainte de s'y voir forcés.

Partagez ensuite l'armée d'Italie en deux : que la plus faible partie reste dans le Milanais et en assure la possession par sa présence; elle y sera secondée par les troupes piémontaises, si le roi de Sardaigne accepte l'alliance offensive et défensive dont on traitera incessamment avec ses agens; et ces dernières seront particulièrement chargées de la conservation des gorges du Tyrol et de pousser plus avant les succès, dans le cas où les circonstances le permettraient : notre intérêt commande de les laisser agir et de les amener même à être audacieuses; mais les troupes républicaines resteront dans le Milanais, y leveront des contributions, et vivront dans ce pays fertile, et dont la possession a été si précieuse aux Autrichiens pendant cette guerre. Vous y arriverez au moment de la récolte : faites que l'armée d'Italie n'ait pas besoin de secours de l'intérieur. Le directoire destine au général Kellermann le commandement des forces françaises dans le Milanais,

au moment où vous aurez opéré la séparation de l'armée d'Italie, grossie par celle des Alpes; et son intention est de laisser subsister, dans ce nouvel état de choses, l'arrêté qu'il a pris le 9 floréal, qui confère aux commissaires Gareau et Salicetti le droit de requérir des mouvemens de troupes, etc. Ces dispositions assureraient l'union entre les deux généraux, si l'amour de la république et le désir de faire triompher nos armes ne les liaient plus intimement encore.

La seconde colonne, qui sera la plus forte possible, côtoyera en partie la mer. Après que vous vous serez emparé du libre passage à travers Gavi, s'il est nécessaire, ou que vous aurez même occupé cette place, elle se portera d'abord sur Livourne, et menacera ensuite Rome et Naples.

Voici la conduite à tenir vis-à-vis de Livourne et dans la Toscane : il faut y arriver subitement, et au moment où vous y serez le moins attendu. La république n'est point en guerre avec le Grand-Duc, et il importe de maintenir nos liaisons avec lui; son ministre à Paris n'a pas dissimulé la contrainte dans laquelle les Anglais tenaient son pays, et la tyrannie qu'ils exerçaient dans le port de Livourne. Il est digne de la république de l'affranchir de cette sujétion, et il importe surtout que les couleurs nationales soient respectées dans les ports de la Toscane. Que les troupes françaises arrivent à Livourne avec cet ordre qui commande la confiance et qui est indispensable dans les pays neutres. Prévenez le Grand-Duc de la nécessité où nous nous trouvons de passer dans son territoire, et de mettre garnison dans Livourne. Calculez l'envoi de ce

courrier et l'arrivée des troupes républicaines dans cette ville, de telle sorte que le courrier entre à Florence, au moment ou très-peu avant que les troupes françaises entreront à Livourne : prenez en possession avec les mêmes formalités que celles qui furent jadis employées en occupant Vado : rendez-vous maîtres des vaisseaux anglais, napolitains, portugais et autres bâtimens ennemis que vous trouverez dans le port : emparez-vous, en un mot, de tout ce qui appartient aux différens états qui sont en guerre avec nous, et mettez même le séquestre sur ce qui appartient aux particuliers de ces états; faites-en sur-le-champ dresser des inventaires; veillez surtout, citoyen général, veillez à ce que ces richesses ne deviennent pas la proie de la cupidité et des dilapidateurs. Le Grand-Duc ne pourra se refuser à ces mesures rigoureuses; le directoire ne présume pas qu'il veuille y apporter des obstacles, qui ne pourraient être élevés que par une perfidie qu'il est de notre intérêt d'anéantir. Vous lui déclarerez, citoyen général, au nom du directoire exécutif, qu'il faut qu'il donne sur-le-champ des ordres pour que tout ce qui appartient dans ses états à nos ennemis, soit immédiatement remis en notre puissance, et qu'il se porte garant du séquestre : sans quoi la république française se verrait forcée de traiter la Toscane comme une alliée de l'Angleterre et de l'Autriche.

Le Grand-Duc sera responsable du succès et de l'accomplissement de ces mesures : vous exigerez en outre dans ce pays les secours qui seront indispensables à l'armée que vous commandez, et il sera délivré des bons ou billets d'état, acquitables après la paix géné-

rale, en paiement des denrées et autres objets qui nous seront fournis.

Les bruits exagérés que vous aurez adroitement semés sur le nombre des troupes françaises en Italie, augmenteront la crainte de nos ennemis, et doubleront en quelque manière vos moyens d'agir.

En passant sur le territoire de la république de Lucques, vous lui déclarerez au nom du directoire exécutif, que la république française n'a aucune intention hostile à son égard.

Il convient d'ajourner nos débats avec Gênes jusqu'après l'expédition de Livourne : contentons-nous d'abord d'en tirer, sur des récépissés, les subsistances et moyens de transport dont l'armée française a besoin, sauf à traiter par la suite pour le mode du remboursement; mais ce qui vous a été prescrit relativement à Livourne, ne peut s'appliquer à la république de Gênes, quoiqu'il soit de notre intérêt de ne pas la pousser au désespoir, et de s'assurer que sa neutralité nous deviendra aussi utile qu'elle l'a été jusqu'ici à nos ennemis.

La conduite qu'elle a tenue dernièrement à notre égard, n'est pas propre à nous faire oublier le trait de perfidie dont la frégate la *Modeste* a été victime dans des temps qui nous étaient moins favorables. Le moment va venir où nous allons en demander une réparation authentique, et que ceux qui ont fait brûler la *Modeste* et appelé les Autrichiens soient jugés comme traîtres à la patrie.

On peut dire en effet aux Gênois : ou vous avez laissé prendre cette frégate et massacrer son équipage

par inimitié pour la France, ou vous l'avez sacrifiée par faiblesse. Dans le premier cas nous réclamons une vengeance légitime; dans le second, nous devons exiger que vous traitiez nos ennemis comme vous nous avez traités nous-mêmes. Il faut que l'indemnité qui nous sera accordée soit suffisante; il faut que les parens des Français qui ont péri à bord de la *Modeste*, y participent; il faut que la réparation d'un tort si grave soit prononcée, soit solennelle.

C'est aussi après l'expédition de Livourne que nous essayerons de lever un emprunt dans la ville de Gênes, mais nous nous garderons de la vexer; nous lui ferons sentir que nous sommes plus généreux que nos ennemis, qui s'étaient proposés de la livrer au Roi Sarde; nous demanderons, de manière à n'être pas refusés, que tout ce qui appartient à nos ennemis, aux Anglais surtout, tant dans le port de Gênes, que dans le reste des états de cette république, nous soit immédiatement remis : nous ferons séquestrer les propriétés et les fonds des négocians et particuliers des pays qui nous font la guerre, et le gouvernement génois répondra de la fidélité du séquestre; nous continuerons à donner, en échange de ce que Gênes nous fournira, des bons de rachat, desquels on traitera à la paix générale; enfin nous exigerons que les émigrés soient tous chassés sans exception des états de Gênes et de ceux de la Toscane, comme vous les avez fait sans doute expulser de la partie du Piémont que vous occupez, dans le cas où ils auraient été assez osés pour y rester.

Quant à la conduite que nous devons tenir à l'égard

du duc de Parme, il est juste qu'il paie son entêtement à ne pas se détacher de la coalition : ses états devront nous fournir tout ce dont nous avons besoin, et des secours en numéraire; mais nos liaisons avec l'Espagne nous commandent de n'y faire aucunes dévastations inutiles, et de le ménager beaucoup plus que les autres possessions de nos ennemis. C'est le Milanais surtout qu'il ne faut pas épargner; levez-y des contributions en numéraire sur-le-champ et pendant la première terreur qu'inspirera l'approche de nos armes; que l'œil de l'économie en surveille l'emploi. Il faut que les canaux et les grands établissemens publics de ce pays, que nous ne conserverons pas, se ressentent un peu de la guerre; mais soyons prudens.

Vous trouverez, sous le n° 1, une note intéressante, et qui vous mettra à même de prendre quelques mesures salutaires; n'oubliez rien de ce qui peut contribuer à la santé des défenseurs de la république.

Venise sera traitée comme une puissance neutre; mais elle ne doit plus s'attendre à l'être comme puissance amie : elle n'a rien fait pour mériter nos égards.

Si Rome fait des avances, la première chose à exiger, est que le Pape ordonne immédiatement des prières publiques pour la prospérité et les succès de la république française. Quelques-uns de ses beaux monumens, ses statues, ses tableaux, ses médailles, ses bibliothèques, ses bronzes, ses madones d'argent et même ses cloches, nous dédommageront des frais que nous coûtera la visite que vous lui aurez faite. Dans le cas où la cour de Naples, effrayée de votre approche, ferait quelques propositions à la France, il faudrait

exiger qu'elle nous livrât sur-le-champ les vaisseaux et tout ce qui appartiendrait aux nations en guerre avec nous. Elle nous répondrait de l'exécution immédiate de ces mesures : elle s'engagerait solennellement à ne plus recevoir pendant cette guerre, aucuns vaisseaux anglais ou ennemis de la république dans ses ports, et surtout de n'en permettre l'entrée à aucun sous pavillon neutre.

L'armée des Alpes a ordre de vous fournir immédiatement quatre demi-brigades, et vous verrez, par l'état ci-joint, quelles sont les dispositions qui ont été faites par le ministre de la guerre pour faire filer plusieurs compagnies d'artillerie légère sur celle d'Italie par le chemin le plus court : il a fallu les prendre où elles étaient, et c'est à regret que le directoire voit que quelques-unes d'elles vous arriveront bien tard.

Le ministre de la guerre a également donné des ordres pour qu'un quatrième commissaire-ordonnateur, le citoyen Foulet, qui était à l'armée des Alpes, se rendît à celle que vous commandez ; vous aurez en outre les citoyens Lambert, Sucy et Gosselin. Dans le cas où l'un des deux derniers ou le citoyen Foulet conviendrait mieux que le citoyen Lambert pour la place de commissaire-ordonnateur en chef, le directoire autorise le citoyen Salicetti à nommer à cette place celui des trois que vous lui indiquerez.

Si l'armée des côtes de l'Océan peut vous fournir quelque cavalerie, le directoire la fera diriger sur l'armée d'Italie, et s'occupera de vous en procurer. Il va traiter de la paix avec la Sardaigne, et vous tiendra au courant des négociations. La republique française sera

généreuse et cherchera à se faire un allié qui, par intérêt et par amitié, lui soit toujours attaché.

Le directoire attend avec impatience la nouvelle de vos succès contre l'armée autrichienne. Frappez et frappez vivement.

CARNOT.

N° 7.

Lettre de Bonaparte qui démontre le danger de former deux armées en Italie, et où il refuse de partager le commandement.

Au quartier-général de Lodi, le 25 floréal an 4 (14 mai 1796).

Au Directoire exécutif.

Je reçois à l'instant le courrier, parti le 18 de Paris; vos espérances sont réalisées, puisqu'à l'heure qu'il est toute la Lombardie est à la république. Hier, j'ai fait partir une division pour cerner le château de Milan. Beaulieu est à Mantoue avec son armée; il a inondé tout le pays environnant; il y trouvera la mort, car c'est le plus malsain de l'Italie.

Beaulieu a encore une armée nombreuse : il a commencé la campagne avec des forces supérieures; l'Empereur lui envoie 10 mille hommes de renfort, qui sont en marche. Je crois très-impolitique de diviser en

deux l'armée d'Italie; il est également contraire aux intérêts de la république d'y mettre deux généraux différens.

L'expédition sur Livourne, Rome et Naples est très-peu de chose : elle doit être faite par des divisions en échelons, de sorte que l'on puisse, par une marche rétrograde, se trouver en force contre les Autrichiens, et menacer de les envelopper au moindre mouvement qu'ils feraient. Il faudra pour cela non-seulement un seul général, mais encore que rien ne le gêne dans sa marche et dans ses opérations. J'ai fait la campagne sans consulter personne, je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier avec la manière de voir d'un autre. J'ai remporté quelques avantages sur des forces supérieures, et dans un dénuement absolu de tout, parce que, persuadé que votre confiance se reposait sur moi, ma marche a été aussi prompte que ma pensée.

Si vous m'imposez des entraves de toutes espèces; s'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires du gouvernement; s'ils ont droit de changer mes mouvemens, et de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, n'attendez plus rien de bon. Si vous affaiblissez vos moyens en partageant vos forces; si vous rompez en Italie l'unité de la pensée militaire : je vous le dis avec douleur, vous aurez perdu la plus belle occasion d'imposer des lois à l'Italie.

Dans la position des affaires de la république en Italie, il est indispensable que vous ayez un général qui ait entièrement votre confiance : si ce n'était pas moi, je ne m'en plaindrais pas; mais je m'emploierais à redoubler de zèle pour mériter votre estime dans le

poste que vous me confieriez. Chacun a sa manière de faire la guerre. Le général Kellermann a plus d'expérience et la fera mieux que moi; mais tous les deux ensemble la feront fort mal.

Je ne puis rendre à la patrie des services essentiels qu'investi entièrement et absolument de votre confiance. Je sens qu'il faut beaucoup de courage pour vous écrire cette lettre, il serait si facile de m'accuser d'ambition et d'orgueil! mais je vous dois l'expression de tous mes sentimens, à vous qui m'avez donné dans tous les temps des témoignages d'estime que je ne dois pas oublier.

Les différentes divisions d'Italie prennent possession de la Lombardie. Lorsque vous recevrez cette lettre, nous serons déjà en route, et votre réponse nous trouvera probablement près de Livourne. Le parti que vous prendrez dans cette circonstance est plus décisif pour les opérations de la campagne, que 15 mille hommes de renfort que l'Empereur enverrait à Beaulieu.

BONAPARTE.

N° 8.

Paris, le 27 floréal an 4 (16 mai 1796).

Le Directoire exécutif au général commandant en chef l'armée d'Italie.

D'HEUREUSES nouvelles de l'armée des côtes de l'Océan, la soumission du rebelle Scépeaux et des

Chouans qui lui obéissaient, et la certitude que les habitans du théâtre de la guerre de la Vendée se soumettent de bonne foi aux lois de la république, avaient causé une vive joie au directoire, lorsqu'elle a été augmentée par l'annonce que contenait votre lettre du 20 du courant, du passage du Pô, et des succès de Fombio et de Casale.

Le directoire ne craint pas de répéter les éloges qu'il a déjà donnés à l'armée victorieuse d'Italie, et il s'estime heureux d'avoir à la féliciter de nouveau par votre organe, au nom du peuple français, sur sa conduite intrépide et valeureuse. Elle ne ternira pas ses lauriers par une conduite indigne des actions brillantes qu'elle vient de faire, et le pillage sera réprimé avec cette sévérité que le respect des propriétés, et le salut de l'armée elle-même, commandent et exigent impérieusement. Que tous les efforts des généraux et des officiers soient employés pour faire cesser ce fléau désorganisateur; enfin que l'Italie ne voie dans ses vainqueurs que des républicains amis de l'ordre et dignes de l'admiration de tous les peuples.

Il paraît, d'après les lettres du commissaire du gouvernement Salicetti, que l'armée de Beaulieu se retire vers Mantoue, et que vous espérez bientôt être maître de Milan. Le directoire compte sur ce succès, et il en félicite d'avance l'armée d'Italie. Si les Autrichiens se sont jetés dans le Mantouan, ne perdez pas un instant à les poursuivre. Beaulieu se resserre : la vivacité de sa retraite, l'étendue du terrain qu'il a parcouru, vous obligent à disséminer vos troupes : il faut anéantir le plus tôt possible ce noyau d'armée autrichienne, qui

pourrait profiter de ce disséminement pour revenir avec la rapidité de l'éclair contre l'armée d'Italie. Beaulieu est vaincu, mais il n'a pas renoncé peut-être à l'offensive; et comme il ne peut l'exercer avec succès que contre des divisions séparées de votre armée, il faut prévenir toutes ses entreprises, épier ses marches, et ne le jamais perdre de vue. Ajournez, s'il le faut, citoyen général, jusqu'après la déroute et la dispersion totale de l'armée autrichienne, toutes les petites entreprises particulières qui pourraient affaiblir le gros de l'armée qui vous obéit. Une vaste carrière de gloire s'ouvre encore devant vous; mais le premier pas à faire pour la parcourir doit être de détruire entièrement l'armée que commande le successeur de Devins. Vos succès vous mettront peut-être bientôt en situation de couper toute communication directe entr'elle et Vienne. Cet objet intéressant une fois rempli, sa défaite est assurée. Il faut surtout pour l'opérer, harceler sans cesse l'ennemi, et réduire les soldats autrichiens à cet état de fatigue qui désorganise les armées les plus redoutables, et qui occasionne la défection, l'apathie, et souvent la désobéissance et la rébellion.

Beaulieu une fois anéanti, la maison d'Autriche songera enfin à la paix, que les perfides conseils de l'Angleterre lui ont fait repousser. Elle se verra forcée d'accepter les conditions qu'il conviendra à la république de lui imposer.

Venise, comme vous l'avait dit le directoire dans sa dépêche du 18 floréal, doit être traitée comme une puissance neutre, mais non comme une puissance amie. Cherchez surtout, sans changer cette disposition,

à empêcher que les débris de l'armée autrichienne ne trouvent dans les états de cette république un asile assuré. S'ils y pénètrent avec le consentement du gouvernement vénitien, n'hésitez pas à les y poursuivre.

Le directoire vous réfère à sa lettre du 18 du courant: elle contient des développemens sur notre manière d'agir envers les puissances d'Italie, auxquelles il croit superflu d'ajouter dans les circonstances actuelles.

Tous les républicains donneront des larmes aux généraux Laharpe et Stengel; le directoire a senti leur perte comme il le devait, et les lauriers de leurs compagnons d'armes, peuvent seuls mêler quelque douceur à ses sincères regrets. Il s'empressera de témoigner sous peu aux braves qui se sont de nouveau distingués, lors du passage du Pô, combien il est satisfait de leur dévouement, de leur intelligence, et de la bravoure qui leur fait affronter tous les dangers.

Point de quartier pour les administrateurs infidèles qui dévorent les subsistances et dilapident les ressources des armées républicaines; signalez-les au directoire, citoyen général, mettez-les en jugement : vous êtes sur les lieux; vous connaissez leurs turpitudes et leurs vols scandaleux, faites-en des exemples nécessaires et capables de réprimer ceux qui seraient tentés de les imiter à l'avenir: c'est le seul moyen d'extirper cette fureur de rapine que l'impunité et la connivence ont étendue si désastreusement sur presque toute la surface de la république; c'est sur ces vampires déhontés que doit tomber la première et la juste punition réservée au crime audacieux.

L'armée des Alpes manque de fonds : le directoire

s'adresse à vous, cherchez à lui en procurer et à ranimer le crédit public par des paiemens dus depuis longtemps dans des départemens qu'elle occupait; donnez-lui aussi quelques moyens de transports et remontez tous ses services qui en ont le plus grand besoin. Le directoire vous recommande de vous concerter à cet effet avec le général en chef Kellermann.

Le directoire approuve l'armistice que vous avez conclu avec le duc de Parme; il accepte le cadeau que ce prince veut bien nous faire de quelques beaux tableaux pour orner le muséum national.

Il vous recommande d'accueillir et de visiter les savans et les artistes fameux des pays où vous êtes, et, lorsque vous vous serez emparé de Milan, d'honorer et de protéger particulièrement l'astronome Oriani, si connu par les services qu'il ne cesse de rendre aux sciences.

Le directoire vous écrira incessamment par le retour du citoyen Murat, votre aide-de-camp.

CARNOT.

N° 9.

Paris, le 29 floréal an 4 (18 mai 1796).

Le Directoire exécutif au général Bonaparte, commandant en chef l'armée d'Italie.

LE directoire a reçu, citoyen général, votre lettre

datée de Lodi, le 22 du courant. Vous savez profiter de la victoire ; et cette suite rapide et non interrompue de succès promet à la France la conquête de presque toute l'Italie, et les immenses ressources que contient cette grande et riche presqu'île.

Gloire immortelle aux vainqueurs de Lodi! Honneur au général en chef qui a su préparer l'attaque audacieuse du pont de cette ville, en parcourant les rangs des guerriers français, et s'exposant au feu le plus meurtrier de l'ennemi, et disposant tout pour le vaincre !

. . . .

. . . .

Oui, général, vous savez profiter de la victoire : qu'importe le jour où vous serez à Milan, puisque cette ville est à la république, et que vous en faites investir le château? Votre plan est le seul à suivre : il ne faut pas quitter Beaulieu, qu'il ne soit anéanti, et que vous ne l'ayez tellement dispersé, qu'il se trouve dans l'impossibilité absolue de rien entreprendre et même de paraître pendant cette campagne. Continuez donc à le poursuivre partout où il sera, avec cet acharnement que vous avez employé jusqu'ici; et ne cessez de le faire, que lorsque l'armée autrichienne sera entièrement détruite.

Les dépêches que le directoire vous a adressées les 18, 26 et 27 floréal, contiennent les bases des mouvemens qui vous resteront à faire après la déroute entière de Beaulieu et la conquête du Milanais : aussitôt que cette opération importante sera terminée, et que les conditions de la paix conclue avec la Sardaigne auront été ratifiées par le corps législatif et la cour de Turin,

vous partagerez en deux parties les troupes qui vous obéissent. Vous commanderez celles qui doivent s'assurer de toute l'Italie; et le général Kellermann, requis par le commissaire du gouvernement Salicetti, commandera celles du Milanais, sous le nom d'armée des Alpes, et dirigera, si les forces que vous lui laissez le lui permettent, quelques divisions et des partis dans les gorges du Tyrol, etc.

Une partie des troupes peu nombreuses qui composent présentement l'armée des Alpes, augmentée par les renforts que la situation de Lyon permettra d'en extraire, pourra s'avancer dans le Piémont, et contribuer au traité de paix, en occupant les places qui doivent nous être remises en conformité de l'article 12; et il ne devra rester dans le Mont-Blanc, les Hautes et Basses-Alpes et le Faussigni, que les forces indispensables pour y maintenir la tranquillité que des malveillans pourraient tenter de troubler.

Vous vous concerterez pour ces opérations essentielles avec le commissaire du gouvernement Salicetti et le général en chef Kellermann, avec lesquels vous fixerez les démarcations entre les deux armées et les arrondissemens attribués au service de chacune d'elles.

Le directoire vous a réservé la conduite des colonnes qui doivent aller châtier les Anglais dans Livourne; parce qu'il regarde cette opération comme majeure; parce que le sort de l'île de Corse en dépend, en quelque sorte; parce qu'elle fera trembler Londres, et portera un coup mortel aux Anglais, seuls soutiens et conducteurs de la coalition, qui semble enfin vouloir s'écrouler. Il attache à l'exécution immédiate de ce plan

un intérêt bien plus grand qu'à l'expédition dangereuse du Tyrol : en l'exécutant, vous ferez chanceler la tiare au prétendu chef de l'église universelle; et vous imposerez au roi de Naples des conditions de paix aussi avantageuses à la France, qu'elles sont désastreuses pour les perfides Anglais et leurs alliés.

La marche que vous proposez vers le Tyrol est belle, sans doute; mais elle est environnée d'obstacles difficiles à surmonter. Le directoire en a développé en partie les dangers dans sa dépêche du 18 floréal, à laquelle il se réfère. Il regarde d'ailleurs cette entreprise comme absolument dépendante de vos nouveaux succès en Italie. Voici, cependant, comme il convient de la préparer : vous ne prendrez avec vous, pour marcher sur Livourne et les états de l'Eglise, que les troupes indispensablement nécessaires pour assurer vos succès à Livourne, à Rome et à Naples : le reste passera, ainsi qu'il a été dit, sous les ordres du général en chef Kellermann, qui poursuivra avec chaleur les débris des Autrichiens dans les montagnes du Tyrol, et poussera de forts partis en Allemagne, aussi loin qu'il le pourra, tant pour lever des contributions, que pour inquiéter les communications des armées autrichiennes sur le Rhin. Si l'armée que vous commanderez a besoin de renforts, ils seront sur-le-champ extraits de celle qui sera sous les ordres du général Kellermann, d'après la réquisition qui en sera faite par les commissaires du gouvernement. Vous ne laisserez, conjointement avec ce général, dans le Milanais, et pour assurer vos communications avec la France, que les troupes qui seront strictement indispensables pour remplir cet objet : et le

général Kellermann disposera militairement, dans les montagnes du Tyrol, la plus grande partie de celles qui lui obéissent; afin de les mettre à l'abri des chaleurs de la plaine, et des maladies qu'elles ne pourront manquer d'occasionner.

Vos marches vers le sud de l'Italie doivent être vives et rapides : les ressources immenses qu'elles vous procureront, seront dirigées sans délai vers la France. Ne laissez rien en Italie de ce que notre situation politique nous permet d'emporter, et qui peut nous être utile. Si ce plan s'exécute comme le directoire l'espère, il deviendra dès-lors d'autant plus possible de reprendre vers l'automne, avec l'espoir de réussir, l'entreprise de pénétrer dans le cœur de l'Allemagne, que nos armées du Rhin auront pu à cette époque frapper des coups vigoureux. Celle d'Italie leur a non-seulement montré le chemin de la victoire, elle la leur a facilitée. L'Autrichien, consterné de vos succès, a probablement déjà donné des ordres pour extraire de ses armées sur le Rhin des renforts nombreux pour s'opposer à vos progrès; et de là naît la nécessité de donner au général Kellermann le plus de forces possible, afin qu'il se trouve toujours dans la situation de l'offensive du côté du Tyrol.

On ne se bat pas encore sur le Rhin. L'armée de Sambre-et-Meuse fait avec difficulté ses magasins : elle n'a pas, comme la brave armée d'Italie, une plaine fertile devant elle; et elle doit s'assurer à l'avance des moyens de subsister dans le stérile pays de Berg et dans la Wétéravie septentrionale. Celle de Rhin-et-Moselle est dans le dénuement le plus extrême: sa cavalerie est

absolument nulle, faute de chevaux; elle manque aussi de numéraire pour ses services. Les abus et les dilapidations de tout genre l'assiégent et la minent encore. Les carabiniers à pied de l'armée d'Italie ont procuré, par leur valeur, des moyens de remonter les carabiniers à cheval de celle de Rhin-et-Moselle : si vous pouvez leur envoyer des chevaux, ainsi qu'aux autres troupes à cheval de cette armée, n'hésitez pas à le faire; et concertez-vous avec le général en chef Moreau, pour les faire recevoir. Il en est de même des moyens de transports et de la pénurie de numéraire dans laquelle elle se trouve.

Le moment où l'ennemi distraira des forces de ses armées sur le Rhin pour les opposer aux nôtres en Italie, est celui que le directoire voudrait choisir pour rompre l'armistice dans le Nord : il emploie tous ses moyens pour y réussir; mais il craint que la campagne ne puisse s'ouvrir avant la moisson, qui donnera aux troupes françaises les moyens de subsistances dont elles sont privées.

Si vos officiers-généraux de troupes à cheval ne font pas leur devoir, mettez-les sans pitié en jugement; destituez-les, renvoyez-les sur les derrières : épurez cette arme, et qu'elle soit digne de l'armée d'Italie. Le directoire vient de donner des ordres pour faire partir en poste, pour la rejoindre, deux officiers-généraux de cavalerie avantageusement connus, le général de division Sahuguet, et le général de brigade Beaurevoir. Vous fournirez bientôt à ce dernier l'occasion de mériter le grade de général de division, auquel ses services distingués lui donnent déjà quelques droits.

Si vos commissaires des guerres ne sont pas bons, faites-en créer quelques-uns par le commissaire du gouvernement Salicetti. Le directoire sait que vous ne mettez en place que des gens probes, instruits et actifs.

La république de Venise pourra peut-être nous fournir de l'argent : vous pourrez même lever un emprunt à Vérone, où a résidé le prétendu Louis XVIII. Le directoire livre cet objet à vos méditations, et en confie l'exécution au commissaire du gouvernement Salicetti et à vous.

Il écrit de nouvelles lettres de félicitation aux braves de l'armée d'Italie : il attend les plans de vos batailles et de vos marches; vous ne devez pas manquer de dessinateurs en Italie. Eh! que font vos jeunes officiers du génie?

Le directoire accordera incessamment de l'avancement aux militaires pour lesquels vous en demandez; et donnera de nouvelles marques de satisfaction à ceux qui se sont distingués.

Il applaudit à l'harmonie parfaite qui règne entre vous, le général Kellermann, le commissaire du gouvernement Salicetti, et le général de division chef d'état-major Berthier : il apprendra avec une joie bien vive la défaite de l'armée de Beaulieu, et la prise de Milan.

CARNOT.

N° 10.

Le Directoire exécutif au général en chef Bonaparte.

Paris, 2 prairial an 4 (21 mai 1796).

Le directoire a reçu, citoyen général, votre lettre du 25 floréal qui lui annonce la prise de Pizzighitone et la possession de Crémone et de toute la Lombardie; il félicite de nouveau l'armée d'Italie et celui qui la commande; elle a préparé glorieusement la fête de la Victoire, que la république entière célébrera le 10 prairial.

Le directoire croit inutile de répéter aujourd'hui ce qu'il vous a dit, dans ses dernières dépêches, sur la nécessité d'épier toutes les démarches de Beaulieu, et de ne pas le perdre un seul instant de vue. Si vous craignez qu'il ne reçoive des renforts, attaquez-le avant qu'ils puissent le joindre, et ne négligez rien pour empêcher cette réunion; il ne faut pas donner le temps à l'ennemi de se refaire; il faut ne pas s'affaiblir devant lui, et surtout ne pas lui donner, par un morcellement désastreux, les moyens de nous battre en détail et de reprendre le terrain qu'il a perdu.

La séparation en deux parties de l'armée d'Italie ne doit avoir lieu que lorsque Beaulieu sera absolument hors d'état de rien entreprendre. Ainsi donc, général, votre premier objet est de détruire son armée, et de la disperser entièrement; il profiterait des momens de

repos que vous lui accorderiez, pour revenir de la terreur que les armes de la république lui ont inspirée, et bientôt il essayerait de devenir audacieux.

Ajournez jusqu'au moment que vous croirez favorable l'expédition sur Livourne, Rome et Naples; mais faites qu'elle soit rapide, et que son succès complet, surtout contre les Anglais, vous permette de revenir bientôt faire tête aux troupes que la cour de Vienne pourrait envoyer.

Vous paraissez désireux, citoyen général, de continuer à conduire toute la suite des opérations militaires de la campagne actuelle en Italie : le directoire a mûrement réfléchi sur cette proposition, et la confiance qu'il a dans vos talens et votre zèle républicain, ont décidé cette question en faveur de l'affirmative. Le général en chef Kellermann restera à Chambéry et fera occuper seulement les places qui doivent nous être remises par le traité de paix. L'armée d'Italie continuera à tenir garnison dans celles où elle est entrée en vertu de l'armistice, ainsi que dans Valence ou Alexandrie que nous accorde provisoirement ce traité.

L'expédition de Livourne est la première à faire après la défaite de Beaulieu; le directoire vous en a développé les raisons dans ses dernières dépêches; il vous laisse le choix du temps et des moyens d'exécution, et il apprendra avec une vive satisfaction les nouvelles de ce triomphe sur les perfides Anglais.

Le reste des opérations militaires vers l'Allemagne et dans le Mantouan est absolument dépendant de vos succès contre Beaulieu. Le directoire sent combien il serait difficile de les diriger de Paris, il vous laisse à

cet égard la plus grande latitude, en vous recommandant la plus extrême prudence. Son intention est, toutefois, que l'armée ne dépasse le Tyrol qu'après l'expédition du sud de l'Italie.

CARNOT.

N° 11.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 29 mars 1796.

CETTE lettre ne contenant que des détails particuliers à la démonstration de l'armée de Sambre-et-Meuse en Wétéravie, et l'ensemble des opérations se trouvant aussi bien dans la pièce ci-après, nous avons supprimé la première.

N° 12.

Le Directoire exécutif, au général en chef Moreau.

Paris, le 10 avril 1796.

VOUS trouverez ci-joint, citoyen général, copie d'une lettre que le directoire vient d'écrire au général

en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse : elle contient l'esquisse des premières opérations de la campagne qui va s'ouvrir sur le Rhin, et principalement les bases de celles dont l'exécution est confiée à cette armée. Les succès de cette campagne dépendent de l'accord parfait, de l'union et de l'action simultanée des armées de Rhin-et-Moselle et de celle de Sambre-et-Meuse, et même de l'armée du Nord.

Le même esprit anime les deux chefs, et les militaires qui leur obéissent : ils sont tous deux attachés au gouvernement républicain : ils sont également désireux d'amener une paix solide et durable, que la valeur française doit conquérir. Aucune rivalité désastreuse, aucune désunion impolitique ou funeste, ne porteront atteinte à cette union salutaire, qui devient le premier garant des succès des armées qu'ils commandent.

Les premières opérations de la campagne qui va s'ouvrir, telles que le directoire les a adoptées, demandent d'être tracées avec simplicité, afin qu'elles soient plus facilement retenues. L'armée de Sambre-et-Meuse, débouchant par Dusseldorf, cherchera, par une marche audacieuse sur la rive droite du Rhin, à attirer vers elle les principales forces de l'ennemi : et celle de Rhin-et-Moselle saisira le moment où le général en chef Jourdan aura réussi à rassembler devant lui les plus grandes forces autrichiennes, pour passer le Rhin, et entrer dans le Brisgau et la Souabe.

Ce plan exigeait que celle de Sambre-et-Meuse eût l'initiative de l'agression, et le directoire l'a dirigée vers la Sieg et la Lahn, afin de rappeler immédiatement sur la rive droite du Rhin les troupes ennemies

qui occupent présentement le Palatinat, et une partie de l'électorat de Mayence. L'apparition de l'armée de Sambre-et-Meuse sur les bords de la Lahn ne peut manquer de dégager le Brisgau, le margraviat de Baden, et la Souabe : elle forcera les ennemis à s'agglomérer dans la Wétéravie et le Darmstadt; et donnera à l'armée de Rhin-et-Moselle la facilité d'un passage du fleuve dans le Haut-Rhin, d'une diversion puissante dans la Souabe, et la presque certitude de s'emparer des principaux magasins des Autrichiens, non-seulement sur le Haut-Necker, mais encore à Ulm et sur le Haut-Danube.

La marche du général Jourdan vers la Sieg et la Lahn, doit cependant être assurée par l'attitude offensive que prendra l'armée que vous commandez. Cette attitude doit être telle, qu'elle ôte à l'ennemi tout moyen de vous entamer, et de forcer le général Jourdan à abandonner son entreprise, pour voler à votre secours. Elle doit, en quelque sorte, dispenser ce général de s'occuper de la sûreté de sa droite, qui ne peut être efficacement soutenue que par les mouvemens de votre gauche, et l'inquiétude qu'ils donneront à l'ennemi : cette inquiétude, vous la prolongerez assez long-temps, pour donner à l'armée de Sambre-et-Meuse celui d'obtenir un succès marquant sur la rive droite du Rhin.

Avant de quitter le Palatinat et les environs de Mayence, l'ennemi cherchera sans doute à vous entamer, ou à amener l'armée de Rhin-et-Moselle à une bataille; mais il serait impolitique et désastreux d'y consentir; et le directoire vous défend absolument, ainsi qu'au corps intermédiaire que commande le gé-

néral Marceau, de l'accepter. Il ne vous interdit pas cependant toute espèce d'attaque : mais leur but doit être seulement de harceler l'ennemi; et dans aucun cas, elles ne doivent être générales.

Le directoire croit devoir placer ici une réflexion essentielle, et sur laquelle il appelle votre attention: *c'est que les attaques livrées sur toute une ligne d'armée produisent en général peu d'effet, et sacrifient beaucoup d'hommes en pure perte; parce que le disséminement des forces sur tous les points de cette ligne, en écarte presque toujours le succès. Il pense donc qu'il est important de les éviter avec soin, ainsi que celles dont le but serait d'attaquer uniquement le centre de l'ennemi, et qui sont presque toujours désavantageuses aux armées qui les entreprennent. Mais les attaques faites en force contre une aile des ennemis, qu'il est souvent possible de tourner, réunissent, à l'avantage de ménager les hommes, celui de déloger son adversaire de ses positions; et fournissent à l'agresseur le moyen de gêner tous ses mouvemens, et de lui faire prendre des positions qui l'exposent à une déroute complète.* L'histoire de la guerre actuelle nous fournit des exemples du danger d'attaquer uniquement le centre d'une armée ennemie : et nous avons vu, dans la dernière campagne, combien la méthode adoptée par les Autrichiens, d'agir sur les ailes et les flancs de nos armées, leur avait procuré d'avantages et de succès (1). Le directoire insiste particulièrement sur les

(1) Ces idées ne sont pas suffisamment développées; l'attaque d'une seule aile est toujours avantageuse à forces égales; cepen-

observations rigoureuses des principes qu'il vient de vous tracer.

Le directoire a parlé, plus haut, du corps intermédiaire qui doit être confié au général divisionnaire Marceau : la lettre qu'il a écrite, le 29 mars, au général en chef Jourdan, indique suffisamment la manière dont ce corps, qui doit être de 25 mille hommes, sera composé, et la position qu'il doit occuper entre l'armée de Rhin-et-Moselle, et celle de Sambre-et-Meuse. Il doit, sans s'exposer, contribuer, conjointement avec l'armée que vous commandez, à harceler les Autrichiens, pour favoriser les opérations du général en chef Jourdan sur la rive droite du Rhin.

Dès que les mouvemens de ce dernier forceront les Autrichiens à commencer à se retirer du Palatinat, alors les 25 mille hommes du général Marceau passeront définitivement sous vos ordres ; et vous dirigerez un corps de même force, extrait en grande partie de ces 25 mille hommes, et commandé par le général Marceau (qui vous obéira), vers le Haut-Rhin, pour y passer immédiatement le fleuve, et entrer dans le Brisgau et la Souabe. Le reste de l'armée de Rhin-et-Moselle poursuivra avec vivacité les ennemis dans le Palatinat, pendant sa retraite ; cherchera à détruire sur-le-

---

dant avec une très-grande supériorité, il convient mieux d'attaquer les deux. L'attaque sur le centre, loin d'être une faute, rompt et disperse souvent une armée ennemie ; elle offre un succès certain, mais dans le cas seulement où la ligne ennemie serait un peu étendue. (Voyez les Principes du *Traité des Grandes Opérations militaires*, chapitre 35.)

champ leurs ponts sur le Rhin devant Manheim; les rejettera vers Mayence, où les mouvemens du général Jourdan pourraient les laisser sans subsistances et dans une position gênée; et s'efforcera de s'emparer d'une partie de leur artillerie, et même de quelques-uns de leurs magasins.

En opérant de cette sorte, l'armée de Rhin-et-Moselle couvrira efficacement le mouvement des 25 mille hommes qui doivent passer le Rhin, et en dérobera entièrement la connaissance aux Autrichiens. Pour les tromper encore plus sûrement à cet égard, vous aurez soin de faire filer ce corps derrière les autres troupes de l'armée; de le faire marcher, pour ainsi dire, en masse et avec célérité, en faisant croire d'avance à l'ennemi que ces 25 mille hommes sont destinés pour renforcer l'armée de Sambre-et-Meuse et agir avec elle, ou pour le suivre dans le Palatinat. Le succès de cette opération dépend du secret et des mesures que vous prendrez pour l'arrivée des équipages du pont, et des objets indispensables pour le passage du fleuve, ainsi que des dispositions que vous ferez pour la réussite, et sur les détails desquels il est essentiel de s'appesantir.

Plein de confiance dans votre prudence et dans tous vos talens militaires, le directoire croit devoir vous laisser la plus grande latitude sur le point où le passage du Rhin doit s'exécuter; mais il sera choisi entre Huningue et Strasbourg. Rapproché d'Huningue, vous enleverez aux émigrés et aux mécontens des départemens du Doubs, et du Jura et de la Haute-Saône, l'espoir d'un soulèvement ou même d'une invasion dans cette partie. Vous privez, d'ailleurs, l'armée autri-

chienne de ses communications directes avec la Suisse : vous attaquerez l'Autriche chez elle : vous menacez et vous enlevez même ses magasins; et vous entrez dans un pays neuf, dont les ressources économisées avec sagesse, peuvent fournir à l'entretien et au complément de presque tous les services de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Le passage près Strasbourg vous assurera la possession du fort de Kehl; et dès-lors, la place de Strasbourg devient la tête de vos magasins, et vous offre des ressources incalculables.

Un de vos premiers soins devra donc être, citoyen général, de choisir et de déterminer le point entre Huningue et Strasbourg où le passage du Rhin devra être tenté, et vous vous empresserez sans doute de le faire connaître au directoire, et de disposer, avec secret, tout ce qui peut en assurer le succès.

Ce serait anticiper sur les événemens, que de vous prescrire, dès à présent, la marche que vous aurez à tenir lors de votre entrée dans le Brisgau et dans la Souabe. Si le passage du Rhin a lieu du côté d'Huningue, une marche rapide vers Kehl ne peut qu'être avantageuse, et il sera pareillement important de s'emparer des défilés des montagnes, d'enlever Fribourg, et de menacer le Haut-Danube.

Dans tous les cas, il faut surtout que l'ennemi soit trompé, et sur vos forces réelles, et sur vos véritables projets; par des bruits semés avec adresse, vous augmenterez l'opinion qu'on pourrait avoir de la force disponible de l'armée de Rhin-et-Moselle; et par des mouvemens simulés, vous aurez l'air, pour donner le

change aux Autrichiens, de menacer les points sur lesquels votre intention ne sera pas de vous porter. Vous assurerez surtout et vous entretiendrez vos communications, en faisant filer et manœuvrer vos ponts avec vous, suivant les mouvemens de l'armée et les événemens, afin de ménager vos moyens de retraite, dans le cas d'un insuccès.

Mais la combinaison de ces diverses opérations, quoiqu'éloignées du point d'action de l'armée de Sambre-et-Meuse, ne peut devenir indifférente pour le succès des deux armées, et dépend entièrement des circonstances et des manœuvres de l'ennemi. Le directoire croit inutile de s'étendre sur cet objet; car il est convaincu que les mesures que vous adopterez, seront celles que la prudence et les événemens indiqueront comme les plus avantageuses aux armées de la république. Il se réserve de vous adresser des instructions ultérieures, dans le cas où elles seraient nécessaires.

La lettre que le directoire a écrite le 29 mars au général Jourdan, contient l'annonce des dispositions à prendre pour la cessation de l'armistice, et le développement sur la nécessité de prévenir les ennemis, à l'ouverture de la campagne. Le directoire s'en réfère à cette lettre, et regarde comme superflu d'ajouter à son contenu.

Sagesse, vigueur, acharnement contre l'ennemi qui nous force à continuer la guerre; poursuite, intolérance pour les abus de tout genre; maintien de la discipline militaire et de l'esprit patriotique et républicain de l'armée : voilà ce que le directoire vous recommanderait avec instance, s'il ne savait que vos intentions,

à cet égard, répondent parfaitement aux siennes; et si les services que vous avez rendus à la république, n'étaient pas les garans de ceux que vous allez encore lui rendre.

Signé, CARNOT, *président.*

FIN DU TOME HUITIÈME DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE X.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA IMPORTANS.

Page 17, *ligne* 12. On a mis par inadvertance le nom du général Lafayette : chacun sait que les prisonniers d'Olmutz ne furent mis en liberté qu'à la suite de la négociation de Campo-Formio.

Page 105, *ligne* 24. Les lettres de Bonaparte au Directoire, du mois d'octobre, nous ont fait dire par erreur qu'il prit sur lui de négocier une alliance avec la cour de Turin, au milieu de ce mois. Le gouvernement lui en avait déjà écrit, dès le mois de septembre ; mais en variant sans cesse sur les avantages qu'il ferait au roi de Sardaigne, et en négligeant d'envoyer un négociateur habile sur les lieux, il fit manquer cette affaire qui ne se fit qu'après les éclatantes victoires de Rivoli et la chute de Mantoue, au moment où la paix avec l'Autriche se signait à Léoben.

Page 108, *ligne* 11, supprimez du titre les mots, *Paix avec la cour de Naples.*

Page 365, *ligne* 4, au lieu de 22 mille, *lisez* 26 mille.



